ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

RECUEIL D'OBSERVATIONS ET D'EXPÉRIENCES

Paraissant tous les deux mois

DIRECTEUR : M. le Dr DARIEX

SEPTIÈME ANNÉE. — 1897

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

Au coin de la rue Hautefeuille

1897

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

RECUEIL D'OBSERVATIONS ET D'EXPÉRIENCES

Paraissant tous les deux mois

Directeur : M. le Dr DARIEX

SEPTIÈME ANNÉE. — 1897

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

Au coin de la rue Hautefeuille

1897

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

DOCUMENTS ORIGINAUX

EXPÉRIENCES DE TREMEZZO

PAR Mme Z. BLECH

En se rendant de Naples à Paris, au milieu du mois de septembre 1896, Eusapia Paladino s'est arrêtée deux jours sur les bords du lac de Côme dans une villa occupée par la famille Blech et y a donné une séance dont voici le compte rendu d'après une lettre adressée par Mme Z. Blech au colonel de Rochas.

. . . .

Eusapia est arrivée chez nous le samedi soir 12 septembre.

Notre séance a eu lieu le dimanche 13. Dans la journée nous avions, autant que possible, distrait et amusé Eusapia.

L'orage menaçait ; nous avions peur qu'il n'empêchât cette unique séance dont nous pouvions disposer. Il n'a rien empêché et cependant il a été épouvantable : il y avait des roulements de tonnerre continuels et des éclairs sans interruption.

Nous avions disposé, pour la séance, un grand kiosque très commode, isolé dans le jardin, et dont toutes les façades ont des fenêtres.

Dès le début nous obtînmes des manifestations; mais John[1], par cinq coups frappés, montrait son mécontentement

1. John est le nom du prétendu guide ou personnage spiritique qui est censé produire ou diriger les phénomènes d'Eusapia. X. D.

de la lumière, car les éclairs étaient aveuglants malgré les persiennes, et faisaient souffrir Eusapia. Il nous dit de rentrer à la maison et nous promit une belle séance malgré l'interruption que cela allait causer. Nous nous sauvons jusqu'à la villa, sous une pluie torrentielle, et nous nous établissons dans un grand salon.

Comme assistants il y avait : mes parents, ma sœur A..., moi-même, et le pasteur P..., ami d'enfance de mon père, très savant, très spiritualiste, mais ne s'étant jamais adonné d'une façon particulière à l'étude des sciences psychiques.

Nous avions eu tous la précaution de ne prendre au repas précédent que de l'eau, du thé et de la viande blanche.

Au moment de nous installer, à la pleine lumière des lampes allumées, le guéridon, placé à environ 1 mètre en arrière de ma sœur, arriva rapidement sur elle, sans renverser une bougie allumée qui était posée dessus, ainsi que différents objets.

Eusapia prit la main de ma sœur, la posa à plat sur le guéridon et mit la sienne par-dessus, mais sans appuyer. Puis elle lui dit : « *Levate la mano* (ôtez votre main). » A sa grande surprise, ma sœur en élevant la main sentit que le guéridon y adhérait et le souleva à une hauteur d'environ 30 ou 40 centimètres. Il retomba aussitôt qu'Eusapia enleva sa main.

Pendant toute la séance du reste, et malgré la production d'autres phénomènes, ce guéridon ne cessa de remuer, de glisser et de se balancer visiblement sur le parquet, même loin de nous.

Eusapia n'était alors qu'en demi-transe, c'est-à-dire qu'elle parlait en son nom personnel au lieu de parler au nom de John.

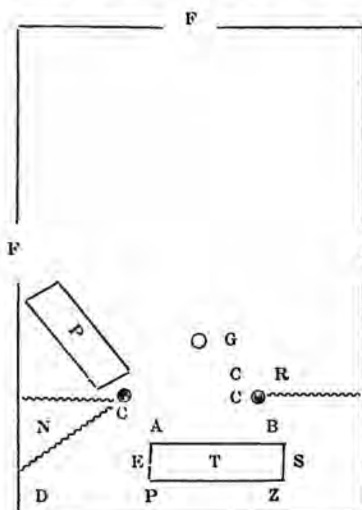
Elle n'est tombée en transe complète qu'au moment de la production de mains visibles, ce qui la faisait souffrir et gémir. Ces *mains visibles* me paraissent constituer le phénomène le plus remarquable de la séance.

Nous avions disposé un cabinet au moyen de rideaux et d'un grand drap blanc.

Une lampe L était placée dans la pièce voisine et donnait une lumière de crépuscule.

Eusapia était assise entre ma sœur et M. P..., qui contrôlaient, chacun de leur côté, la position de la main et du pied correspondant d'Eusapia dont nous *voyions tous les mains.*

Ma sœur, la première, a vu une main sortir du drap blanc D, que nous avions établi entre la colonne de marbre blanc et le mur pour former le cabinet, et que j'appellerai désormais le rideau. *Cette main* s'est montrée, continuée par un bras



LÉGENDE

A. Mlle A. Blech.
B. M. Blech père.
C. Colonnes formant division dans la pièce à l'aide des rideaux R.
D. Drap blanc servant à former le cabinet.
E. Eusapia.
F. Fenêtre.
G. Guéridon.
L. Lampe dans la pièce voisine.
N. Cabinet noir.
O. Porte ouverte.
P. Piano.
P. Le pasteur P...
S. Mme Blech mère.
T. Table d'expérience.
Z. Mme Z. Blech.

d'abord enveloppé dans le rideau. A plusieurs reprises et très rapidement elle venait toucher tour à tour l'épaule de ma sœur et la colonne de marbre blanc. J'ai pu voir que le bras sans épaule se trouvait au-dessus de la tête d'Eusapia.

Nous avons tous vu ce phénomène, sauf mon père qui a réclamé et demandé qu'il se produisît plus distinctement. Alors a eu lieu un grand remous du rideau qui s'est porté vers le piano P, et l'a complètement recouvert, puis *la main* est arrivée par en bas, jetant sur la table un paquet de morceaux de musique, pris sur le piano, et s'est posée sur ces morceaux, en les tapotant plusieurs fois. Tous nous avons vu très distinctement, non une main lumineuse de fantôme, mais une main de chair semblable aux nôtres. Nous aurions

eu tout le temps nécessaire pour la photographier si nous avions eu un appareil prêt. L'avant-bras qni continuait cette main, était couvert d'une manche collante d'étoffe grise allant jusqu'au poignet, tandis qu'Eusapia avait endossé une matinée nous appartenant, dont les manches étaient peu ajustées; la main apparue nous a du reste semblé plus longue que la sienne. Était-ce bien la main astrale d'Eusapia? Je ferai seulement remarquer que cette main, venant toujours d'en bas et sortant de la jupe d'Eusapia, ne pouvait être le prolongement de son épaule.

Durant l'apparition de cette main, les deux mains d'Eusapia, tenues par ses voisins, étaient *parfaitement visibles*.

Nous avons eu d'autres phénomènes encore. Dans une lumière très suffisante pour ne nous laisser aucun doute, et les pieds d'Eusapia étant en évidence, nous avons vu sa jupe se gonfler. Quand on touchait à ce gonflement on était saisi par *trois doigts* vous pinçant fortement. Je me suis tenue un moment debout près d'Eusapia, en mettant un bout du rideau sur mon épaule. *Je voyais parfaitement les deux mains d'Eusapia sur la table* et cependant j'ai senti trois fois une *main entière* me prendre le pied et le genou ; elle venait donc toujours d'en bas.

Nous avons fait l'obscurité pour augmenter l'intensité des manifestations, et, les mains d'Eusapia étant bien tenues, nous avons entendu des applaudissements partant du plafond. Nous avons aussi entendu, au-dessus de nos têtes, la sonnerie d'une clochette que nous avions déposée derrière le rideau.

Sur notre demande nous eûmes un concert ou plutôt une cacophonie : tout à la fois la sonnette s'agitait au-dessus de nous, des coups de poing étaient frappés sur les touches du piano et la guitare était pincée dans le cabinet; ce triple phénomène semblait produit par plusieurs mains distantes les unes des autres.

La guitare continua à se faire entendre; elle était dans le cabinet, à 1m,80 d'Eusapia. Comme on l'entendait se mouvoir bruyamment, ma sœur pria John de ne pas l'abîmer. Aussitôt, la guitare fut doucement apportée sur la table, tout enveloppée dans un châle que nous avions mis au fond du cabinet.

Puis, se dégageant du châle, elle s'éleva au-dessus de nos têtes et la triple musique recommença. J'ai cherché à la toucher pour m'assurer de son isolement. Elle flottait horizontalement au-dessus de nos têtes et j'ai senti une résistance en voulant l'abaisser. M. P... et A... se déclaraient sûrs de leur contrôle du médium. Je passe à dessein un grand nombre de manifestations d'ordre plus intime dont notre ami M. P... se montra particulièrement surpris et ému.

A la suite de la séance, qui dura trois heures environ, Eusapia sentait ses bras courbaturés, sans doute à cause des matérialisations de mains et de bras.

Vous vous rappellerez nous avoir entendu dire l'année dernière, que dans une séance avec Eusapia (celle-ci, comme vous le savez, ne sait ni lire ni écrire), nous avions obtenu la signature d'un prénom. Nous désirions donc vivement pousser plus loin cette expérience : nous n'avons malheureusement obtenu que des caractères nettement tracés mais sans signification. A un moment donné, la main astrale, vexée de son impuissance, est venue prendre l'une des miennes par la peau dorsale (comme on prendrait un chat ou un chien par la peau du cou) et l'a tenue appuyée contre le crayon, sans doute pour l'aider à écrire. J'ai voulu la saisir, mais elle a fui rapidement. Autant que j'ai pu m'en rendre compte, c'était une main petite et chaude, comme celle d'Eusapia dont les deux mains étaient contrôlées avec soin.

Voici, maintenant, ce que M. le pasteur P... écrivait récemment à ma sœur :

Après notre séance du lac de Côme, où j'ai vu et saisi des mains qui n'appartenaient à aucune des personnes présentes; où j'ai vu des mains sans propriétaire corporel, soulever et transporter des objets divers, jouer à la fois de trois instruments différents, promener et agiter une sonnette au-dessus de la tête des expérimentateurs placés autour d'une table, la main dans la main du voisin, je ne puis plus trouver aucune difficulté à admettre une sorte de dédoublement partiel du médium, en même temps que la condensation passagère d'un fluide magnétique ou vital, dégagé par ce dernier et par son entourage, et se manifestant sous des formes vivantes, ayant déjà ou n'ayant pas encore existé dans le monde réel ou normal.

LES EXPÉRIENCES DE CHOISY-YVRAC

(PRÈS BORDEAUX)

DU 2 AU 14 OCTOBRE 1896

I. — PROGRAMME DES EXPÉRIENCES

A la suite des séances dont on a lu le compte rendu, soit dans le précédent numéro des *Annales*, soit au commencement de celui-ci, je partis de Paris, le 1er octobre, avec Eusapia pour me rendre au château de Choisy-Yvrac où M. Maxwell nous attendait et où vinrent nous rejoindre, le lendemain, le comte Arnaud de Gramont et le baron de Watteville.

Les expériences de l'Agnélas nous avaient pleinement convaincus de la réalité du phénomène de la production de mouvements sans contact, mais la formation de mains fluidiques était une chose si extraordinaire, si en dehors de tout ce que nous connaissions, que notre esprit avait peine à l'admettre et que nous voulions concentrer toute notre attention sur ce point pour nous faire une opinion définitive.

Nous nous proposions en outre de chercher à définir, dans une certaine mesure, la force qui émanait du médium pour agir sur les objets extérieurs et, à cet effet, nous avions apporté une machine électrique de Wimshurst, des aimants, un spectroscope, des tubes de Crookes, une lanterne au magnésium avec verre argenté pour ne laisser passer que les rayons ultra violets, et quelques appareils enregistreurs.

Enfin nous tenions à savoir comment Eusapia se comporterait sous l'action *du magnétisme animal* et de l'électricité; nous espérions, en l'extériorisant par l'un de ces moyens, rendre visible à tous le *double* que perçoivent seulement les sensitifs, quand on agit sur des sujets moins bien doués [1].

1. Voir dans les *Annales* de sept.-oct., 1895 l'article intitulé : *Les fantômes des vivants.*

II. — EFFET DES ACTIONS MAGNÉTIQUES SUR EUSAPIA

La première de nos séances eut lieu le 3 octobre; en voici les résultats tels qu'ils ont été consignés dans le procès-verbal de nos expériences dont nous ne donnerons ici que quelques extraits pour ne point répéter indéfiniment les mêmes constatations.

« 1° Eusapia est suggestible, dès qu'on détermine chez elle l'état de crédulité. Des actions, même très faibles, déterminent chez elle des hallucinations de la vue, de l'ouïe et de l'odorat; elle présente alors le phénomène ordinaire de l'insensibilité cutanée.

« 2° Quelques passes sur l'une de ses mains déterminent l'extériorisation de la sensibilité, à 3 ou 4 centimètres de la peau; mais, lorsque M. de Rochas prolonge les passes et éloigne sa main pour explorer la sensibilité à de plus grandes distances, cette main est suivie par celle d'Eusapia qui est attirée; si on empêche la main d'Eusapia de suivre celle de M. de Rochas, on peut constater l'existence d'une deuxième couche sensible à une dizaine de centimètres de la peau. Ainsi on peut dire que, dans le premier cas, la sensation s'est transformée en mouvement.

« M. de Rochas endort ensuite Eusapia pour voir comment se forme chez elle le corps fluidique dont il a constaté l'extériorisation avec d'autres sujets. Après 2 ou 3 minutes de passes sur la tête et sur le tronc, Eusapia endormie déclare voir apparaître sur sa droite une sorte de fantôme et c'est à l'emplacement de ce fantôme que sa sensibilité est localisée. Pareil fait s'était déjà présenté à l'Agnélas et quand M. de Rochas avait demandé à Eusapia si ce fantôme était John, elle avait répondu que non, mais que c'était ce dont John se servait, et elle n'avait point voulu laisser continuer la magnétisation.

« Le même refus se produisit à Choisy où nous espérions produire une extériorisation assez complète pour que le fantome fût visible pour tous.

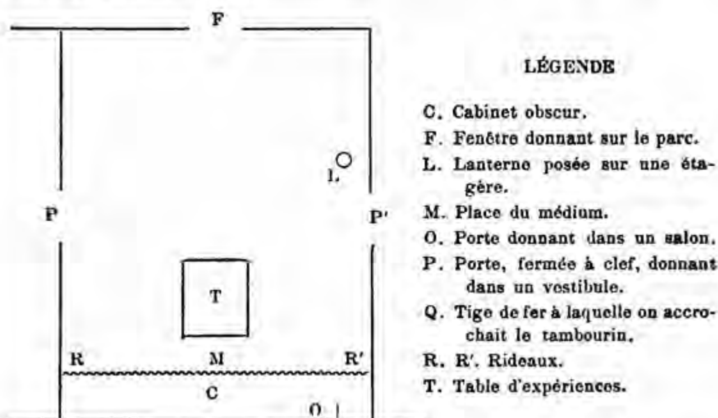
« Eusapia déclara que la pièce était trop grande, que le

fluide s'y perdait et qu'il fallait construire un cabinet dans lequel elle pourrait condenser ce fluide à l'abri de la lumière et des agitations de l'air produites par les assistants. Elle demanda à être réveillée et on leva la séance. »

On reconnut, dans les séances suivantes, que quelques passes longitudinales hâtaient très notablement la transe et je me servis souvent de ce moyen pour éviter des pertes de temps.

III. — MOUVEMENTS SANS CONTACT. — LUEURS. — EFFETS DE L'ÉLECTRICITÉ

Suivant le désir d'Eusapia, on établit un cabinet avec des rideaux dans une autre pièce beaucoup plus petite et c'est là qu'eurent lieu les cinq autres séances que put donner Eusapia jusqu'à l'époque fixée pour son retour en Italie. (*Voir le croquis ci-dessous.*)



Dès la suivante (4 octobre) nous dûmes constater avec regret que nous ne pouvions diriger les phénomènes, qu'il fallait laisser agir Eusapia comme elle en avait l'habitude, sous peine de nous heurter à ses résistances et de n'obtenir que des effets peu marqués; ce qui nous aurait été désagréable parce que, malgré nos résolutions et le soin que nous

avions pris de nous isoler à la campagne, nous avions été conduits à admettre à quelques-unes de nos séances des personnes fort désireuses d'assister à ces manifestations extraordinaires et que des observations théoriquement plus importantes auraient peu intéressées, faute d'une connaissance suffisamment approfondie de la question[1].

De plus, les phénomènes se produisant à l'improviste et ne se répétant pas à volonté, soit parce que le médium était épuisé par une sorte de décharge électrique, soit parce qu'ils obéissaient à une intelligence capricieuse, nous n'eûmes point l'occasion de faire usage de nos instruments.

C'est ainsi qu'à la fin de la première séance Eusapia, non en transe, posa la main à plat sur une table légère, et l'enleva horizontalement jusqu'à une vingtaine de centimètres du sol; puis la table se détacha de la main, descendit très lentement jusqu'à trois ou quatre centimètres au-dessous de cette main et enfin s'abattit lourdement sur le parquet. Il eût fallu voir, en plaçant le médium sur une balance, comment se modifiait son poids quand elle soulevait la table, soit en

1. On ne doit pas oublier qu'Eusapia n'est point un mécanisme inerte, c'est un être vivant, pensant, ayant des sympathies et des antipathies. Pour qu'elle s'abandonne à des expériences qui l'épuisent et peuvent devenir dangereuses, il faut qu'elle connaisse les expérimentateurs, qu'elle ait confiance en eux et envie de leur faire plaisir. Il est bon, en outre, pour qu'elle jouisse de la plénitude de ses facultés, qu'elle continue à mener, pendant la période des séances, une vie indépendante où elle puisse faire de l'exercice et raconter ses petites affaires à des personnes de son niveau social susceptibles de s'y intéresser.

C'est faute de se rendre compte des conditions toutes spéciales nécessitées par ce genre d'études que beaucoup de savants très distingués, dont nous serions heureux d'avoir le concours, se plaignent des difficultés qu'ils éprouvent à vérifier les résultats obtenus par nous.

Il est bon d'ajouter que le prix des voyages d'Eusapia, l'indemnité qu'on lui donne pour abandonner sa famille et son petit commerce à Naples pendant un temps assez long pour lui permettre de reprendre ses forces entre les séances, les frais de déplacement des expérimentateurs se réunissant en petit nombre et s'isolant pour les motifs que nous avons indiqués plus haut, représentent une dépense assez considérable; aussi la plupart de ceux qui auraient désiré qu'on leur servît un phénomène comme on rougit un papier de tournesol en le trempant dans un acide, ont-ils reculé quand ils ont connu les sacrifices de temps et d'argent auxquels ils devaient se résoudre.

contact direct, soit à distance. Mais nous n'avions pas, ce soir-là, de balance.

Le jeudi 8 octobre (quatrième séance), en présence du général Thomassin qui, la veille, avait quitté Paris et les fêtes de l'empereur de Russie pour assister à cette unique séance, Eusapia, non encore entransée, se place debout devant le petit côté de la table et présente ses poings fermés, les ongles en l'air, à environ quinze centimètres de la table, *complètement isolée de sa personne*. La table recule en glissant sur le parquet. A ce moment je porte vivement ma main entre la table et les poings d'Eusapia et je pince l'air avec force. Eusapia pousse un cri de douleur et me frappe avec colère en me disant que je lui ai fait du mal. Il y avait donc entre elle et l'objet mû un lien invisible qui correspondait avec son cerveau, et la force se décelait à nu, pour ainsi dire entre son point d'émission et son point d'application. — Si nous avions prévu ce phénomène, qui se produisait pour la première fois, nous aurions pu interposer sur le trajet une plaque photographique pour essayer de l'enregistrer; malheureusement le médium ne put le répéter.

Le dimanche 4 octobre (2e séance), on plaça au milieu de la table d'expérience une boîte à cigares en bois, dans le couvercle de laquelle on avait découpé une ouverture rectangulaire fermée ensuite par du canevas à gros trous. Dans cette boîte on avait placé une feuille de carton recouverte de noir de fumée et, après avoir bien constaté, tous, que le noir était intact, on avait ficelé et scellé la boîte. Nous espérions obtenir des empreintes de doigts dans des conditions irréprochables. Les deux mains d'Eusapia étant bien tenues, les assistants fixèrent leurs regards sur la boîte qu'on voyait distinctement. On attendit en vain plusieurs minutes. Eusapia dit que la concentration des regards et de l'attention sur le point où le phénomène devait se produire y déterminait des vibrations qui, comme celles de la lumière, gênaient l'agrégation du fluide[1]. On causa alors de choses et d'autres sans cesser

1. L'obscurité à laquelle on est presque toujours forcé d'avoir recours dans les séances pour avoir des phénomènes intenses est une des choses qui choquent le plus les personnes étrangères à ce genre d'études. Voici

de maintenir séparées les deux mains du médium, et, au bout de quelque temps, le rideau *placé derrière Eusapia* fut projeté sur la table de manière à couvrir la boîte. Après avoir entendu celle-ci glisser à plusieurs reprises nous l'ouvrîmes, mais le noir de fumée était intact. — Le mardi 13 octobre, à la 6e séance où se trouvaient trois personnes étrangères au groupe des quatre expérimentateurs, on voulut recommencer l'expérience, mais sans la boîte. M. de Gramont apporta sur la table deux cartons recouverts de noir de fumée après avoir préalablement reconnu qu'ils étaient intacts. Il les plaça snr un guéridon placé derrière le rideau du cabinet en prenant les plus grandes précautions pour ne point y laisser de traces avec ses doigts. Eusapia, dont je tenais la main droite avec ma main gauche, saisit alors ma main droite au poignet avec sa main gauche, me dit d'étendre les doigts et les porta dans la direction des cartons dont il restaient éloignés de plus d'un mètre. Puis elle me serra le poignet et dit : « *E fatto.* » (C'est fait.) M. de Gramont alla reprendre les cartons avec les mêmes précautions et les porta au jour où on constata les empreintes de cinq bouts de doigts avec les marques des papilles. Un nouvel essai donna le même résultat — Eh bien ! cette double expérience n'a point apporté dans nos esprits une conviction absolue. Nous étions trop nombreux ; sans mettre en doute la bonne foi d'aucune des personnes présentes, nous nous sommes demandé si un

ce que leur répond M. Erny dans le *Psychisme expérimental* (p. 125) :

« Quant aux lois qui gouvernent ces phénomènes, elles sont aussi ignorées que celles de la vie. On ne connait qu'un côté du problème, c'est que l'obscurité est nécessaire à la matérialisation, *comme à toute chose prenant vie*.

« Le germe ou le grain de blé dans la terre, le poussin dans l'œuf, l'enfant dans le sein de sa mère, chacune de ces formations ne peuvent se faire à la lumière.

« De même que la plaque sensible a besoin de la chambre noire de photographe, la forme se matérialisant a besoin de l'obscurité pour se former ; mais, une fois cette condensation terminée, l'image matérialisée peut se montrer à la lumière ou demi-lumière comme le cliché après son développement. Il en est de même pour bien des manipulations chimiques.

« Cependant la forme matérialisée n'étant qu'un *simulacre* de corps, la lumière la dissout comme le feu fait fondre une statue de cire ou de glace. »

mouvement qui nous aurait échappé dans l'obscurité n'aurait pas, par hasard, produit ces traces; et, de nouveau, nous avons reconnu combien il était nécessaire de restreindre le nombre des spectateurs, à quatre ou cinq au plus, de telle sorte que chacun pût voir, sentir et vérifier par soi-même. Quand ces conditions ne sont pas remplies. nous ne sommes pas plus crédules que les gens qui ne veulent pas se fier à nos affirmations[1].

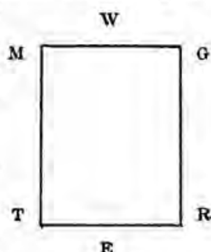
C'est avec la même réserve que nous avons accueilli l'empreinte d'un doigt entouré d'un fin tissu, qui, le 11 octobre (5e séance), s'est produite sur une couche d'argile plastique renfermée dans un plat posé au milieu de la table, et l'apport d'une fleur qui est venue se placer entre les doigts de ma main qui tenait celle d'Eusapia. — Dans le premier cas, l'argile présentait sur les bords quelques marques de doigts produites quand on avait essayé sa plasticité, et nous avons poussé le scrupule jusqu'à supposer que peut-être il fallait classer parmi ces marques celles que nous croyions bien cependant ne pas y être quand on a apporté le plat sur la table. — Dans le second cas nous n'avions pas fouillé Eusapia avant la séance et, comme sa main tenue par moi s'était déplacée sur la table avant le phénomène, on pourrait supposer qu'elle a profité de ce mouvement pour saisir la fleur dissimulée par elle, nous ne savons où.

Mais il y a d'autres faits qui ne laissent place à aucun doute.

Le mardi 6 octobre (3e séance), M. de Watteville, placé debout à l'une des extrémités de la table, réclame sa chaise qui, dans le cours d'une expérience précédente, a été placée dans le cabinet derrière Eusapia. Celle-ci, assise, *les deux mains tenues séparément sur la table*, d'un côté par M. Maxwell, de l'autre par moi, répond : « La voilà, » et la chaise

1. Il ne s'agit pas, dans des recherches de cette nature, de savoir si *tout* est *vrai*. M. Ochorowicz a excellement montré ici même (*Annales* de mars-avril 1896) qu'Eusapia pouvait frauder inconsciemment, soit pour s'éviter la douleur de l'effort, soit même sous l'influence suggestive des spectateurs qui pensent à la fraude. Peu nous chaut du reste de la vertu d'Eusapia, ce qu'il nous importe de constater c'est qu'elle produit quelquefois des phénomènes que notre science actuelle est impuissante à expliquer.

apparaît sur la tête du médium, dans la fente du rideau, flotte doucement par-dessus la table et va s'offrir à M. de Watteville qui la prend. A la 5e séance (11 octobre), dans une obscurité à peu près complète, le guéridon, placé derrière le rideau, s'enlève par-dessus la tête du médium dont on tient les deux mains, et se dirige lentement en l'air, vers M. Brincard, lieutenant d'artillerie, qui assiste à cette séance, assis devant le côté de la table opposé au médium. M. Brincard, qui craint de recevoir le guéridon sur la tête, veut le prendre pour le poser à terre à côté de lui. Il le saisit, mais il sent parfaitement qu'il ne le dirige pas et que ce meuble est mû par une force assez intense pour le maintenir en l'air pendant une à deux secondes malgré ses efforts pour le faire descendre.



Au cours de la 4e séance nous avons été témoins des faits suivants dont j'emprunte l'exposé à notre procès-verbal.

Les spectateurs sont disposés ainsi que l'indique le croquis ci-joint.

MM. le général Thomassin et Maxwell à gauche d'Eusapia, MM. de Gramont et de Rochas à droite, M. de Watteville en face. Eusapia tourne le dos au rideau du cabinet.

« Eusapia annonce qu'elle va toucher le tambourin accroché à un clou sur le mur de fond du cabinet; elle dégage, à cet effet, sa main droite de l'étreinte du colonel, l'enfonce dans le cabinet, par l'ouverture du rideau, *touche* le tambourin, puis remet sa main dans celle du colonel qui la saisit et la voit. La main gauche continue à être tenue et vue par le général. Au bout de quelques instants, le tambourin apparaît dans l'ouverture des rideaux, flotte au-dessus de la tête d'Eusapia, puis descend lentement en oscillant sur la table. Tout le monde voit ses mouvements, mais on ne voit aucune main le tenant.

« Peu après le tambourin vient se placer sur la tête de M. de Rochas, son cercle de bois posé comme une couronne, et le frappe vigoureusement en cadenee avec la peau tendue.

« Sur la demande du médium on diminue la lumière en

tournant la face éclairante de la lanterne vers le mur placé derrière M. de Watteville. — La boîte à musique, placée derrière le rideau sur le guéridon, arrive sur la table devant Eusapia. On y voit assez pour reconnaître la nature de l'objet ainsi apporté, en s'approchant de lui ; on demande de la musique et, presque aussitôt, on entend un des airs de la boîte produit par la rotation de la manivelle. La musique dure environ une demi-minute, puis la boite est portée sous le nez de M. de Rochas et ensuite reposée sur la table.

« Le général Thomassin et le colonel de Rochas sont absolument sûrs d'avoir tenu pendant tout ce temps, l'un la main gauche, l'autre la main droite d'Eusapia. Ces deux mains étaient séparées, mais l'obscurité était trop grande pour les voir distinctement. Personne n'a pu voir non plus ce qui faisait tourner la manivelle...

« Le guéridon exécute de violents mouvements derrière le rideau. M. de Gramont quitte sa place autour de la table et vient se placer debout entre le rideau et Eusapia : il appuie sa main gauche sur l'épaule de celle-ci et constate que ces mouvements coïncident avec des contractions de cette épaule, comme s'ils étaient dus à un troisième bras qui en partirait.

« Eusapia demande la machine électrique « pour se donner de la force ». M. de Watteville l'apporte sur la table; M. de Gramont enroule une des chaînes autour d'un pied du guéridon placé derrière le rideau près du général qui prend, de sa main droite, la main gauche d'Eusapia. Le colonel prend l'autre main d'Eusapia avec sa main gauche et l'autre chaîne avec sa main droite. M. de Gramont reste debout entre Eusapia et le rideau.

« La lumière est encore un peu diminuée ; les deux contrôleurs n'aperçoivent plus que le profil de la machine se détachant sur le mur opposé qu'éclaire la lanterne.

« Quelques tours mettent la machine en train ; de petites aigrettes l'illuminent sur tout le pourtour des plateaux, et le pied du guéridon frappe cinq ou six fois le parquet avec une violence extrême. On entend en même temps, à deux reprises différentes, des bruits analogues à celui d'une grosse main

frappant à plat et avec force sur la tablette supérieure du guéridon, suivant le rythme de la batterie « Aux champs ».

« On cesse l'électrisation sur la demande d'Eusapia, qui veut essayer de produire des empreintes sur l'argile. M. Maxwell se lève pour aller la chercher dans la chambre voisine. Au moment où il ouvre la porte, un jet de lumière partant de cette chambre tombe brusquement sur la figure d'Eusapia, qui prend une crise de nerfs et appuie sa tête sur le bras de M. de Rochas en sanglotant.

« Elle se calme et demande un peu plus de lumière...

« On entend le guéridon qui essaie de se soulever et M. de Gramont, qui a la main sur l'épaule d'Eusapia, sent les mouvements synchrones de cette épaule. Bientôt le guéridon apparaît sur la tête du médium et se dirige seul, d'un mouvement lent, vers la table. M. de Gramont le saisit au vol pour l'empêcher de tomber sur la machine électrique, qu'on emporte de peur d'accident.

« Eusapia, toujours en transe, se lève; elle dégage ses mains, va au fond du cabinet et frotte vigoureusement le mur avec ses doigts; on entend le bruit caractéristique de ces frictions. Elle revient, se rassied, donne de nouveau ses mains aux contrôleurs, puis elle contracte les épaules; on entend alors la reproduction du bruit des frictions sur se mur...

« Peu après, la table s'élève lentement en *restant horizontale*. Eusapia et les assistants se dressent pour suivre son mouvement. La table s'arrête à la hauteur de leur menton, puis s'abat lourdement. Pendant toute la durée du phénomène, les deux mains d'Eusapia étaient tenues sur la table par le général et le colonel, qui contrôlaient également avec leurs pieds et leurs jambes la position de ses pieds et de ses jambes. »

(Extrait du procès-verbal des séances.)

Je ne crois pas nécessaire de donner d'autres exemples de ces mouvements à distance qui se sont reproduits, avec des variantes, plusieurs fois pendant les six séances que nous avons eues avec Eusapia. Mais je relèverai ici quelques point

qui me paraissent utiles à noter pour apporter un peu de clarté dans cet ordre de phénomènes.

D'abord on voit, à Choisy comme à l'Agnélas, Eusapia aller souvent toucher l'objet qu'elle veut déplacer, comme pour établir entre elle et lui un lien invisible. — Instruite par l'expérience, elle prévient maintenant toujours qu'elle va le faire, mais on comprend que, pour des observateurs novices, ce geste ait pu passer pour une tentative de tromperie.

On pourrait également prendre pour une précaution destinée à faciliter un escamotage la recommandation qu'elle fait de ne point fixer trop assidûment le point où doit s'opérer le phénomène. Cependant, rien ne prouve que son observation sur l'action désagrégeante de l'attention et des regards ne soit pas fondée. Presque partout, les médiums demandent qu'on cause tranquillement ou qu'on fasse de la musique pour faciliter les créations fluidiques.

La crise de nerfs d'Eusapia n'était certes pas simulée ; elle souffrait réellement beaucoup ; et cette souffrance vient confirmer ce que nous savons de l'action désorganisatrice de la lumière.

On a vu, par ce qui précède, que l'électricité semblait augmenter les forces du médium et nous en avons eu deux autres exemples dont le plus intéressant est celui de la cinquième séance (11 octobre).

Il est 3 heures et demie de l'après-midi ; les volets de la pièce où l'on est réuni sont fermés et on est éclairé par une lanterne à verre recouvert de parchemin [1]. Au dehors, il pleut beaucoup ; il y a trois personnes étrangères au groupe et le médium s'épuise en efforts pour produire des résultats médiocres.

« On demande à Eusapia de produire des lueurs ; elle envoie

1. Cette lanterne était une lanterne photographique carrée dont trois faces étaient opaques ; la 4e pouvait être constituée à volonté par des verres de couleurs différentes. Dans une séance précédente on avait fait désigner à Eusapia *en transe* la couleur qui la fatiguait le moins. Elle avait refusé le vert, le rouge et le bleu, accepté le jaune et préféré un verre recouvert de parchemin. J'avais préparé ce verre d'après cette idée que le fluide nerveux circulant dans l'organisme humain, *à l'abri de la peau*, sans être en contact direct avec la lumière, il y aurait avantage pour son dégagement à se placer dans des conditions analogues.

chercher la machine électrique dont elle saisit les deux chaînes, l'une avec la main droite tenue par M. de Rochas, l'autre avec la main gauche tenue par M. L... La machine est mise en mouvement; au bout de quelque temps Eusapia lâche les chaînes et une vive lueur, de la grosseur d'une noix, se produit à environ 50 centimètres au-dessus de la tête du médium [1]. M. de Gramont attend en vain, avec un spectroscope portatif, l'apparition d'une nouvelle lueur pour en reconnaître la nature. »

Un peu plus tard, au cours de la même séance, on demanda de nouveau des lumières après qu'on eut admis à la chaîne un autre médium Mme A..., ce qui avait très notablement renforcé les effets. Presque aussitôt, on aperçut, dans l'ouverture du rideau, au-dessus de la tête d'Eusapia, une vive lueur, grosse comme une très grosse noix et rappelant la forme d'une nébuleuse en spirale. J'insistai pour que la lueur se montrât plus près, sur la table; immédiatement nous vîmes tous cinq ou six petites boules lumineuses, de la grosseur d'une noisette, sautiller sur la table entre nos mains. A ce moment on constata d'une façon spéciale que les deux mains d'Eusapia étaient bien tenues, mais on n'eut point le temps de se servir soit d'une plaque photographique, soit du spectroscope, pour se renseigner sur leur nature.

Notons, en terminant ce paragraphe, que nous n'avons jamais vu s'illuminer les tubes de Geissler que nous avions suspendus au mur du fond du cabinet et que nous avions vérifié avec soin l'absence de toute substance phosphorescente pouvant servir au médium pour produire des lueurs.

IV. — LES FORMATIONS DE MAINS FLUIDIQUES

Les mouvements de la table et les lueurs paraissent être aux deux extrémités de l'échelle de fréquence et de facilité de production.

1. Nous avions déjà eu une lueur de même dimension également au-dessus de sa tête, dans la 3e séance (6 octobre); alors Eusapia, au lieu d'avoir recours à la machine, s'était excitée en prenant une des jambes de M. de Rochas entre les siennes, en la serrant fortement et en frottant avec énergie, à plusieurs reprises, ses pieds contre le parquet.

Pendant tout ce temps les mains du médium ont été tenues séparées sur la table par les contrôleurs et vues distinctement par tous ; de plus, chaque phénomène était accompagné d'un effort plus ou moins violent d'Eusapia, effort que l'on constatait soit par la crispation de ses mains et de ses jambes, soit par les contractions de son épaule.

Dans la sixième séance, où j'étais contrôleur de droite, je fis une plaisanterie sur John; aussitôt le rideau se gonfla[1] avec violence et vint s'appliquer contre ma joue gauche; je sentis à travers le rideau un pouce me presser fortement sous le menton et quatre doigts s'enfoncer dans ma joue, près de l'œil, pour me fermer la bouche. Je dis en riant : « C'est bien, John, je comprends la leçon », et deux tapes amicales sur le bras indiquèrent que la paix était faite. A ce moment, je tenais la main droite d'Eusapia, M. Brincard tenait la main gauche, et tout le monde vit le mouvement du rideau. De plus, M. de Gramont était dans le cabinet, surveillant les mouvements d'Eusapia, la main appuyée sur son épaule droite, et constatait une violente contraction de son cou, sans que son bras droit se fût déplacé.

Voici, d'après notre procès-verbal, ce qui se produisit immédiatement après :

« John (par la bouche d'Eusapia) dit que le médium est épuisé, qu'il faut lui donner du cognac, ce qui est fait. Eusapia appuie sa tête contre l'épaule de M. de Gramont debout derrière elle, et le fait regarder dans la direction de la fenêtre située à l'autre extrémité de la pièce, et d'où filtrait la clarté diffuse du jour[2]. A trois reprises différentes, M. de Gramont voit l'*ombre noire*[3] d'une main, les cinq doigts écartés, se projetant sur la fenêtre, à hauteur de sa figure et à une distance

1. Le rideau était composé de quatre pans d'étoffe, glissant au moyen d'anneaux sur une corde tendue d'un mur à l'autre. Ce jour-là, on avait ramené les rideaux, deux par deux, contre les murs, de façon à laisser le cabinet ouvert.

2. Il était environ 4 heures, le temps était pluvieux, et les persiennes avaient été fermées.

3. Cette *ombre noire* semble être due à une matérialisation moins avancée que celle qui a l'apparence d'un corps lumineux par lui-même ou par réflexion. De là probablement l'origine de l'expression *les ombres*, dont les Anciens se servaient pour désigner les morts.

qui lui paraît être d'environ 30 centimètres. Il la voit pendant plusieurs secondes, annonce le fait à haute voix, et les deux contrôleurs (MM. Brincard et de Rochas) constatent que, pendant ce temps, ils tiennent et voient les mains d'Eusapia.

« M. de Gramont étend le bras vers la gauche d'Eusapia, la main ouverte, l'arrière-bras appuyé sur la tête du médium, et prie John de lui donner une poignée de main. Il sent, à trois reprises, sa main caressée par des doigts tièdes, sans qu'il puisse parvenir ni à les saisir ni à les voir.

« Il ramène sa main sur l'occiput d'Eusapia, et sa main est encore caressée deux fois par des doigts.

« Eusapia lui dit de nouveau de regarder vers la fenêtre; il voit alors venir vers lui, au-dessus de la tête du médium, une main noire tenant un objet sombre terminé en pointe; mais il ne peut le distinguer nettement. Une seconde fois, le phénomène se reproduit avec plus d'intensité, et M. de Gramont aperçoit la forme bien caractérisée d'un soufflet — il y a lieu de noter qu'aucun soufflet ne se trouvait dans la chambre et que, à ce moment, Eusapia, tournée vers M. de Rochas, soufflait avec la bouche.

« Une autre fois, M. de Gramont ayant sa main gauche sur la nuque d'Eusapia et sa main droite sur son arrière-bras droit, est touché à la figure, à travers le rideau, par une main qui lui prend d'abord le nez, puis vient se poser sur sa tête. Il ne faut pas oublier que M. de Gramont est debout derrière Eusapia, et qu'il ne cesse de surveiller tous les mouvements du médium, dont les contrôleurs tiennent et voient les mains. »

Les mains fluidiques ont été senties et vues par nous, dans les conditions que je viens d'indiquer, un assez grand nombre de fois pour que nous puissions affirmer leur existence.

Nous déclarons donc, de la façon la plus nette, que ce phénomène, ainsi que celui des mouvements sans contact, doit être considéré comme un fait définitivement acquis à la science positive. Le général Thomassin, qui a assisté à une de nos séances (la 4e, 8 octobre), le baron Brincard, lieutenant d'artillerie, et M. Béchade, négociant à Bordeaux, qui ont assisté aux deux dernières (11 et 13 octobre), joignent leur témoignage au nôtre sans aucune espèce de restriction.

V. — HYPOTHÈSES

Quand on cherche à créer une science, la première préoccupation doit être de bien constater les faits; mais cela ne suffit pas.

Notre esprit se cabre devant les phénomènes les mieux établis et refuse de les admettre s'ils lui paraissent en opposition avec ce que nous considérons comme des lois de la nature. Pour vaincre cette résistance, il faut imaginer des théories montrant le lien qu'ils peuvent avoir entre eux et celui qui permet de les rattacher à nos connaissances acquises sans se préoccuper des hypothèses actuellement en faveur. « Les faits, a dit sir Humphry Day, sont plus utiles quand ils contredisent que quand ils appuient les idées reçues. » Dès qu'une théorie n'explique plus tous les faits de même ordre, elle est caduque; celle qui lui succédera, sans avoir davantage la prétention d'être adéquate à la vérité, doit servir à provoquer par le raisonnement des déductions nouvelles qui l'infirmeront ou bien la confirmeront pendant un certain temps.

Ce serait perdre son temps que de se borner indéfiniment à la constatation brute de phénomènes dont la réalité est maintenant affirmée par des centaines de témoins dont on ne saurait suspecter ni la sincérité ni la compétence. On a vu, par notre tentative si imparfaite de Choisy, combien il était difficile d'expérimenter, quels obstacles apportaient les habitudes du sujet, la surprise des assistants non encore faits à ces étranges manifestations, les conditions climatériques, le petit nombre de séances dont chaque groupe a pu jusqu'ici disposer. Cependant chacun de ces groupes a fait progresser la méthode d'investigation et a apporté des données utiles sur la nature des phénomènes.

Ainsi, avec D. Home, M. Crookes avait pu enregistrer les courbes produites par les variations dans l'intensité d'émission de la force psychique. Avec le médium F., Donald MacNab avait reconnu la nature toute particulière des empreintes laissées par les lueurs sur une plaque photographique. Avec

Slade, Zöllner a montré que la force psychique peut agir sur les aimants, aimanter des aiguilles et donner des réactions acides à des substances neutres.

Avec Eusapia : — à Milan, en 1892, on a appliqué la photographie, la balance, le dynamomètre suspendu ; — à Varsovie (1893-1894), on a fait des expériences en pleine lumière et on a ajouté aux procédés précédents le contrôle électrique des membres ; de plus on a constaté, à l'aide du dynamomètre à main, qu'après chaque séance, les assistants avaient perdu une partie de leur force, et que la somme des pertes individuelles correspondait à peu près à la force moyenne d'un homme comme s'il s'agissait de créer un organisme dynamique à part aux dépens des assistants, y compris le médium. — A l'île Roubault (1894), on a continué les essais dynamométriques. On a perfectionné l'expérience de la lampe électrique et on a obtenu des photographies de lévitation à la lumière éclatante d'un jour d'été en plein air. — Les séances de Cambridge ont démontré l'influence sur le médium de l'état d'esprit des assistants. — A l'Agnélas, on a obtenu l'expérience si nette du pèse-lettre, et on a fait ressortir que chaque phénomène était accompagné d'un violent effort musculaire du médium. — A Auteuil, on a remarqué que quand Eusapia voulait déplacer un objet, elle allait presque toujours le toucher auparavant avec la main, soit pour établir un lien fluidique, soit pour mesurer l'effort musculaire qu'elle aurait à faire ensuite pour le mouvoir à distance. — A Choisy, on a constaté l'influence de l'électrisation sur l'intensité des phénomènes ; on a reconnu qu'Eusapia se comportait comme les autres *sujets* sous l'influence du magnétisme animal et qu'il y avait un lien sensible, quoique invisible, entre elle et l'objet qu'elle déplaçait. Le manque de temps seul nous a empêché de vérifier si l'on ne pourrait pas, à l'aide de *suggestions*, faire produire à volonté les phénomènes qu'on désire étudier.

Le moment me paraît venu de tenter une synthèse de tous ces faits, et je partirai de ce *postulatum* qu'il y a dans l'homme vivant un ESPRIT et un CORPS.

L'esprit, nous ne pouvons nous le représenter ; tout ce

que nous en savons, c'est que de lui procèdent les phénomènes de la volonté, de la pensée et du sentiment.

Quant au corps, il est inutile de le définir, mais nous y distinguerons deux choses : la matière brute (os, chair, sang, etc.), et un agent invisible qui, simple ou double, transmet à l'esprit les sensations de la chair et aux muscles les ordres de l'esprit.

Lié intimement à l'organisme qui le sécrète pendant la vie, il s'arrête, chez le plus grand nombre, à la surface de la peau et s'échappe seulement par effluves plus ou moins intenses, selon l'individu, par les organes des sens et les parties très saillantes du corps, comme les extrémités des doigts. C'est du moins ce qu'affirment voir beaucoup de sujets ayant acquis par certains procédés une hyperesthésie visuelle momentanée, et ce qu'admettaient les anciens magnétiseurs[1]. Il peut cependant se déplacer dans le corps sous l'influence de la volonté puisque l'*attention* augmente notre sensibilité sur certains points pendant que les autres deviennent plus ou moins insensibles : on ne *voit*, on n'*entend*, on ne *sent* bien que quand on *regarde*, qu'on *écoute*, qu'on *flaire*, ou qu'on *déguste*.

Chez certaines personnes qu'on appelle des *sujets*, l'adhérence du fluide nerveux avec l'organisme charnel est faible, de telle sorte qu'on peut le déplacer avec une facilité extrême et produire ainsi les phénomènes connus d'hyperesthésie et d'insensibilité complète, dues soit à l'auto-suggestion, c'est-à-dire à l'action de l'esprit du sujet lui-même sur son corps fluidique, soit à la suggestion d'une personne étrangère dont l'esprit a pris contact avec le corps fluidique du sujet.

Quelques sujets, encore plus sensibles, peuvent projeter leur fluide nerveux, dans certaines conditions, hors de la peau, et produire ainsi le phénomène que j'ai étudié sous le nom *d'extériorisation de la sensibilité*. On conçoit sans peine qu'une action mécanique exercée sur ces effluves, *hors du*

1. A. de Rochas. *L'Extériorisation de la sensibilité*. Chap. Ier : De l'objectivité des effluves perçus sous forme de lumière dans l'état hypnotique. — Baron de Reichenbach. *Les effluves odiques*.

corps, puisse se propager grâce à eux et remonter ainsi jusqu'au cerveau.

L'extériorisation de la motricité est plus difficile à comprendre et je ne puis, pour essayer de l'expliquer, que recourir à une comparaison.

Supposons que, d'une manière quelconque, nous empêchions l'agent nerveux d'arriver à notre main; celle-ci deviendra un cadavre, une matière aussi inerte qu'un morceau de bois, et elle ne rentrera sous la dépendance de notre volonté que lorsqu'on aura rendu à cette matière inerte la proportion exacte de fluide qu'il faut pour l'animer. Admettons maintenant qu'une personne puisse projeter ce même fluide sur un morceau de bois en quantité suffisante pour l'en imbiber dans la même proportion; il ne sera point absurde de croire que, par un mécanisme aussi inconnu que celui des attractions et des répulsions électriques, ce morceau de bois se comportera comme un prolongement du corps de cette personne.

Ainsi s'expliqueraient aussi les mouvements des tables placées sous les doigts de ceux qu'on appelle des *médiums*, et en général tous les mouvements *au contact* produits sur des objets légers par beaucoup de sensitifs, sans effort musculaire appréciable. Ces mouvements ont été minutieusement étudiés par le baron de Reichenbach et décrits par lui dans cinq conférences faites en 1856 devant l'Académie I. et R. des sciences de Vienne, dont la première traduction française vient d'être publiée à la librairie Flammarion[1].

On comprend même la production de mouvements nécessitant une force supérieure à celle du médium par le fait de la chaîne qui met à la disposition de celui-ci une partie de la force des assistants.

Mais une hypothèse aussi simpliste ne rend pas compte de la formation des mains, et on est amené à la compléter ainsi qu'il suit.

L'agent nerveux se répand le long des nerfs sensitifs et moteurs dans toutes les parties du corps. On peut donc dire qu'il présente dans son ensemble la même forme que le

1. *Les Effluves odiques.*

corps, puisqu'il occupe la même portion de l'espace, et l'appeler le *double fluidique* de l'homme, sans sortir du domaine de la science positive.

De nombreuses expériences, qui malheureusement n'ont eu pour garant que le témoignage des sujets (du moins pour celles que j'ai faites [1]), semblent établir que ce double peut se reformer en dehors du corps, à la suite d'une extériorisation suffisante de l'influx nerveux, comme un cristal se reforme dans une solution quand celle-ci est suffisamment concentrée.

Le double ainsi extériorisé continue à être sous la dépendance de l'esprit et lui obéit même avec d'autant plus de facilité qu'il est maintenant moins gêné par son adhérence avec la chair, de telle sorte que le sujet peut le mouvoir et en accumuler la matière sur telle ou telle de ses parties de manière à rendre cette partie perceptible aux sens du vulgaire.

C'est ainsi qu'Eusapia formerait les mains qui sont vues et senties par les spectateurs.

D'autres expériences, moins nombreuses et que, par suite, on ne doit accepter qu'avec plus de réserves encore, tendent à prouver que la matière fluidique extériorisée peut se modeler sous l'influence d'une volonté assez puissante, comme la terre glaise se modèle sous la main du sculpteur.

On peut supposer qu'Eusapia, à la suite de ses passages à travers divers milieux spirites, a conçu dans son imagination un John King, avec une figure bien déterminée, et que, non seulement elle en prend la personnalité dans son langage, mais qu'elle parvient à en donner les formes à son propre corps fluidique, quand elle nous fait sentir de grosses mains et qu'elle produit à distance, sur la terre glaise, des impressions de tête d'homme, comme cela lui est arrivé en Italie. Le soufflet vu par M. de Gramont n'aurait pas d'autre origine, car il n'est pas plus difficile de représenter un ustensile qu'un membre du corps humain.

Ainsi, tout ce que mes collaborateurs et moi avons vu avec

1. Voir *les Fantômes des vivants,* dans les *Annales* (sept.-oct. 1895).

Eusapia peut s'expliquer (même les lumières, qui ne seraient que des condensations très intenses de la substance nerveuse) sans l'intervention d'un esprit autre que le sien.

Mais si rien ne nous a prouvé que John existait, rien ne nous a prouvé non plus qu'il n'existait pas.

Nous ne sommes du reste point seuls au monde ; il y a d'autres personnes que je connais personnellement, en qui j'ai la plus grande confiance, et qui rapportent des faits ne pouvant s'expliquer qu'à l'aide de la *possession temporaire* du corps fluidique extériorisé, par une entité intelligente d'origine inconnue. Telles sont les matérialisations de *corps humains entiers* observées par M. Crookes avec miss Florence Cook, par M. James Tissot avec Eglington et par M. Aksakof avec Mistress d'Espérance.

Le lecteur qui voudra étudier cette question devra commencer par en lire un excellent résumé dans le *Psychisme expérimental* de M. Erny ; puis, quand il sera familiarisé avec ces phénomènes transcendants, il pourra aborder le volumineux ouvrage de M. Aksakof, *Animisme et Spiritisme*, dont on trouvera plus loin un extrait relatif aux matérialisations partielles ; il terminera par un autre ouvrage du même auteur intitulé : *Un cas de dématérialisation partielle du corps d'un médium*.

Il verra que ces phénomènes, dont le simple énoncé fait hausser les épaules aux gens qui se croient des savants parce qu'ils ont plus ou moins approfondi quelques rameaux de l'arbre de la science, ne sont que le *prolongement* de ceux que nous avons constatés par nous-même et dont il est aujourd'hui impossible de douter.

Nous obtenons en effet un premier degré de dégagement du corps fluide dans l'extériorisation de la sensibilité sous forme de couches concentriques au corps du sujet. La matérialité des effluves est démontrée par ce fait qu'ils se dissolvent dans certaines substances telles que l'eau et la graisse ; mais, comme pour les odeurs, la diminution de poids du corps qui émet est inappréciable à nos instruments.

Le deuxième degré est donné par la coagulation de ces

effluves en un double sensible, mais non encore visible pour les yeux ordinaires[1].

Au troisième degré appartient la matérialisation visible et tangible, mais seulement d'une partie du corps. La matière psychique émise par le médium semble ne pouvoir produire ces effets qu'à la condition de s'agréger d'abord dans un lieu mis à l'abri des vibrations de la lumière et des regards des assistants. Le médium peut rester en lumière, mais la matérialisation se forme dans un réduit obscur et très rapproché.

Enfin le quatrième degré correspond à la matérialisation d'une forme humaine entière. Ici, il faut presque toujours que le médium lui-même soit mis à l'abri de la lumière et des regards des assistants; comme dans le cas précédent la forme ne se montre que quand elle a acquis un degré de matérialité suffisant, mais cette matérialité peut être assez intense pour résister plusieurs heures aux influences désorganisatrices; elle varie du reste depuis celle d'un corps véritable en chair et en os jusqu'à celle d'un simple fantôme visible et palpable, mais fondant sous l'étreinte.

Au troisième ainsi qu'au quatrième degré, il y a comme un transport galvanoplastique de la matière du corps physique du médium, matière qui part de ce corps physique pour aller occuper une place semblable sur le double fluidique. On a constaté, *un très grand nombre de fois*, avec la balance que le médium perdait alors une partie de son poids et que ce poids se retrouvait dans le corps matérialisé : on en verra un exemple à la page 62.

Le cas le plus singulier, resté jusqu'ici unique, est celui de Mistress d'Espérance chez qui ce transport s'est fait avec une telle intensité qu'une partie de son propre corps était devenue invisible. Il ne restait, à la place, que le corps fluidique dont le double est seulement une émanation ; les spectateurs pouvaient le traverser avec la main, mais elle le sen-

1. Certaines personnes, particulièrement sensitives, le perçoivent par la vue ou le toucher. Je l'ai photographié une fois chez Nadar, mais je n'ai pu répéter l'expérience. Les photographies spirites paraissent être dues à l'action, sur la plaque, du double du sujet modelé par une intelligence étrangère, mais encore invisible dans cet état.

tait. Ce phénomène, poussé à sa dernière limite, amènerait la disparition complète du corps du médium et son apparition dans un autre lieu, comme on le rapporte dans la vie des saints.

Dans les matérialisations de corps complet, ce corps est presque toujours animé par une intelligence différente de celle du médium. Quelle est la nature de ces intelligences? à quel degré de la matérialisation peuvent-elles intervenir pour diriger la matière psychique extériorisée? Ce sont là des questions du plus haut intérêt, mais qui ne sont point encore résolues.

A. de Rochas.

ÉTUDE

SUR LES

MATÉRIALISATIONS DES FORMES HUMAINES

PAR ALEXANDRE AKSAKOF

Conseiller d'État de S. M. l'Empereur de Russie.

La matérialisation de formes humaines comprend, par ordre chronologique de son développement, la main, le visage, le buste, le corps entier.

Le fait positif de la production de semblables formes, quoique invisibles à nos yeux, nous est fourni par la photographie transcendantale [2]. Elle nous a révélé et fait constater la présence de corps vaporeux de formes diverses, prenant peu à peu la forme humaine, d'abord diffuse, puis des contours humains de plus en plus définis, jusqu'à ce qu'ils soient enfin parfaitement reconnaissables. Nous allons retrouver une série de faits correspondants dans le domaine de la matérialisation, qui peuvent être constatés par le témoignage des sens et qui se traduisent par tous les effets qu'un organisme matériel peut généralement produire.

Notre but étant de prouver que ce phénomène n'est pas le résultat d'une hallucination, nous n'avons pas besoin de le poursuivre dans toutes les phases de son développement; donc, si nous parvenons à prouver la réalité objective de la matérialisation d'un seul membre humain, — disons d'une main ou d'un pied, — c'est tout ce qu'il nous faut.

1. Extraits de *Animisme et Spiritisme*. — On a supprimé les figures et tout ce qui, dans le texte, s'y rapporte.

2. Voir *Animisme et Spiritisme*, p. 26 à 86, et 172 à 239 de la traduction française. (Leymarie, 1895.)

Le caractère non hallucinatoire de l'apparition d'une main peut être prouvé :

1° Par le fait qu'elle a été vue par plusieurs personnes à la fois, unanimes dans leurs témoignages ;

2° Par le fait qu'elle a été vue et, simultanément, touchée par plusieurs personnes à la fois, et que les impressions de ces deux sens concordent entre elles ;

3° Par des effets physiques produits par cette main, comme, par exemple, des mouvements divers d'objets, sous les yeux des témoins ;

4° Par la production d'effets physiques durables qui sont certainement les preuves les plus concluantes, et notamment : *A*) par l'écriture produite en présence de plusieurs témoins ; *B*) par des empreintes laissées *par la main* elle-même sur des substances molles ou noircies ; *C*) par certains effets exercés *sur la main* par les personnes présentes ; *D*) par des moulages obtenus avec la main apparue ; *E*) par la photographie des apparitions de ce genre ;

5° Par la pesée d'une apparition quand elle atteint le développement d'une forme humaine entière.

Toutes ces preuves existent dans les annales du spiritisme.

L'apparition des mains visibles et tangibles a été constatée au début du mouvement spirite ; il existe des relations de ce phénomène remontant à février 1850 ; donc, deux ans à peine après les premiers « frappements de Rochester[1] ».

Il se produisait alors, en pleine lumière, pendant les séances qu'on tenait autour d'une table, et il a continué à se produire jusqu'à nos jours ; les rapports sur ces faits sont innombrables et unanimes. Ce phénomène est, d'après M. Hartmann, une hallucination, ou de la vue seule, ou bien une hallucination combinée de la vue et du toucher.

1. Ballou, *Manifestations spirites*. Londres, 1852, p. 44 et 192-202.

Les effets physiques ne peuvent également, selon M. Hartmann, servir de preuves de la matérialisation, car la vue de la main n'est qu'une hallucination, et le mouvement d'un objet imprimé par cette main n'est qu'un effet produit par la force nerveuse du médium d'accord avec l'hallucination qu'il communique aux assistants...

Je vais examiner maintenant plus en détail les preuves qui sont, à notre avis, des preuves positives et qui consistent dans la production d'effets physiques permanents.

A. — ÉCRITURE DIRECTE

En premier lieu se présente l'écriture produite par une main matérialisée, détachée en apparence de tout autre corps, en pleine lumière, sous les yeux des témoins, et le médium étant visible tout le temps. Selon M. Hartmann, ce phénomène ne serait autre chose aussi qu'une hallucination doublée de force nerveuse : « Il ne serait pas surprenant d'entendre sous peu parler d'une écriture médiumique à distance, la main écrivant étant visible pour les assistants, ce qui, à ma connaissance, ne s'est pas encore produit, du moins aux séances en plein jour. Il n'y aurait aucune raison de considérer cette main comme autre chose que la transmission d'une hallucination de la vue. » (P. 101.)

Sans nous arrêter à ce raisonnement, qui ne diffère pas des précédents, nous passerons à la rubrique suivante, où il atteint son comble et devient une impossibilité. Nous ferons seulement remarquer que M. Hartmann, en supposant que ce phénomène n'ait pas encore été observé à la lumière, a bien fait d'ajouter : « à ma connaissance », car ce phénomène a été constaté à plusieurs reprises. M. Dale Owen, par exemple, raconte une séance avec Slade, dans laquelle, en pleine lumière, une main venant de dessous la table écrivit une communication en anglais, sur une feuille de papier posée sur une ardoise, reposant sur les genoux de M. Dale Owen ; puis une autre main écrivit sur la même feuille quelques lignes en grec [1].

1. Voir pour les détails, avec le fac-similé de l'écriture, le *Spirit.*, 1876, II, p. 162.

Olcott, dans son livre *Gens de l'autre monde,* donne même le dessin d'une main matérialisée écrivant sur un livre qu'on lui présente. Il faut voir aussi les nombreuses expériences du Dr Wolfe mentionnées dans son ouvrage *Faits étonnants du Spiritualisme moderne*, paru à Cincinnati en 1874, pages 309, 475, et *passim*.

M. Hartmann se trompe en disant : « Les quelques rapports sur l'écriture par une main visible d'un esprit n'ont aucune importance, car ils ont trait à des séances sans lumière au cours desquelles on aurait vu d'une manière indistincte le contour confus d'une main se dessinant sur du papier *phosphorescent*. » (P. 53.) Le témoignage de M. Crookes est sur ce point catégorique : « Une main lumineuse descendit du haut de la chambre, et, après avoir plané pendant quelques secondes à mes côtés, elle prit le crayon de mes mains, écrivit rapidement quelque chose sur une feuille de papier, jeta le crayon, puis s'éleva au-dessus de nos têtes et disparut graduellement dans les ténèbres. » (*Psychische Studien,* 1894, p. 159.)

Un fait semblable, produit en présence de plusieurs témoins, est rapporté par M. Jencken dans le *Spiritualist* (1876, II, p. 126), avec le dessin de la main écrivant.

B. — EMPREINTES DE MAINS MATÉRIALISÉES

Il est bien naturel qu'on ait cherché depuis longtemps à obtenir des empreintes des mains qu'on voyait momentanément apparaître et disparaître aux séances, car une empreinte pareille devait servir à prouver positivement qu'il s'agissait non d'hallucinations, mais de formations réelles d'un certain corps. Je ne puis préciser quand furent faites les premières tentatives de ce genre, mais je trouve dans mes notes une indication remontant à 1867; une empreinte fut reçue sur de l'argile molle (*Banner of Light*, 10 août 1867). Plus tard des empreintes furent faites sur de la farine ou du papier enduit de noir de fumée. Nous avons aussi, par rapport à ce phénomène, les expériences concluantes des professeurs Zöllner et Wagner (*Psychische Studien*, 1878, p. 492;

1879, p. 249). Il faut mentionner aussi le fait similaire obtenu par M. Reimers, rapporté dans les *Psychische Studien* (1877, p. 401), et Jencken (*Spiritualist*, 1878, II, p. 134; *Medium*, 1878, p. 609.)

Dans ces cas, la main ou le pied qui avaient produit les empreintes n'ont pas été vus ; mais les conditions dans lesquelles elles se sont produites sont telles, qu'elles excluent toute idée de fraude; c'est ainsi que chez M. Zöllner les empreintes furent obtenues entre deux ardoises qu'il tenait sur ses genoux, et chez M. Wagner entre deux ardoises cachetées.

Dans d'autres cas cependant, la forme matérialisée qui a produit l'empreinte a été vue durant la production du phénomène, et le résultat fut trouvé d'accord avec la forme observée. « Cette expérience, dit le Dr V. Hartmann, n'a encore été faite nulle part à ma connaissance ; je ne sais qu'un compte rendu isolé qui établit le fait de l'empreinte d'un pied d'enfant produite dans une séance de matérialisation ; ce pied était visible, mais non tangible. (*Psych. Stud.*, VII, 397, p. 100.) Ce fait demanderait avant tout à être confirmé par des expériences analogues faites par d'autres personnes. » (P. 100, 101.) Je puis fournir cette confirmation : ce sont les expériences que le Dr Wolfe a faites avec le médium Mme Hollis. Ces expériences eurent lieu pendant des séances autour d'une table, en plein jour.

La table était simplement garnie sur son pourtour d'une pièce de calicot noir à franges descendant jusqu'au plancher et présentant une ouverture de six pouces carrés. Dans l'expérience qui suit, le Dr Wolfe était seul avec le médium ; laissons-lui la parole.

La première expérience a été faite avec un plat de farine ; je plaçai le plat sur une chaise devant l'ouverture et priai Jim Nolan (l'un des opérateurs invisibles) d'y produire l'empreinte de sa main droite. Deux ou trois minutes après parut une main élégante et délicate ressemblant fort peu à celle de Jim et qui disparut après avoir plané quelques instants au-dessus du plat. Elle reparut cinq minutes après et se plongea profondément dans la farine, laissant son empreinte nettement dessinée dans la couche molle blanche comme de la neige. Je fis venir ensuite un autre plat avec de la

farine, sur la demande de Jim et cette fois il y imprima sa propre main, qui laissa une empreinte une fois et demie plus grande que la première. Après avoir minutieusement examiné la main de Mme Hollis, sur laquelle on ne trouva pas la moindre parcelle de farine, je la priai de placer sa main dans les empreintes obtenues. Dans l'une de ces dernières, cette main aurait pu être placée deux fois; l'autre aussi se trouva être beaucoup plus grande que sa main : l'empreinte qu'elle fit ensuite avec sa main était plus petite et d'une tout autre forme. (*Startling Facts*, p. 481.)

Voici le même fait raconté par un autre témoin, M. Plimpton, l'un des éditeurs d'un journal de Cincinnati, dans un article publié par lui dans le journal *The Capital*, édité à Washington par le colonel Down Piatt. D'après un plan de la chambre joint à l'article, on voit que la table se trouvait au milieu de la pièce ; le médium se trouvait d'un côté et en face de lui, de l'autre, près du coin de la table, se tenait le Dr Wolfe ; l'ouverture dans le rideau qui entourait la table se trouvait du troisième côté. En face de cette ouverture se trouvait M. Plimpton, éloigné d'un pas de la table. Voici le compte rendu de cette séance.

Le Dr Wolfe apporta un plat de farine et demanda si les opérateurs invisibles pouvaient y laisser l'empreinte d'une main; les coups frappés indiquèrent une réponse affirmative. Sur une injonction exprimée par l'écriture, le docteur tint le plateau au-devant du rideau, le plus loin possible de Mme Hollis. La main parut et fit des évolutions d'une rapidité électrique, demeura un instant dans le plat et se retira après avoir secoué les particules adhérentes. Mme Hollis fut priée d'appliquer sa main sur l'empreinte; les doigts marqués sur cette dernière étaient d'un pouce plus longs que les siens. L'empreinte représentait la main d'un homme adulte avec tous les détails anatomiques. Il faut ajouter que si Mme Hollis avait entrepris l'opération, elle aurait été obligée de se pencher jusqu'au bord de la table pour pouvoir atteindre à cette distance. Mais elle n'a pas changé de position, et ce fait établit l'impossibilité matérielle de son intervention personnelle. D'autre part, un homme n'aurait pas pu s'être caché sous la table, que j'ai retournée immédiatement après la production de l'empreinte. Y a-t-il peut-être eu illusion? Mais l'empreinte dans la farine a depuis été vue par d'autres personnes; et je suis aussi sûr d'avoir vu la main qui a produit l'empreinte que ces personnes sont sûres d'avoir vu cette empreinte. (*Ibid.*, p. 541.)

C. — EFFETS PRODUITS SUR LA FORME MATÉRIALISÉE

Nous avons vu qu'une main matérialisée peut s'imprimer sur du papier enduit de noir de fumée et enlever une partie de cet enduit. Ici se pose naturellement cette question : Que deviennent les molécules de noir enlevées? Comme la main se forme aux dépens du corps du médium, qu'elle en émane et y retourne, ainsi que cela a été souvent observé, nous devons conclure que le noir enlevé par la main doit se retrouver sur le corps du médium; et comme la main apparue a son origine dans la main du médium, c'est sur cette main que nous devons retrouver le noir de fumée. C'est ce qui se produit effectivement. Dans le but de démasquer la fraude, on a souvent enduit les objets qui se déplacent dans l'obscurité de différentes substances colorées, ou l'on a touché directement la main apparue avec une de ces substances, le plus souvent avec du noir de fumée. Et, lorsque les mains du médium, — quoiqu'il eût les pieds et les mains liés et que les liens fussent retrouvés intacts, — se trouvaient couvertes de la même substance, on en déduisait que la fraude était évidente, et les spiritualistes eux-mêmes le proclamaient triomphalement. Mais, dans la suite, quand on eut acquis plus d'expérience, quand on reconnut que le phénomène du dédoublement du corps du médium jouait un grand rôle dans les phénomènes de matérialisation, on fut forcé de reconnaître que le fait du transfert de la matière colorée sur le corps du médium n'était pas du tout une preuve de la mauvaise foi de ce dernier, mais la conséquence d'une loi naturelle. Cette conclusion est évidemment fondée sur des expériences où toute possibilité de fraude a été éliminée, — la plus concluante étant celle qui consiste à tenir dans ses mains celles du médium.

La première constatation de ce phénomène remonte, si je ne me trompe, à 1865, et fut faite à l'occasion de la découverte des prétendues supercheries du jeune médium Allen ; ces sortes de découvertes ont toujours fait le plus grand bien au développement des phénomènes médiumiques; c'est à une circonstance de ce genre que nous devons les expériences

de M. Crookes et enfin la production d'une série de matérialisations sous les yeux de témoins. Voici le récit de l'expérience avec le « garçon Allen » faite par M. Hall, publié dans le *Banner of Light* du 1er avril 1855.

Tous nos journaux du matin expriment leur satisfaction au sujet de la soi-disant découverte des supercheries du jeune médium Allen. Plusieurs personnes, avant de se rendre à la séance, s'étaient noirci les cheveux; une main parut et les tira par les cheveux; et, voyez! la main du médium a été trouvée enduite de cette même suie, et le médium lui-même proclamé imposteur et charlatan.

Ce n'est pas la première fois, Monsieur le rédacteur, que l'on perd toute confiance dans les médiums, parce que leurs mains sont enduites de la matière qui a reçu le contact de la main-fantôme. La fréquence de ce procédé, employé pour dévoiler l'imposture, et l'identité des résultats obtenus, m'ont suggéré l'idée que ce phénomène pourrait avoir pour cause une loi inconnue, une loi qui produirait invariablement le même effet. Quand Allen fut « démasqué », je résolus de le mettre à l'épreuve, ce à quoi le Dr Randall et le jeune Henry Allen consentirent très volontiers, me laissant toute liberté d'action.

Les résultats que j'obtins m'ont convaincu de la justesse de mes suppositions; ils m'ont persuadé, en outre, que beaucoup d'autres médiums avaient encouru, à tort, divers soupçons au sujet des phénomènes physiques qu'ils avaient produits. J'ai la conviction que toute matière colorante, recevant le contact de la main matérialisée, sera immanquablement transférée sur la main du médium, à moins qu'il ne se produise un obstacle quelconque au parfait fonctionnement de cette loi.

Hier soir, en présence de plusieurs des citoyens les plus en vue de notre ville, j'ai organisé une séance avec Allen, dans le but de vérifier ma théorie. Comme de coutume, j'étais assis dans un fauteuil; les instruments de musique étaient placés derrière moi, sur un canapé; le jeune médium restait à ma gauche et tenait ma main gauche de ses deux mains, sa main droite étant liée à mon bras. Le manche de la sonnette avait préalablement été enduit de suie. Dès que nous en avons exprimé le désir, la sonnette s'est fait entendre. A l'instant même je retirai la couverture qui recouvrait les mains du médium, et je vis que les doigts de sa main droite, celle qui était attachée à la mienne, étaient noircis, comme s'il eût lui-même tenu la sonnette. Afin de rendre l'expérience plus probante encore, les personnes présentes lièrent les mains du jeune garçon, préalablement lavées, à ma main, au moyen d'un cordon solide, dont un bout était tenu par l'un des assistants, qui le tirait si fort que cela me coupait la peau.

Il était clair pour tout le monde que, dans ces conditions, le médium ne pouvait déplacer ses mains, fût-ce d'un centimètre seulement. Mon épaule gauche était recouverte d'une redingote qui masquait ma main et celles du médium. Par-dessus la redingote je plaçai encore ma main droite sur la sienne, de manière à ce qu'il n'y eût pas le moindre doute au sujet de l'immobilité du médium. Quand nous fûmes prêts, les invisibles se mirent à jouer des instruments, derrière notre dos, et à faire résonner les sonnettes. Je découvris immédiatement les mains du médium, qui étaient restées immobiles tout le temps, comme je l'avais bien senti : l'une de ces mains était enduite de suie. Il me semble que cette expérience est on ne peut plus convaincante.

Agréez, etc.

Joseph Hall.

Portland, ce 23 mars 1865.

J'ai eu l'occasion de vérifier ce phénomène dans une expérience que j'ai faite avec la célèbre Kate Fox (Jencken) lorsqu'elle vint à Saint-Pétersbourg, en 1883. J'étais assis devant elle à une petite table; comme cela se passait dans l'obscurité, j'avais placé ses deux mains sur une plaque de verre, lumineuse dans la nuit, de telle façon que ses mains étaient visibles; en outre, j'avais placé mes mains sur les siennes. Sur une table, à côté de nous, se trouvait une ardoise avec un papier couvert de noir de fumée. Je demandai que l'une des mains agissantes produisît une empreinte sur le papier. L'empreinte fut faite, et les bouts de doigts du médium correspondants à l'empreinte furent trouvés noircis.

Ces expériences nous donnent la preuve que la main qu'on voit apparaître et qui produit des effets physiques n'est pas le résultat d'une hallucination, mais bien un phénomène possédant une certaine corporéité, ayant la puissance de retenir et de transporter des substances adhérentes à une surface. Mais cette transmission n'est pas absolument nécessaire ni invariable quant à la forme et la place, car ce n'est pas toujours le même effet que l'on obtient; on cite des cas où les mains enduites de substances colorantes ne les ont même pas transmises au corps du médium.

Mais, pour établir ma thèse, je n'ai pas à faire des recherches dans ce sens, car les faits de la nature de ces derniers seraient

pour le Dr Hartmann la preuve *eo ipso* que la main apparue n'était qu'une hallucination. En revanche, les cas où le transfert de la matière colorante sur le corps du médium s'opère à une place ne correspondant pas à la place de l'organe matérialisé, touché par la substance, ont pour nous une grande importance.

Nous lisons par exemple dans le *Spiritualist* : « M. Crookes mit une petite quantité de couleur d'aniline sur la surface du mercure qui avait été préparé pour l'expérience ; l'aniline est un colorant puissant, aussi les doigts de M. Crookes en conservèrent-ils longtemps les traces. Katie King plongea ses doigts dans la couleur, et cependant les doigts de Miss Cook ne se sont pas trouvés tachés ; des traces d'aniline se voyaient, par contre, sur son bras. » (1876, v. I, p. 176.)

Le directeur du *Spiritualist*, M. Harrison, fait le récit d'une autre expérience de ce genre, produite avec le même médium : « Au cours d'une séance avec le médium Miss Cook, on avait enduit la main matérialisée, à la surface extérieure, d'un peu d'encre violette, et cette tache, grande environ comme une pièce de cinq francs, fut ensuite trouvée sur le bras du médium, près du coude. » (*Spiritualist*, 1873, p. 83.)

En théorie, on pourrait faire cette supposition que dans les cas où se produit le phénomène du « dédoublement », il y a transport de la substance appliquée au corps matérialisé, tandis que dans les cas de formation de corps hétéromorphes, il y a disparition de cette substance.

Dans le même ordre d'idées, nous pouvons citer le fait suivant, qui ne se rattache pas directement au sujet traité sous la rubrique 4. Il s'agit de la *réaction* sur le médium d'une sensation éprouvée par un organe matérialisé. Nous lisons dans le livre *The Scientific Basis of Spiritualism* (par Epes Sargent, Boston, 1881) : « Le Dr Willis communique le fait suivant, relatif à sa propre médiumnité. A l'une des séances, un monsieur sortit de sa poche un canif qui avait une longue lame bien tranchante ; il n'avait confié ses intentions à personne, et, à un moment donné, il en porta un coup formidable sur l'une des mains matérialisées. Le médium poussa un cri de douleur. Il avait ressenti comme un couteau tra-

versant sa main. Le monsieur en question bondit de joie d'avoir « confondu » le médium, comme il le croyait, persuadé de trouver la main du médium transpercée et couverte de sang. A son grand étonnement et à sa confusion, il ne trouva pas la moindre écorchure sur les mains du médium : celui-ci avait cependant exactement éprouvé la sensation d'un couteau traversant les muscles et les articulations de sa main ; la douleur ne cessa qu'au bout de plusieurs heures. » (P. 198.) Ce fait nous prouve que la main apparue n'était ni une hallucination ni la main du médium.

D. — REPRODUCTION DE FORMES MATÉRIALISÉES PAR DES MOULAGES

Je passe maintenant aux expériences que je considère comme les preuves les plus positives et les plus concluantes du phénomène de la matérialisation. Il ne s'agit plus d'empreintes, mais de *moulages* de tout un membre matérialisé, au moyen desquels on fait ensuite un modèle en plâtre, reproduisant avec une parfaite exactitude tous les détails de la forme du corps momentanément matérialisé.

L'opération se fait de la manière suivante : on prépare deux vases, l'un avec de l'eau froide, l'autre avec de l'eau chaude à la surface de laquelle se trouve une couche de cire fondue. On demande que la main apparue se plonge d'abord dans la cire en fusion, pendant quelques instants, puis dans l'eau froide, et cela à plusieurs reprises ; de cette façon, la main est bientôt enveloppée d'un gant de cire d'une certaine épaisseur et, lorsque la main matérialisée se retire, on conserve un moule parfait qu'on emplit ensuite de plâtre ; le moule, fondu dans l'eau bouillante, laisse un moulage en plâtre ayant exactement la forme du corps qui remplissait le moule. Une expérience de ce genre, faite dans les conditions requises pour prévenir toute fraude, nous donne une preuve absolue : l'image complète et permanente du phénomène qui s'était produit.

L'idée de mouler les formes matérialisées est de M. Denton, professeur de géologie, bien connu en Amérique, et c'est en 1875 qu'il obtint ses premiers moulages de *doigts*. Voici com-

ment il raconte cette expérience dans une lettre au *Banner, of light* :

J'ai appris récemment que si l'on trempe un doigt dans de la paraffine fondue, celle-ci se détache facilement du doigt après refroidissement; si on remplit le moule de plâtre, on obtient ainsi une reproduction exacte du doigt.

J'écrivis alors à M. John Hardy que j'avais trouvé un excellent moyen d'obtenir des moulages et le priai d'organiser une séance avec Mme Hardy, pour essayer d'obtenir les moulages des mains matérialisées qui apparaissaient fréquemment au cours de ses expériences. Je ne communiquai rien sur le procédé que je voulais employer.

A la suite de l'invitation de M. Hardy, je me rendis à sa maison avec une provision de paraffine et de plâtre. Aussitôt les préparatifs terminés, nous procédâmes aux expériences.

Au milieu de la chambre, on plaça une grande table, recouverte d'une couverture piquée et d'une housse de piano, afin que l'espace en dessous fût le plus obscur possible. Sous la table on plaça un seau d'eau chaude, sur laquelle surnageait une couche de paraffine fondue. Mme Hardy prit place auprès de la table et posa ses mains dessus. M. Hardy et moi, nous nous tenions de chaque côté de Mme Hardy. Il n'y avait pas d'autre personne dans la pièce.

Bientôt nous entendîmes un bruit provenant de l'eau mise en mouvement; au moyen de coups frappés, il fut demandé à Mme Hardy d'avancer sa main de quelques centimètres sous la table entre la couverture et la housse, ce qu'elle exécuta; et, après plusieurs reprises de cette manœuvre, elle obtint quinze à vingt moules de doigts, de diverses grandeurs, depuis des doigts d'enfant jusqu'à des doigts gigantesques. Sur la plupart de ces formes, notamment sur les plus grandes ou sur celles qui se rapprochaient par leurs dimensions des doigts du médium, toutes les lignes, les creux et les reliefs que l'on voit sur les doigts humains ressortaient avec beaucoup de netteté. Le plus grand de ces doigts, le pouce du grand Dick (Big Dick), — comme il nous fut désigné, — était deux fois gros comme mon pouce; la plus petite de ces formes, avec un ongle nettement dessiné, correspondait au doigt potelé d'un enfant d'un an.

Pendant que ces formes se produisaient, la main du médium était à une distance d'au moins deux pieds de la paraffine, ainsi que je puis l'affirmer. Les moules étaient encore chauds, en grande partie, au moment où Mme Hardy les retirait des mains qui lui étaient tendues sous la table; il est arrivé plus d'une fois que la paraffine était encore trop molle et que les formes s'abîmaient.

Je voudrais attirer l'attention des frères Eddy, du jeune Allen

(Allen boy) et d'autres médiums à effets physiques, sur cette méthode, qui est la plus propre à démontrer aux sceptiques la réalité des apparitions et de leur existence en dehors du médium.

WILLIAM DENTON.

Wellesley, Mass., 14 septembre 1875.

Dans une lettre ultérieure, publiée dans le même journal, M. Denton, se reportant à sa première lettre, la complète par ce détail important : « Au cours de la séance, il m'est plusieurs fois arrivé de voir sortir de dessous la table des doigts encore recouverts de paraffine. »

La lettre de M. Hardy, le mari du médium, confirme ce fait et ajoute quelques détails qui ne sont pas dépourvus d'intérêt, et que nous allons reproduire ici, d'après le *Medium* (1875, p. 647) :

Le 15 de ce mois, je reçus une lettre du professeur W. Denton, demeurant à Wellesley, à dix lieues de Boston, et qui est bien connu pour ses conférences sur la géologie et le spiritualisme. Il m'écrivait qu'il avait trouvé un moyen très simple d'obtenir le moulage des mains et des doigts matérialisés à condition d'avoir affaire à un bon médium. Il me demandait si Mme Hardy consentirait à prêter son concours à ces expériences. Je lui répondis de suite que nous serions heureux de le seconder dans ses efforts pour démontrer la réalité du phénomène des matérialisations. Par retour du courrier, il m'annonça son arrivée pour le jour suivant, le 16. Il apporta ses préparations, au sujet desquelles il ne nous avait donné aucun détail. Nous procédâmes de suite aux expériences.

Une table ordinaire, de quatre pieds de long et de deux pieds de large, fut garnie, tout autour, d'une draperie pour ménager un espace obscur sous la table. M. Denton apporta un seau contenant de l'eau bouillante qui ne le remplissait pas jusqu'aux bords, et posa dessus un morceau de paraffine qui ne tarda pas à fondre tout en surnageant. M. Denton mit le seau sous le milieu de la table; Mme Hardy avait pris place à l'une des extrémités de la table, ayant M. Denton d'un côté et moi de l'autre. Le contrôle des mains était superflu, car toutes reposaient sur la table, ce qui permettait d'en surveiller le moindre déplacement. Quelques minutes après, nous entendîmes le bruit de l'eau mise en mouvement, et alors les agents invisibles nous annoncèrent le succès de l'expérience et prièrent le médium de tendre la main, pour prendre un objet qui lui serait remis. Alors seulement Mme Hardy avança sa

main sous la table : son bras restait tout le temps en vue, à partir du poignet, et la distance qui séparait ses doigts de l'eau n'a jamais été inférieure à deux pieds. Les mains qui plongeaient dans la paraffine s'élevaient elles-mêmes vers le médium pour lui permettre d'enlever les moules. Nous avons ainsi obtenu quinze à vingt formes qui portaient nettement le dessin des ongles et de toutes les lignes sillonnant la peau. Ces doigts peuvent être classés en cinq catégories de dimensions : trois ou quatre d'entre eux appartenaient à des enfants d'un à trois ans; les autres formes étaient beaucoup plus grandes; enfin, il y en avait une qui représentait un pouce d'une grandeur telle que nous n'en avions jamais vu, avec l'ongle et toutes les lignes très nettement marqués.

Tous ces moules se trouvent en ce moment en possession de M. Denton, qui se propose de publier cette expérience en détail dans le prochain numéro du *Banner*, sous sa signature. Ces faits parlent par eux-mêmes et marquent une étape importante dans le progrès des choses. Les phénomènes que je cite se sont produits en plein jour, bien que les rideaux fussent baissés; il n'y avait pas de cabinet, et le médium n'a pas été couvert d'un drap quelconque; le tout se passait dans la même chambre, et pas le moindre mouvement d'une des personnes présentes ne pouvait échapper aux autres assistants.

John Hardy.

Boston, ce 20 septembre 1875.

On obtint, de cette manière, dans une série de séances, des moules de mains et de pieds complets et des formes les plus diverses.

Les conditions dans lesquelles ces expériences étaient conduites, ainsi que les résultats obtenus, auraient dû, semble-t-il, suffire à toutes les exigences; mais la critique faisait son œuvre : elle s'ingéniait à démasquer la duperie, car duperie il devait y avoir.

On commença par alléguer que le médium pouvait apporter à la séance des moules préparés d'avance et les donner pour résultat immédiat des expériences. Le professeur Denton imagina alors la démonstration suivante : il pesait le bloc de paraffine qui devait servir à l'expérience; après la séance il pesait le moule obtenu, ainsi que le restant de la paraffine, et, en additionnant ces deux derniers poids, il trouvait que cette somme correspondait exactement au poids primitif de la paraffine. L'épreuve du pesage a été maintes fois exécutée publi-

quement, devant une nombreuse assistance, par les soins de commissions nommées par le public même ; ces expériences eurent lieu, entre autres, à Boston, Charlestown, Portland, Baltimore, Washington, etc., et toujours avec un succès complet.

La critique, néanmoins, ne se tenait pas encore pour battue ; elle prétendait que le médium pouvait enlever avec la main ou avec le pied la quantité voulue de paraffine et la dissimuler d'une façon ou d'une autre, on demanda donc que le médium fut mis *dans un sac!* Cette condition fut acceptée, et à une vingtaine de séances publiques, le médium fut placé dans un sac qu'on lui nouait autour du cou. Les résultats furent les mêmes, et toujours sous la surveillance d'une commission choisie par le public.

Mais ces mesures de contrôle ne parurent pas suffisantes : on alla jusqu'à dire que le médium pouvait défaire et ensuite refaire une partie de la couture du sac, du moment qu'il avait les mains libres, bien que les membres de la commission n'eussent rien remarqué qui pût justifier cette supposition. On s'arrêta à une combinaison qui devait fournir la preuve la plus convaincante et la plus absolue : on exigea que le moule se formât à l'intérieur d'une caisse fermée à clé. Dans ces conditions, l'expérience devenait absolument concluante ; aussi vais-je citer *in extenso* le compte rendu auquel elle donna lieu et qui fut publié dans le *Banner of Light* du 27 mai 1876, avec la signature des membres de la commission.

Le lundi 1er mai 1876, dans une chambre du rez-de-chaussée occupée par M. Hardy, square de la Concorde, n° 4, se trouvaient présentes les personnes qui suivent : le colonel Frederick A. Pope, de Boston, John Wetherbee, J.-S. Draper, Epes Sargent, Mme Dora Brigham et M. et Mme Hardy. La caisse fut soumise à un examen scrupuleux. Le colonel Pope, expert en toutes espèces de travaux de menuiserie, retourna la caisse dans tous les sens et l'inspecta de tous côtés, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Les autres assistants suivirent cet examen, puis examinèrent la caisse à leur tour. Le treillis a été l'objet d'une attention toute particulière, les expérimentateurs désirant se rendre compte s'il y avait un moyen, avec un instrument en fer, d'élargir les mailles au point de permettre

le passage d'un objet qui ait plus d'un demi-pouce d'épaisseur, et de les rétrécir ensuite. L'examen démontra l'impossibilité d'une pareille opération sans qu'il en restât des traces.

Lorsque tout le monde se fut rendu compte de la parfaite sûreté de la caisse, M. Wetherbee prit un seau rempli d'eau froide, très limpide, et le plaça dans la caisse, après l'avoir préalablement présenté à l'inspection des personnes présentes. Le colonel Pope s'empara d'un seau d'eau bouillante, à la surface de laquelle nageait une couche de paraffine en fusion, et, après examen, le posa également dans la caisse. Le couvercle fut verrouillé et fermé à clé. Pour plus de sûreté, on apposa des cachets sur chaque trou de serrure, le long de la jointure des deux vantaux du convercle et sur les coins, bien que cette mesure fût superflue, du moment que nous ne devions pas quitter des yeux le médium pendant toute la durée de l'expérience. La chambre étant éclairée, nous pouvions nous assurer à travers le treillis que la caisse ne renfermait pas autre chose que les deux seaux et leur contenu.

Pour obtenir l'obscurité nécessaire à la production du phénomène, on recouvrit la caisse d'une toile, et on diminua le jour dans la pièce ; mais il en restait toujours suffisamment pour que nous pussions consulter nos montres et distinguer les visages des assistants, y compris celui du médium. Mme Hardy se plaça devant le cercle que nous formions, en face du côté étroit de la caisse. M. Hardy se tint tout le temps à l'écart, derrière la compagnie.

Aucune contrainte ni aucune condition ne furent imposées aux assistants. Ils ne chantaient ni ne produisaient aucun bruit, mais la conversation à demi-voix dura presque tout le temps. Mme Hardy était dans son état normal, elle n'avait l'air ni émue ni préoccupée. Une harmonie complète régnait dans l'assemblée; les yeux de tous étaient fixés sur le médium. De temps en temps on posait des questions à l'opérateur invisible, qui répondait au moyen de coups.

Enfin, après une attente de quarante minutes environ, nous entendîmes des coups rapides et animés, nous annonçant la réussite de l'expérience. Nous quittâmes nos places pour aller enlever la toile qui recouvrait la caisse, et en regardant à travers le filet de fer nous aperçûmes la forme complète d'une grande main surnageant dans l'eau froide. Nous examinâmes les cachets : ils étaient intacts. Nous inspectâmes encore une fois la caisse et trouvâmes que tout était en règle : bois et treillis n'avaient pas subi le moin-

1. Chacune des faces verticales de la caisse était formée par un treillis de fils de fer dans un cadre de bois. Le fond et le couvercle à deux battants étaient en bois plein.

dre changement. Après avoir enlevé les cachets, nous tirâmes les verrous, ouvrîmes le couvercle de la caisse et en sortîmes le seau avec le moule. Nous fûmes forcés, — comme nous le sommes encore aujourd'hui, — de formuler cette conclusion que le moule a été produit et placé dans le seau par une force qui a la faculté de matérialiser des organes humains, en rien semblables à ceux du médium.

Jeudi, le 4 mai, nous eûmes une deuxième séance, à laquelle prirent part, outre les personnes déjà nommées : M. J.-W. Day (appartenant à la rédaction du *Banner of Light*) et M. J.-F. Alderman. Les expériences ont été faites dans les mêmes conditions, et avec un résultat encore plus frappant que celui de la séance du 1er mai, en tant que les moules obtenus étaient de plus fortes dimensions et que les doigts étaient plus écartés. On eut recours aux mêmes précautions, au commencement et à la fin de la séance : c'est-à-dire que la boîte fut deux fois examinée par toutes les personnes présentes. Un doute ayant été exprimé au sujet de la solidité des charnières, on apporta un tournevis et on éprouva la solidité des vis, qui furent serrées à fond.

Outre le moule qui nageait dans le seau, nous trouvâmes une partie d'un autre moule au fond de la caisse.

Voici les conclusions auxquelles nous sommes arrivés.

1. Le moule exact d'une main humaine, de grandeur naturelle, s'est produit dans une caisse fermée, par l'action intelligente d'une force inconnue.

2. Les conditions dans lesquelles l'expérience a été produite mettent hors de question la bonne foi du médium ; les résultats obtenus constatent, en même temps, d'une manière indiscutable, la réalité de sa puissance médianimique.

3. Toutes les dispositions prises étaient d'une simplicité et d'une rigueur telles qu'elles excluent toute idée de supercherie, ainsi que toute possibilité d'illusion, de sorte que nous considérons notre témoignage comme définitif.

4. Cette expérience confirme le fait, — depuis longtemps connu des chercheurs, — que des mains temporairement matérialisées, dirigées par une intelligence et émanant d'un organisme invisible, peuvent être rendues visibles et palpables.

5. L'expérience de la production des moules en paraffine, liée à la photographie dite spirite, constitue une preuve objective de l'action d'une force intelligente en dehors des organismes visibles, et constitue un point de départ sérieux pour les recherches scientifiques.

6. La question de savoir « comment ce moule s'est produit à l'intérieur de la caisse » conduit à des réflexions qui sont appelées à exercer une influence des plus considérables tant sur la philosophie de l'avenir que sur les problèmes de la psychologie et de la

physiologie, et qui ouvrent un nouvel horizon aux recherches sur les forces occultes et la destinée future de l'homme.

J.-F. ALDERMAN. — Mrs DORA BRIGHAM. — Colonel FREDERICK. — A. POPE. — JOHN W. DAY. — JOHN WETHERBEE. — EPES SARGENT. — J.-S. DRAPER.

Boston, ce 24 mai 1867.

Parmi ces signatures, on remarquera celle de M. Epes Sargent, nom bien connu dans la littérature américaine.

Nous avons donc ici une expérience faite dans des conditions qui répondent amplement aux exigences du Dr Hartmann : une réclusion du médium n'a pas lieu, il est assis avec les témoins dans une chambre suffisamment éclairée; le moule se produit dans un espace isolé, rendant toute intervention extérieure impossible. Nous nous trouvons par conséquent devant un fait qui prouve d'une manière irrécusable, objective, une fois pour toutes, que les mains apparaissant aux séances spiritiques ne sont pas l'effet d'hallucinations, qu'elles représentent un phénomène réel, objectif, auquel la désignation de « matérialisation » est parfaitement applicable, sans que, par ce terme, nous prétendions expliquer la nature même du phénomène.

S'il y a encore place pour quelque doute, ce serait que l'expérience a été produite en Amérique, patrie classique du *humbug*. Pour le cas présent, cette objection n'aurait un fondement que s'il s'agissait d'un fait isolé, nouveau, sans antécédents. Or, pour ceux qui ont étudié la question de plus près, cette expérience n'est que le couronnement de toute une suite de recherches opérées dans le même but. D'ailleurs, l'expérience en question revêt un caractère d'authenticité suffisante en considération des signatures des personnes qui y ont pris part, notamment : le professeur Denton, inventeur du procédé employé; le docteur Gardner, un des représentants les plus estimés du spiritualisme en Amérique, qui eut l'initiative de l'expérience avec la caisse, et présida aux premières séances (voy. *Banner of Light* du 1er avril 1876) ; M. Epes Sargent, homme de lettres et spiritualiste bien connu, qui a

écrit au directeur du *Spiritualist* à Londres, en lui adressant le rapport de la Commission :

« Ayant assisté aux séances en question, je puis me porter garant de l'exactitude scrupuleuse du compte rendu. » (*Spiritualist*, 1876, p. 274.) Il a aussi communiqué à cette même revue l'avis du sculpteur O'Brien, expert en ce genre de moules (*Spir*., 1876, I, 146.)

Nous reproduisons en entier ce document intéressant :

Washington, ce 20 janvier 1876.

A la suite d'une sollicitation qui m'a été adressée à cet effet, je certifie, par la présente, que je suis modeleur et sculpteur, exerçant ma profession depuis vingt-cinq ans, y compris plusieurs années que j'ai passées en Italie pour étudier les œuvres des grands maîtres de la peinture et de la sculpture ; que j'habite actuellement Washington, ayant mon atelier 345, Pensylvania avenue ; que le 4 janvier courant un ami intime m'invita à me rendre au domicile d'un particulier (1 016, I street, N.-W. Washington) pour examiner des moulages en plâtre sur lesquels je devais donner mon avis. En effet, un monsieur qui me fut présenté sous le nom de M. John Hardy, de Boston, me montra sept modèles de mains en plâtre, de différentes dimensions ; je les ai examinés sous un jour vif, à la loupe. Je trouvai que chacune de ces épreuves était une œuvre de merveilleuse exécution, reproduisant tous les détails anatomiques ainsi que les inégalités de la peau avec une finesse telle que je ne l'avais encore jamais constatée sur aucun modèle de mains ou autre partie de corps humain, si ce n'est ceux obtenus au moulage direct, en plâtre, fait sur la main ou une autre partie quelconque du corps et consistant en plusieurs morceaux, ce que nous appelons un *moule à pièces*. Cependant, les modèles en question ne portaient aucune trace de *soudure* et paraissaient sortir d'un moule sans assemblage. Parmi ces plâtres il s'en trouvait un qui représentait, m'a-t-on dit, la main de feu le vice-président Henry Wilson, et qui aurait été obtenue depuis sa mort. Le plâtre me parut singulièrement ressembler, de forme et de grandeur, à la main du défunt, que j'avais examinée peu de temps après le décès, quand j'étais venu pour prendre le masque en plâtre, — le seul moulage qui ait été pris. J'avais alors également l'intention de mouler sa main, mais j'en fus empêché par les chirurgiens, auxquels il tardait de procéder à l'autopsie.

J'ajoute volontiers, sur demande, que dans le cas où ce plâtre de la main de M. Wilson aurait été obtenu à l'aide d'un procédé quelconque de moulage, elle ferait honneur au premier artiste du monde.

En ce qui concerne spécialement ce point, je n'hésite pas à affirmer que, parmi les sculpteurs en renom, il s'en rencontrerait peut-être un sur cent qui pourrait entreprendre et mener à bien le modelage d'une main semblable avec tous les menus détails, et encore ce sculpteur courrait-il le risque de perdre sa peine, attendu que, dans notre art, le seul procédé pour reproduire les objets en *ronde bosse* est le moule à pièces, ce qui nécessite un *ébarbage* pour faire disparaître les bavures qui indiquent les raccords des diverses parties du moule, — soit un travail considérable si j'en juge par l'examen microscopique auquel j'ai soumis les épreuves; l'achèvement d'un seul objet (en supposant que le modeleur puisse se passer du concours d'un bon sculpteur) exigerait le travail de plusieurs journées. Ce soir même et au même endroit, on me fit voir deux gants ou moules en paraffine dans le genre de ceux qui auraient servi au coulage de ces modèles. Ces moules, je les ai minutieusement examinés et n'y ai trouvé aucune trace de soudure; ils avaient l'air d'être faits d'une pièce, par un procédé quelconque, par exemple sur un modèle d'une ressemblance parfaite avec une main humaine qui aurait ensuite été plongée à plusieurs reprises dans une substance semi-liquide et adhésive comme la paraffine et qui aurait ensuite été retirée de ce gant, le laissant intact; mais la forme de ces gants ou moules (et, par conséquent, des épreuves) avec les doigts recourbés, la paume de plusieurs centimètres plus large que le poignet, rendrait impossible, à mon avis, de les retirer intacts, de sorte que je me refuse à formuler une théorie tant soit peu satisfaisante sur la manière dont ils sont produits.

On me prie encore de déclarer que je ne suis pas spiritualiste, que je n'ai jamais assisté à aucune séance et que je n'ai jamais communiqué avec lesdits « médiums », à mon su du moins.

Je ne sais rien de la philosophie du « spiritualisme moderne » en dehors de l'enseignement qui lui est attribué relativement à l'immortalité de l'âme et la possibilité d'avoir des rapports avec les esprits des défunts; la première de ces thèses est pour moi une question de foi, et, quant à la deuxième, je ne la trouve pas encore appuyée sur des preuves suffisantes pour que je me permette de me prononcer pour ou contre.

John O'Brien, sculpteur.

En règle générale, j'admets bien que les rapports qui nous arrivent d'Amérique sont fréquemment exagérés ou inexacts; aussi me tiens-je dans mes recherches spiritiques de préférence aux sources anglaises, comme on peut le constater, et ce d'autant plus que je connais la plupart des personnes qui prennent une part active à ce mouvement en Angleterre.

C'est pourquoi je donnerai place ici à un exposé circonstancié des expériences de ce genre, produites dans ce pays, expériences qui, peut-être, sont plus concluantes encore[1].

. . . .

Les meilleures expériences de cette catégorie sont, sans contredit, celles qui ont été faites par M. Reimers (à Manchester), que je connais personnellement et qui, dès le début, m'en avait communiqué les résultats d'une manière très détaillée, indépendamment des comptes rendus qu'il a publiés dans les revues anglaises. J'emprunte à la lettre de M. Reimers, du 6 avril 1876, qui est en ma possession, un exposé détaillé de la première expérience de cette espèce :

Le médium — une femme très corpulente, — était couvert d'un sac en tulle qui cachait la tête et les mains; il se fermait au moyen d'un cordon passé dans une coulisse assez large; ce cordon fut solidement noué autour de la taille du médium, de sorte que les bras, ainsi que tout le haut du corps, étaient emprisonnés. Je réunis les bouts de ce cordon au moyen de plusieurs nœuds bien serrés, rendant absolument impossible le dégagement du médium. Ainsi ligotté, il était assis dans un coin de *ma chambre*. Je fais ressortir avec intention cette circonstance, car elle exclut toute hypothèse d'une porte secrète.

Après avoir soigneusement pesé la paraffine, je la mis dans un petit seau que je remplis ensuite d'eau bouillante; en peu de temps la paraffine était fondue, et alors je plaçai le seau sur une chaise à côté du médium. Ce coin de la chambre fut masqué par un rideau en calicot; l'encoignure était complètement occupée par une étagère, deux chaises, un tabouret, le seau et un panier à papiers, de sorte qu'il n'y avait aucune possibilité de s'y blottir. A une lumière adoucie, je m'assis devant le rideau et constatai bientôt que le médium se trouvait en état de transe. Aucune figure n'apparaissait, mais une voix prononça ces paroles : « C'est réussi; prends doucement le moule, il est encore chaud, et aie soin de ne pas réveiller le médium. » J'écartai le rideau et *aperçus une figure se tenant à côté du médium*, mais elle disparut aussitôt. Le moule était fait. Je pris le seau et priai le médium de plonger sa main dans la paraffine qui était encore chaude, afin d'en obtenir le moule. Je pesai

1. Nous ne reproduisons ici qu'une seule série des nombreuses expériences citées par M. Aksakof dans son livre.

ensuite les deux moules ensemble avec le restant de paraffine. Le poids était le même, sauf une légère diminution provenant de l'adhésion inévitable d'un peu de paraffine aux parois du seau. Avant de délivrer le médium, je m'assurai soigneusement que les nœuds et les ligatures étaient restés intacts. L'unique porte donnant accès dans la chambre avait été fermée à clé, et je n'ai pas perdu de vue, pour un instant, le coin drapé. Il est tellement évident qu'aucune espèce de supercherie n'a pu être pratiquée, que je trouve inutile d'insister sur ce point. L'emploi d'un sac en tulle était d'une idée fort heureuse. Je la dois au professeur Boutlerof, qui l'avait mise en pratique aux séances avec le médium Brédif, Alors même que les bras et les mains du médium resteraient libres, le doute serait impossible.

En admettant que le médium eût apporté en cachette une main en plâtre, comment aurait-il pu la retirer sans briser ou, du moins, endommager la forme, qui est très délicate et friable? Une main fabriquée avec une substance molle, élastique, ne résisterait pas à la température du liquide, qui était si élevée que le médium a failli pousser un cri de douleur en y plongeant la main.

Supposons encore qu'un moule en paraffine ait été apporté tout fait; mais alors ce moule serait plus épais, et la fraude serait facilement dévoilée par le pesage.

De cette manière, M. Reimers obtint un premier plâtre d'une main droite, dont la conformation était pareille à celle qu'il avait aperçue pendant quelques instants, et dont il avait antérieurement obtenu une empreinte sur de la farine (voy. *Psych. Studien*, 1877, p. 401); cette main différait complètement, de forme et de dimensions, de celle du médium, qui était une femme âgée, appartenant à la classe ouvrière.

Cette première expérience eut lieu le 30 janvier 1876, M. Reimers, l'a répétée, le 5 février, aussi dans son appartement, en présence de deux témoins : M. Oxley et M. Lightfoot, dont le premier en a envoyé un compte rendu au *Spiritualist* (11 février 1876). On avait pris les mêmes mesures de précaution. M. Oxley *exprima le désir d'obtenir la main gauche*, faisant la paire avec la main dont on avait déjà obtenu le moule. Bientôt on entendit le clapotement de l'eau et, la séance terminée, les assistants trouvèrent dans le seau le moule, *tout chaud encore*, d'une main gauche, qui donna un plâtre faisant parfaitement la paire avec la main droite, coulée dans le premier moule.

M. Reimers m'envoya obligeamment le plâtre de cette main gauche, qui se distingue de toutes les autres formes qu'il a depuis obtenues; sur la face dorsale, elle porte en relief la forme d'une croix que M. Reimers avait donnée à une apparition qui se montra à toutes les séances ultérieures sous le nom de *Bertie*, toujours avec cette croix. M. Reimers m'envoya, en outre, le *plâtre de la main gauche du médium*, qui fut fait immédiatement après que le moule de la main de Bertie fut produit... La main du médium est grande et vulgaire, celle de Bertie petite et élégante; ce qui saute particulièrement aux yeux, c'est la différence des doigts et des ongles. Mais la différence principale se trouve dans la longueur des doigts, comme la mensuration l'a démontré : les doigts du médium ont 1 centimètre de plus que ceux de Bertie. La circonférence de la face palmaire de la main du médium, mesurée immédiatement au-dessous de la racine des doigts, c'est-à-dire dans une région où la largeur de la paume est invariable, est plus grande de 1 centimètre; la circonférence du poignet du médium excède celle de la main matérialisée de 2 centimètres... M. Reimers me donna l'explication de la croix, le 4 avril 1876 :

L'histoire de la croix est curieuse par-dessus tout; j'en avais fait cadeau à l'apparition qui s'était présentée, alors que le médium était renfermé dans le sac de tulle. Quand le médium fut réveillé, la croix avait disparu. Je n'ai dénoué le sac qu'après avoir épuisé tous les efforts pour retrouver la croix. A la séance suivante, Bertie parut avec la croix suspendue à son cou.

. . . .

On a beaucoup discuté sur la question de savoir dans quelles conditions la main (ou tout autre organe) quitte le moule. Est-ce qu'elle se dématérialise dans le moule qui l'enveloppe, ou bien se retire-t-elle d'une autre manière ? Il paraît, ainsi que certaines données le font supposer, que l'un et l'autre cas se produisent, et que cela dépend de la forme du moule.

Il y a lieu d'admettre une dématérialisation lorsque la position des doigts s'oppose d'une manière absolue à ce que la main soit simplement extraite du moule. Je citerai plus loin

un cas de ce genre; mais il y aura toujours des divergences d'opinion sur ce point.

Pour moi, la question essentielle est de constater que ces moules sont produits dans des conditions excluant toute possibilité de fraude. (Le plâtre représente-t-il une copie exacte de la main du médium, — ce sera un exemple précieux de dédoublement; ce fait, bien constaté, nous offre la première ébauche du phénomène de la matérialisation.) Si, au contraire, le plâtre diffère par sa forme du membre du médium, nous nous nous trouverons en présence d'un phénomène bien plus compliqué et qui, forcément, nous conduira à des conclusions d'une tout autre portée.

Au point de vue des preuves organiques, je ne saurais passer sous silence une observation que j'ai faite : En examinant attentivement le plâtre du moulage de la main de Bertie, et la comparant au plâtre de celle du médium, je remarquai avec surprise que la main de Bertie, tout en ayant la rondeur d'une main de jeune femme, présentait par son aspect à la face dorsale les signes distinctifs de l'âge. Or, le médium, comme je l'ai dit plus haut, était une femme âgée. Elle est morte bientôt après l'expérience. Voilà un détail qu'aucune photographie ne peut produire, et qui prouve d'une manière évidente que la matérialisation s'effectue aux dépens du médium, et que ce phénomène est dû à une combinaison de formes organiques existantes avec des éléments formels introduits par une force organisatrice étrangère, celle qui produit la matérialisation. Aussi éprouvai-je un vif plaisir en apprenant que M. Oxley avait fait les mêmes observations, comme il appert de sa lettre datée du 20 février 1876 et relative à des épreuves du moulage qu'il m'envoyait de la main d'une autre personnalité nommée Lilly dont il sera question plus loin.

« Chose curieuse, m'écrit-il, on reconnaît toujours dans ces moulages les signes distinctifs du jeune âge et de la vieillesse. Cela prouve que les membres matérialisés, tout en conservant leur forme juvénile, présentent des particularités qui trahissent l'âge du médium. Si vous examinez les veines de la main, vous y trouverez des indices caractéristiques se rapportant indiscutablement à l'organisme du médium. »

Je citerai ici un cas se rapportant au même phénomène, le moulage de mains absolument identiques aux précédentes, mais obtenues dans des conditions très remarquables : *par l'intermédiaire d'un autre médium,* appartenant même à l'autre sexe : le docteur Monck. Il est vrai que l'ancien médium, Mme Firman, assistait à la séance en qualité de spectatrice, de sorte qu'on pourrait attribuer les résultats obtenus à l'influence qu'elle exerçait à distance.

Autre particularité remarquable de cette séance : les formes humaines émergeaient de derrière le rideau, et, après s'être retirées pour opérer les moulages, elles apparaissaient de nouveau *présentant les moules aux assistants, qui les enlevaient eux-mêmes des mains ou des pieds matérialisés.* Voici en quels termes M. Reimers raconte le fait : « Bientôt la force occulte commença à agir ; on entendit le clapotement de l'eau. Quelques minutes après, je fus sommé de me lever et d'étendre les mains en restant dans une attitude courbée pour retirer les moules. Je sentis le contact d'un moule en paraffine, et le pied matérialisé s'en dégagea avec la rapidité de l'éclair en produisant un son bizarre, et laissant le moule entre mes mains. Ce même soir, nous obtînmes aussi les deux mains. Les trois plâtres portent exactement les lignes et traits caractéristiques des mains et des pieds de Bertie comme je les avais observés quand les moules avaient été obtenus aux séances avec le médium, Mme Firman. »

A cette même séance, on a reçu le moule d'une autre figure matérialisée, appartenant à une personnalité qui prenait le nom de Lilly. Ce moule fournit une nouvelle et remarquable preuve de l'authenticité du phénomène. Un compte rendu sommaire de cette expérience, qui eut lieu le 11 avril 1876, a été publié par M. Oxley, qui y avait pris part, dans le *Spiritualist* du 21 avril 1876. Plus tard, en 1878, il communiqua à cette revue un récit détaillé de ces phénomènes, y joignant les dessins de la main et du pied, coulés au moyen de moules qu'il avait lui-même retirés des membres matérialisés. (*Spiritualist* des 24 mai et 26 juillet.)

M. Oxley a eu l'obligeance de me faire parvenir les plâtres coulés dans ces moules ; je crois utile de citer l'ar-

ticle qu'il consacre à la main de Lilly dans le *Spiritualist* du 24 mai 1878 :

L'image ci-contre reproduit exactement le plâtre de la main de l'esprit matérialisé, qui s'intitulait Lilly, et qui a été pris coulé dans le moule laissé par cet esprit à la séance du 11 avril 1876, et cela dans des conditions rendant toute supercherie impossible. Comme médium, nous avions le Dr Monck ; après que nous l'eûmes fouillé, sur sa propre demande, il fut placé dans un cabinet improvisé en mettant un rideau à travers l'embrasure d'une fenêtre ; la chambre resta éclairée au gaz durant toute la séance. Nous approchâmes une table ronde du rideau même et y prîmes place au nombre de sept.

Bientôt deux figures de femme, que nous connaissions sous les noms de « Bertie » et « Lilly », se montrèrent à l'endroit où les deux parties du rideau se touchaient, et, quand le Dr Monck passa sa tête à travers l'ouverture, ces deux figures apparurent au-dessus du rideau, tandis que deux figures d'homme (« Mike » et « Richard ») l'écartaient des deux côtés et se faisaient également voir. Nous aperçûmes donc *simultanément le médium et quatre figures matérialisées*, dont chacune avait ses traits particuliers qui la distinguaient des autres figures, comme c'est le cas avec les personnes vivantes.

Il va de soi que toutes les mesures de précaution avaient été prises pour empêcher toute supercherie et que nous nous serions aperçus de la moindre tentative de fraude.

D'ailleurs, la forme obtenue et l'épreuve en plâtre parlent d'elles-mêmes : on y distingue nettement les moindres saillies de la peau, et la courbure des doigts n'aurait pas permis de retirer la main du moule sans l'endommager; la largeur du poignet n'était que de 2 pouces, alors que la largeur de la paume entre l'index et le petit doigt était de 3 p. 1/2. Je portai cette forme chez un modeleur, qui en fit le plâtre.

J'avais moi-même préparé la paraffine et l'avais portée dans le cabinet. Bertie remit d'abord le moule de sa main à M. Reimers et me donna ensuite celui de son pied. Après cela, Lilly me demanda si je désirais avoir la forme de sa main : elle reçut, naturellement, une réponse affirmative. Elle plongea sa main dans la paraffine (je puis le dire, parce que nous avons entendu le bruit que produisit le déplacement de l'eau), et, une minute après, elle me la tendit entre les rideaux, m'invitant à retirer le *gant de paraffine qui l'enveloppait*. Je me penchai de son côté, par-dessus la table ; à l'instant même sa main disparut, laissant entre les miennes le moule formé.

L'authenticité de ce phénomène est hors de doute, parce que le

médium a été fouillé avant d'entrer dans le cabinet, et que la table à laquelle nous étions assis en demi-cercle, avait été placée juste contre le rideau; par conséquent, il était impossible d'y pénétrer ou d'en sortir inaperçu, la chambre étant suffisamment éclairée pour que l'on pût voir ce qui s'y passait.

Dans le cas cité, la main qui a servi de modèle au moule n'était évidemment ni celle du médium ni celle de l'un des assistants. Alors, du moment que toute intervention de la part d'un être humain était complètement exclue, on peut se demander : Quelle est donc la main qui a servi de modèle au moule ?

Nous savons que la figure apparue est d'une parfaite ressemblance avec une femme vivante; elle tendit hors du cabinet sa main recouverte du gant de paraffine, et ce gant resta entre mes mains après la disparition de la main matérialisée.

Si, en général, on peut avoir foi dans le témoignage des hommes (et nous sommes prêts, tous les sept, à confirmer l'exactitude de ce récit), nous possédons dans le présent cas une preuve irréfutable de l'intervention d'une force étrangère, n'émanant ni du médium ni des personnes présentes.

Autant que je puis en juger, la courbure des doigts, dans ce moulage, serait un obstacle insurmontable à la libre sortie de la main moulée; par conséquent, ce plâtre, qui ne présente aucune trace de lésion, ni de fissure, ni de soudure, doit par cela même être considéré comme la preuve matérielle de son origine supra-naturelle.

L'épreuve en plâtre du pied de Bertie, que j'ai reçue de M. Oxley, présente également des particularités remarquablement convaincantes; les creux formés par les orteils, au niveau de leur réunion avec la plante des pieds, ont nécessairement dû être comblés de paraffine et ont dû former des saillies verticales qui auraient été infailliblement brisées si le pied se fût retiré à la manière ordinaire; or la forme des doigts est restée intacte. Autre circonstance significative : ce ne sont pas seulement les cavités et creux qui sont reproduits dans la perfection, mais les lignes sinueuses qui sillonnent la peau sont non moins nettement marquées sur la plante du pied, — au nombre d'environ cinquante par pouce, ainsi que l'a constaté M. Oxley.

Autre détail : le deuxième orteil est plus relevé que les autres et n'a que 14 millimètres de largeur à sa racine, alors

qu'il en mesure 19 dans la région de l'ongle, comme je l'ai constaté par mes propres mensurations; et, cependant, la forme de l'orteil et les moindres saillies de la peau ressortent avec une parfaite netteté, surtout au niveau de la racine. Si l'orteil avait été retiré de la forme à la manière ordinaire, tous ces détails auraient disparu, et l'orteil même aurait acquis une épaisseur uniforme sur toute sa longueur.

Désirant avoir quelques détails complémentaires sur cette séance remarquable, j'écrivis encore plusieurs lettres à M. Oxley, lui posant diverses questions. Je donne ici ses réponses, qui contiennent des renseignements très intéressants.

Manchester, le 24 mars 1884.

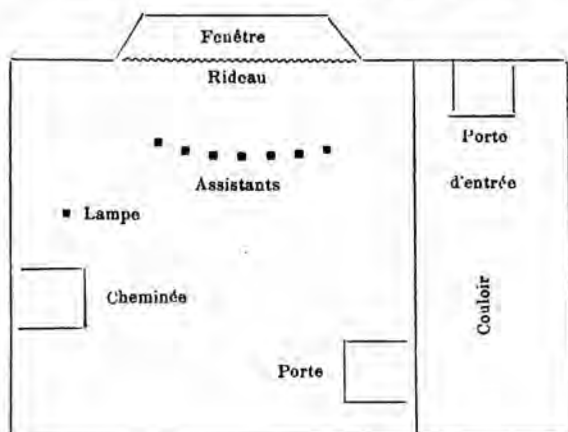
Ci-inclus, je vous envoie le plan de la chambre; elle n'a qu'une porte, dont la clé était retirée chaque fois au commencement de la séance et restait soit entre mes mains, soit entre celles de M. Reimers. Il est vrai que la pièce était au rez-de-chaussée et que la fenêtre faisait saillie sur la rue, mais je prenais toutes les dispositions nécessaires pour transformer l'embrasure de cette fenêtre en un cabinet approprié aux expériences : on baissait les jalousies et on fermait les volets; mais, comme le jour de la rue pénétrait toujours, nous suspendions devant la fenêtre un drap noir, que je fixais moi-même avec des clous, en montant sur une échelle.

Comme vous le voyez, le médium se trouvait dans l'impossibilité absolue de franchir ces obstacles, en supposant qu'il l'aurait voulu, car toute tentative de ce genre aurait produit un bruit qui serait sûrement arrivé à nos oreilles, attendu que nous étions assis tout près du rideau, comme le dessin l'indique.

D'ailleurs, quand même le médium serait monté sur une chaise, il n'aurait pas pu atteindre le haut de la fenêtre pour reclouer le drap. Je puis donc prétendre qu'aucune négligence n'avait été commise dans nos mesures de précaution.

En outre, nous entendions toujours le bruit que faisait l'objet plongé dans l'eau. Pour contrôle, nous avons à plusieurs reprises pesé la paraffine avant de la faire fondre, et, quand les moules étaient formés, nous les pesions à nouveau avec le restant de la paraffine; les deux poids étaient parfaitement égaux, ce qui prouve que les moules ont été faits derrière le rideau.

D'ailleurs, l'épreuve en plâtre porte sur elle l'indication de son origine, et ceux qui prétendent qu'elle a pu être fabriquée par un procédé de moulage sans une seule soudure n'ont qu'à essayer.



Par rapport au doigt saillant sur lequel vous me questionnez, je puis vous dire seulement que l'agent occulte avait dû l'avoir ainsi conformé. Le pied du médium n'avait pas cette particularité; les doigts du pied de Mme Firman sont plus longs et n'ont aucune ressemblance avec ceux-ci. Il faut vous rappeler aussi que le pied matérialisé sortit de derrière le rideau enveloppé dans le moule, et qu'il se retira aussitôt, laissant le moule entre mes mains.

Ces données auront pour effet, je le suppose, de répondre à toutes les objections.

Manchester, le 17 mai 1886.

En réponse à vos questions, je vous dirai que les moules en paraffine se trouvaient sur les mains et les pieds matérialisés, qui s'avançaient de derrière le rideau. J'ai bien vu une partie nue de la main ou du pied, au-dessus du moule, et je puis en témoigner. Les fantômes me disaient : « Prenez, » et, dès que je touchais la paraffine, les organes matérialisés s'en dégageaient, laissant les formes entre mes mains. La main s'avançait vers moi assez près pour que je la pusse saisir en me penchant par-dessus la table.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est la grandeur même de la main. L'apparition, que j'ai invariablement reconnue comme la même « Lilly », variait en grandeur : tantôt sa taille ne dépassait pas celle d'un enfant bien formé; d'autres fois elle présentait les dimensions d'une jeune femme; je crois même qu'elle n'a pas paru deux fois sous une forme absolument identique, mais je la reconnaissais toujours et ne l'ai jamais confondue avec les autres apparitions. Je savais, par expérience, que la taille et l'apparence

extérieure des figures matérialisées sont soumises à des conditions dépendant des personnes qui prennent part aux séances. Par exemple, si une personne étrangère était présente, je remarquais une certaine différence dans les manifestations. Quelquefois les figures ne se formaient pas complètement : on n'apercevait que la tête et le buste ; d'autres fois elles se montraient en pied, suivant les conditions. Quant à la main de Lilly, elle présente un mélange bizarre de jeunesse et de vieillesse, ce qui prouve, à mon avis, que les figures matérialisées empruntent, dans une certaine mesure, les traits caractéristiques du médium.

Mais la main même du médium n'a pas la moindre ressemblance avec celle que je vous envoie, et la différence entre elles est aussi grande que possible. Il m'est souvent arrivé de voir l'esprit que je connaissais sous le nom de Lilly dans d'autres maisons et chez des amis, mais seulement avec les mêmes médiums : soit avec Mme Firman, soit avec le Dr Monck. Dans la maison de mon ami M. Gaskell, il m'est arrivé une fois de voir cette figure se matérialiser devant nos yeux, sous un éclairage *assez intense;* elle se tenait tout le temps suspendue dans l'air, sans toucher le plancher une seule fois. J'ai touché avec la main son corps et ses vêtements. Le médium était M. Monck. Cette fois, sa taille n'était que de 3 pieds environ. Mais ces détails n'infirment en rien l'authenticité du phénomène, qui nous est prouvée d'une manière positive.

Avant d'en finir avec les expériences de M. Reimers, je citerai encore le procès-verbal d'une séance strictement contrôlée, qui a été organisée à Manchester, le 18 avril 1876. Le compte rendu en a été publié dans le *Spiritualist* du 12 mai de la même année (p. 550-553). Sur les cinq témoins de cette expérience, j'en connais trois personnellement : ce sont MM. Tiedemann Marthèze, Oxley et Reimers. Voici ce procès-verbal :

Manchester, ce 29 avril 1877.

Nous, soussignés, certifions par la présente que nous avons été témoins des faits suivants, qui se sont passés, le 17 avril 1876, dans l'appartement de M. Reimers.

Après avoir pris une quantité de paraffine pesant juste trois quarts de livre, nous l'avons mise dans un seau; ensuite nous avons versé dessus de l'eau bouillante, qui a fait fondre la paraffine.

Si l'on trempe la main dans ce liquide à plusieurs reprises, elle se couvre d'une couche de paraffine; en retirant doucement

la main, on obtient ainsi un moule qui peut servir de forme pour produire des modèles en plâtre.

Après avoir rempli un deuxième seau d'eau froide (pour accélérer le refroidissement des formes), nous avons placé les deux seaux dans un cabinet quadrangulaire, formé dans un coin de la chambre au moyen de deux morceaux de calicot, mesurant 6 × 4 pieds et attachés à des tiges métalliques : le mur extérieur de la pièce ne faisait pas corps avec la maison voisine, et tout l'espace compris dans l'encoignure en question était occupé par divers meubles : l'existence d'une porte dissimulée était inadmissible.

Quand les seaux eurent été portés dans le cabinet, on couvrit le médium (une femme) d'un sac en tulle qui lui enfermait la tête, les mains et tout le buste jusqu'à la taille; la coulisse fut fortement serrée, et le cordon noué derrière le dos, en plusieurs nœuds, dans lesquels on avait passé un morceau de papier, qui devait s'échapper au moindre effort pour en défaire les nœuds; les bouts du cordon furent fixés au sac avec des épingles, sur le dos, entre le cou et la taille. Tous les témoins étaient d'accord pour reconnaître qu'il était absolument impossible au médium de se délivrer tout seul sans se trahir. Ainsi lié, le médium alla occuper la place qui lui fut assignée dans le cabinet, lequel ne contenait que des meubles et des seaux, et rien autre, ainsi que nous nous en sommes assurés à la vive lumière du gaz. Lorsque tous les témoins furent réunis, c'est-à-dire au début même de ces préparatifs, la porte fut fermée à clef. Alors nous baissâmes la lumière, qui resta assez intense cependant pour permettre de distinguer tous les objets qui se trouvaient dans la chambre; nous occupâmes nos places, qui étaient à une distance de 4 à 6 pieds du cabinet.

Tout en attendant, nous entonnâmes quelques chants; bientôt nous aperçûmes, à l'ouverture en forme de fenêtre ménagée au haut du rideau, une figure qui se montra d'abord à la face antérieure, puis passa de côté. Tous les assistants ont vu avec une netteté égale une couronne lumineuse avec une parure blanche sur la tête de la figure, et une croix en or suspendue à son cou, sur un ruban noir. Une deuxième figure de femme parut ensuite, portant également une couronne sur la tête, et toutes deux s'élevèrent au-dessus du rideau, nous adressant d'aimables saluts avec la tête. Une voix d'homme partant du cabinet nous souhaita le bonjour et nous informa qu'il essayait de produire des moulages. Ensuite la première de ces figures apparut de nouveau à l'ouverture du rideau et invita M. Marthèze à s'approcher d'elle et lui serrer la main. M. Marthèze a pu alors voir en même temps et le fantôme et le médium, couvert du sac et assis à l'autre bout. Le fantôme disparut aussitôt, se dirigeant du côté du médium. Lorsque M. Marthèze eut regagné sa place, la même voix, derrière le rideau,

nous demanda quelle main nous voulions avoir. Après quelque temps, M. Marthèze dut se lever de nouveau pour prendre le moule d'une main gauche. Ce fut ensuite le tour de M. Reimers de s'approcher pour retirer le moule de la main droite, celle qu'il devait envoyer aux amis de Leipzig (comme cela avait été promis).

En ce moment, le médium se mit à tousser. Au commencede la séance, ces quintes étaient tellement violentes que nous avions eu des appréhensions pour la réussite de l'expérience ; elles se calmèrent néanmoins au cours de la séance, qui dura plus d'une heure. Dès que le médium eut quitté le cabinet, nous examinâmes les nœuds et le reste et trouvâmes que tout était à sa place, même l'épingle, qui était très peu enfoncée dans l'étoffe et aurait facilement pu s'échapper si le médium avait fait un mouvement brusque.

Ayant retiré la paraffine qui restait dans le seau, nous la pesâmes avec les deux formes obtenues : le poids était un peu plus de trois quarts de livre ; mais cet excédent s'explique naturellement par l'eau qui a dû être dans une certaine mesure absorbée par la paraffine, comme nous avons pu le constater en comprimant le résidu.

Avec ceci, notre expérience était terminée. Les épreuves en plâtre faites dans les moules ainsi obtenus se distinguent complètement des mains du médium sous beaucoup de rapports ; elles portent l'empreinte d'une main parfaitement vivante, et d'autres particularités indiquent qu'elles proviennent du même individu, celui qui avait déjà plusieurs fois produit de semblables moules en paraffine, dans les mêmes conditions de strict contrôle...

J.-N. Tiedemann-Marthèze. — Christian Reimers. — William Oxley. — Thomas Gaskell. — Henry Marsh.

Voici une récapitulation succincte des faits établis par les expériences de M. Reimers :

1° Le médium était isolé dans des conditions offrant toutes les garanties désirables ; les autres mesures de contrôle étaient également combinées de façon à ne laisser subsister aucun soupçon de fraude.

2° D'ailleurs, dans les cas considérés, les preuves de la réalité du phénomène ne reposent pas uniquement sur l'isolement du médium, mais encore sur la différence anatomique entre les organes matérialisés et les membres correspon-

dants du médium, différence constatée et par les témoins et par l'évidence des moulages.

3° Le même type d'organe matérialisé s'est reproduit à toutes les séances, qui ont été nombreuses et parfois ont eu lieu dans des endroits différents, ce qui prouve la présence d'un même agent. Le nombre des formes obtenues atteint le chiffre de quinze.

4° Les épreuves en plâtre correspondaient exactement aux mains et aux pieds matérialisés, que les témoins avaient vus et touchés nombre de fois avant, pendant et après le moulage.

5° La position des doigts est autre dans chaque modèle.

6° Plusieurs fois les moules ont été présentés aux assistants pendant qu'ils revêtaient les organes autour desquels ils s'étaient formés.

7° Le même type anatomique de membre matérialisé s'est reproduit malgré la substitution au médium féminin d'un médium homme.

8° Enfin, quelques-unes de ces épreuves en plâtre témoignent clairement de leur origine supra-naturelle, car elles n'ont pu être obtenues par un procédé quelconque de moulage.

L'ensemble de ces particularités prête une importance exceptionnelle aux expériences de M. Reimers.

Parmi les autres expériences analogues rapportées en détail dans le livre de M. Aksakof, nous citerons celles qui ont été faites : avec miss Fairlamb par M. Ahston ; avec Eglington d'abord par M. Friese, puis par une commission de savants, enfin par M. Aksakof lui-même ; avec miss Florence Cook par M. Crookes.

Le défaut de place ne permettant pas de les reproduire ici, nous nous bornerons à citer encore un document relatif aux poids des apparitions.

Pesée des formes matérialisées.

Extrait d'une lettre écrite en 1881 par M. Armstrong à M. Reimers.

J'assistai à trois séances organisées avec Miss *Wood*, et dans lesquelles on a employé la balance de M. Blackburn. On pesa le médium et on le conduisit ensuite dans le cabinet (qui était aménagé de manière à mettre le médium dans l'impossibilité d'en sortir au cours de la séance).

Trois figures apparurent l'une après l'autre et montèrent sur la balance. A la deuxième séance, le poids varia entre 34 et 176 livres; ce dernier chiffre représente le poids normal du médium.

A la troisième séance, un seul fantôme se montra; son poids oscilla entre 83 et 84 livres. Ces expériences de pesée sont très concluantes, à moins que les forces ocultes ne se soient jouées de nous.

Cependant il serait intéressant de savoir ce qui peut bien rester du médium, dans le cabinet, lorsque le fantôme a le même poids que lui? Comparés à d'autres expériences du même genre, ces résultats deviennent encore plus intéressants.

A une séance de contrôle avec le médium Miss Fairlamb, celle-ci fut, pour ainsi dire, cousue dans un hamac dont les supports étaient pourvus d'un enregistreur marquant toutes les oscillations du poids du médium, et cela aux yeux des assistants. Après une courte attente, on a pu constater une diminution graduelle du poids; enfin une figure apparut et fit le tour des assistants. Pendant ce temps, l'enregistreur indiquait une perte de soixante livres daus le poids du médium, soit la moitié de son poids normal. Pendant que le fantôme se dématérialisait, le poids du médium augmentait, et, à la fin de la séance, comme résultat final, il avait perdu trois à quatre livres. N'est-ce pas une preuve que, pour les matérialisations, de la matière est prise à l'organisme du médium[1]?

1. Les personnes qui voudraient avoir de plus amples renseignements sur l'historique de cette méthode d'expérimentation, appliquée aux phénomènes de la matérialisation, peuvent consulter les publications suivantes : *People from the Other World* par Olcott, Hartford, 1875, p. 241-243, 487; — *The Spiritualist*, 1875, I, p. 207, 290; 1878, I, p. 211, 235, 268, 287; II, p. 115, 163; — *Light*, 1886, p. 19, 195, 211, 273.

BIBLIOGRAPHIE

Le Diagnostic de la suggestibilité, par le Dr Lucien Moutin, à la Société d'éditions scientifiques, 4, rue Antoine-Dubois, Paris.

La Sensation douloureuse, étude psychologique, par le Dr Joanny Roux, ex-interne des hôpitaux de Lyon. Éditeur, Paul Legendre, 14, rue Belle-Cordière, Lyon.

Le Médium de D. D. Home, sa vie et son caractère d'après des documents authentiques, par Louis Gardy. Prix, 1 franc. Librairie des Sciences Psychologiques, 42, rue Saint-Jacques, Paris, et Librairie Eggimann, 1, rue Centrale, Genève.

Questionnaire théosophique élémentaire, par D. A. Courmes, directeur de la Revue théosophique *le Lotus Bleu*, librairie de l'Art Indépendant, 11, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris.

Nouvelles Ésotériques, par Mme Ernest Bosc, avec préface et notes de J. Marcus de Vèze, Librairie des Sciences Psychologiques, 42, rue Saint-Jacques, Paris, et au journal *la Curiosité*, 6, place Saint-Michel, Paris.

The Journal of Mental science, par H. Rayner, M. D., Conolly Norman, F. R. C. P. I. A. R. Urquhart, M. D. Edwin Goodall, M. D. Revue trimestrielle éditée par J. et A. Churchill, Great Marlborough Street, W. London.

I Fenomeni telepatici e le allucinazioni veridiche, par le professeur ENRICO MORSELLI. Tipografia di Salvadore Landi, Firenze.

La Sorcellerie (ses rapports avec les sciences biologiques), par le D[r] J. REGNAULT, médecin de la marine; 1 fort volume, Félix Alcan éditeur.

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

DOCUMENTS ORIGINAUX

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE

DES

PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

PAR A. LEMAITRE

Le présent travail, ainsi que l'indique son titre, n'est pas autre chose qu'une *Contribution à l'Étude des phénomènes psychiques*. Il ne vise pas à la nouveauté, mais à la recherche de la vérité. Les résultats obtenus ont été produits par un seul et même intermédiaire, par un médium de Genève, que la discrétion m'empêche de désigner explicitement. Aussi bien n'ai-je point l'intention de présenter une étude psychologique sur ledit médium. Ce serait fort instructif, mais on ne peut tout embrasser à la fois.

Il est donc entendu que je ne m'occupe pas du médium, mais seulement des phénomènes dont nous avons été témoins dans un groupe composé, suivant les jours, de 4 à 8 personnes.

J'ajoute enfin que ce qui s'appelle truc ou supercherie doit être absolument écarté. Je m'en porte garant pour plusieurs

raisons que je ne perdrai pas mon temps à analyser, et si cela ne suffisait pas, je crois que mes collaborateurs, qui ne sont pas les premiers venus, ne craindraient pas d'appuyer de leur signature, comme ils l'ont fait dans mes procès-verbaux, la véracité de ce que j'avance.

***

Pour donner plus de précision à ma pensée, je rangerai sous cinq rubriques les principaux phénomènes que j'ai observés. Il ne faudrait pas donner plus d'importance qu'elle n'en mérite à cette classification et, suivant l'hypothèse à laquelle on donnerait sa préférence, il est tel phénomène qui passerait d'une case dans une autre, ou qui se tiendrait à cheval sur les deux. Voici mes cinq catégories :

1° Phénomènes pouvant s'expliquer par une lecture dans les pensées ou dans les impressions des assistants;

2° Phénomènes pouvant se rapporter à des impressions ressenties par le médium dans sa vie ordinaire et trouvant leur explication dans ce simple fait;

3° Phénomènes ne pouvant s'expliquer ni par une lecture dans le cerveau des assistants, ni par les impressions que le médium a ressenties dans sa vie ordinaire;

4° Incarnations de personnes défuntes que le médium n'a pas connues, mais que un ou plusieurs des assistants ont connues;

5° Incarnation de personnes inconnues et du médium et des assistants.

Reprenons chacune de ces catégories.

***

1. *Phénomènes pouvant s'expliquer par une lecture dans les pensées ou dans les impressions des assistants.* Il faut noter que je dis *pouvant* s'expliquer et non s'expliquant, puisque ici nous n'avançons qu'à grand renfort d'hypothèses. Cette catégorie est très nombreuse, et l'on connait ces séances, où un médium décrit trait pour trait l'un de vos parents ou de vos amis décédés qu'il n'avait jamais connu et dont il n'avait

entendu parler ni par vous ni par aucune autre personne.

Il s'agit, bien entendu, d'expériences consciencieusement dirigées, pendant lesquelles on se garde de mettre le médium sur la voie; on ne le guide pas; au contraire on a soin de parler peu et l'on ne questionne que pour obtenir de véritables clartés sur des faits concrets et caractéristiques.

La transmission de pensée semble infiniment probable dans toutes les expériences où un prétendu esprit parle conformément aux idées particulières des personnes qui composent le groupe, soit comme un catholique, soit comme un rationaliste, soit comme un banal causeur, à moins qu'il ne faille attribuer à l'imagination du médium les révélations dites d'outre-tombe. Mais ce sont là des expériences élémentaires, sur lesquelles je n'insiste pas. Je n'en citerai qu'une, très simple, qui prouve que la transmission de pensée est un fait acquis. Un jour que nous étions réunis chez un ami qui avait des doutes au sujet de cette transmission de pensée, je lui dis: Nous sommes ici sept personnes. Mettez-vous à ce guéridon avec moi et de suite la table épellera le chiffre ou la phrase que je penserai et que d'avance j'écrirai sur un papier que vous pourrez lire après l'expérience. Ainsi fut fait. Nous renouvelâmes l'expérience une dizaine de fois avec un entier succès. Mais, chose étrange, quand ce fut le tour des autres, ils n'arrivèrent pas à transmettre leur pensée. D'où il faut conclure que, dans une réunion où il n'y a pas de vrai médium, les uns sont capables de transmettre leurs pensées et pas les autres. A quoi cela tient-il? Peut-être à ce que la force psychique est très inégalement répartie, et ce qui le prouverait, c'est qu'ayant essayé à plusieurs reprises de transmettre ma pensée dans des séances où nous avions notre médium, je n'y suis jamais arrivé.

Il est des cas où le médium découvre en vous les préoccupations que vous avez et dont il n'a pas eu la moindre connaissance. Mieux que cela, il voit des préoccupations passées que vous n'aviez plus. En voici un exemple :

Un monsieur qui m'était cher m'avait donné de graves inquiétudes deux jours de suite, un lundi et un mardi. Le mercredi son état s'améliora et le jeudi il paraissait hors de

danger. Je retournai encore chez lui le vendredi et le samedi quoiqu'il fût en convalescence, mais pas le dimanche, jour de notre séance. Le médium, ni aucun des assistants ne savait l'inquiétude que m'avait donnée le monsieur dont il est question, et moi-même je n'y pensais plus. Or, à peine étions-nous assis que sur mon épaule le médium aperçoit une boule noire de la grosseur d'une orange. Bientôt cette boule descend sur la région du cœur, en même temps que derrière moi se dessine un homme aux contours indistincts. La boule se transforme ensuite en cœur, un cœur noir d'abord, puis rouge, comme recouvert d'un enduit. Vers le bas il était percé, ce qui fit dire au médium que l'homme qu'il voyait derrière moi devait être gravement atteint. Depuis cette séance, le monsieur auquel je fais allusion et que le médium ne connaissait pas est mort d'une maladie de cœur.

A propos de cet exemple et d'autres analogues qu'il me serait facile d'ajouter, je ferai deux remarques :

La première, déjà annoncée, c'est que si le médium a lu dans ma pensée, ce n'était pas dans ma pensée actuelle, pas même dans les pensées que j'avais pu avoir le jour de la séance, mais dans des pensées remontant à quelques jours et qui seraient restées gravées dans mon cerveau ou ailleurs.

Ma seconde remarque, c'est qu'il ne me serait pas venu à l'esprit de représenter mon inquiétude sous la forme d'une boule noire se transformant en cœur. Avec notre médium, nous avons eu fréquemment des symboles, ou, si l'on préfère, des allégories de cette nature. Autrefois, en Grèce, à Rome, mais surtout en Orient, on parlait beaucoup en se servant d'allégories. N'est-ce pas de l'Orient qu'est sorti le spiritisme, aussi bien que les Mille et une Nuits et les fables de Pilpoï ?

Dans le même ordre d'idées, je citerai le cas suivant où l'on retrouve l'allégorie et la lecture de pensée. Devant les mains d'une personne qui assistait à notre séance, le médium voit deux sacs renfermant de l'argent. L'un de ces sacs est bien rempli, on le tire avec une ficelle ; l'autre, beaucoup plus plat, reste en place. Suit une dictée typtologique où je ne change que le nom propre : « *Durand*, prends garde à toi et surtout tiens ferme ! » A la question : Qu'est-ce que cela

signifie? il est répondu: « Bientôt il le saura! » Après la séance, nous avons appris de Durand lui-même qui, sur le moment, n'y avait pas songé, que ces sacs étaient l'image d'une querelle d'héritiers; on s'efforçait d'ôter le plus possible à la part légitime de Durand. Ni le médium, ni les autres assistants ne savaient rien des affaires personnelles de ce Durand.

***

2. *Phénomènes pouvant se rapporter à des impressions ressenties par le médium dans sa vie ordinaire et trouvant leur explication dans ce simple fait.*

Notre médium est un médium de bonne foi, un médium qui dit la vérité et en qui j'ai pleine confiance. Mais les personnes à qui je m'adresse peuvent avoir des doutes sur la confiance que j'ai en lui et c'est fort légitime puisqu'elles ne le connaissent pas. Si donc mon médium m'affirme qu'il n'a pas lu tel ouvrage, qu'il n'a pas connu telle personne, je puis le croire, mais d'autres pourront être sceptiques à cet égard. D'un autre côté, si mon médium me dit qu'il ne se souvient pas avoir jamais rien lu sur un personnage paraissant à une séance et dont il ignore jusqu'au nom et au siècle où il vécut, je n'en disconviens pas, mais cela ne signifie pas qu'il n'ait jamais entendu parler de lui. Son nom, ses actions, ont pu passer sous ses yeux ou dans ses oreilles sans qu'il en ait gardé le souvenir. Combien de choses que nous avons apprises dans notre enfance et que nous avons oubliées. Et si nous faisions un journal de notre vie, jour après jour, pendant une année seulement, un volume n'y suffirait pas, tandis que si nous devions retracer d'un seul tenant tout ce que nous avons fait durant les 365 jours écoulés, quelques pages du volume seraient seules garnies, le reste serait blanc.

Cette explication était nécessaire pour la compréhension de notre seconde catégorie : Phénomènes pouvant se rapporter à des impressions ressenties par le médium au cours de sa vie. Il s'agirait donc d'impressions provenant inconsciemment de lectures, de relations sociales, d'occupations de

chaque jour. En voici un exemple ; je ne change que le nom propre.

Une dame Mirbel, que le médium voyait pour la première fois et sur laquelle il n'avait pas de renseignements, assista à notre séance. Cette dame avait eu des malheurs domestiques. Elle était infirme et avait perdu son fils unique. Le médium, après avoir décrit, trait pour trait, le jeune homme décédé dont le fantôme se trouvait derrière Mme Mirbel, le vit disparaître quelques instants, puis tout à coup il s'écria textuellement :

— Eh ! le revoici ! avec quantité de messieurs, rien que des messieurs, presque tous jeunes ; ils ont des livres sous le bras. On dirait des étudiants, mais il y a aussi quelques personnes plus sérieuses, surtout un homme aux yeux noirs et à la barbe blanche qui se dessine au premier plan et dont la figure rappelle celle de Victor Hugo. Il a un habit noir, une tête imposante, et il s'entretient avec le jeune homme dans une longue avenue. On lui donnerait de 70 à 80 ans.

Un instant après, la scène change. Dans le salon où nous nous sommes réunis, le médium voit se former un mur de séparation, puis un beau cimetière « qui n'est pas notre cimetière et qui renferme quantité de monuments, dont un très drôle qui a comme une fenêtre ». Une dictée typtologique donne : *Le Père-Lachaise*. Le médium a donc vu le cimetière du Père-Lachaise à Paris. Il continue : « Il y a à ce monument des barreaux et derrière, une statue de femme, vêtue d'une grande robe. » On ouvre le monument et on montre au médium deux cercueils. C'est dans une chambre en pierre qu'on referme. Là-dessus, signal de la table qui dicte :

— *Raspail ! Je te l'amène, mère bien-aimée !*

Et Raspail donne à Mme Mirbel une consultation médicale très curieuse, mais trop intime pour être reproduite ici.

Cette séance, où nous eûmes d'autres phénomènes encore (car la plupart de nos séances ont été très nourries), est une de nos plus anciennes. Elle date du 28 octobre 1894 et le procès-verbal est du lendemain, contresigné par les personnes présentes à la séance. Car il faut dire en passant que nos procès-verbaux, rédigés d'après les notes prises au cours de

nos séances et dès le lendemain ou le surlendemain, sont d'une scrupuleuse exactitude. Peut-être ne sera-t-il pas inutile d'ajouter que nos séances ont toujours eu lieu à la lumière.

Je reviens à Raspail et à son tombeau au Père-Lachaise. Nous demandons au médium, après la séance, si Raspail est enterré au Père-Lachaise. Le médium nous répond : « Alors il paraît que Raspail était un docteur, je n'en savais rien. Quant à dire où il est enterré, je le sais encore moins. D'après la vision que j'ai eue, ce serait donc au Père-Lachaise. » J'avoue que personne de nous ne savait si oui ou non Raspail avait un monument au Père-Lachaise. Nous prîmes nos informations et l'un de nous écrivit à Paris pour avoir, le cas échéant, un croquis dudit monument. La réponse se fit un peu attendre, mais au mois de janvier suivant, elle nous arriva sous forme d'un croquis. Le monument répond à peu près à la vision du médium : il a une fenêtre devant laquelle est une statue de femme vêtue d'une grande robe: c'est un tombeau de famille renfermant neuf personnes.

Comme le médium n'est jamais allé à Paris, comme il ne savait rien de Raspail, comment interpréter sa vision ? Que le médium ait vu le monument ou la reproduction du monument, cela ne saurait être douteux: ce n'est pas le hasard qui vous expose un monument funéraire avec une fenêtre et une femme vêtue d'une grande robe. La question est de savoir si le médium avait eu autrefois sous les yeux une description du monument ou s'il en avait entendu parler, malgré qu'il soit absolument persuadé du contraire. Cette hypothèse, très risquée selon moi, reste pourtant possible, et c'est pour ce motif que je fais figurer cette vision dans la catégorie des phénomènes pouvant s'expliquer par des impressions jadis ressenties par le médium. Je dis pouvant s'expliquer, car hypothèse pour hypothèse, je préfère croire à un don de double vue chez le médium, don qui constitue l'une des propriétés de la personnalité supranormale de certains médiums.

Encore si le cas du monument Raspail était isolé. Mais loin de là. Nous avons eu un si grand nombre de phénomènes

du même genre que je n'éprouve que l'embarras du choix. En voici un autre, je n'y changerai, comme je l'ai fait jusqu'ici, que les noms propres.

Un monsieur Dompierre se présente pour la première fois à l'une de nos séances. Notre médium qui n'aime pas faire de nouvelles connaissances consent pourtant à ce qu'il se joigne à nous pour la soirée. Et je pense qu'il ne l'a pas regretté, car le médium lui a révélé des choses curieuses. Sous la réserve des noms propres, je copie mon procès-verbal :

Le médium aperçoit une longue traînée vaporeuse qui enveloppe M. Dompierre : « Une femme ! » s'écrie le médium, et un moment après : « Deux femmes !... assez jolies, brunes... toutes deux sont en toilette d'épouse... cela vous concerne, monsieur Dompierre ! » (La table approuve par un coup frappé.) Elles restent immobiles, elles ont des fleurs blanches dans les cheveux et se ressemblent un peu; leurs yeux comme leurs cheveux sont noirs ou en tout cas foncés. L'une, dans le coin, se présente sous deux aspects différents; sous les deux formes elle est jeune et peut avoir 25 ans : D'une part, elle reste avec l'apparence déjà décrite (toilette d'épouse) et, d'autre part, elle se montre très lumineuse dans un grand espace, un peu plus mince de visage et entourée d'une quantité de jolis enfants, au milieu desquels elle paraît bien heureuse; son bonheur se manifeste par l'expression, mais plutôt encore par l'entourage. Les deux femmes semblent prêtes à se marier. Le médium entend alors un nom qui lui échappe d'abord, puis qui lui revient peu à peu, quoique avec une certaine difficulté. Il dit : « On! On!... Von... Bon... Vongi... Vongibon ! » A laquelle des deux femmes se rapporte ce nom, demande M. Dompierre, à celle que vous voyez sous deux formes ou à l'autre? — Réponse : A celle qui se présente sous deux formes. Le médium ne voit pas l'autre femme aussi nette, aussi dégagée que la première, mais distingue tout à coup à côté d'elle un homme grand, qui ne fait que passer. Et la table dicte : *Je suis sa sœur, nous reviendrons!* Après quoi, la scène change et nous passons à un autre sujet.

Après la séance, M. Dompierre nous expliqua comme suit la vision qui le concernait : Les deux femmes en toilette de

noce sont ma mère et ma sœur, qui se sont en effet mariées le même jour; elles étaient « assez jolies, brunes », et se ressemblaient. L'homme grand, à côté de l'une d'elles, peut être mon père, qui était de haute stature. — Ma tante n'eut pas d'enfant, ce qui fut un gros chagrin pour elle; c'est elle qui dans la vision apparaît sous deux formes, l'une entourée de jolis enfants. Il est à noter que quand le médium entendit un nom et prononça *On, on*, je n'avais à l'esprit que les noms de demoiselles de ces dames, — c'est seulement lorsqu'il prononça *Von* que tout à coup le nom de *Vongibon* me revint comme celui de ma tante.

Que penser de cette vision, si précise dans chacun de ses détails? Le médium n'a jamais connu M[me] Vongibon, ni sa sœur, toutes deux décédées depuis plusieurs années. Par acquit de conscience, nous l'avons prié de s'informer si dans son enfance quelqu'un lui avait raconté quelques traits se rapportant à cette vision et en particulier la scène de la double noce. Or le médium avait été conduit une fois par sa mère chez cette dame Vongibon, il était alors un bébé de deux ou trois ans. Et dès lors il n'y a plus eu aucune relation entre cette dame et la mère du médium qui est persuadée n'avoir jamais rien raconté à ses enfants sur la noce de ladite dame, dont elle ignorait les circonstances.

Comme il est impossible de suspecter la véracité de mon médium, pas plus que celle de sa mère, il faut chercher une explication, et quoique la chose paraisse invraisemblable, on est en droit de supposer que le médium a dû entendre raconter, une seule fois peut-être et dans sa première enfance, les événements dont il a eu la vision et dont il n'a gardé aucun souvenir. La présence de M. Dompierre, qu'il voyait pour la première fois à une séance et qui était parent des dames de la vision, aurait alors opéré une sorte de déclenchement dans une case cérébrale du médium où une foule de choses ignorées se seraient conservées, comme des clichés. C'est pour cette raison que je fais figurer cet exemple dans ma seconde catégorie, celle des phénomènes pouvant se rapporter à des impressions ressenties par le médium dans sa vie ordinaire. N'empêche que cette explication me laisse dans une grande

perplexité, car il faudrait considérer le cerveau du médium non seulement comme un récepteur merveilleux du passé, mais surtout comme un organisateur sans pareil, capable de choisir, dans un réseau inextricable de faits, précisément ceux qui se rapportent aux personnages de la vision. A moins qu'on ne place la faculté organisatrice dans une intelligence qui jalonnerait celle du médium. Que serait cette intelligence? Grave question que je ne me charge pas de résoudre, mais que les spirites croient presque tous avoir résolue.

Cette faculté organisatrice existe en tout cas à un très haut degré chez notre médium. Car il a eu souvent des visions de deux ou de trois tableaux à la fois, représentant plusieurs villes groupées de façon à traduire divers épisodes de la vie d'un même personnage. C'est ainsi, je suppose, qu'à ses yeux se présentera simultanément Mme X..., jeune à Paris, mûre à Rome, âgée à Londres.

***

3. J'arrive à présent à ma troisième catégorie, aux *phénomènes ne pouvant s'expliquer ni par une lecture dans le cerveau des assistants, ni par les impressions que le médium a ressenties dans sa vie ordinaire*, et j'en donnerai de suite un exemple frappant.

Le médium nous voit comme dans un brouillard du matin derrière lequel resplendirait le soleil. En même temps, il sent une très forte odeur de soufre. Et voici que près de la fenêtre s'esquisse une grande silhouette. C'est un homme auprès duquel se trouvent trois blocs de pierre, dont l'un, dit le médium, est grand comme notre piano et les deux autres à peu près comme un fauteuil. L'homme qui est grand, plutôt gros, est assis sur l'une des pierres, les pieds appuyés contre une autre et le dos contre la plus grande. Les vêtements ne sont pas distincts, mais il semblait avoir les yeux clairs et les cheveux blonds ou gris. Maintenant, il nous tourne le dos et regarde du côté de la montagne, dont il est à une certaine distance, montagne qui doit être le Salève. Il n'a pas de chapeau. De la main droite, il montre le pied de la montagne. La

table s'ébranle alors et dicte : *C'est moi, c'est Jean!* Suit un court silence pendant lequel nous nous demandons de quel Jean il s'agit. La table dicte : *Jean Lecarrieur*. Nous demandons si Lecarrieur est un nom de famille ou désigne le métier de ce Jean qu'aucun de nous n'a connu. Il nous est répondu que ce nom désigne sa profession. Jean devait donc être un « carrieur » ou correctement un carrier. La table dicte encore : *Dites-lui donc que depuis peu de temps j'ai le contentement de pouvoir la voir!* Voir qui? Est-ce le médium? Non. — Un tel? Non. — Une telle? Non! — Il ne s'adresse donc à aucune des personnes présentes. Alors, la phrase dictée concernerait-elle une personne qui serait ici en pensée et que nous ne voyons pas? Il est répondu que oui, et la table ajoute : *Elle vous dira assez qui je suis.*

Le médium se demande si la portion de montagne qu'il aperçoit ne serait pas celle du grand Salève qui est plus loin que Veyrier, mais il dit n'être jamais allé exactement à cet endroit. L'homme est toujours là, mais immobile à présent. Et de nouveau la table dicte : *Dites-lui encore que je me réjouis de la voir ici au milieu de vous. Jean le Carrieur.*

Mais enfin! à qui s'adresse cette commission? est-ce à l'un de nous ici présent? Non! La table dicte. *Je ne la vois pas ici!* Cela s'embrouille, mais à force de questionner nous sommes informés que Jean a été carrier au Salève et qu'il s'intéresse à Mme Nadaud, une dame que nous connaissons pour l'avoir vue quelquefois à nos séances, mais que le médium n'avait jamais rencontrée ailleurs. Ce jour-là, elle n'était pas avec nous, nous n'étions que quatre qui jamais n'avions entendu parler d'un Jean le Carrieur ni d'une carrière ayant eu quelque rapport avec Mme Nadaud. Restait à vérifier le fait.

Trois jours après notre séance, j'eus une entrevue avec Mme Nadaud et lui demandai des renseignements au sujet de notre énigmatique personnage. Or la vision se trouva exacte jusque dans ses moindres détails.

Le personnage vu par le médium était un certain Jean Bonnet (je donne son nom tandis que celui de Mme Nadaud est un pseudonyme). Étant petite fille d'environ sept ans et plus tard encore jusque vers l'âge de quinze ans, Mme Nadaud a bien

connu ce Jean Bonnet. Il était ouvrier chez le père de Mme Nadaud qui était, paraît-il, carrier et qui avait son domicile à N..., village où naquit Mme Nadaud. Jean Bonnet (Mme Nadaud s'en souvient) ne portait *jamais de chapeau;* quelquefois il se coiffait d'un petit bonnet. Il était *grisonnant*. Il était *grand*, avec de larges épaules et doué d'une force herculéenne. Il avait perdu une fillette que Mme Nadaud, qui était un peu plus jeune, avait visitée durant sa maladie. Ce deuil explique l'affection toute particulière que Jean témoigna à Mme Nadaud enfant; un jour il l'avait portée sur ses épaules jusqu'au haut du Salève, à l'occasion d'une fête aux Pitons.

L'odeur de *soufre* perçue par le médium au début de la séance tient au fait que dans les carrières on se servait de mèches soufrées et Mme Nadaud se rappelle fort bien les rouleaux de ces mèches qu'elle voyait chez son père et dans ses carrières. Mme Nadaud m'indique également l'emplacement de la carrière avec des détails correspondant à la vision du médium, mais trop précis pour être reproduits sans indiscrétion.

Quant au nom de *Carrieur* sous lequel se désigne Bonnet, il n'est point indifférent. Mme Nadaud me raconta que dans les carrières les ouvriers étaient classés d'après leurs occupations en différents groupes, savoir les *tailleurs*, les *piqueurs*, les *moucheteurs* et les *carrieurs*. Or, Jean était de ce dernier groupe, du groupe des carrieurs.

A propos de cette remarquable séance, je présenterai quelques observations, dont j'adresserai la première à mes confrères en scepticisme.

Mme Nadaud, personne d'une incontestable honorabilité, a bien voulu me signer son récit que j'ai rédigé séance tenante à la suite de mon procès-verbal. Ce dernier date du 26 août 1895, et le récit de Mme Nadaud est du 28 août. Cette dame reconnait d'une manière formelle qu'elle n'avait jamais parlé à aucun de nous de ce Jean Bonnet, qui du reste était, depuis plus de vingt ans, en dehors du cercle de ses idées et dont nous aurions toujours ignoré l'existence, si notre médium n'en avait pas eu la vision. Ce n'est donc ni dans ses propres souvenirs ni dans les souvenirs des trois autres personnes

présentes à cette séance que le médium a pu puiser inconsciemment les détails de sa vision.

Ma seconde observation, — car rien ne doit être omis dans une vision de cette importance, — c'est que Mme Nadaud a passé le jour et à l'heure de notre séance dans une rue qui est à quelque cinq cents mètres de mon domicile et qu'elle s'est posé la question de savoir si par hasard nous avions une réunion. D'où résulte qu'on pourrait hasarder une hypothèse très hardie, c'est que dans l'éther, au moment où Mme Nadaud pensait à nous, une décharge partie de son cerveau serait venue tomber dans le cerveau du médium. Malheureusement Mme Nadaud n'a pas pu me donner la minute précise où elle passait à une assez faible distance de chez nous. Il eût été curieux de savoir si c'est à ce moment même que le médium a commencé à être incommodé par une forte odeur de soufre. Quoi qu'il en soit, dans cette hypothèse, que de difficultés, et par quelle mystérieuse association la décharge éthérique aurait-elle apporté au médium [de vieux souvenirs dès longtemps enfouis dans la vaste fosse de l'oubli !

Remarquons enfin que dans cette vision c'est le sens olfactif du médium qui a été affecté le premier. L'odeur de soufre a précédé la vue de la carrière. Nous avons observé ce phénomène dans un petit nombre d'autres séances. D'autres fois, mais pas souvent, j'ai constaté que le sens auditif a été affecté le premier ; ainsi le médium s'est entendu appeler avant d'avoir rien vu. Dans tous les autres cas, c'est le sens de la vue qui a fonctionné avant les autres, et fort souvent il a seul fonctionné.

J'ai dans mon dossier d'autres visions qui ne peuvent s'interpréter selon moi ni par la lecture dans le cerveau des assistants, ni par des réminiscences du médium, mais je n'en ai pas d'aussi concluantes que celle de Jean le Carrieur, cela pour les deux raisons suivantes : Ou bien les faits n'ont pas pu être vérifiés, ou bien ils auraient pu passer sous les yeux du médium qui, il faudrait le dire, serait alors une bibliothèque vivante. A la première alternative se rattache un certain Murjas dont le médium a entendu le nom et qui aurait été ouvrier jardinier dans une ville du midi de la

France; j'ai essayé sans résultat d'avoir des renseignements sur ce personnage. A la seconde alternative, appartiennent d'autres personnages sur lesquels on peut trouver des détails dans des biographies ou dans des journaux, particulièrement dans le précieux dictionnaire Bouillet, qui cependant n'aurait pas toujours servi de base puisqu'il est arrivé à notre médium de le corriger. Exemple : Bouillet dit que le célèbre philanthrope John Howard était né à Hackney près de Londres; d'après une dictée accompagnant une vision du médium, ce n'est pas à Hackney, mais à Smithfield qu'il serait né.

***

4. J'arrive à ma quatrième catégorie, celle que j'ai intitulée : *Incarnations de personnes défuntes que le médium n'a pas connues, mais qu'un ou plusieurs des assistants ont connues.* Le mot incarnation est sans doute discutable, mais je n'en ai pas trouvé de meilleur pour exprimer un état spécial dans lequel le médium semble ne plus s'appartenir et reproduit fidèlement la tenue, les gestes, la voix et même en une certaine mesure les traits d'un défunt. Dans l'espace d'une année j'ai assisté à quatre incarnations de personnes que le médium n'a pas connues, mais qu'un ou deux des assistants avaient connues.

Une fois ce fut la mère de l'un des assistants, personne que lui seul avait connue et qui, selon son témoignage, se trouva merveilleusement reproduite. A en juger d'après ses gestes et d'après le dialogue assez nourri qu'elle eut avec son fils, ce devait être une personne très vive et aimant à faire des nettoyages. Une autre fois nous eûmes la mère aussi de l'un des habitués du groupe. Mais comme je n'ai pas connu non plus cette dame, qui du reste se montra aussi sobre de paroles que la première avait été loquace, je n'en dirai que deux mots : 1° Le fils reconnut dans l'attitude de la main du médium deux doigts recourbés d'une manière caractéristique, comme l'étaient ceux de sa mère; 2° Le médium voulut absolument entrer dans une chambre voisine de celle où nous étions réunis, et il y resta longtemps, en contemplation

devant une armoire assez mesquine. Or, cette armoire était le seul meuble, qui restât au fils de sa mère.

Je m'arrêterai davantage à l'incarnation d'une dame que j'ai connue et qui parla deux fois par la bouche du médium, le 17 février et le 12 mai 1895. Cette dame avait été l'épouse de l'un des membres de notre groupe. Le médium ne l'a jamais connue ni de près ni de loin. Il va de soi que pendant la préparation d'une incarnation, le médium perd peu à peu son état normal. Ainsi dans un procès-verbal du 17 février 1895, à la première incarnation de la dame à laquelle je fais allusion et que j'appellerai Mme Duboule, j'ai noté chez le médium les phases suivantes : Sa main gauche s'alourdit et devient insensible. Il nous dit qu'il se sent les tempes serrées. Bientôt il semble s'endormir. Enfin, il ne nous entend plus. Le regard est devenu fixe et la pupille s'est dilatée. Les allumettes enflammées que nous promenons devant ses yeux n'amènent aucune réaction. A ce moment, il est 8 h. 40. Nous demandons : Est-ce que le médium voit quelqu'un ? Réponse typtologique : Oui ! — Qui ? — Mme Duboule. — Nous voudrions questionner encore, mais la table dicte : Silence ! Nous attendons. A 9 h. 17 le médium se penche un peu vers M. Duboule et lève la main gauche comme pour parler. Deux minutes après, la main retombe instantanément. A 9 h. 20, la main gauche fait à trois ou quatre reprises un geste démonstratif, bientôt suivi d'un haussement d'épaule et de plusieurs essais de se lever. A 9 h. 22, le médium se lève, passe dans la pièce voisine, puis revient. De 9 h. 34 à 9 h. 45 le médium s'entretient avec M. Duboule. La scène est trop intime, quoique parfaitement convenable, pour que je puisse redire ici les paroles qu'il prononça. Je me contenterai d'affirmer, — et là est l'essentiel, — que M. Duboule et moi, nous avons reconnu les gestes et le timbre de voix très particulier que Mme Duboule avait de son vivant. Un peu après 10 heures, le médium s'éveille. Nous lui demandons : Avez-vous vu quelque chose pendant votre sommeil ? — Oui, nous répond-il, j'ai vu une dame qui me semblait par moments être à côté de moi et par moments être moi-même. Je ne puis vous expliquer cette impression. C'est une dame, etc. — je supprime

la description fidèle, mais sans importance présentement.

Dans une autre incarnation de la même dame Duboule, qui eut lieu trois mois après, le médium se comporta d'une manière analogue. Pour la seconde fois, nous reconnûmes, M. Duboule et moi, les gestes et la voix de la défunte. La seule différence sensible, c'est qu'à son réveil le médium n'avait conservé aucun souvenir de ses actes, ni de ce qu'il avait vu.

D'où vient qu'un médium soit capable de s'abstraire de sa personnalité au point de réussir à représenter l'état d'âme d'un défunt avec une perfection qui tient du prodige ? Où a-t-il puisé cette science qu'un grand comédien, fût-il Coquelin, ne désavouerait pas. Mais il y a plus : Coquelin s'identifie avec un personnage fictif au lieu que le médium s'identifie avec une personne qui a vécu d'une vie réelle et qu'il n'a pas connue. Et, quoiqu'il ne l'ait pas connue, il la revit dans l'expression et dans les gestes qui lui étaient familiers, il la revit dans la phraséologie qui était la sienne, il la revit dans le timbre de la voix que son mari ou ses amis lui connaissaient. Où se trouve donc, en dehors d'un corps humain, ce quelque chose qui puisse parler comme un homme, comme une femme ?

Nous savons que l'émission de la voix articulée est liée à un appareil consistant dans le larynx et spécialement aux cordes vocales qui en circonscrivent l'orifice appelé glotte. Ces cordes viennent-elles à s'élargir ou à se rétrécir, la voix se modifie. Le timbre de la voix dépend aussi d'autres organes ; il se rattache à la physiologie de l'individu. Il faudrait donc, lorsque le médium reproduit exactement la voix d'un défunt, qu à une modification du timbre habituel du médium corresponde une modification physiologique du même médium. Et cette modification par quel miracle s'opère-t-elle ? Où chercher l'intelligence qui y préside ?

On me répondra, — tellement le phénomène est étrange — que si à deux reprises, M. Duboule et moi, nous avons reconnu, dans la bouche du médium, la voix d'une dame qu'il n'avait jamais vue, c'est que deux fois nous avons été l'un et l'autre victimes d'une hallucination. L'objection garde sa va-

leur, je n'ai pas les moyens d'en prouver la fausseté, mais pour qu'elle fût vraie, je serais forcé d'admettre que notre ouïe a subi momentanément une entorse, une déviation dont ni l'un ni l'autre nous n'avons eu la moindre conscience. Après tout, pourquoi pas ? Les savants démontrent depuis longtemps les illusions des sens et ils ont raison. Seulement, avec non moins de raison, on leur démontrerait les illusions de leur science, lorsqu'ils se croient autorisés à ricaner sur les personnes et sur les choses que leurs théories particularistes n'arrivent pas à englober, parce qu'elles se dérobent à l'instant même où ils croient les saisir.

***

5. D'après mon programme, il me reste à examiner une dernière catégorie de phénomènes, ceux que j'ai appelés les *Incarnations de personnes inconnues et du médium et des assistants*. Il s'agit ici de trépassés morts depuis longtemps, depuis un siècle par exemple, ou depuis plusieurs siècles. Nous avons vu des incarnations fort curieuses se rapportant à l'époque de Louis XVI et de la Révolution. Malheureusement, je n'en puis rien dire, toujours pour cette même cause de discrétion qui m'arrête aux plus beaux endroits. Je me rabattrai sur une autre incarnation non moins intéressante, celle d'une jeune fille qui aurait vécu en Arabie vers la fin du XIV[e] siècle et qui serait devenue en 1401 l'épouse d'un prince hindou. Elle s'appelait Simadini et lui Sivrouka Nayaca. Ensemble, ils vécurent le plus souvent à Tchadraguiri, ville du Kanara, dans l'Hindoustan. Puis, quand mourut Sivrouka, la pauvre Simadini subit le sort des veuves hindoues, elle fut brûlée sur le bûcher de son mari.

Que pensez-vous de ce récit? N'y a-t-il pas là tout un petit drame? Oui, assurément, mais il se passe à l'une des périodes, dans une des régions les plus mal connues de l'Inde anglaise. Est-ce une fiction ? est-ce de l'histoire? Et dans l'une comme dans l'autre alternative, ne faut-il pas dire que le médium a incarné ou bien ce qu'il avait vu dans sa riche imagination ou bien ce qu'il avait lu dans un livre d'histoire? Pour ré-

pondre à cette double question, serrons de près notre sujet.

D'abord, je ferai remarquer que dans l'histoire de Simadini, comme dans une autre histoire encore plus circonstanciée que je ne puis divulguer, les phénomènes d'incarnation ou de vision, obtenus dans un assez grand nombre de séances, n'ont pas suivi la marche normale, celle à laquelle nous sommes habitués. Lorsqu'on retrace la vie d'un mortel, on suit l'ordre chronologique ; on passe de l'enfance à l'adolescence, puis à l'âge mûr et à la vieillesse. Inversement, mon médium a incarné Simadini au bûcher le 10 mars 1895, Simadini épouse le 7 avril 1895 et dans d'autres séances en mai et juin, enfin Simadini enfant le 27 octobre 1895. Il est vrai que plus tard nous avons encore eu quelques incarnations de Simadini, mais elles reproduisaient des scènes anecdotiques plutôt que de graves événements. Il valait la peine, me semble-t-il, de relever ce fait qu'avec notre médium nous partons du présent pour nous enfoncer successivement et de plus en plus dans le passé.

Autre remarque : Nous sommes restés bien des semaines avant de savoir si, oui ou non, il avait existé un prince Sivrouka Nayaca, une princesse Simadini, s'ils avaient vécu à Tchadraguiri et s'ils s'étaient mariés en 1401. Enfin, après de nombreuses recherches l'un de nous découvrit, je crois, à notre Bibliothèque publique, dans un vieux bouquin qu'on ne lit plus et qui est intitulé : *Histoire de l'Inde*, par Marlès, 1828, les renseignements suivants :

« Le Kanara et les provinces limitrophes... peuvent être regardés comme la Géorgie de l'Hindoustan ; c'est là, dit-on, qu'on trouve les plus belles femmes..... Tchadraguiri est une vaste forteresse construite en 1401 par le radjah Sivrouka Nayaca... » — Ces mots se lisent, tome Ier, p. 268 de l'ouvrage cité. — Si donc Marlès est bien renseigné, il y aurait eu effectivement un prince hindou du nom de Sivrouka Nayaca, qui en 1401 construisit dans le Kanara la forteresse de Tchadraguiri. Quant au nom de son épouse Simadini, il n'est pas probable que nous le dénichions jamais dans aucun volume. Nulle part, nous n'arriverons à vérifier qu'enfant elle vécut

en Arabie et que dans un âge mûr elle fut dévorée par les flammes d'un bûcher.

Dans tout ce récit, direz-vous peut-être, combien de choses que le médium a dû arranger. Rien de plus simple. Il lit dans un ancien volume quelques lignes se rapportant à Sivrouka Nayaca, il y ajoute un nom d'épouse quelconque, Simadini ; avec une certaine vraisemblance, il donne à cette malheureuse femme le genre de mort réservé aux veuves hindoues, et le tour est joué. A ceux qui seraient tentés de mettre en suspicion la bonne foi du médium, je ferai observer que dans les séances se rapportant à Sivrouka et à Simadini, il n'y a pas seulement eu de simples phénomènes de vision ; il y a eu aussi des incarnations et des paroles, prononcées dans une langue se rapprochant du sanscrit, avec un accent mélodieux, qui m'autoriserait à prétendre, si le grec n'existait pas, que le sanscrit fut le plus bel idiome qui soit jamais sorti des lèvres humaines. Autant que possible, nous avons noté les charmantes phrases de Simadini et les orientalistes y ont reconnu des racines sanscrites, mais rarement du sanscrit classique, ce qui donnerait à penser que la femme de Sivrouka, dans l'hypothèse de son existence réelle et concrète, s'exprimait dans l'un de ces nombreux dialectes qui se parlaient aux Indes. Dans quel compte, je le demande, faudra-t-il placer ce parler hindou, dans le compte de la mauvaise foi ou dans un compte sérieux et même très sérieux? Essayez, vous qui avez appris les langues étrangères ou anciennes, essayez d'apprendre le sanscrit et de le parler, essayez surtout d'y placer l'accent, l'intonation harmonieuse qui le caractérise, puis mettez-vous à le prononcer sans aucune hésitation, avec volubilité. Eh bien ! le médium, de la bouche duquel découlaient comme autant de perles ces mots merveilleux, n'a aucune connaissance des langues, on ne lui a jamais enseigné les racines grecques ou latines, encore moins celles du sanscrit.

Voici un nouvel argument : Dans ses incarnations de Simadini, le médium vit de la vie de l'Arabie ou des Indes avec une perfection qui dérouterait les livres sur les antiquités orientales. Jeune épouse, elle joue avec un petit singe qui

lui est cher et qu'elle apostrophe dans les termes suivants en le caressant : *Mama Kana sour Mitidja, — Kana Mitidja!* et quand il s'échappe, elle tire des portières imaginaires pour regarder par où il a passé. Elle le reprend et, assise sur le tapis à la façon des musulmans, elle le garde sur ses genoux. Bientôt entre Sivrouka qui ne comprend sans doute pas qu'on puisse s'amuser aussi niaisement et qui tient à sa femme un long discours auquel Simadini répond : *Adaprati tava Sivrouka...no simyo sinonyedo...*, etc. Je vous fais grâce du reste, et comme je ne puis tout citer, je vous exposerai en terminant la scène du bûcher.

Pour la compréhension de cette scène, il faut que j'ajoute ceci : C'est par l'un des doigts du médium, en général, le petit doigt, que nous restons en communication avec lui, pendant que son âme semble appartenir à une autre économie. Le petit doigt répond aux questions, épelle comme la table, mais beaucoup plus vite. Comment cela se fait-il ? Pour répondre à cette question, il faudrait du temps et cela m'entraînerait hors du cadre que je me suis imposé.

Bref! Nous sommes au 10 mars 1895 et au beau milieu d'une séance très nourrie. Il est 9 h. 15. Le médium se lève. Nous l'interrogeons et il nous répond par le petit doigt qui s'abaisse une fois pour oui, deux fois pour non.

Simadini voit-elle le bûcher? — Oui. — Pourquoi marche-t-elle à reculons, est-elle au bord d'un précipice? — Non. — Y a-t-il, comme l'autre jour, des hommes qui la poussent vers le bûcher? — Oui. — Y a-t-il un cadavre sur ce bûcher ? — Oui. — Est-il allumé ? — Non. — Le sera-t-il bientôt? — Oui. — La veuve s'y jettera-t-elle ? — Non. — L'y jettera-t-on de force ? — Oui. — Comme Simadini joint les mains, nous demandons si elle adresse des supplications. — Oui. — Mourra-t-elle ? — Oui. — Bientôt? — Oui. — Est-ce qu'elle tombera? — Oui. — En arrière? Non. — En avant ? Oui. — Simadini recule encore, pourquoi? — Parce qu'on s'empare d'elle. Elle se dresse sur la pointe des pieds et fait quelques pas dans cette position fort peu commode. L'amène-t-on contre le bûcher? — Oui. — Va-t-on la coucher dessus? — Non. — Y restera-t-elle debout ? — Oui. — Devons-nous la soutenir? — Non. — Tou-

jours sur la pointe des pieds le médium avance ou recule.

9 h. 30. Simadini tombe brusquement sur les genoux et sanglote, le visage appuyé sur ses deux mains dans un fauteuil. Est-ce qu'elle brûle? Oui. — Le supplice sera-t-il bientôt achevé? — Oui. — La respiration devient courte et nous assistons à une agonie. La veuve est-elle morte? Pas de réponse. — Est-elle à l'agonie? — Oui. — Pendant quelques secondes la respiration cesse complètement. Suit une très profonde inspiration. Le médium va-t-il se relever? Pas de réponse. Un moment après, nous posons la même question et nous obtenons : Oui. — Souffre-t-il encore? — Oui. — La veuve est-elle morte? — Oui.

9 h. 38. Le médium se lève, puis passe par des états de léthargie et de catalepsie jusqu'à ce qu'il revienne à lui. Il se souvient d'avoir vu un homme sur un bûcher et une femme qu'on voulait y pousser malgré sa résistance. Mais il ignore si l'on est parvenu à vaincre cette résistance.

Ce dernier détail est à retenir. Il faut le rapprocher de l'impression que ressentit le médium dans la première incarnation de Mme Duboule où il lui semblait que cette dame tantôt était en lui, tantôt à côté de lui. D'où il résulte, quelle ue soit d'ailleurs l'hypothèse que l'on préfère sur l'existence substantielle ou imaginaire des désincarnés, — que le fantôme est vu par le médium à un certain moment et pénètre en lui à d'autres moments. Il y a comme de longues vagues d'extériorisation et d'intériorisation. Ce qu'il importerait de connaître à fond, c'est si l'extériorisation devance l'intériorisation ou si c'est l'inverse ; car dans le premier cas on conclurait en faveur de l'hypothèse spirite et dans le second en faveur de l'hypothèse psychologique. En d'autres termes, ou bien le médium projette au dehors ses lectures de pensées, ses connaissances historiques plus ou moins latentes, ses intuitions, avec répercussion sur lui et en lui de toutes ces projections, — ou bien il reçoit d'une source extra-sensible, d'un esprit désincarné, semblerait-il, capable d'apparaître et de se réincarner momentanément dans tout ou partie de l'organisme du médium, les connaissances et les propriétés transcendantes dont il fait preuve.. . . . ...

Je me garderai de trancher ce nœud gordien, mais j'ajouterai que dans mes documents, je possède de l'écriture arabe et du langage extra-terrestre médianimiques. L'arabe a été écrit par le médium alors qu'il se trouvait dans un de ces états intermédiaires où nous l'avons souvent observé, c'est-à-dire avec la conscience nette des personnes et des objets qui l'entouraient, mais avec des visions supplémentaires, correspondant peut-être à une seconde personnalité qui, dans ce cas-là, aurait été une sorte d'incarnation ou de demi-incarnation de Simadini. Vous vous rappelez que, jeune fille et avant d'épouser le prince Sivrouka, Simadini avait vécu en Arabie. Or, dans une séance que nous eûmes le 27 octobre 1895, le médium, après une fort curieuse vision de scènes arabes, s'adresse à son père (le père de Simadini) en ces termes : « Venez ici ! je voudrais que vous me parliez ! » Et un instant après il ajoute : « Eh ! ce joli petit dessin ! » Ce dessin étan pour nous invisible, nous remettons au médium un crayon et une feuille de papier blanc, et nous le pressons de nous le copier. Le médium s'écrie alors : « C'est joli cette feuille verte !... C'est une feuille de quelle plante ! » Puis, à plusieurs reprises, il regarde le crayon et le place, tantôt entre l'index et le médius, tantôt entre l'index et le pouce. Enfin il se décide à copier le dessin, vrai grimoire pour nous, sans oublier les courbes et les points qui le caractérisent. Il nous est dit que c'est le père de Simadini qui lui a adressé ce message. Sur quoi le médium s'endort profondément.

Dès le lendemain, j'envoyai à un professeur le calque des mots que nous supposions arabes, quoiqu'ils eussent été écrits de gauche à droite. Ils l'étaient en effet, le professeur nous en donna la traduction en ajoutant qu'ils avaient la ponctuation du nord de l'Afrique.

Est-ce le père de Simadini qui a présenté aux yeux du médium les mots arabes qu'il a transcrits? ou bien le médium les avait-il lus quelque part d'une manière fugitive, mais suffisante pour les conserver dans une très profonde couche cérébrale? Mystère! Avec autant de vraisemblance on pourrait alléguer une antériorité, dans laquelle le médium se serait exprimé en arabe, qui sait? aurait été Simadini elle-

même, ce qui expliquerait pourquoi il nous a parlé en sanscrit et aussi, comme nous l'avons observé dans les incarnations orientales, pourquoi il lui est arrivé de manifester une grande surprise devant des objets manufacturés qui nous sont familiers, tels que nos vitres ou nos volets. Quoi qu'il en soit, il y a là, et pour longtemps, un vaste champ ouvert aux investigateurs.

Quant au langage extra-terrestre auquel j'ai fait allusion tout à l'heure, il est des plus curieux, mais je ne m'y arrêterai pas, sinon pour vous dire qu'à la fin de la séance où nous l'avons entendu, le 2 février 1896, le médium se trouvait dans un état intermédiaire. Il comprenait alors les questions que nous lui posions en français, mais nous répondait, avec un naturel charmant et tout en buvant une tasse de thé, dans ce langage extra-terrestre. Cela ne dura que quelques minutes; j'en profitai pour lui adresser les questions suivantes, auxquelles j'aurais pu répondre en français. *Question :* Quelles personnes avez-vous vues l'autre jour à tel endroit? *Réponse : Métich* Beauvert, *Médache* Beauvert, *Métich* Charles, *Métaganich* Martin. — Alors vous n'étiez pas nombreux, vous étiez combien? *Réponse* (en souriant) : *Kintch; Métich* Beauvert, Charles, *Médache* Beauvert, *Métaganich* Martin.

Nous avons obtenu de la sorte la traduction de quatre mots d'un langage inédit sur notre planète. Ce sont : *Métich* qui signifie Monsieur et aussi Messieurs; *Médache* qui signifie Madame, *Métaganich* qui signifie Mademoiselle, et *Kintch*, qui signifie quatre.

A la rigueur, on expliquerait cet extraordinaire langage en l'attribuant à un double du médium ou, en termes savants à un dédoublement de la personnalité. Les enfants s'amusent parfois à se fabriquer un langage de toutes pièces. Pourquoi notre médium n'en aurait-il pas fait autant, emmagasinant ainsi, sans le savoir, une foule de souvenirs qui lui réapparaîtraient à l'état somnambulique, ou à l'état intermédiaires. Seulement, contre cette interprétation il y aurait à alléguer la grande volubilité de parole du médium, son manque absolu d'hésitation, une telle exactitude, semble-t-il, dans

l'expression de la pensée, que si seconde personnalité il y a, cette seconde personnalité semblerait, je ne dirai pas supranormale, mais tout à fait surhumaine. Son langage ne serait pas la simple reproduction de clichés composés en bas âge, mais un développement de ces clichés et quelque chose avec, qui aurait réclamé un long travail de cette seconde personnalité, travail latent complètement ignoré de la personnalité normale. Nous avons peine à nous représenter plusieurs personnes vivant et se développant parallèlement, sans se connaître, dans un seul et même corps.

A la rigueur encore, — mais ce serait presque téméraire — on mettrait sur le compte d'une seconde personnalité le sanscrit ou plutôt le dialecte hindou, peu familier aux orientalistes, que nous avons entendu dans plusieurs de nos séances. A moins, toutefois, d'y adjoindre un corollaire d'une importance qui ne vous échappera pas, celui d'une existence antérieure dans laquelle le médium se serait exprimé en hindou. Car je n'imagine pas que notre médium ait jamais ouï parler cette langue depuis qu'il est né; eût-il même appris un millier de mots sanscrits qu'il serait incapable, comme je l'ai déjà dit, de le parler! Apprenez mille mots espagnols ou chinois, puis liez conversation, si vous le pouvez, avec un Espagnol ou un Chinois, sans commettre aucune faute d'accent et sans jamais hésiter; vous vous heurtez à une impossibilité qu'il serait oiseux de vous démontrer.

AUG. LEMAITRE,

Professeur au Collège de Genève.

DISCOURS PRONONCÉ

A LA

SOCIÉTÉ DES RECHERCHES PSYCHIQUES DE LONDRES[1]

PAR SON PRÉSIDENT M. WILLIAM CROOKES

Membre de la Société royale de Londres.

Je considère la tâche qui m'incombe aujourd'hui comme une tâche difficile et nullement comme une pure formalité. Une réelle inquiétude m'envahit à l'idée de vous parler, avec l'autorité que me confère mon siège de Président, sur une science qui, bien qu'encore seulement à l'état naissant, me semble au moins aussi importante que n'importe quelle autre science. La science psychique telle que nous la concevons est l'embryon d'une science qui quelque jour peut dominer le monde de la pensée. Cette possibilité — je dirai même cette probabilité — est ce qui fait justement mon embarras en ce moment. Le développement de l'embryon peut devenir à la fois rapide et intéressant; mais la prudence nous conseille de ne pas dogmatiser sur l'œuf avant d'avoir vu le poussin.

Si je pouvais, pourtant, je voudrais trouver à vous dire quelque chose d'utile. Comment m'y prendre? Y a-t-il quelque connexion entre le très ancien intérêt que je porte aux problèmes psychiques et les travaux spéciaux auxquels je me suis livré dans d'autres branches de la science?

1. Traduit des *Proceedings E. P. R.* par M. Marcel Mangin.

Je crois que oui, je crois que ce qui m'a le plus aidé quand j'ai abordé les problèmes psychiques et que j'ai eu le bonheur de faire quelques découvertes en physique (dont certaines assez inattendues), c'est simplement la connaissance, et, si j'ose dire, la connaissance intime de ma propre ignorance.

La plupart de ceux qui étudient la Nature en arrivent tôt ou tard à rayer, comme actif purement illusoire, une large proportion de ce qu'ils supposaient être leur capital de connaissances. Quand nous suivons de plus près et avec plus de soin certains enchainements de phénomènes qui nous sont familiers, nous nous apercevons que ces enchaînements, ces lois, comme nous les appelons, sont entourées par d'autres lois dont nous ne pouvons nous former aucune idée. Chez moi, cette radiation d'un actif illusoire est allé assez loin et si, comme quelqu'un l'a dit, je roulais entre mes doigts la toile d'araignée de mon soi-disant savoir, j'obtiendrais une pilule singulièrement petite.

Je n'ai pas envie de me lamenter sur les limites imposées à l'esprit humain. Au contraire, je crois que l'ignorance est un stimulant salutaire et la profonde conviction que j'ai que ni moi ni personne ne peut établir à l'avance ce qui n'existe *pas* dans l'univers, ou même ce qui n'a *pas* lieu chaque jour de notre vie autour de nous, cette conviction fait que je suis plein de l'espoir qu'à chaque minute nous pouvons trouver quelque chose de nouveau et de très intéressant.

Eh bien, ce fut cette attitude d'expectative de mon esprit qui me fit aborder les problèmes qui se posaient au sujet de M. D. D. Home et qui me fit entrevoir quelques lois importantes de la matière et de l'énergie que, je le crains, beaucoup de mes confrères en physique préfèrent encore ne pas reconnaître. C'est ce même état d'esprit qui me fait suivre les problèmes de la Société des recherches psychiques avec un intérêt qui, s'il est quelque peu calmé par l'âge et par la connaissance de l'inévitable lenteur des découvertes, est cependant un sentiment aussi profond qu'il peut encore m'être donné d'en éprouver. Aujourd'hui j'essaierai d'utiliser cet état d'esprit pour écarter autant que je pourrai certaines idées préconçues, qui me semblent produites par la supposition

trop hâtive que nous avons de l'univers une connaissance tant soit peu étendue.

Je commencerai par le côté le plus essentiel et je m'adresserai à ceux qui croient comme moi à la survivance de l'individualité de l'homme après la mort. Je dénoncerai une curieuse illusion, invétérée et très répandue, l'illusion que notre corps terrestre est un type d'humanité, de sorte que les corps éthérés, s'il y en a, doivent lui ressembler comme forme et comme grandeur.

Considérons, au point de vue physique, l'être humain arrivé à son plus haut degré de développement, nous verrons qu'il consiste essentiellement en un cerveau pensant, et que le cerveau lui-même, parmi ses multiples fonctions, a celle de transformer la volonté intelligente en réactions sur la matière. Pour communiquer avec le monde extérieur, le cerveau a besoin d'organes qui lui permettent de se transporter de place en place et d'autres organes lui fournissant de l'énergie en remplacement de celle qu'il dépense dans l'exercice de ses fonctions spéciales. De plus, il faut pourvoir aux dépenses des tissus, à leur réparation; d'où la nécessité d'organes de digestion, d'assimilation, de circulation, de respiration, etc. pour permettre à ces travaux de s'effectuer; et quand nous réfléchissons que cet organe d'une si grande complexité est destiné à accomplir un travail continu pendant la plus grande partie d'un siècle, nous ne pouvons pas ne pas être émerveillés de ce qu'il reste en harmonie si longtemps. La créature humaine représente la plus parfaite machine pensante et agissante qui ait encore évolué sur terre, se développant à travers des âges sans nombre, en étroite harmonie avec les conditions environnantes d'atmosphère, de lumière et de gravitation. Les profondes modifications dans la construction de l'homme qu'occasionnerait toute altération importante dans l'un ou l'autre de ces facteurs sont étrangement mal appréciées. Il est vrai qu'on s'est demandé quels seraient les effets produits par des changements dans la température et dans la composition de l'atmosphère, mais on ne s'est presque pas occupé de ce que donneraient des variations dans la gravitation. Le corps humain, qu'une longue expérience et l'habitude

nous ont appris à considérer dans son plus haut développement comme la perfection de la beauté et de la grâce — comme formé à l'image de Dieu — est entièrement conditionné par le degré de force de la gravitation sur ce globe. Autant que nous avons pu nous en assurer, l'intensité de la gravité n'a pas varié d'une façon appréciable pendant ces périodes géologiques comprenant l'existence des êtres animés pensant. La race humaine, en traversant toutes les périodes de son évolution et de son développement, s'est donc strictement conformée et soumise à cette influence dominante, si bien qu'actuellement il est difficile de concevoir un écart important se produisant en dehors des étroites limites imposées aux proportions de la structure humaine.

Je voudrais d'abord examiner quelle transformation dans notre aspect serait produite par un changement dans la force de la gravitation. Prenons des cas extrêmes, c'est-à-dire supposons que cette force est doublée. En ce cas nous aurions à exercer un effort considérablement plus grand pour nous tenir autrement que couchés sur le ventre ou sur le dos, — il nous serait pénible de nous lever, de courir, de sauter, grimper ou de traîner ou de porter un objet. Nos muscles seraient nécessairement plus puissants, et le squelette auquel ils sont attachés subirait des modifications correspondantes. Pour façonner ces membres il faudrait une plus rapide transformation de la matière, par conséquent les ressources de nourriture devraient augmenter, les organes de la digestion grandir, ainsi que l'appareil respiratoire pour permettre une aération parfaite d'une plus grande masse de sang. Pour conserver à la circulation sa force nécessaire, ou bien le cœur serait plus puissant, ou bien la distance que le sang a à parcourir devrait être réduite. L'augmentation dans la quantité de matière alimentaire causerait une augmentation correspondante dans la difficulté qu'il y aurait à se la procurer et la lutte pour l'existence serait plus intense. La nourriture quotidienne augmentant, les mâchoires seraient plus grandes et les muscles plus forts. Les dents aussi croîtraient ayant plus à déchirer et à broyer.

D'après cela on voit que des changements importants se

produiraient dans la structure des êtres humains. Pour s'harmoniser avec l'épaississement des os, le renforcement des muscles, l'élargissement des appareils respiratoire et digestif, le corps serait plus lourd et plus massif. Il s'agirait aussi de combattre la tendance à tomber. La nécessité d'avoir un centre de gravité peu élevé et les grandes exigences qui viendraient d'autres côtés du système concourraient à réduire la grosseur de la tête et du cerveau. Avec l'accroissement de la gravitation, la forme bipède offrirait trop de désavantages. En supposant qu'elle subsiste pour la race humaine, il est extrêmement probable que dans le règne animal les organismes quadrupèdes, hexapodes ou octopodes prévaudraient. La majorité des animaux seraient de la classe des Sauriens avec des pattes très courtes permettant au tronc de rester facilement sur le sol, et le type serpent prospérerait sans doute.

Les créatures ailées souffriraient cruellement et les petits oiseaux et les insectes seraient attirés à terre par une force qu'ils vaincraient difficilement — bien qu'il puisse y avoir compensation dans la densité plus grande de l'air. Les oiseaux-mouches, les libellules, les papillons et les abeilles qui tous passent une si grande partie de leur existence dans l'air, deviendraient par la lutte pour l'existence de rares visiteurs. Par conséquent la fertilisation des fleurs par l'intervention des insectes serait contrariée, et cela amènerait l'extinction ou tout au moins la rareté des plantes entomophiles, c'est-à-dire celles aux plus abondantes floraisons — triste résultat d'un simple accroissement dans l'attraction de la terre.

Mais n'ayant pas connu d'autre type de forme humaine, il est permis de croire que dans ces conditions différentes, l'Homme n'en considérerait pas moins la Femme — aux formes écrasées, aux membres épais, aux pieds plats, aux énormes mâchoires surmontées d'un petit cerveau, — comme le plus haut type de beauté.

Une diminution dans la force d'attraction de la terre entraînerait des changements non moins remarquables. Avec la même dépense d'énergie vitale que maintenant, avec le même travail dans la transformation de la matière, nous serions capables de soulever des poids plus lourds, de faire des

bonds plus étendus, de nous mouvoir avec une plus grande rapidité, et d'accomplir des efforts musculaires prolongés avec moins de fatigue — peut-être de voler. Par conséquent la transformation de matière nécessaire pour conserver la chaleur animale et pour compenser les dépenses de forces et de tissus, serait plus petite pour la même somme de travail accompli. Une masse moindre de sang des poumons et des organes digestifs réduits suffiraient, Ainsi nous aurions un ensemble de changements de structure inverses de ceux résultant de l'augmentation de la gravitation. Toutes les parties du corps pourraient être sans inconvénient construites sur un plan moins massif, — le squelette serait plus léger, les muscles plus petits, le torse plus élancé. Ces modifications, à un petit degré, tendent actuellement à embellir la forme et il est facile d'imaginer que nos sentiments esthétiques marcheraient naturellement de pair avec les développements ultérieurs qui se produiraient dans le sens de la grâce, de l'élancement, de la symétrie et de l'élévation de taille.

Chose curieuse ! Les êtres mauvais et malfaisants créés par l'imagination populaire sont du type que produirait un accroissement de gravitation — crapauds, reptiles, et les bêtes rampantes et venimeuses — et le Prince du Mal lui-même est représenté sous la forme ultime que pourrait prendre un cerveau et l'organisme nécessaire à ce cerveau, si la puissance de la gravitation arrivait au plus haut degré compatible avec l'existence — c'est-à-dire sous la forme d'un serpent rampant à terre. Au contraire nos types les plus élevés de beauté sont ceux qui deviendraient communs avec une diminution dans la gravitation.

La « fille des dieux, divinement grande », et le gymnaste agile nous plaisent par le léger triomphe sur les attractions terrestres, sur les influences déprimantes que leur stature ou leur élasticité impliquent. Il est vrai que nous n'accordons pas une admiration analogue à la mouche dont le triomphe sur la gravitation, sans le secours des ailes, est si frappant. Tout merveilleux qu'il est, le corps de la mouche est, comme le nôtre, strictement conditionné par la gravitation.

Mais l'imagination populaire se représente les êtres spirituels comme entièrement indépendants de la gravitation et gardant des formes et des proportions que la gravitation a primitivement déterminées et que seule elle pourrait vraisemblablement maintenir.

Alors, si des êtres spirituels se rendaient visibles à nos yeux ou à notre vision intérieure, ils manqueraient leur but s'ils ne nous apparaissaient pas sous une forme reconnaissable : de sorte qu'ils apparaîtraient avec un corps et des vêtements auxquels nous avons toujours été habitués. La matérialité, la forme, l'espace, je suis forcé de le croire, sont les conditions temporaires de notre existence présente. Il est difficile de concevoir un être spirituel ayant un corps comme le nôtre, conditionné par la force de gravitation qu'exerce la terre et avec des organes qui présupposent le besoin de nourriture et le rejet de produits usés. Il nous est également difficile, enveloppés, enfermés comme nous sommes par nos idées matérialistes, de concevoir l'intelligence, la pensée, la volonté existant sans forme ni matière, et affranchies des lois de la gravitation et de l'étendue. Des savants se sont déjà posé un semblable problème. Dans des spéculations sur la nature de la matière, Faraday (1) s'exprime en un langage qui,

(1) Si nous voulons faire quelque hypothèse, comme en vérité dans une branche de la science telle que celle-ci, il nous est difficite de nous en empêcher, alors ce qui me parait le moins risqué c'est d'inventer le moins possible, et, sous ce rapport les atomes de Boscovich me semblent avoir un grand avantage sur les autres inventions plus répandues. Les atomes sont de purs centres de forces ou puissances, et non pas des particules de matières dans lesquels les puissances mêmes résideraient.

Si, suivant les idées ordinaires que l'on se fait des atomes, nous appelons *a* la particule de matière à part de toute force et *m* le système des forces qui réside en elle ou autour d'elle, dans la théorie de Boscovich *a* disparaît ou est un pur point mathématique tandis que, dans les idées ordinaires, c'est un petit morceau de matière inaltérable, impénétrable et *m* est une atmosphère de force groupée autour de lui.

Dans mon idée, *a*, le noyau, s'évanouit, et la substance consiste en pouvoirs *m*, et en effet, quelle notion pouvons-nous nous former du noyau indépendamment de ses pouvoirs? Toutes nos perceptions, toutes nos connaissances de l'atome et même notre imagination se bornent aux idées de ses pouvoirs; à quel résidu mental attacher cet *a* imaginaire devenu indépendant des forces connues?

A un esprit non préparé il pourra paraître difficile de concevoir des

mutatis mutandis, s'applique à mes conjectures actuelles. Cet éminent philosophe spéculait sur la constitution intime de la matière, et, pensant au petit atome dur, impénétrable de Lucrèce, et aux forces et aux formes d'énergie lui appartenant, il s'est senti poussé à rejeter l'idée du noyau, et à n'admettre l'existence que des forces et des formes d'énergie qui s'y associent ordinairement. Il fut amené à la conclusion que cette manière de voir impliquait nécessairement la conjecture que non seulement les atomes sont mutuellement pénétrables, mais qu'ils s'étendent, chacun, à travers tout l'espace, et gardent cependant chacun son propre centre de force (1).

Une manière de concevoir la constitution de la matière qui se recommande à Faraday comme préférable aux vues ordinaires me paraît, à moi, être exactement la manière dont je concevrais la constitution des êtres spirituels. Centres d'intelligence, de volonté, d'énergie et de force, chacun mutuellement pénétrable et pénétrant en même temps ce que nous appelons l'espace, mais chaque centre conservant sa propre individualité, la persistance de son moi et de sa mémoire. Quant à la question de savoir si ces centres intelligents de forces spirituelles variées qui, agrégées, forment le caractère

pouvoirs de la matière indépendamment d'un quelque chose de séparé appelé matière, mais il est certainement beaucoup plus difficile, et en réalité impossible de concevoir ou d'imaginer cette matière indépendamment des pouvoirs. Ces pouvoirs nous les connaissons dans chaque phénomènes de la création, et la matière abstraite nous ne la connaissons dans aucun ; pourquoi alors supposer l'existence de ce dont nous sommes ignorants... de ce que nous ne pouvons concevoir et de ce pour quoi n'existe aucune nécessité philosophique?

Si un atome est conçu comme un centre de pouvoirs, ce que l'on désigne ordinairement sous le terme de *forme* désignera maintenant la disposition et l'intensité relative des forces... Tout ce que nous pouvons supposer sur la disposition dans et autour d'un noyau solide de matière, nous pouvons également le concevoir d'un centre.

Cette manière de concevoir la constitution de la matière semble entrainer nécessairement la conclusion que la matière remplit tout l'espace... Alors la matière n'est pas seulement mutuellement pénétrable, mais chaque atome s'étend, pour ainsi dire, à travers tout le système solaire tout en gardant son propre centre de force (FARADAY), *Sur la nature de la Matière* in *Phil. Mag.*, 1844, vol. XXIV, p. 136.

(1) Je dirai en passant que l'idée moderne de l'atome-tourbillon remplit aussi ces conditions.

ou Karma de l'Homme, sont aussi associés en quelque manière avec les formes d'énergie qui, concentrées, constituent l'atome matériel, — et si ces entités spirituelles sont matérielles, non dans le sens cru et grossier de Lucrèce, mais faites d'une substance sublimée comme celle qu'imaginait la pénétrante intelligence de Faraday — c'est là un de ces mystères qui resteront peut-être toujours insolubles aux simples mortels que nous sommes.

Les réflexions que je voudrais maintenant vous présenter sont plus difficiles, et elles sont adressées à ceux qui non seulement bornent trop leur vue à la terre, mais nient la vraisemblance ou même la possibilité de l'existence d'un monde invisible. Je leur répondrai qu'il est prouvé que nous sommes en tout cas sur le bord d'un monde invisible. Je ne parle pas ici d'un monde spirituel ou immatériel. Je parle du monde de l'infiniment petit qu'il faut encore cependant appeler matériel, quoique la matière dont il est fait, soit quelque chose que nos facultés limitées nous rendent incapables de concevoir. — C'est le monde des forces je ne dirai pas moléculaires comme opposées à massives, mais des forces dont l'action s'exerce presque toujours en dehors de la limite de nos perceptions, à l'inverse de celles qui sont évidentes aux sens grossiers des organismes humains. Je me demande comment, à vous comme à moi-même du reste, je pourrais faire bien voir le changement d'aspect des lois de l'univers qui serait la conséquence d'un simple changement dans la taille de l'observateur. Ce nouvel observateur, il faut nécessairement que je l'imagine. Je n'essaierai pas de rivaliser avec la brillante imagination du grand satirique qui, posant comme postulat une différence de taille bien moins considérable, en a déduit dans les *Voyages de Gulliver* l'absurdité, la pure relativité de tant de choses dans notre morale et notre politique. Mais je serai encouragé par l'exemple de mon prédécesseur dans cette chaire, le professeur William James de Harvard, dont tout à l'heure je citerai une frappante parabole précisément du genre dont j'ai besoin.

Le voici donc cet homme minuscule, cet *homunculus* qui, puisque vous le voulez bien, va me servir à bâtir ma

fable. Je ne puis actuellement le placer au milieu des jeux des molécules à cause de mon impuissance à imaginer ce milieu; mais je lui donnerai une taille si microscopique que les forces moléculaires que dans la vie ordinaire nous remarquons à peine — telles que la tension superficielle, la capillarité, les mouvements browniens — deviendront pour lui si évidentes et dominantes qu'il aura grand'peine à croire à l'universalité de la gravitation, que nous pouvons supposer lui avoir été révélée par nous ses créateurs.

Plaçons-le sur une feuille de chou et laissons-le se débrouiller.

La surface de la feuille de chou lui apparaît comme une plaine sans limites, d'une étendue de plusieurs milles carrés. Pour cette créature minuscule, la feuille est parsemée d'énormes globes brillants et transparents (les gouttes de rosée) qui restent immobiles et chacun de ces globes dépasse — relativement à sa propre taille — bien des fois en hauteur les grandes Pyramides. D'un de leurs côtés ils paraissent émettre une lumière brillante. Poussé par la curiosité, il approche et touche un des globes. Celui-ci résiste à sa pression comme une balle de caoutchouc, jusqu'à ce que le hasard fasse que la surface se brise : aussitôt il se sent saisi et, après avoir tourbillonné, il se trouve transporté quelque part et reste là en équilibre suspendu à la surface de la sphère, complètement incapable de se dégager. Au bout d'une heure ou deux, il s'aperçoit que le globe diminue, et finit par disparaître, le laissant libre de poursuivre ses explorations. Sortant de la feuille de chou, il erre sur la surface du sol, et le trouve terriblement rocheux et montagneux, jusqu'à ce qu'il voie devant lui une large surface composée de la même matière que celle qui formait les globes sur la feuille de chou. Mais au lieu de s'élever en l'air comme tout à l'heure, cette matière s'étale en pente et se creuse à partir de ses bords et finit par sembler prendre une surface horizontale bien que le grand éloignement empêche notre observateur d'être absolument fixé sur ce dernier point; supposons maintenant qu'il tient dans sa main un vase d'un volume qui, proportionné à sa taille, serait celui d'une pinte pour nous, et

que par d'adroites manipulations il réussisse à le remplir d'eau. S'il renverse le vase il constate que le liquide ne s'en échappe pas, et ne peut en être chassé que par de violents chocs. Fatigué par les efforts qu'il a faits pour vider ce vase il s'assoit sur le rivage et s'amuse à jeter des pierres et d'autres objets dans l'eau. En règle générale, les pierres et les objets mouillés s'enfoncent, tandis que s'ils sont secs ils refusent obstinément d'aller au fond et flottent à la surface. Il essaie avec d'autres substances : une tige d'acier poli, un porte-crayon en argent, un bout de fil de platine, une plume d'acier, objets deux ou trois fois plus denses que les pierres, et qui, cependant, refusent tous de s'enfoncer et flottent à la surface comme autant de morceaux de liège. Et si lui et ses amis viennent à bout de jeter dans l'eau une de ces énormes barres d'acier que nous appelons aiguilles, il se forme aussi autour d'elle une concavité de la surface et elle flotte tranquillement. Après ces observations et quelques autres encore, il fait des théories sur les propriétés de l'eau et des liquides en général. Conclura-t-il que les liquides tendent à se niveler : que leurs surfaces au repos sont horizontales, et que les corps solides quand ils sont placés dans un liquide, s'enfoncent ou flottent suivant leur plus ou moins grand poids spécifique ? Non ; il se croira autorisé à inférer que les liquides, au repos, prennent des formes sphériques ou du moins courbes, convexes ou concaves suivant des circonstances difficiles à déterminer, qu'ils ne peuvent être versés d'un vase dans un autre et qu'ils résistent à la force de gravitation qui n'est donc pas universelle; et que les corps, tels que ceux qu'il peut manipuler, refusent généralement de s'enfoncer dans les liquides, que leur poids spécifique soit faible ou considérable. De la façon dont se comporte un corps placé en contact avec une goutte de rosée il tirera même des raisons plausibles de douter de l'inertie de la matière.

Déjà il a été assez incommodé par le continuel et capricieux bombardement d'objets volant dans l'air; car les corpuscules que nous aimons à voir voler dans un rayon de soleil danseront d'une façon désagréable autour d'un homunculus microscopique qui ne peut jamais dire d'où ils vien-

nent. Mais bientôt il verra combien il a absurdement exagéré la difficulté qu'éprouvent les créatures vivantes à s'élever de terre à moins d'avoir des ailes. Car il découvrira une créature effrayante, un Béhémot cuirassé, qui s'élance dans le ciel avec frénésie pour y chercher une proie; et pour la première fois l'hommage qui lui est dû sera rendu à la majesté de la mouche commune.

Agité par le doute, il regardera la nuit dans quelque mare absolument tranquille. Et tandis qu'aucun souffle ne ride la surface, qu'aucun échauffement ne vient produire de courant ou changer la tension de la surface, il aperçoit des petits objets inanimés immergés et tranquilles. Mais sont-ils tranquilles? Non. En voilà un qui remue; puis un autre. Peu à peu il se convainc que quand un objet est assez petit il est toujours en mouvement. Peut-être notre homunculus sera-t-il plus capable que nous d'expliquer ces mouvemens browniens. Ou bien comprendra-t-il que celui qui assiste à ces choses entrevoit obscurément la constitution de la matière, et devine que ces mouvements sont un résidu, sont le résultat de l'agitation moléculaire intérieure qui ne s'est pas annulée comme cela doit arriver nécessairement dans les agrégats de matière qui ne sont plus de dimensions microscopiques.

Notre homunculus se trouvera sans doute en face de choses qui le jetteront dans une perplexité encore plus angoissante. Et ces changements dans son interprétation des phénomènes ne viendront pas de ce qu'il découvrira des forces encore inaperçues, pas plus que de la disparition de lois reconnues, mais simplement de ce fait que la diminution de sa taille donne aux phénomènes de capillarité, de tension de surface, etc., une importance relative qu'ils n'ont pas pour nous. Pour des êtres dont la raison est pleinement développée, les effets de ces forces se rangent parmi les phénomènes qui attirent l'attention seulement quand la science a déjà fait certains progrès. Pour des homunculi comme nous les imaginons, les mêmes effets seraient d'une importance capitale, et seraient avec raison interprétés non comme un supplément à ceux de la gravitation générale, mais comme dus à une force indépendante et peut-être antagoniste.

La physique de ces homunculi différerait très notablement de la nôtre. Dans l'étude de la chaleur, ils rencontreraient des difficultés probablement insurmontables. Dans cette partie des recherches physiques, que ferions-nous si nous n'avions la faculté de pouvoir élever ou abaisser à volonté les températures des corps? Pour cela il faut pouvoir faire du feu. L'homme actuel resté dans un état rudimentaire de civilisation peut échauffer et enflammer certaines espèces de matière par friction, par percussion en en concentrant dessus les rayons du soleil, etc.; mais pour que ces opérations produisent du feu il faut qu'elles aient été faites sur une masse considérable de matière, autrement la chaleur est conduite ou rayonne au loin à mesure qu'elle est produite, et rarement on arrivera au point où la combustion commence.

C'est ce qui arriverait dans la chimie de ce petit peuple en supposant que cette science soit possible pour lui.

On m'accordera facilement que les phénomènes fondamentaux d'où découlèrent nos recherches en chimie furent ceux de la combustion. Mais, comme nous venons de le voir, des êtres minuscules seraient incapables de produire du feu à volonté, excepté par certaines réactions chimiques, et auraient peu d'occasions d'en examiner la nature. Ils pourraient occasionnellement assister à des incendies de forêts, à des éruptions volcaniques, etc.; mais ce n'est pas dans de si grandes catastrophes, ne servant qu'à révéler à nos Lilliputiens l'existence de la combustion, qu'ils trouveraient une bonne occasion de rechercher tranquillement ses conditions et ses effets.

De plus, en pensant à l'impossibilité où ils seraient de verser de l'eau d'une éprouvette dans une autre, les opérations ordinaires de l'analyse chimique et de toutes les manipulations où l'on se sert de la machine pneumatique resteraient pour eux comme un livre toujours fermé.

Voyons un peu l'extrême opposé, et cherchons comment la nature se présenterait à des êtres humains d'une taille colossale. Les difficultés qu'ils rencontreraient et les interprétations erronées qu'ils inventeraient seraient d'une nature opposée à celles des pygmées. L'attraction capillaire et la

cohésion des liquides, la tension de surface et la courbure des surfaces liquides près de leur bord, la goutte de rosée et les évolutions de corps très petits sur une goutte d'eau, les métaux flottants à la surface de l'eau et beaucoup d'autres phénomènes qui nous sont familiers lui seraient inconnus. Tandis que les pygmées trouveraient tout plus dur, pour une race de colosses, les rocs de granit seraient un faible obstacle.

Il y aurait une autre différence bien remarquable entre nous et ces êtres énormes : si nous prenons une pincée de terre entre le pouce et les doigts, en déplaçant ces doigts de quelques pouces nous n'éprouvons rien de particulier. La terre nous offre plus ou moins de résistance suivant son plus ou moins grand degré de ténacité, mais il ne s'ensuit aucune autre réaction perceptible.

Supposons la même action accomplie par un être gigantesque capable de mouvoir son doigt et son pouce en une seconde sur un espace de quelques milles. Il ressentira une très forte réaction. La masse de sable, de terre, de pierres, etc., emportée tout entière avec une telle rapidité, deviendra extrêmement chaude. De la même manière que l'homunculus ne pouvait obtenir la combustion comme il voulait, le colosse pourra à peine faire un mouvement sans produire un dégagement de chaleur plus qu'incommode ; il ne pourra tenir rien de ce qu'il aura touché. Naturellement il attribuera aux rocs de granit et aux autres minéraux qui constituent la surface de la terre les propriétés que nous attribuons au phosphore qui s'enflamme par un léger frottement.

Ai-je besoin de montrer l'enseignement qui en ressort ? Si une variation possible, — même raisonnable, — dans une seule des forces qui conditionnent la race humaine, celle de la gravitation, peut ainsi modifier notre forme extérieure, notre aspect, nos proportions au point de faire de nous une race autre à tous les points de vue ; si de simples différences de grandeur peuvent faire que les plus simples faits de la chimie et de la physique prennent une apparence si complètement différente, si des êtres, simplement parce qu'ils sont d'une petitesse microscopique ou d'une grandeur prodigieuse, sont sujets aux hallucinations que j'ai indiquées, —

et à d'autres sur lesquelles j'aurais pu m'étendre — n'est-il pas possible que nous, à notre tour, quoique jouissant de l'*aurea mediocritas*, nous tombions, par la seule raison de notre taille et de notre poids, dans de fausses interprétations des phénomènes que nous éviterions si nous ou le globe que nous habitons, nous étions plus grands ou plus petits, plus lourds ou plus légers ? Cette science dont nous sommes fiers, n'est-elle pas simplement conditionnée par les circonstances accidentelles, ne comprend-elle pas une grande part de subjectivité que nous ne soupçonnions pas jusqu'à présent et qu'il est presque impossible d'éliminer?

C'est ici que je placerai les considérations du professeur James, auxquelles j'ai déjà fait allusion. Il s'agit d'une altération possible dans l'appréciation du temps venant d'une différence dans la rapidité des sensations chez un être plus développé que nous à ce point de vue.

« Nous avons beaucoup de raisons de croire que des créatures peuvent différer énormément dans les durées de temps qu'elles perçoivent intuitivement et dans la subtilité des événements qui peuvent remplir ces durées. Von Baer s'est livré à d'intéressants calculs sur les changements d'aspect de la nature que produiraient ces différences. Supposons que nous soyons capables, dans l'espace d'une seconde, de noter distinctement 10 000 événements au lieu de 10 à peine comme nous le pouvons actuellement ; si notre existence devait contenir le même nombre d'impressions que maintenant, elle pourrait être mille fois plus courte. Nous vivrions moins d'un mois et nous ne connaîtrions rien, chacun individuellement, des changements de saison. Nés en hiver, par exemple, nous croirions à l'été comme maintenant nous croyons aux chaleurs de l'ère carbonifère. Les mouvements des êtres organisés seraient pour nos sens tellement lents, que nous ne les connaîtrions que par le raisonnement, mais nous ne les verrions pas. Le soleil serait immobile dans le ciel, la lune changerait à peine, et tant d'autres effets semblables auraient lieu.

Mais faisons l'hypothèse inverse et imaginons un être qui n'aurait qu'un millième des sensations que nous avons en un temps donné et qui, par conséquent, vivrait mille fois plus

longtemps. Les hivers et les étés seront pour lui comme des quarts d'heure. Les champignons et les plantes qui croissent encore plus vite naîtraient si rapidement qu'ils sembleraient des créations instantanées, les arbustes annuels pousseraient et retomberaient comme certaines sources jaillissantes d'eau bouillante; les mouvements des animaux seraient aussi invisibles que le mouvement d'une balle ou d'un boulet de canon; le soleil passerait dans le ciel comme un météore, laissant un sillon de feu derrière lui, etc.

« Que tout ce que nous venons d'imaginer (sauf la longévité surhumaine) puisse être réalisé quelque part dans le règne animal, il serait téméraire de le nier. » (James, *Principes de psychologie*, vol. I, p. 639.)

Voyons maintenant l'application spéciale de cette conception générale de l'impossibilité où nous sommes de prédire quels secrets l'univers tient encore en réserve, quelles influences peuvent être habituellement à l'œuvre autour de nous sans que nous les devinions.

La télépathie, la transmission de la pensée ou des images directement d'un esprit à un autre, sans l'intermédiaire des organes des sens, est une conception nouvelle et étrange pour la science. A en juger d'après la lenteur relative avec laquelle les preuves accumulées par notre société se font admettre dans le monde scientifique, cette conception provoque même de la répulsion dans beaucoup d'esprits. Nous avons fourni des preuves expérimentales frappantes, de très bonnes preuves, par l'observation des cas spontanés, — tels que les apparitions au moment de la mort, — mais elles n'ont pas impressionné le monde scientifique autant que l'ont souvent déjà fait des preuves moins soigneusement étudiées et moins cohérentes. Du reste, on ne les discute pas, on ne les réfute pas; on s'en tire par des biais, des réponses évasives, comme s'il y avait quelque grande improbabilité *a priori* qui dispense le monde de la science de considérer cette question. Les faits cependant pourraient être vrais de toute espèce de manière, sans contredire aucune vérité déjà connue. Je m'arrêterai pour le moment sur une seule sorte d'explication, non pas que je voie un moyen d'élucider tous les nouveaux phénomènes que

je regarde comme authentiques, mais parce que je crois pouvoir jeter un peu de lumière sur quelques-uns de ces phénomènes.

Tous les phénomènes de l'univers sont probablement en quelque manière continus, et certains faits arrachés pour ainsi dire du cœur même de la nature doivent nous servir dans notre découverte graduelle des faits qui se cachent encore plus profondément dans son sein.

Considérons donc les vibrations dont nous suivons les traces non seulement dans les corps solides, mais dans l'air et, d'une manière encore plus remarquable, dans l'éther.

Ces vibrations diffèrent en rapidité et en fréquence. Qu'elles existent depuis l'unité jusqu'au nombre de deux mille billions par seconde, nous en avons de bonnes preuves. Nous pouvons aussi nous assurer pleinement qu'elles servent à transmettre aux organismes vivants les effets produits par des sources extérieures de quelque espèce qu'elles soient.

Comme point de départ, je prendrai un pendule battant les secondes dans l'air. En doublant continuellement les battements, j'obtiens la série suivante de degrés.

	Vibrations par seconde
1er degré	2
2.	4
3.	8
4.	16
5.	32
6.	64
7.	128
8.	256
9.	512
10.	1024
15.	32768
20.	1.048576
25.	33.554432
30.	1073.741824
35.	34359.738368
40.	1.099511.627776
45.	35.184372.088832
50.	1125.899906.842624
55.	36028.707018.963968

	Vibrations par seconde.
56e degré. . . .	72057.594037.927936
57.	144115.188075.855872
58.	288220.376151.711744
59.	576440.752303.423488
60.	1.152881.504606.846976
61.	2.305763.009213.693952
62.	4.611526.018427.387904
63.	9.223052.036854.775808

Au cinquième degré depuis l'unité, à 32 vibrations par seconde, nous sommes dans la région où la vibration de l'atmosphère nous est révélée sous la forme de *son*. Nous trouvons là la note musicale la plus basse. Dans les dix degrés suivants, les vibrations par seconde s'élèvent de 32 à 32 768, et là s'arrête la région du son pour une oreille ordinaire humaine. Mais probablement certains animaux mieux doués que nous entendent des sons trop aigus pour nos organes, c'est-à-dire des sons où la vitesse des vibrations dépasse cette limite.

Nous entrons ensuite dans une région où la vitesse des vibrations augmente rapidement, et le milieu vibrant n'est plus la grossière atmosphère mais un milieu infiniment subtilisé, « un air plus divin », appelé éther. Du 16e au 35e degré, les vibrations s'élèvent de 32 768 à 34 359 738 368 par seconde. Elles s'offrent à nos moyens d'observation comme des rayons électriques.

Puis vient la région qui s'étend du 35e au 45e degré et comprend de 34 359 738 368 à 35 184 372 088 832 vibrations par seconde. Elle nous est inconnue, nous ignorons les fonctions de ces vibrations, mais qu'elles en aient, nous devons le supposer.

Maintenant nous approchons de la région de la lumière, ce sont les degrés qui s'étendent du 45e jusqu'entre le 50e et le 51e, et les vibrations de 33 184 372 088 832 par seconde (rayons calorifiques) à 1 875 000 000 000 000 par seconde, les rayons du spectre les plus élevés qu'on connaisse. La sensation de lumière, c'est-à-dire les vibrations qui transmettent les signes visibles, étant comprises entre les étroites limites d'environ 450 000 000 000 000 (lumière rouge) à 750 000 000 000 000 (lumière violette), ce qui fait moins d'un degré.

Quittant la région de la lumière visible, nous arrivons à ce qui est pour nos sens et nos moyens de recherche une autre région inconnue et ce qui remplit des fonctions que nous commençons à soupçonner. Il est vraisemblable que l'on trouvera les rayons X du professeur Röntgen entre le 58e et le 61e degré, là où les vibrations sont de 288 220.576 151.711 744 à 2 305 763.009 213.693 952 par seconde ou même plus.

Dans cette série, on verra qu'il y a deux grandes lacunes, ou régions inconnues au sujet desquelles nous devons avouer notre entière ignorance relativement au rôle qu'elles jouent dans l'économie du monde. Enfin, existe-t-il des vibrations plus rapides encore? nous ne nous permettrons pas de le décider.

Mais est-il prématuré de se demander quel rapport il peut y avoir entre les vibrations et la pensée ou la transmission de pensée? Nous pourrions supposer que la rapidité ou la fréquence croissante des vibrations marcherait de pair avec un accroissement dans l'importance de leurs fonctions. Il est incontestable qu'une très grande rapidité ôte aux rayons beaucoup de leurs attributs qui sembleraient incompatibles avec le rôle d'*ondes cérébrales*. Ainsi les rayons qui avoisinent le 62e degré sont si menus qu'ils cessent d'être réfractés, réfléchis ou polarisés; ils passent à travers beaucoup de corps que nous appelons opaques, et l'on commence à trouver que les plus rapides sont justement ceux qui passent le plus facilement à travers les substances les plus denses. Il ne faut pas un bien grand effort d'imagination scientifique pour concevoir que du 62e au 63e degré, les obstacles qui arrêtaient les rayons du 61e degré ont cessé d'influencer les rayons qui ont une si énorme vitesse que celle de 9 223 052.036 854 775 808 par seconde, et que ces rayons percent les milieux les plus denses, sans pour ainsi dire de diminution dans leur intensité, et passent avec la vitesse de la lumière et presque sans être réfractés ni réfléchis le long de leur passage.

Ordinairement nous nous communiquons nos idées par la parole. J'évoque d'abord dans mon cerveau une représentation de la scène que je veux décrire, et ensuite, par le moyen

d'une transmission méthodique d'ondulations produites par mes cordes vocales à travers l'atmosphère matérielle, une représentation correspondante est imprimée dans le cerveau de ceux dont les oreilles sont capables de recevoir ces vibrations. Si la scène que je veux imprimer dans le cerveau du « percipient » est d'un caractère compliqué, ou si sa représentation dans mon cerveau n'est pas bien nette, la transmission sera plus ou moins parfaite; mais si je veux que mes auditeurs se représentent quelque objet très simple, tel qu'un triangle ou un cercle, la transmission de mes idées sera bien près d'être parfaite, et elles seront aussi claires pour le cerveau du « percipient » que pour celui de l' « agent ». Nous nous servons là des vibrations des molécules matérielles de l'atmosphère pour transmettre une idée d'un cerveau à un autre.

Dans les nouveaux rayons Röntgen, nous nous trouvons en présence d'une espèce de vibrations d'une extrême petitesse relativement à celle des ondes les plus étroites que nous ayons encore pu connaître et de dimensions comparables aux distances qui séparent les centres des atomes dont est construit l'univers; et il n'y a pas de raison de supposer que nous atteignons là la limite de fréquence. Des ondes de cette espèce cessent d'avoir beaucoup des propriétés qui appartiennent aux ondes de lumière. Elles se produisent dans le même milieu éthéré et se propagent probablement avec la même vitesse que la lumière, mais là s'arrête la ressemblance. Elles ne peuvent être réfléchies par les surfaces polies; elles n'ont pu être polarisées; elles ne sont pas réfractées en passant d'un milieu dans un autre de densité différente, et elles pénètrent des épaisseurs considérables de substances opaques à la lumière avec la même facilité que la lumière traversant le verre. Il est aussi démontré que ces rayons, quand on les obtient dans le vide, ne sont pas homogènes mais se composent de faisceaux d'ondes de différentes longueurs analogues à ce que seraient des couleurs différentes s'ils étaient lumineux. Quelques-uns passent facilement à travers la chair, mais sont partiellement arrêtés par les os, tandis que d'autres passent avec une égale facilité à travers les os et la chair.

Il me semble voir dans ces rayons un moyen possible de transmettre la pensée. Avec quelques postulats très admissibles, nous trouverons là la clef de bien des mystères de notre science psychique. Supposons que ces rayons ou même des rayons d'une rapidité encore plus grande puissent pénétrer dans le cerveau et agir sur quelque centre nerveux. Imaginons que le cerveau contient un centre qui se sert de ces rayons comme les cordes vocales se servent des vibrations sonores (dans les deux cas l'intelligence commandant) et les envoie avec la vitesse de la lumière impressionner le ganglion récepteur d'un autre cerveau. De cette manière quelques-uns, au moins, des phénomènes de télépathie et de transmission de pensée d'un sensitif à un autre, à travers de grands espaces, semblent entrer dans le domaine des lois et nous pouvons nous en emparer. Un sensitif serait un individu qui possède le ganglion télépathique transmetteur ou récepteur à un degré avancé de développement et qui, par une continuelle pratique, devient plus sensible à ces ondes de grande vitesse. L'expérience semble montrer que les ganglions récepteurs et transmetteurs ne sont pas également développés; l'un peut être actif tandis que l'autre, comme l'œil pinéal (c'est-à-dire la glande pinéale) de l'homme, n'est qu'un vestige. Par cette hypothèse aucune loi de la physique n'est violée, et il n'est pas nécessaire d'invoquer ce que l'on appelle communément le surnaturel. A cette hypothèse, on peut objecter que les ondes cérébrales, comme toutes les autres ondes, doivent obéir à des lois physiques. Par conséquent la transmission de la pensée doit être d'autant plus facile ou plus certaine que l'agent et le percipient sont plus près l'un de l'autre, et doit se perdre avant que de grandes distances soient atteintes. On peut aussi prétendre que si les ondes cérébrales se répandent dans toutes les directions, elles doivent agir sur tous les sensitifs qui sont dans leur rayon d'action au lieu d'impressionner un seul cerveau. Le télégraphe électrique n'est pas un cas à mettre en parallèle, car il n'y a pas ici de fil matériel interposé pour conduire et guider l'énergie vers sa destination.

Ce sont là de fortes objections, mais je ne les crois pas

insurmontables. Loin de moi l'idée de vouloir discréditer les lois des carrés inverses, mais j'ai déjà essayé de montrer que nous avons ici à faire avec des conditions qui s'écartent de nos conceptions matérialistes et limitées d'espace, de matière et de forme. Est-il impossible à concevoir qu'une pensée intense, concentrée vers un sensitif avec lequel celui qui pense est en sympathie intime, puisse engendrer une série télépathique d'ondes cérébrales, le long de laquelle le message intelligent pourra aller droit à son but, sans perte d'énergie causée par la distance? Et est-il aussi impossible à concevoir que nos idées d'espace et de distance soient bonnes à remplacer dans ces subtiles régions de pensée immatérielle, où les mots « près » et « loin » perdent leur sens habituel.

Je répète que cette théorie est tout à fait provisoire. J'ose la proposer. Le temps peut venir où il sera possible de la soumettre à l'épreuve de l'expérience.

Me voilà amené à une autre réflexion concernant la conservation de l'énergie. Nous disons avec raison que l'énergie se transforme mais n'est pas détruite, et que toutes les fois que nous pouvons suivre toutes les transformations, nous retrouvons exactement le même résultat quantitatif. Autant que nous permet de le constater notre très grossière exactitude, cela est vrai de la matière inorganique et des forces mécaniques. Mais ce n'est vrai que par déduction de la matière organisée et des forces vitales. Nous ne pouvons exprimer la vie en termes de chaleur ou de mouvement. Et ainsi il arrive que justement alors qu'il serait le plus intéressant d'observer exactement la transformation de l'énergie, nous ne pouvons réellement dire si oui ou non une nouvelle énergie a été introduite dans le système. Examinons ce point d'un peu plus près.

Il a toujours été constaté par les physiciens, et particulièrement par le Dr Croll, qu'il y a une grande différence entre la production du mouvement et sa direction suivant une ligne particulière. La production du mouvement d'une masse d'une molécule est gouvernée par des lois physiques que le physicien doit découvrir et relier entre elles. La loi de la conservation de l'énergie *domine* toutes les lois, et c'est un dogme

scientifique capital que pour chaque acte accompli une dépense correspondante d'énergie doit être faite. Aucun travail ne peut être effectué sans l'emploi d'une valeur correspondante en énergie d'une autre espèce. Mais c'est surtout envisagé d'un autre côté que le problème a pour nous de l'importance. Étant donnée l'existence d'une certaine espèce de mouvement moléculaire, qui est-ce qui détermine sa direction suivant une ligne plutôt que suivant une autre?

Un poids tombe à terre d'une hauteur de 3 pieds. Je le soulève et le laisse retomber. Dans ces mouvements du poids, une certaine somme d'énergie est dépensée dans son soulèvement, et la même somme est libérée dans sa chute. Mais au lieu de laisser tomber le poids librement, je suppose que j'installe un système compliqué de roues, et au lieu de laisser le poids tomber en une fraction de seconde, je fais durer sa chute vingt-quatre heures. Il n'y a pas plus d'énergie dépensée à lever le poids, et dans sa chute lente il n'y a ni plus ni moins d'énergie développée que quand il est tombé librement. Mais je lui ai fait faire une autre espèce de travail. Il actionne maintenant une horloge ou un télescope ou un instrument de physique, et il fait ce que nous appelons un travail utile. L'horloge s'est arrêtée. Je soulève le poids en déployant la somme voulue d'énergie, et dans cet acte la loi de la conservation de l'énergie est strictement appliquée. Mais maintenant j'ai le choix entre laisser le poids tomber librement en une fraction de seconde, ou, retenu par les rouages, en vingt-quatre heures. Je puis faire ce que je veux et quelle que soit ma décision, il n'y a pas plus d'énergie développée par la chute du poids dans un cas que dans l'autre. J'allume une allumette. Je peux m'en servir pour allumer une cigarette ou pour mettre le feu à une maison. J'écris un télégramme : cela peut-être simplement pour dire que je rentrerai tard pour dîner, ou bien cela peut produire des fluctuations à la Bourse qui ruineront des milliers de personnes. Dans ces cas, la force nécessaire pour faire prendre l'allumette ou pour écrire le télégramme, est gouvernée par la loi de la conservation de l'énergie, mais la partie infiniment plus importante qui détermine les mots dont je me

Un être tout-puissant pourrait diriger la marche de ce monde de telle façon qu'aucun de nous ne pourrait découvrir les ressorts cachés de son action. Il n'a pas besoin d'arrêter le soleil sur le Gabaon. Il pourrait faire tout ce qu'il voudrait en employant une force de diversion infinitésimale pour produire des modifications ultra-microscopiques du germe humain.

Dans ce discours, je n'ai pas essayé d'ajouter un appoint aux solides connaissances que notre Société amasse graduellement. Je serai content si j'ai contribué à déblayer le terrain de quelques-unes de ces pierres d'achoppement scientifique, si je puis ainsi dire, qui risquent d'empêcher beaucoup de nos futurs collaborateurs de s'aventurer sur cette nouvelle route sans fin.

Je ne vois pas de bonne raison pour qu'un homme d'esprit scientifique ferme les yeux devant notre travail ou se tienne à distance, de propos délibéré. Nos *proceedings*, bien entendu, ne ressemblent pas tout à fait à ceux d'une société qui s'occuperait d'une branche de la science fondée depuis longtemps. Dans chaque genre de recherche, il doit y avoir un commencement. Nous avouons qu'une grande partie de notre travail n'est que tentative, qu'une autre partie non moins grande peut être reconnue erronée. Mais c'est ainsi, ainsi seulement, que chaque science, à son tour, vient prendre sa place. J'ose affirmer que, comme recueil très sérieux et très suggestif de faits nouveaux et importants, le travail de notre Société et ses publications formeront une digne préface à une science de l'homme, de la nature, et des *Mondes impénétrés*, plus profonde que ce que cette planète a jusqu'à présent connu.

TÉLÉPATHIE

CAS DE BORDEAUX

En 1888, j'habitais à Bordeaux, rue du Palais-Gallien, un appartement disposé comme l'indique le plan joint à cette note.



Rue du Palais-Gallien.

Le 27 février, à 9 heures et demie du matin et par un temps assez clair, j'étais assis en A devant ma table de travail, lorsque j'eus tout à coup l'impression que la porte B venait de s'ouvrir et que quelqu'un, entré sans bruit, se tenait derrière moi.

Je me retournai vers la gauche et vis très distinctement mon oncle G... La vision fut assez courte, me sembla-t-il.

Environ un quart d'heure après, je fus interrompu dans

mon travail par l'arrivée d'une dépêche m'annonçant M. G... très malade et m'appelant auprès de lui à la Rochefoucauld (Charente). La dépêche avait été remise au télégraphe un peu après 8 heures.

Je partis immédiatement et dès mon arrivée j'appris la mort de M. G... Il s'était tiré deux balles dans la tête et les médecins faisaient remonter la mort à 5 heures du matin.

Lorsque je le vis dans l'appartement de la rue du Palais-Gallien, il portait le même costume que lors de notre dernière entrevue qui remontait à huit jours environ. J'étais en relations épistolaires très suivies avec lui. A mon arrivée, je trouvai plusieurs lettres destinées à m'être remises et écrites dans la nuit qui avait précédé le suicide[1].

L. V.

Limoges, le 27 mars 1896.

DEUX CAS DE TÉLÉPATHIE

Par **M. Thomassy.**

Saint-Peray, le 11 juillet 1894.

Cher Monsieur,

Il y a bien longtemps que je voulais vous faire part de deux modestes cas télépathiques qui me sont personnels. Seulement, je ne les trouvais pas assez intéressants et surtout assez documentés pour vous les envoyer. Cependant, à y regarder de bien près, ils ne sont peut-être pas si négligeables et à défaut de témoignages, je puis vous donner ma parole d'honneur qu'ils sont authentiques et véridiques.

1[er] *Cas.* — Pendant l'été de 1874 j'étais élève en pharmacie

1. La mort ayant eu lieu par suicide nous avons été prié de ne publier que les initiales.

à Montpellier et lié d'amitié avec H. M..., jeune homme de mon âge, également élève en pharmacie, mais alors à Cette chez M. T... Un matin vers les 6 heures, avant mon réveil, j'eus un rêve : H. M... entre dans ma chambre et m'annonce que s'étant fâché avec son patron, il avait pris congé de lui, qu'il venait habiter Montpellier et qu'il en était très heureux, car nous pourrions ainsi nous voir et faire de bonnes parties de plaisir. Sur ces mots, je me réveille, je me lève et en ce moment la porte s'ouvre et je vois entrer, cette fois en chair et en os, mon ami H. M... qui m'annonce précisément ce que je venais de rêver.

2e *Cas.* — Au commencement de l'année suivante, janvier ou février 1875, je me trouvais à Lodève, toujours comme élève en pharmacie; d'une situation de fortune plus que modeste, j'envoyais à ma mère que j'aimais beaucoup à peu près tous mes appointements. Ma mère habitait Montpellier où elle vivait avec ma sœur. J'avais un oncle assez riche qui habitait Paris, mais je ne le connaissais pas et m'en préoccupais même fort peu ; une nuit je rêve que mon oncle est mort en me faisant un legs assez important. Le lendemain à 8 heures, je reçois une lettre de ma mère m'annonçant la mort de mon oncle et le legs qu'il me faisait.

Des gens superficiels pourront croire que ces deux rêves télépathiques sont fondés sur un défaut de mémoire ou établis après coup par la folle du logis, il n'en est rien cependant ; ce qui le prouve, c'est l'étonnement, la stupéfaction que j'ai ressentis en voyant ces deux rêves se vérifier d'une si singulière façon. S'il n'en était pas réellement ainsi, j'aurais sans doute un plus grand nombre de faits télépathiques à vous raconter, mais non, je n'ai à mon actif que ces deux-là, car ces deux-là sont réellement véridiques et leur souvenir est resté toujours vivace dans ma mémoire.

Pour le 2e cas, je dois ajouter un petit détail, c'est que ma mère, qui m'aimait à l'idolâtrie, avait éprouvé, pendant mon enfance, des impressions télépathiques à mon sujet : au collège, où j'étais interne, lorsque j'étais malade ou seulement indisposé, ma mère le pressentait toujours, toujours elle

arrivait poussée par un avertissement secret et mystérieux.

Jusqu'à présent, je n'ai pas eu d'autres rêves télépathiques et c'est ce qui, avec mon sentiment intime, me confirme dans la conviction que c'est bien réellement de la télépathie que j'ai éprouvée en 1874 et en 1875.

L. Thomassy.

Nous avons posé à M. Thomassy les questions suivantes :

D. Aviez-vous déjà quitté votre lit quand la porte s'est ouverte ou bien étiez-vous seulement assis sur votre séant au moment où elle s'ouvrait. Si vous aviez quitté le lit, combien pouvait-il y avoir de temps?

R. J'avais quitté le lit depuis environ 20 minutes. J'habitais une maison avec un jardin et j'étais occupé à faire le petit déjeuner du matin dans le jardin.

Lorsque la porte s'est ouverte et que j'ai vu paraître mon ami, j'étais convaincu de ce qu'il venait m'apprendre et de la réalité de mon rêve.

VARIÉTÉS

PSYCHISME

Par M. A. ERNY

Dans un article de la *Revue Bleue* (du 13 mars) à propos de mon livre, *le Psychisme expérimental*, M. Émile Faguet parle sans cesse du spiritisme et des spirites. Il n'a évidemment pas remarqué une petite phrase qui résume tout ce livre : *Le Psychisme sera au spiritisme, cc que la chimie a été à l'alchimie.*

En effet, je crois que la doctrine d'Allan Kardec a fait son temps ; elle a rendu des services au début, mais depuis dix ou quinze ans ses adhérents piétinent sur place. La marche en avant était indispensable, et on la doit à un certain nombre de chercheurs indépendants, comme les docteurs Ch. Richet, Dariex, M. de Rochas et quelques autres.

Même parmi les spirites, des expérimentateurs plus difficiles comme Aksakoff, D. Metzger, etc., ont émis l'opinion que la moitié au moins des phénomènes psychiques venait de l'Homme et non des Esprits. Mais revenons à l'article de M. E. Faguet. Il dit ceci : « *Ce qui nous arrête, c'est que les phénomènes psychiques se produisent devant des savants isolés. Les savants assemblés n'en voient point.* » Ce qu'on voit bien, c'est que M. E. Faguet n'est pas très au courant de la question, car de nombreux *phénomènes* se sont produits à maintes reprises devant les membres de la Société Dialectique à Londres. Plus tard, en 1893, d'autres phénomènes se produisirent devant *neuf savants* assemblés à Milan. De même en 1894,

à l'île Roubaud, cinq savants constatèrent les mêmes phénomènes[1]. Comme l'a si bien remarqué M. C. Flammarion, « *Dans cet ordre de faits nous ne pouvons presque jamais expérimenter, mais seulement observer, ce qui réduit considérablement le champ d'études.* » Cela vient de ce que les phénomènes ne se produisent pas à volonté.

Plus loin, M. E. Faguet ajoute: « *Nous attendons que tous les savants soient d'accord.* » Autant attendre que tous les députés soient d'accord. Tout ce qu'on peut espérer, c'est que d'ici 20 ou 30 ans, *une majorité de savants* se prononcera en faveur de la réalité des phénomènes ; quant aux retardataires, on les laissera en route.

Le contrôle ne me suffit pas, dit M. Faguet... *Il flotte !* J'ai cité un nombre considérable de *savants* qui dans tous les pays, ont *contrôlé* les faits et les déclarent exacts. Que veut-il de plus? Qu'un archange vienne lui révéler les mystères de l'absolu et de l'au-delà. Je n'ose le lui promettre. Le célèbre mystique Jacob Böhme s'apprêtait, dit M. de Guaïta, à dévoiler les *Derniers secrets...*, lorsque sa main et sa langue furent frappées de paralysie. Je ne tiens pas du tout à ce que pareille mésaventure puisse m'arriver.

M. Faguet trouve *tout naturel* que quinze personnes, réunies dans un but précis, et l'esprit tendu vers une même idée, aient ensemble une hallucination collective... Il trouve même cela plus naturel que l'hallucination d'une seule personne. Très bien, mais alors de quelle façon M. Faguet explique-t-il que des gens comme W. Crookes et Aksakoff aient obtenu des photographies du médium et de la forme matérialisée. *vus ensemble.* (Je tiens une de ces photographies à sa disposition.) Personne n'a le droit de douter de l'honorabilité scientifique de MM. W. Crookes et Aksakoff qui ont pris toutes les précautions possibles contre une fraude presque impossible chez eux .On ne peut donc en sortir qu'en supposant que la plaque sensible a été hallucinée elle aussi... je n'insiste pas. De plus, dans des séances de matérialisations, la forme matérialisée a écrit et laissé des messages *d'une écriture différente de la*

1. Sans compter les expériences de Varsovie et de Saint-Pétersbourg.

sienne et de celle des assistants. W. Crookes a longtemps gardé une mèche de cheveux coupée sur la tête de Katie-King, mais au lieu de durer indéfiniment comme les cheveux ordinaires, ce tissu capillaire se dématérialise peu à peu.

Avec ces preuves *matérielles*, que devient la théorie si commode de l'hallucination... *Elle flotte* (pour me servir d'une expression de M. Faguet). Elle flotte même si mal qu'elle coule à fond, cette pauvre hallucination... *Tarte à la crème* des incrédules, comme le remarque si bien M. Faguet.

« Certains aveux nous inquiètent, dit M. Faguet, à propos des *médiums publics* pris *en flagrant délit.* » Je suis d'avis, avec beaucoup d'autres, qu'on doit être impitoyable pour ce genre de médiums, car leurs fraudes font plus de mal en un jour, que cent séances favorables en un an. Je préfère donc de beaucoup les *médiums particuliers* qui n'ont aucun intérêt à vous tromper, pour peu qu'on expérimente chez des gens sérieux.

On ne se figure pas quelles idées saugrenues et biscornues ont cours dans le public sur les choses psychiques ou spirites. Dernièrement encore, un homme très intelligent... à propos d'une séance de *Typtologie* me disait ceci : « *Jamais je ne croirai que mon père ait besoin d'entrer dans une table, pour se communiquer à moi.* » (*La Table parlante* est maintenant peu employée ; ce vieux moyen de communication vaut encore mieux que rien, mais on l'a abandonné, comme on a délaissé les Pataches et les Diligences.) Je répondis à ce monsieur qu'il avait bien raison... Que son père n'avait nullement besoin de s'introduire subrepticement dans une table... pas plus qu'un employé du télégraphe n'a besoin d'entrer dans la machine télégraphique pour envoyer un télégramme. Pas plus que le vent n'a besoin d'entrer dans la feuille pour la soulever. Dans les communications de ce genre, *les désincarnés* (je n'emploie pas le mot esprits, car il y en a beaucoup qui ne le sont guère) se trouvent souvent loin de vous, et vous télégraphient par vibrations de la matière astrale.

Pour en revenir aux critiques de M. Faguet, ce dernier nous parle en termes émus de l'ancien spiritualisme qui est, dit-il, une doctrine très noble. Soit, mais je l'avoue franchement, ce *spi-*

ritualisme philosophique et métaphysique n'a jamais convaincu personne que d'une chose, sa parfaite inutilité, *et son impuissance à nous prouver la moindre vérité concernant l'Au-delà.* Le spiritualisme de ce genre se compose de dissertations plus ou moins ingénieuses, mais éminemment creuses ; *il flotte* toujours dans les nuages et y reste un peu trop. Comme les Bâtons flottants de la fable, de loin c'est quelque chose et de près ce n'est rien. Un de mes amis, spiritualiste pur sang, expliquait à sa fille ce qu'il advenait après la mort. L'âme s'envole, disait-il, d'un air inspiré. — Alors, comme un petit oiseau qui s'échappe de sa cage, lui remarquai-je ironiquement. Quel spiritualisme naïf, et qu'il est loin de la réalité. Saint Paul dit que l'âme n'est jamais entièrement dépourvue de matière, et il parle du *corps spirituel*, enveloppe du corps physique et composé d'une matière plus raffinée et plus subtile.

A ceci, M. Faguet nous dit que les spirites (il les confond toujours avec les psychistes qui sont des spiritualistes indépendants) sont *des spiritualistes profondément matérialistes qui ont besoin du fait qu'on touche, de l'objet qu'on palpe et de chose qu'on photographie. Ils sont les disciples de saint Thomas, etc., etc. C'est un état d'âme aussi matérialiste que possible,* Je trouve la plaisanterie un peu forte. Ce bon saint Thomas, qui s'est fait une si jolie réclame séculaire avec son incrédulité, n'a pu être convaincu qu'en touchant le Christ. Il en est de même des matérialistes de notre temps qui sont à mon avis *les vrais disciples de saint Thomas.* A chaque instant, vous les entendez dire ou écrire : Oui... certainement... c'est très curieux ou très intéressant... mais *je voudrais voir.* L'un même, et non des moindres, ajoutait : *Il me faudrait voir, et encore!* Ça, c'est le super saint Thomas, et je crois bien que ces gens, au siège fait d'avance, ne seront jamais convaincus.

M. Faguet s'imagine-t-il que les matérialistes ou les positivistes seront convaincus autrement que par des preuves tangibles et visibles ?... Jamais de la vie ! ce n'est que poussés dans leurs derniers retranchements qu'ils finiront par se rendre. Quant au spiritualisme pur qu'on leur opposait autrefois, ils n'en ont cure et en rient même volontiers. Presque tous ces savants que j'ai cités dans mon livre étaient des matérialistes plus ou

moins incrédules, mais, devant la netteté des effets et la réalité des faits, ils ont trouvé leur chemin de Damas. — C'est la grâce que je souhaite à M. Faguet, tout en le remerciant de la bonne opinion qu'il a émise sur mon étude des phénomènes psychiques.

A. Erny.

DE DIVERS CAS DE TÉLÉPATHIE[1]

Le fait suivant est historique. Calpurnia, l'épouse de Jules César, le vit, dans la nuit précédant son assassinat, tout sanglant, le corps transpercé, expirant dans ses bras. Très émue, elle l'informa de sa vision et le conjura de ne pas sortir ce jour-là. Mais il la plaisanta de sa frayeur, et de peur qu'on crût qu'il attachait quelque importance aux rêves d'une femme, il s'en alla au Sénat, où il fut poignardé par ses assassins.

Le fait suivant est aussi historique : Lincoln, le président des États-Unis, rêva, dans la nuit précédant son meurtre, qu'il descendait l'escalier et s'aperçut que les murs et l'entrée de la Salle Blanche étaient drapés de noir. Des domestiques en livrée de deuil s'y trouvaient, et, tout troublé, il leur demanda ce qui se passait ; on lui répondit : « Le président vient d'être tué d'un coup de feu à l'Opéra. » Il fut si fortement impressionné de ces paroles qu'il se réveilla sans pouvoir se rendormir. Le lendemain, il avait l'intention de se rendre à l'Opéra. Sa femme le supplia de s'en abstenir, mais il partit et fut tué dans l'Opéra même par le coup de feu de John Wilkes Booth.

Joachim Camerarius, un des plus grands littérateurs et polyhistorien d'Allemagne, ami de Philippe Melanchton, raconte dans la biographie de ce dernier que Guillaume Mas-

1. D'après un article de J. Klinger, *in Sphinx*, 1896.

senus rêva une fois qu'il traversait un fleuve en traîneau, ce qu'il faisait souvent; le traîneau se heurta contre un tronc d'arbre, fut renversé, et il se noya. Il raconta ce rêve à Melanchton en lui faisant une visite et se moqua de la frivolité des rêves; mais le rêve se réalisa le soir même.

Hieronymus Cardanus, le mathématicien bien connu, en même temps médecin, naturaliste et philosophe, se vit une fois, en rêve, dans un très joli jardin et aperçut une jeune fille en robe blanche qu'il entoura de son bras en l'embrassant. Peu de jours après, il rencontra la jeune fille dans la rue, telle qu'il l'avait vue dans son rêve et vêtue de la même robe blanche, il en devint amoureux et l'épousa.

Berhardi, conseiller du Consistoire à Berlin, homme vigoureux et âgé de 51 ans, raconta un jour de l'année 1820, à Fichte le jeune qu'il avait rêve la nuit précédente que des feuilles d'arbres s'envolaient vers lui; il en ramassa une sur laquelle il lut son nom accompagné de ces mots : « Mort le 1er juin 1820 », date peu éloignée. Ce rêve ne lui laissa que peu d'impression et n'en fit aucune sur Fichte. Ce dernier ayant oublié le rêve se rendit quelques jours après chez Berhardi et apprit alors que celui-ci était mort la veille, le 1er juin.

Un autre fait est rapporté par le baron Lazare Hellenbach, tiré de sa propre vie. « J'avais l'intention, écrit-il, de demander la collaboration du directeur de la section de chimie de l'établissement géologique de Vienne, M. Hauer, conseiller des mines, au sujet de quelques recherches que j'avais faites sur les cristaux ou plutôt sur la cristallisation. Je lui en avais parlé incidemment, le laboratoire était près de chez moi et Hauer était connu dans le monde scientifique, — on peut dire de l'Europe entière, — comme spécialiste sur ce sujet. J'avais toujours remis ma visite, mais enfin je me décidai à la faire le lendemain matin. Cette nuit-là même j'ai rêvé que je voyais un homme pâle et défaillant, soutenu sous les bras par deux hommes. Je ne tins aucun compte de ce rêve et je me rendis à l'établissement géologique, mais comme le laboratoire se trouvait dans un autre endroit de la maison les années précédentes, je me suis trompé de porte, et trouvant la vraie porte

barrée, j'ai vu en regardant par une fenêtre à ma portée l'image exacte de mon rêve. On soutenait Hauer qui venait de s'empoisonner avec du cyanure de potassium, et on le transportait dans le vestibule tout à fait comme je l'avais rêvé. »

Le baron Hellenbach ajoute ici les observations suivantes : « Comment moi qui n'ai jamais eu un rêve ou seulement un pressentiment juste, dont la santé est normale et l'impassibilité légendaire parmi mes amis, me suis-je laissé surprendre par un rêve ? Je ne puis l'expliquer que de la manière suivante : si j'étais venu quelques minutes avant, j'aurais pu empêcher sûrement le fait de s'accomplir quant au présent, et, qui sait ? peut-être pour l'avenir, le suicide étant causé par des soucis de famille et de fortune, et ma proposition aurait pu donner à Hauer un nouveau sujet de travail et probablement aussi quelque soulagement matériel. Cette circonstance m'émotionna profondément, je le fus d'autant plus à mesure que je compris toute la perte que j'avais faite, au point de vue de mes idées et de mes projets, et, en pensant que mes essais étaient à jamais perdus, ou au moins pour ma vie.

« Il est bien naturel que cette mort entraînant mes projets m'ait beaucoup impressionné ; et c'est peut-être pour cette raison qu'à mon réveil, ma conscience ait gardé comme un reste de la clairvoyance ou de l'omniscience inconsciente qu'on rencontre dans toutes les personnes très impressionnables. »

Enfin, je mentionnerai encore un fait plus récent ayant trait à la catastrophe de Bavière où, comme on sait, le roi Louis II de Bavière noya son médecin le Dr von Gudden et s'est noyé lui-même dans le lac de Starnberg. Le Dr Charles du Prel raconte à ce sujet, dans sa *Monistischen Seelenlehre*, ce qui suit :

« Quelques jours avant le départ du Dr von Gudden pour Hochenschwangau, près du roi Louis II dont le déplacement pour le château de Berg n'était pas encore décidé, le Dr von Gudden vint déjeuner de mauvaise humeur et raconta à sa femme que toute la nuit il avait été persécuté du rêve qu'il avait fait, où il se battait avec un homme dans l'eau. La veuve du Dr von Gudden a raconté plus tard ce rêve à la députation

de la Société anthropologique de Munich à l'occasion des compliments de condoléances qu'elle recevait des membres de la Société. Le professeur W..., qui était membre de la députation, en fit part à la Société et, comme je tiens le récit d'un des témoins, on peut y croire en toute confiance. »

Voici les observations du Dr du Prel à ce sujet : Il est assez clair que le Dr von Gudden a eu en rêvant une vision très nette, dont la forte impression sur les sens lui en a rendu le souvenir possible après le réveil. Malheureusement, la personne du roi s'est affaiblie en un homme quelconque. Si cet affaiblissement avait été plus effacé et que le souvenir de la vision se fût tout à fait perdu, l'impression sur le sentiment à l'état de veille se serait manifesté comme une frayeur indécise d'un événement incertain dans l'avenir ; mais c'est là justement la caractéristique de la plupart des pressentiments.

Le Dr Charles du Prel raconte aussi de nombreuses expériences qu'il a faites, exclusivement au moyen de la transmission mentale sur ordres, illusions et hallucinations hypnotiques.

Dernièrement, en 1893, le professeur von Krafft-Ebing, de Vienne, a fait lui-même les mêmes expériences avec Mlle Clémentine G... à la Société de psychiâtrie. Elles sont particulièrement intéressantes parce que les trois différents états de connaissance, c'est-à-dire : l'état de veille normal, l'état de veille hypnotique et l'état de sommeil hypnotique se sont manifestés nettement séparés. Mlle Clémentine G... ayant été mise en état de sommeil hypnotique le professeur von Krafft-Ebing ne lui donna qu'un seul ordre, celui d'être ce qu'il voudrait qu'elle fût. Après avoir été réveillée, la jeune fille se trouvait à l'état normal de veille, ce qui fut contrôlé par les questions suivantes :

A la demande de son âge, Mlle Clémentine G... répond au juste qu'elle a trente-trois ans. « Non, tu as sept ans », reprend le professeur von Krafft-Ebing. Mlle G... proteste en souriant. « Oui, tu as sept ans », répète le professeur. — Alors le changement étrange se produit, l'ordre qu'elle avait reçu pendant son sommeil hypnotique d'être ce que voudrait le professeur

Krafft-Ebing se manifeste, comme posthypnotique, l'état de veille hypnotique commence ; à partir de ce moment Mlle Clémentine G... se conduit comme une enfant de sept ans, elle joue, se rappelle ses amies de ce temps-là, etc. Par un nouvel ordre. Mlle G... est transportée à l'âge de quinze ans, et après à celui de dix-neuf ans : sa conduite se rapporte toujours à ces âges différents et d'une façon tellement naturelle, que l'actrice la plus parfaite n'aurait pas rendu son rôle d'une façon plus exacte. Après avoir été mise de nouveau en état de sommeil hypnotique, Mlle G... répond encore à la demande de son âge : « Juste trente-trois ans. »

Réveillée elle ne se rappelle rien de ces expériences, elle est en état de veille normale.

Peu de temps après, le professeur von Krafft-Ebing a fait des expériences avec la même dame dans un cercle particulier composé de 28 médecins. Là, on lui suggère entre autres choses, pendant l'hypnose, qu'à son réveil elle ne trouverait plus personne dans la salle que le professeur von Krafft-Ebing et un autre monsieur ; et de fait, après son réveil, elle ne voit que ces deux-là, tandis que les 27 autres personnes avaient disparu pour elle, et elle ne pouvait pas comprendre comment les objets que ces derniers lui tendaient pouvaient planer dans l'air. Les récits de ces deux expériences ont paru dans la *Deutsche Zeitung* des 15 et 16 juin, 15 juillet, 4 août et 15 octobre 1893, ainsi que dans la revue mensuelle *Sphinx*, t. XVII, p. 115 et suivantes et 197 et suivantes.

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE

Les effluves odiques, conférences faites en 1866, par le baron de Reichenbach à l'Académie I. et R. des Sciences de Vienne, précédées d'une notice historique sur les effets mécaniques de l'od, par ALBERT DE ROCHAS. 1 vol. in-8, Ernest Flammarion, éditeur, 26, rue Racine, Paris.

Recueil de documents relatifs à la lévitation du corps humain, par ALBERT DE ROCHAS, P. G. Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

L'évolution animique. Essai de psychologie physiologique suivant le spiritisme, par GABRIEL DELANNE, Chamuel, éditeur, 5, rue de Savoie, Paris.

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

DOCUMENTS ORIGINAUX

EXPÉRIENCES

DE

TRANSMISSIONS MENTALES

AVEC M. LAURIOL (LAURI-ALI)

PAR A. GOUPIL

Dans les *Annales des Sciences physiques* (n° 4, année 1894), j'ai publié une séance expérimentale faite à Sousse (Tunisie) avec Lauri-Ali, de son vrai nom Lauriol, et j'ai émis l'avis que les diverses théories explicatives de transmission de pensée étaient justifiées par les faits, savoir, d'une part, indications données involontairement dans certains cas par l'expérimentateur; d'autre part, réelle faculté sensitive de Lauriol, c'est-à-dire du sujet. Toutefois, le temps m'ayant fait défaut, je n'ai pu expérimenter suffisamment pour bien préciser s'il y avait, à proprement parler, transmission de pensée.

M. Lauriol étant venu à Limoges dans le courant du mois de février dernier, je proposai à quelques personnes, aptes à des expériences scientifiques et s'intéressant aux phénomènes psychiques, de procéder à une série d'expériences.

Lauriol donnait des séances de prestidigitation dans les cafés; lorsque je le revis je ne me fis pas connaître, et je ne lui dis pas que j'avais opéré avec lui six années auparavant,

mais je l'appelai pour lui dire que je le retenais pour ses essais de transmission mentale. « Ah! me dit-il vous verrez là quelque chose de curieux! Puis m'examinant, il ajouta : « Il me semble vous connaître, monsieur. Vous avez la voix d'un ingénieur que j'ai vu autrefois et qui travaillait au port de Constantinople ». Il ne se trompait que de ville, je faisais une jetée à Sousse. Cependant je ne lui dis pas l'avoir connu parce que je ne voulais pas réveiller en lui le souvenir de l'expérience faite à Sousse et que je voulais recommencer.

Lauriol opère comme suit :

1° Il a les yeux bandés.

2° Il n'impose aucun programme. Chaque personne qui veut essayer compose son programme elle-même et ne le communique à personne si elle le croit nécessaire; si elle veut prouver que le programme qu'elle se propose de faire exécuter à Lauriol est bien celui qu'elle a pensé, elle le communique préalablement à des tiers.

3° Lauriol ne pose pas de questions et recommande au penseur de ne donner aucune indication verbale.

4° L'opération s'exécute de deux manières :

Soit avec contact, soit sans contact.

Si l'opération s'exécute par contact, Lauriol saisit dans sa main droite l'index de la main gauche du penseur; si elle a lieu sans contact, le penseur suit simplement, à un pas de distance, Lauriol, qui généralement part de l'avant et tourne le dos au penseur.

Il est manifeste pour tous les spectateurs qu'aucun truc ne peut servir à l'opération.

PREMIÈRE SÉRIE D'EXPÉRIENCES.

1re Expérience. — Avec moi et par contact.

Même programme que celui que je fis réaliser à Sousse : *Prendre une soucoupe sur une table par moi désignée mentalement et la briser à terre.*

J'ai préalablement communiqué ce programme à MM. Saillard et Rumel, mes co-expérimentateurs.

Rapidement Lauriol *m'entraîne* vers la table; il tâtonne,

saisit un verre, le repose; puis un porte-allumettes, le repose; il hésite et passe sa main sur ma tête; il serre les dents; il reporte la main sur la table et trouve un tas de soucoupes; je veux qu'il prenne celle du dessus, il les prend une à une, les repose et retient l'avant-dernière; je veux qu'il revienne à la première, il hésite; alors je veux qu'il conserve celle qu'il a en main; il la retire en dehors de la table : je veux qu'il la brise.

— Ah non ! dit-il, on m'a fait briser une fois une bouteille de chartreuse que j'ai dû payer; vous voulez que je la brise n'est-ce pas?

Je ne réponds rien, il la pose à terre.

Je n'ai pas, comme dans la même expérience à Sousse, donné d'indications tactiles.

Certains critiques ont prétendu que dans ces sortes d'expériences le penseur chuchote.

Il est possible que certaines personnes chuchotent lorsqu'elles veulent faire exécuter leurs ordres, mais ce ne sont assurément que celles qui ont l'habitude de respirer la bouche entr'ouverte ou qui ne sont pas maîtresses d'elles-mêmes. Or je ne chuchote jamais et je ne porte pas mes regards sur l'objet désigné.

2e Expérience. — Avec M. Saillard, par contact.

Programme arrêté par lui et confié à moi seul :

Aller derrière le comptoir, enlever un feuillet de l'éphéméride qui est accroché au mur en un point élevé.

Lauriol saisit le doigt de M. Saillard, puis, rapidement, part de l'avant, parcourt 8 mètres et arrive au comptoir; la main gauche étendue en avant; il tâtonne un peu sur le bord du comptoir et porte la main sur la tête de M. Saillard; il fait le tour du comptoir, tire par le bras un individu qui obstrue le passage, puis, sans hésitation, gravit la marche du comptoir, lève le bras, porte la main sur l'éphéméride et arrache vivement un feuillet.

3e Expérience. — Avec M. Rumel, entrepreneur, par contact.

Programme arrêté entre M. Rumel et moi :

Aller à une chaise placée près du poêle monter debout sur cette chaire et se moucher.

Lauriol entraîne M. Rumel dans une direction différente et circule autour du billard.

Pendant ce temps, un spectateur qui ne connaît pas le programme prend possession de la chaise désignée; Lauriol y arrive bientôt; M. Rumel est impassible; Lauriol hésite, tâtonne, place sa main sur la tête du penseur, saisit brusquement l'individu assis sur la chaise et la lui fait abandonner; il monte dessus.

Il hésite, s'agenouille sur la chaise, se relève, redescend, remonte.

— Pensez-vous bien à ce que je dois faire? demande-t-il.

— Oui, dit M. Rumel.

— Pensez en détaillant, comme vous feriez avec un aveugle.

Lauriol sort aussitôt son mouchoir et se mouche.

M. Rumel dit alors qu'il pensait « *mouchez-vous* » sans penser d'abord à faire prendre le mouchoir.

4e Expérience. — Avec moi, par contact.

Je reprends le programme d'un autre expérimentateur avec qui Lauriol vient d'échouer.

Aller au billard, y prendre la sonnette, sonner trois fois.

Lauriol me conduit au billard, tâtonne, enfin il prend la sonnette, hésite, puis sonne une fois.

Je reste immobile. Aussitôt il sonne trois fois de suite, très rapidement.

5e Expérience. — Avec une personne de la ville, *sans contact*.

Programme fixé par Lauriol :

Prendre un cheveu à quelqu'un, l'envelopper, le cacher.

Lauriol trouvera le cheveu, puis son propriétaire et le replacera au point où il aura été arraché.

Réalisé après quelques hésitations pour trouver le point du crâne d'où le cheveu fut extrait.

DEUXIÈME SÉRIE D'EXPÉRIENCES.

Ces expériences eurent lieu en réunion privée, dans une grande salle servant de dépôt de meubles; nous étions une quinzaine de personnes dont quelques dames.

Lauriol a les yeux bandés avec une serviette de la maison.

1re EXPÉRIENCE. — Avec M. Saillard, par contact.

Échec complet, M. Saillard déclare ne pouvoir en ce moment concentrer sa volonté.

2e EXPÉRIENCE. — Avec M. Rumel, par contact.

Programme convenu entre M. Rumel et M. Saillard.

Lauriol prendra à M. Rumel son porte-monnaie dans la poche gauche de son gilet, l'ouvrira, y prendra une pièce de 10 centimes au millésime de 1854, me l'apportera, me la mettra dans la main, me dira de constater le millésime, me la reprendra et la portera sur la table.

Opération faite rapidement; je constate que la pièce est au millésime de 1857; comme j'ignore le programme, je ne fais aucune objection. (Il y avait dans le porte-monnaie de l'or, de l'argent et diverses pièces de billon.) Après avoir posé la pièce sur la table, Lauriol, sans vérifier le millésime, demande du papier, il trace dessus les 9 chiffres sans ordre et me prie de penser un à un les chiffres du millésime, puis il se rebande les yeux. Lauriol tient le crayon en l'air et le descend successivement sur les chiffres 1, 8, 5, 4. Or, pour ce dernier chiffre, je voulais 7. C'est alors que je fis constater que le millésime était 1857. M. Saillard dit alors qu'il croyait que c'était la pièce au millésime de 1857 qui devait être choisie, et M. Rumel dit avoir suggéré à Lauriol de prendre celle de 1854. Lauriol a donc dû prendre celle de 1857 tout en croyant prendre celle de 1854; cette anomalie est assez bizarre.

3e EXPÉRIENCE. — Avec moi, par contact.

Programme : *Lauriol doit exécuter un dessin pensé par moi.*

Je constatai que Lauriol traçait, à une échelle environ dix fois

plus grande, le dessin que je traçais, *volontairement du reste* dans l'espace avec le doigt qu'il tenait dans sa main, et je vis qu'il ne réussirait pas sans cette indication, il agissait donc dans ce cas comme un pantographe.

4e Expérience. — Avec Mme Delabarre, par contact.

Programme convenu avec M. Saillard.

Prendre un crayon placé sur l'oreille droite d'un des assistants, un morceau de papier dans la poche d'une autre personne, venir s'asseoir à la table, partager le papier en deux, écrire dessus : « Limoge » sans s.

Toute la première partie du programme est bien exécutée, mais Lauriol déchire le papier avec ses dents; il essaie d'écrire, mais il ne fait que des barbouillages. Mme Delabarre déclare alors qu'elle a pensé : *Déchirez*, au lieu de *Partagez*.

5e Expérience. — Avec M. Parent, sans contact.

Programme de M. Parent :

Aller prendre la main de *Mme L...*

Bien exécuté, sans hésitation.

TROISIÈME SÉRIE D'EXPÉRIENCES.

Elles ont lieu dans un café.

1re Expérience. — Faite par M. Lebat et moi, *sans contact.*

Programme convenu entre nous deux.

Aller à une table où deux cigares sont dans un pot, en prendre un, prendre une allumette dans le porte-allumette, allumer le cigare.

Expérience réussie, mais après bien des tâtonnements.

Nous avons alors pensé que nos ordres, n'étant pas iden tiques, produisaient une confusion.

Ainsi lorsque Lauriol tenait les deux cigares et ne savait qu'en faire, M. Lebat pensait (m'a-t-il dit après l'expérience): « *Ce n'est pas cela* » ; et moi je pensais :

Prenez les allumettes.

2e Expérience. — Avec moi, *sans contact.*

Programme non communiqué à des tiers:

Aller à un angle de la salle, y prendre une canne, aller près

d'une petite tente dressée près de la porte, poser la canne en travers sur la croix de Saint-André qui supporte le toit de la tente. (Cette croix était à 2 mètres de hauteur.) Lauriol part devant moi, je le suis ; il va d'abord à droite alors qu'il doit aller à gauche ; je pense : *Arrêtez!* Il s'arrête. Je pense : *A gauche!* Il va à gauche et gagne le coin désiré ; il tâtonne et trouve un pardessus, qu'il saisit. « *Ce n'est pas cela* », pensai-je ; il repose le pardessus, puis rencontre la canne et s'en empare ; il la retourne bout pour bout. — « *Voilà*, dit-il, l'objet avec lequel je dois faire quelque chose ; pensez bien à ce que je dois faire ! » Je pense ; il se dirige vers la porte et s'arrête à la tente ; il hésite un instant et tient la canne en l'air ; il est visible qu'il sait que cette canne doit être portée en haut quelque part. Brusquement il se décide et la pose sur la croix de Saint-André, et aussitôt il se débande les yeux comme un ho mme convaincu qu'il a achevé le programe.

3e Expérience. — Avec M. Saillard, *par contact.*

Programme convenu entre M. Saillard et moi :

Aller prendre un journal sur une des tables du café, venir mettre ce journal dans le poêle.

Parfaitement exécuté sans longs tâtonnements.

4e Expérience. — *Par contact*, avec une autre personne de la ville.

Aller près d'une dame qui tient un petit paquet sous son manteau, prendre, le paquet, le défaire et, parmi divers objets qu'il renferme, prendre un saucisson.

Exécuté rapidement, sans hésitation. Enfin diverses autres expériences avec ou sans contact ont été bien réalisées.

Le présent Rapport,

Signé par nous :

Goupil,	Saillard,	Rumel.
Ingénieur.	Électricien.	Entrepreneur.

Les programmes qui viennent d'être indiqués sont assez compliqués, comme on le voit, pour infirmer certaines théories explicatives s'adaptant à des actes beaucoup plus simples

et dont la réalisation résulte d'indications tactiles et de déductions.

On a donné bien des explications du phénomène de *lecture de pensée*. J'ai dit dans mon ouvrage intitulé *Pour et Contre*, à propos des phénomènes spirites, que toutes les théories formulées sont justifiées par des cas et que tout le monde pourrait avoir raison; j'en dirai autant des théories relatives aux transmissions mentales. Le sensitif éprouve des difficultés plus ou moins grandes à subir l'influence mentale du penseur, il est naturel qu'il cherche à se guider sur tous les indices que les circonstances et le penseur peuvent lui livrer. Si le sensitif a un bandeau truqué, il cherchera à saisir la direction des yeux du penseur, présumant que celui-ci regardera le point où l'action doit être portée; s'il y a contact, il s'inspirera de tous les mouvements instinctifs qui, chez un penseur très impulsif, le portent à lever le bras si le point d'action est élevé, à l'abaisser si ce point est en bas, etc. Du reste, les opérateurs tant soit peu observateurs ont rapidement l'intuition de toutes ces ficelles que certains critiques ont citées comme des trouvailles.

Lauriol ne porte jamais le regard (en supposant qu'il voie à travers son bandeau) sur le penseur; il marche en avant, l'entraînant à sa remorque s'il lui tient l'index; le bras gauche étendu, il tâte dans l'espace, lâche souvent le penseur pour chercher dans les vêtements où ailleurs avec ses deux mains.

Donc il faut chercher autre chose de plus que ces simples déductions résultant des observations que peut faire le sensitif. On voit qu'il y a bien transmission mentale, et l'on se rend manifestement compte qu'elle surgit comme par éclairs.

Par *lecture de pensée*, bien des personnes comprennent que le sensitif saisit des *paroles pensées*, bien que ce phénomène, existe, il n'est pas celui produit par Lauriol, ou il ne le réussit que rarement. Lauriol saisit le *désir*, quelle que soit la langue dans laquelle la pensée puisse l'exprimer; il le saisirait s'il était exprimé par un sauvage n'ayant aucun langage.

On peut donc assimiler cette sorte de transmission à celle

qui subsiste entre deux appareils électro-magnétiques dont l'un sensibilise l'autre à distance, soit sans fil de communication (cas sans contact), soit avec communication (cas avec contact). Le « *cérébral* » du penseur émet dans l'espace un travail de vibrations qui actionne le « *cérébral* » du sensitif, et comme il y a déperdition, l'idée reçue par ce dernier est moins vive que celle du penseur. Il faut donc que le penseur s'applique à ne porter qu'une seule idée simple à la fois, et fractionne le programme de façon à ne pas porter dans le cerveau du sensitif des images complexes qui, étant trop faibles, s'embrouillent en se superposant. Lauriol doit-il aller en un lieu déterminé pour y prendre un objet et faire telle chose avec cet objet? Le premier doit d'abord ne penser qu'au lieu indiqué ; si Lauriol prend une fausse direction, il faut penser vivement : « Non, ce n'est pas cela! arrêtez » ! et, bien qu'il vous tourne le dos et ne vous touche pas, vous constatez de suite l'influence de votre ordre.

Arrivé au lieu voulu, Lauriol tâtonne-t-il et saisit-il un objet autre que celui désigné; si vous restez *impassible mentalement* ou indifférent, il tâtonnera indéfiniment; il faut penser « *Ce n'est pas cela* », et, dès qu'il touche l'objet, penser que c'est là ce qu'il doit faire, et vous verrez de suite qu'il agira avec décision.

Si, tout en lui donnant l'ordre mental, vous avez une arrière-pensée de le mettre en défaut et le désir qu'il ne réussisse pas, cette restriction fait que l'émission mentale ne se produit pas. Et cette remarque s'applique à tous autres ordres de phénomènes psychiques : séances spiritiques, investigations de phénomènes de maisons hantées, etc., etc.

Ce n'est donc pas Lauriol qui va, malgré vous, ou avec votre consentement, chercher dans votre *cérébral* ce que vous pensez. C'est vous qui, par une volonté combinée avec la sienne, établissez la relation harmonique qui produit le *phenomène télépathique* (véritable terme applicable à ce genre de phénomème) ; si vous êtes psychique à extériorisation, votre action sera plus intense, l'image plus fidèle et la mentalité de Lauriol pourra être assez sensibilisée pour qu'il puisse alors saisir la *parole pensée* ; mais c'est l'exception.

Il est des personnes qui sont réfractaires, par suite des dispositions physico-psychiques particulières, et qui, crédules ou sceptiques, ne peuvent rien faire exécuter [1].

Enfin, comme vieil expérimentateur du phénomène de *table parlante*, j'ajouterai que les expériences de transmissions mentales faites avec l'esprit qui est censé faire fonctionner la table par coups frappés pour répondre à vos questions par un code de signaux, offrent les mêmes anomalies que celles qu'on trouve dans les expériences faites avec Lauriol, soit que le penseur soit en contact avec la table, soit qu'il s'en trouve éloigné; les réussites sont beaucoup plus rares sans contact et paraissent dépendre principalement de la nature physico-psychique du médium.

A. Goupil.

1. Je recommanderai aux lecteurs un petit ouvrage très bien fait duquel j'ai pris connaissance depuis ces expériences, il les corrobore entièrement; c'est le livre de M. Clément: 20 centimes, A. L. Guyot, éditeur, rue Paul Lelong, 12, Paris.

CONFÉRENCE DU PROFESSEUR OLIVER LODGE

A

L'ALLIANCE SPIRITUALISTE DE LONDRES [1]

29 MARS 1897

On m'a demandé de venir vous voir ce soir, quoique je sois un peu profane et que je ne sois pas un spiritualiste.

J'apprécie la courtoisie de cette demande et je suppose que c'est bien intentionnellement que vous désirez entendre quelquefois ceux qui ne sont pas membres de votre Société et qu'il ne vous déplait pas qu'ils expriment des opinions nécessairement différentes des vôtres.

En même temps je considère que vous êtes comme une sorte de famille qui prospère et que vous n'êtes pas inquiétés par la présence de personnes hostiles. Je ne suis pas une personne hostile, si je l'étais je n'aurais pas consenti à venir. Mais bien au contraire, dans le cours des recherches scientifiques où je me suis spécialisé, je me suis trouvé en présence de faits qui vous sont familiers depuis longtemps, mais qui sont tout à fait inconnus à la science orthodoxe. Certains savants, naturellement, les ont connus, tels que Auguste de Morgan, Alfred Russell Wallace et William Crookes. Mais pour la grande masse des savants d'aujourd'hui, ils sont inconnus et dans les sociétés de la science orthodoxe ils ne sont pas mentionnés.

Je n'ai aucunement la prétention de connaitre des faits,

1. Traduit du journal *Light* par Marcel Mangin.

provenant de source directe, semblables à ceux du Dr Wallace ou de M. Crookes, mais j'en sais qui ne sont pas encore reconnus par la science et qui vous sont cependant familiers. Aussi ai-je cru ne pas devoir me tenir à l'écart quand on m'a demandé de venir ici pour vous parler; je me suis dit que je viendrais et confesserais que sur certains points déterminés votre Société marche en avant de la nôtre et que vous avez quelque chose de clair et de net à nous apprendre.

J'irai même plus loin. Je suis arrivé peu à peu à la conviction que ces faits que vous connaissez et qui ne sont connus que de quelques-uns d'entre nous ne sont pas seulement des faits d'un intérêt ordinaire, comme la constitution du soleil ou la distance des étoiles, ou la nature de la lumière, ou l'âge de la terre, ou l'origine des espèces, mais qu'ils sont des faits à qui, bien probablement, l'on trouvera un intérêt unique pour l'humanité, puisqu'il paraissent vraisemblablement jeter quelque lumière, non pas, il est vrai, sur le passé ou le futur du genre humain, mais sur la destinée de l'homme et sur la possibilité de son existence en dehors de cette planète ou de toute autre planète.

Je dis qu'ils paraissent vraisemblablement jeter de la lumière sur ces questions, et peut-être repoussez-vous avec impatience cette expression dubitative. Vous me permettrez pourtant, je l'espère, de procéder avec précaution et de soutenir que les déductions tirés des faits ne sont pas du tout aussi certaines ni aussi bien établies que les faits eux-mêmes. Dans le commencement d'une science les hypothèses sont souvent utiles mais jusqu'à ce qu'elles soient développées en théories solides et lumineuses, elles ne possèdent aucune autorité, aucun poids.

S'il me fallait vous lire une étude scientifique sur les faits, je pourrais être ou ne pas être compétent pour bien établir un cas; mais s'il me fallait vous lire une étude sur la signification de ces faits et sur leurs conséquences, je sais fort bien que là je suis incompétent. Je ne peux parler qu'en mon nom. La conviction qui, comme je l'ai dit, s'est installée en mon esprit que ces faits ont une signification importante est une conviction subjective. Je ne pourrais l'exprimer d'une

façon arrêtée et concluante. C'est plutôt une question de probabilité que de certitude ; aussi, bien que ma croyance soit fixée sur ce point, et fixée avec une certaine force, je n'aurai aucun reproche à faire à une autre personne pour qui les mêmes faits se présenteraient sous un autre aspect et qui serait conduite à d'autres conclusions.

Maintenant, le nom même de votre Société montre que vous n'avez aucun doute sur le sens général des faits que vous recueillez; vous pouvez différer sur les détails. — C'est à espérer, car autrement ce serait un état de stagnation complète qui n'amènerait pas du tout la croissance saine ni le progrès de vos connaissances. — Mais d'une manière générale vous avez tous adopté l'hypothèse spiritualiste, et peut-être ne voyez-vous pas sans impatience les autres se refuser à adopter cette hypothèse avec la même facilité et le même enthousiasme.

Pardonnez-moi si je me sers du mot hypothèse mais vous admettrez bien qu'il y a là plutôt une déduction des faits qu'un fait; et, à moins qu'on ne puisse prouver que c'est la seule et unique déduction possible, tant que ce ne sera que la déduction la plus probable, on ne pourra y voir une théorie établie, comme par exemple la théorie cinétique du gaz ou la théorie électro-magnétique de la lumière.

Vous avez adopté l'hypothèse spiritualiste si sérieusement et depuis si longtemps que vous ne vous rendez pas compte des difficultés qu'elles présentent aux esprits restés en dehors de votre doctrine. Dans le cas où cela pourrait vous intéresser, je puis mentionner quelques-unes de ces difficultés. C'est De Morgan, je crois, qui a parlé de cette hypothèse comme « suffisante mais terriblement difficile ». Plein de déférence, je me permets cependant de douter de cette complète suffisance, à moins que, naturellement, elle soit présentée sous quelque forme plus élaborée et plus épurée que celle que je rencontre habituellement dans la littérature courante de ses partisans.

Considérons, par exemple, quelque fait simple et fondamental. C'est un fait que, dans certaines conditions, que nous n'avons pas encore étudiées à fond ni réduites à l'essentiel,

il est possible à un morceau de matière de changer de place d'une manière inaccoutumée sans l'intervention ordinaire et normale d'une des personnnes présentes. Un sauvage qui voit pour la première fois une locomotive ou une aiguille aimantée ou un corps électrisé se comporter ainsi pourrait exprimer (ou même exprime, nous le savons positivement), l'opinion que ce fait est dû à l'action d'un esprit ; et il entend par là, je m'imagine, un être vivant et actif, habitant l'espace mais invisible, intangible, et ne pouvant être connu directement par nos sens ordinaires. Cet être peut n'avoir pas été incarné sur cette terre, tout ce qui est essentiel est qu'il exerce quelque activité spirituelle ou mentale analogue à votre activité spirituelle et mentale mais non associée avec un corps matériel.

A priori on ne peut rien dire de bien net contre l'hypothèse que des entités vivantes actives et conscientes habitent l'espace, car, si obscurs et mystérieux que soient les phénomènes de la vie, nous savons bien cependant qu'une multitude d'êtres vivants habitent la surface d'au moins une de ces masses de matière qui flottent dans l'espace; et nous savons aussi qu'on n'a pas encore pu obtenir de la vie en combinant les formes de matière dont nous disposons sur cette terre. De sorte que l'hypothèse qu'elle vient du dehors et existe en plus grandes quantités dans l'espace que sur les masses planétaires, n'est pas une hypothèse injusticiable, d'une fausseté évidente.

Mais supposons la chose accordée; la seule idée que nous puissions nous former de l'action et des facultés des « esprits » (comme je les appellerai pour aller plus vite), doit venir de notre connaissance des actions et des facultés de la partie de nous-mêmes la moins matérielle ; et une des choses que nous avons apprises à ce sujet c'est que nous sommes incapables de mouvoir des objets sans quelque espèce de contact matériel ou éthéré. De sorte qu'en procédant graduellement et raisonnablement, sans faire de sauts au hasard, il nous faut supposer que les esprits ont généralement besoin d'un agent matériel pour obtenir des résultats matériels.

Mais cela, sans doute, les partisans de l'hypothèse en ques-

tion nous l'accorderont ; et ainsi ces êtres hypothétiques ne sont pas purement et entièrement spirituels, mais ils ont, sous une forme rudimentaire ou « résiduelle » une puissance d'action sur la matière parente de celle que nous possédons. On peut trouver que la faculté de faire mouvoir la matière est une faculté peu importante; mais, si l'on y fait attention, on remarquera que c'est à cela que se bornent nos pouvoirs matériels. Le seul résultat que nous pouvons obtenir sur la matière, c'est de la déplacer, et de placer ses parties dans des positions telles que des actions réciproques mécaniques, chimiques ou électriques puissent avoir lieu. De même pour des êtres sans corps il nous faut supposer qu'ils auraient la même sorte de pouvoir mécanique que nous, bien que nous possédions un mécanisme spécialement construit dans ce but, que nous appelons notre corps et qui est le véritable *médium* entre l'esprit et la matière.

Ainsi nous nous trouvons en présence de cette double hypothèse — d'abord qu'il existe des êtres semblables: et ensuite qu'ils peuvent, s'ils le veulent, mouvoir des objets matériels et intervenir dans le cours de notre existence, comme nous intervenons, par exemple, dans l'existence du poisson de mer. Survient alors cette question : comment se fait-il donc que la race humaine n'ait pas pleine connaissance de cette action, — pourquoi n'est-ce pas un fait d'expérience ordinaire? Pourquoi la grande majorité des gens vit-elle, pourquoi d'innombrables expérimentateurs font-ils de délicates expériences sans voir la plus légère trace d'un phénomène qu'on ne pourrait s'empêcher d'attribuer à une intervention spirituelle ? Comment se fait-il que rien ne se produise sans la présence d'une personne dans un état anormal ?

Si la présence d'une certaine espèce de personne est nécessaire et suffisante pour la production d'une certaine classe de phénomènes, il n'est pas absurde de poser comme hypothèse fondamentale que les phénomènes ont pour cause cette personne, d'une manière ou d'une autre, — et que cette personne, quoique appelée médium, peut en réalité être toujours l'agent de mauvaise foi, mais l'agent inconscient, ou agissant d'une manière inexpliquée et inconnue à lui-même aussi bien

qu'à nous. Comment digérons-nous notre nourriture, comment effectuons-nous nos sécrétions, comment fournissons-nous du sang en quantité suffisante au cerveau et aux autres parties du corps, comment envoyons-nous des messages le long de nos nerfs, comment en un mot s'exercent toutes les activités ordinaires de notre corps? Toutes ces opérations nous les accomplissons inconsciemment et dans l'ignorance complète de la façon dont elles se produisent. Nous nous servons de nos nerfs et de nos centres nerveux longtemps avant de savoir que nous possédons rien de semblable. Tout homme qui n'est pas un physiologiste est dans une ignorance absolue sur une foule de fonctions qu'il remplit pourtant avec zèle et diligence. Savons-nous si un « médium » n'est pas une personne dont les pouvoirs d'action inconsciente étant plus plus étendus sont à même de mouvoir les objets ou d'acquérir des notions par des procédés qui restent un mystère pour nous tous? C'est là sans doute une forme grossière de l'hypothèse qui, entre les mains d'un philosophe éminent, est devenue l'hypothèse de la subconscience et qu'on ne peut supposer être vue d'un bon œil par tous les vrais spirites.

Mais remarquez que, soit que les phénomènes soient dus aux esprits, soit qu'ils ne le soient pas, il fallait que quelqu'un eût recours aux esprits pour les expliquer.

Il y a trois hypothèses préférées pour expliquer quelque chose d'inusité et de mystérieux : les esprits, l'électricité et la tricherie.

Le chercheur sérieux et à tournure d'esprit religieuse opine pour les esprits.

Le spectateur de passage et insouciant n'a pas d'opinion bien particulière et répond : électricité.

Enfin celui qui a une éducation scientifique, des principes et du bon sens pense quelquefois et dit toujours : c'est de la tricherie.

Quelques chercheurs attentifs et sérieux ont suivi une quatrième voie, et tout en ne rejetant pas du tout la possibilité de la première et de la troisième conjoncture, ils essaient de voir si les possibilités non étudiées encore et à peine connues des facultés humaines manifestées par quelques rares individus,

quelquefois sous la forme de génie et d'inspiration, quelquefois sous la forme de folie et de maladies, quelquefois dans un état de « transe », quelquefois dans l'état d'hypnose, ou bien dans le sommeil naturel, ou dans l'état normal ne peuvent pas, par quelque moyen à chercher, être étendues et arriver à comprendre aussi ces autres phénomènes singuliers et plus matériels.

Vous, vous ne le pensez pas. Et peut-être finalement aurez-vous raison. Mais l'effort est à tenter. Si nous n'essayions pas de nous servir d'une hypothèse pour tout ce à quoi elle est bonne, nous ne séparerions jamais le bien du mauvais, le faux du vrai. Nous aurions autour de nous comme une litière d'hypothèses, et nous resterions là, n'osant en vérifier quelques-unes de peur d'éveiller les susceptibilités de ceux qui en ont adopté d'autres.

Revenons maintenant à la question que je soulevais tout à l'heure, c'est-à-dire à la question de savoir comment, si les esprits peuvent agir sur les objets qui nous entourent, l'espèce humaine tout entière n'est pas fixée sur ce point; pourquoi est-il si rare qu'on le soit? Tout à l'heure, je rapprochais cet état de choses de nos rapports avec des êtres vivants, nos voisins, avec les poissons par exemple : et comme réponse à la question je disais qu'en supposant les poissons intelligents et communicatifs, il se pourrait bien qu'ils fussent encore incrédules sur l'existence de la race humaine.

Quelques-uns de ceux qui vivent près de la surface croiraient à des légendes sur l'existence et l'activité des hommes, et ceux qui vivent près du rivage seraient fortement convaincus de leur réalité; mais presque tous ceux qui habitent les profondeurs de la mer pourraient être tranquillement inconscients et profondément sceptiques.

Une réponse de ce genre me semble, en somme, bonne et suffisante, mais il n' en est pas de même pour tout le monde. L'analogie n'est pas un argument irrésistible, et tant que nous n'aurons à offrir au public qu'une démonstration concluante qu'il n'écoute pas, nous n'avons pas le droit de nous plaindre amèrement de cette attitude incrédule. Bien entendu, s'il ferme ses yeux à la vérité, c'est tant pis pour lui;

mais un homme qui conçoit et adopte avec ardeur une vérité nouvelle, ne peut admettre l'indifférence de ses semblables ; il brûle de la leur faire connaître.

Il n'y a pas chez lui de motif sordide ; cela est naturel et instinctif.

Un homme qui a composé un oratorio, ou écrit un grand ouvrage, ou composé un poème, ou reçu une inspiration, ou fait une découverte, a besoin de se débarrasser de son fardeau, à moins que son âme n'ait été desséchée et durcie et qu'à force de réprimer ses sentiments il ne soit arrivé à une glaciale et morbide indifférence. Voilà le grand ressort, ou du moins le seul ressort utile de toutes les vocations, voilà l'explication de l'enthousiasme du prédicateur, de l'opiniâtreté du prophète.

Mais alors ceux qui croient tenir un grand poème, ou une révélation divine, ou une découverte, ne sont pas tous en réalité les gardiens de ces précieuses choses. Quelques-uns sont tout simplement bouffis de vanité et ce n'est que de vent qu'ils accouchent. Par suite d'une longue et amère expérience la race humaine est devenue soupçonneuse et quelquefois elle lapide ses prophètes, ignorant qu'ils sont des prophètes ; tandis que d'autres fois elle porte aux nues ses égoïstes et ses vaniteux, les croyant quelque chose. Pour elle vous avez donc beau vous croire les possesseurs d'une importante vérité cela ne lui suffit pas, trop de fois ceux qui avaient cette même croyance se sont trompés.

Comment alors pouvez-vous vous assurer l'attention des hommes de science qui sont certainement les conducteurs de la race humaine pour ces questions de vérité pure et de faits primordiaux ? Il faut des démonstrations ; il faut des faits, il ne faut pas des explications hypothétiques. L'hypothèse spirite peut être vraie, et, pour ses partisans, elle peut remplacer la religion ou lui être équivalente ; mais pour tous les autres elle ne paraîtra qu'une explication hypothétique d'une série de faits imaginaires. Avant qu'ils écoutent l'explication, il faut qu'ils soient sûrs des faits, et quand ils seront sûrs des faits il pourra y avoir diverses explications apparentes rivales qui lutteront pendant un certain temps jusqu'à ce que sur-

vive finalement la plus convenable qui, nous pouvons en être sûrs, sera la plus vraie.

Ce qui est d'abord nécessaire c'est un fait bien démontré, sans aucun mélange de fiction. C'est étonnant combien une petite trace de fiction dénature toute une collection de faits. Le plus léger soupçon de tricherie ou d'inexactitude dans un rapport est comme un levain dont l'influence s'étend dans l'esprit de l'investigateur, finit par pénétrer dans tout l'ensemble des preuves et produit le dégoût et une répugnance profonde pour ces sujets.

Voilà une cause, je pense même la principale cause, du lent développement de votre sujet considéré comme science. Les démonstrations dépendent de facultés d'individus dans une condition anormale et insolite, et peut-être cet état affaiblit-il leur sens moral, ou peut-être y a-t-il en jeu quelque cause plus subtile ; mais, quelle que soit l'explication, des éléments de mécontentement peuvent se produire à tout moment de la façon la plus décourageante, et la possession d'une preuve vraiment décisive et irréprochable nous semble refusée pour le moment.

Et outre ces risques de fraude inconsciente ou seulement à demi consciente, il y a un autre danger plus diabolique, c'est la présence de gens de mauvaise foi — les véritables et purs incrédules qui, apercevant ce qui leur semble être une collection de fous crédules, se mettent à battre monnaie en exécutant des tours où ils font preuve de la duplicité la plus effrontée et la plus savante. Je m'étonne quelquefois de la patience que l'on montre pour ces renards et de la douceur avec laquelle on les traite. D'après le principe, je suppose, de l'ivraie et du froment, de la difficulté de leur séparation, on leur permet de rester et de tromper les ignorants en toute sécurité, mais ils produisent un effet mortel tout autour d'eux et il me semble qu'on devrait faire un effort quelque coûteux qu'il soit pour extirper cette mauvaise herbe. Je me permettrai de vous demander si, comme société, vous n'êtes pas maintenant quelque peu négligents — plus négligents que ne l'étaient vos pères qui peinaient et souffraient pour la bonne cause. Vos idées ne sont pas acceptées par le monde ;

vous êtes les dépositaires de ces vérités, êtes-vous de fidèles dépositaires, ce n'est pas à moi ni à aucun autre étranger de répondre à cette question. Mais ce n'est pas par la contemplation placide, par un laisser faire nonchalant qu'un progrès peut être obtenu pour faire entrer cette vérité nouvelle dans l'esprit humain.

Votre « Alliance » pourrait, si elle jugeait que cela en valût la peine, imaginer quelque système pratique pour préserver les chercheurs des imposteurs reconnus, et pour empêcher que vous-même on ne vous accuse d'avoir confiance en des personnes qui ne possèdent pas les dons qu'elles prétendent posséder. Je souhaiterais aussi que l'on prît plus de précautions contre la publication de contes apocryphes et mensongers. Il me semble que l'on publie quelquefois comme authentiques des incidents dont les preuves réelles manquent absolument. De quelle sorte de réputation jouirait une société scientifique qui publierait tous les papiers qu'on lui enverrait ! Même n'y aurait-il aucune tentative de tromperie que la masse de matériaux insuffisants et peu solides envoyée chaque année à une société comme la « British Association » est considérable. Il en est de même pour la section météorologique d'un observatoire. Il faut tamiser soigneusement et rejeter une quantité d'ivraie. On dirait, chose étrange, que dans les rapports ou dans les études on n'ait qu'un désir, celui d'agir sur les esprits faibles et les pousser à inventer des phénomènes qui ne sont jamais arrivés ; tandis que l'étonnante vanité des ignorants les pousse continuellement à supposer qu'ils ont découvert la nature de l'électricité, ou la structure de l'éther, ou la solution de quelque autre problème abstrait ou même insoluble. La Société Royale prend encore plus de soin, et chaque mémoire, quelque élevé que soit le rang de son auteur, est soumis à deux arbitres ou à un comité spécial d'experts en cette branche particulière de la science, pour qu'il soit examiné et qu'il soit l'objet d'un rapport avant d'être accepté. Quelquefois sans doute il est malheureusement arrivé que quelque sac de froment a été ainsi par erreur rejeté avec l'ivraie — *errare humanum est* — mais le besoin de précautions et d'examen est si pressant qu'il

faut courir les risques inséparables d'une science imparfaite. Si dans le monde de la science tout à fait orthodoxe et officielle on prend tant de soin, dites-moi, je vous prie, comment il se pourrait qu'une masse de témoignages contenant des anecdotes sans preuves ne reposant que sur l'autorité de Dick, Tom et Harry, et qui n'ont été soumises à aucune espèce d'examen probant ou de recherches vérificatrices, comment il se pourrait qu'une masse de témoignages semblables intéressât des esprits scientifiques? A ceux qui ne sont pas acclimatés, ce régime donne la nausée.

Maintenant, je prétends que si la possibilité d'une certaine classe de faits est acceptée, la publication de certains exemples de ces faits ne doit avoir lieu qu'après un sérieux examen et la réunion de toutes les circonstances possibles qui les vérifieraient. La suppression d'un fait n'est pas une grande perte, pourvu que l'on soit bien sûr que des faits semblables se produisent de temps en temps. La publication d'un exemple apocryphe faite pour l'édification des railleurs fait un mal irréparable, même quand la contre-partie ou la preuve contradictoire est scrupuleusement publiée plus tard. Mais si l'on essaie de supprimer ou de diminuer la preuve contradictoire, alors le mal produit est d'un caractère encore plus sérieux, car ce qui est même mis en question c'est l'honnêteté de personnes du caractère en réalité le plus irréprochable mais d'un jugement en partie défectueux. S'il est possible que des fantômes puissent apparaître ou que des horloges non remontée fassent leur tic-tac, il ne s'ensuit pas que chaque exemple cité de faits semblables soit nécessairement vrai. Même si les fantômes apparaissaient une fois par mois les bonnes gens pourraient cependant prendre des taches de lumière lunaire pour eux et des mineurs (1) de mauvaise foi pourraient encore remonter les horloges en cachette.

Même s'il était certain que, quand une personne exceptionnellement douée est ligotée dans un cabinet, on peut voir aller et venir dans la chambre d'autres formes animées par

(1) Allusion à une histoire où le « faux médium » était un ouvrier mineur.

d'autres intelligences, mais se servant pour la manifestation de l'organisme matériel de la personne ligotée, même si cela était sûrement authentique, il ne s'ensuivrait pas que tous ceux à qui il plaît de faire payer une guinée à la porte pour la démonstration méritent d'être encouragés. Il y a sûrement toutes les chances possibles pour qu'ils ne soient pas sincères. S'ils veulent vivre de ce métier, ils en verront de dures avant d'être acceptés.

A en juger d'après le peu de connaissances que j'ai des phénomènes occultes, on ne les fera pas se produire à un moment donné pour une pièce d'argent donnée. La simple acceptation d'argent n'est pas le symptôme le plus mortel ; c'est le soi-disant contrôle de l'inspiration à un moment spécial et prévu qui me frappe comme la circonstance la plus suspecte. Je ne voudrais dogmatiser contre personne dans ces régions inconnues ; mais je prendrais le soin le plus scrupuleux pour ne rien sanctionner et pour n'accepter aucune espèce de responsabilité ; il pourrait même être bon d'interdire à ces personnes de s'afficher à moins qu'elles aient été minutieusement examinées et qu'elles aient passé devant un comité de personnes raisonnables, compétentes et responsables.

Et bien, dans ces dernières années, il s'est formé une Société à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, non pas comme membre dirigeant, mais comme simple collaborateur, de sorte que je peux en parler sans componction, et il ne faut pas du tout croire que je parle en son nom ; elle n'a pas de représentant, et si elle en avait ce n'est pas moi qu'elle choisirait. Il s'est donc formé, disais-je, une Société, pénétrée des sentiments que je viens d'exprimer et qui, quoique scientifique et philosophique à un haut degré, croit généralement à la possibilité de ces phénomènes que vous regardez comme certains ; elle croit tout au moins à la possibilité de phénomènes inconnus à la science orthodoxe. Elle reconnaît l'importance des précautions infinies et d'une véracité entière et absolue pour pouvoir avancer au milieu de la masse de matériaux accumulés par les précédentes générations. Elle s'est opposée énergiquement à toute espèce d'imposture, et regarde

avec une inflexible sévérité le plus petit manque de probité même chez les personnes douées de véritables facultés. Elle passe au crible chaque anecdote qu'on lui présente, faisant la chasse aux détails avec une ténacité étonnante, jusqu'à ce qu'elle se croie certaine de l'honnêteté du témoignage qu'elle tient de première main. En faisant ainsi, elle peut commettre des erreurs, il peut arriver qu'elle admette comme prouvé un cas dans lequel on découvre par la suite un défaut ; comme aussi elle peut repousser un bon témoignage. Elle ne prétend pas à l'infaillibilité et elle fait du mieux qu'elle peut, elle se donne beaucoup de peine ; et elle est persuadée qu'il vaut mieux rejeter beaucoup de récits d'événements véridiques que d'admettre comme véridique un seul récit de mauvaise foi ou fait sans un soin scrupuleux. Si elle persévère dans cette voie elle se fera forcément écouter du monde scientifique orthodoxe. En réalité, elle crée autour d'elle une atmosphère scientifique et, au bout de quelques années, elle peut être à même de dicter les termes d'une trêve avec d'autres sociétés d'une valeur égale ou d'un même niveau scientifique. Actuellement elle est regardée de travers par vous d'un côté, par la science orthodoxe de l'autre, par vous comme trop sceptique, par la science comme trop crédule. Eh bien, il faut qu'elle supporte cette situation. Elle voit devant elle un chemin bien tracé et elle considère que bien que ses progrès soient longs elle doit à tout prix rendre ce chemin sûr. Mieux vaudrait faire une halte de dix ans et ensuite marcher en avant sûrement que de battre la campagne constamment et fiévreusement et de se trouver dans les marais au milieu des flèches de sauvages.

Mais que nous soyons immortels ou non, nous sommes du moins, dans un sens très pratique, certainement mortels, et pendant une de ces haltes ceux qui sont à la tête de cette Société peuvent disparaître. Je crois qu'il n'y a aucune chance de trouver chez d'autres autant de jugement et de discrétion, et il est bien possible que quelque échec de ce genre attende la Société. Soit, je l'admets. Je suis, pour ma part, incliné à croire, comme une hypothèse au moins soutenable, que le monde est réglé, d'une façon générale, par des forces

supérieures. S'il en est ainsi, nous devons avoir foi en ces puissances supérieures. Si elles décident qu'il n'est pas bon pour la race humaine de recevoir trop rapidement une grande dose de vérités nouvelles, qui sommes-nous pour nous plaindre et pour essayer de nous révolter?

Tous peut-être nous avons espéré l'honneur d'apporter au genre humain quelque nouvelle vérité. Si nous remplissons ce rôle, c'est bien. Sinon, c'est bien aussi. L'éternité est longue, ce n'est pas le temps qui manque. J'ai, il y a deux ans, assisté à des phénomènes qui vous sont familiers. Je me suis empressé d'en rendre compte.

Je ne savais pas que la personne qui était, en quelque manière la cause de ces phénomènes véritables, cherchait à tricher quand ils ne se produisaient pas. Je l'ai appris plus tard. J'aurais dû le savoir avant d'avoir fait mon rapport et d'y consigner tout l'ensemble des faits. J'ai plus d'expérience maintenant: cet essai, cette acceptation provisoire des faits ont été rejetés. Peut-être faudra-t-il attendre un nouvel expérimentateur, d'une plus grande habileté, d'un meilleur jugement, avant que le monde scientifique prête de nouveau l'oreille.

Mais je vous demande, à vous qui êtes déjà familiarisés avec les faits, de ne pas vous figurer que vous avez à cette occasion un prétexte de guerre avec la Société de recherches psychiques. Les preuves sont altérées — voilà tout. Des preuves altérées sont d'une inutilité complète quand on s'adresse au public. La Société doit attendre, son heure n'est pas venue. Mais quelque jour un autre Home peut nous être accordé. J'ose dire qu'il ne lui sera pas fait la même réception qu'au premier. Il y aura bien un M. Crookes pour l'examiner; il y aura bien un Dr Carpenter pour dénaturer l'examen et en médire. Mais j'espère et je crois que cette fois il ne manquera pas non plus de personnages officiels et autorisés pour vouloir bien s'occuper de la chose et obtenir par eux-mêmes une expérience directe sur les faits. S'il n'en était pas ainsi, le monde scientifique qui a la garde des vérités pratiques et matérielles aurait manqué à son devoir. Jusqu'à présent je n'affirme pas qu'il y a manqué. Il a été dangereu-

sement près de le faire du temps de M. Crookes et de Home. Il faut laisser à la postérité le soin de juger, il n'a pas franchi la frontière du camp des chercheurs de vérité, pour entrer dans le camp des fanatiques aveugles ou des obscurants. Mais, pour moi, je n'oserais pas trancher la question. La Société de recherches psychiques n'avait pas encore d'existence. On n'avait pas encore, pendant des années, passé les preuves au crible avec cette longue patience ; il ne s'était pas établi de traditions relativement à la sûreté des preuves. La télépathie, l'automatisme, ces premières étapes, n'avaient pas encore été installées. Les faits étaient bien là, naturellement, ils existaient depuis des siècles, mais ils n'avaient pas été traités avec la patience et le soin nécessaire ; et finalement le grand expérimentateur Faraday avait conclu contre la réalité de certains phénomènes qu'il avait étudiés.

Oui, direz-vous, parlez-nous de Faraday, s'est-il assez trompé, a-t-il assez égaré ses confiants disciples! Eh bien, je ne me sens pas moi-même capable d'approuver entièrement l'attitude de Faraday en ce cas, mais il a examiné certains faits qui étaient présentés comme importants par ceux qui y croyaient, les faits de mouvements de table sous le contact, et il a montré qu'ils pouvaient être dus tous à une action musculaire inconsciente. Je n'avais pas l'esprit tourné de ce côté à cette époque, mais je crois pouvoir dire que les partisans de la nouvelle foi ne s'étaient pas rendu compte de ce que peut produire l'action musculaire inconsciente, de même que plus tard ils n'ont pas su que le cumberlandisme pouvait imiter les phénomènes de télépathie. Maintenant, comme je sais que la télépathie est un fait, je suis prêt à admettre comme une opinion sérieuse que, mêlé avec beaucoup de ce que nous appelons avec assurance lecture par les muscles, ou direction musculaire inconciente, il peut y avoir un élément, quelquefois peut-être un élément important de véritable télépathie. Mais je maintiens que comme preuve de télépathie cela est complètement sans valeur aussi longtemps qu'on n'aura pu exclure la possibilité de toute espèce de direction musculaire c'est-à-dire de direction par un sens quelconque. Plus je suis convaincu de la télépathie, plus je voudrais ardemment écarter

des preuves tout ce qui pourrait même le plus légèrement du monde rester douteux ou indéterminé.

Quand on hésite pour savoir si une chose est vraie ou non et qu'on est forcé de se guider d'après les probabilités, on peut avoir à soumettre son jugement à des preuves non concluantes et à des faits à demi prouvés afin de faire une estimation de la probabilité d'un côté et de l'autre. Mais aussitôt que la preuve est concluante, il n'est plus si facile d'apporter des preuves corroboratives: or toute preuve qui n'est pas corroborative tend à être un obstacle, un embarras. Faraday a découvert le pouvoir de l'action musculaire inconsciente il a beaucoup insisté là-dessus il n'est pas allé jusqu'à la racine de la question, et il n'a jamais rien vu des phénomènes plus frappants et plus remarquables que nous connnaissons. Il a assisté aux trivialités des tables tournantes de salon et il a envoyé promener tout cela. Combien il est désolant qu'on ne lui ait montré rien de mieux ! Mais c'était ce qui attirait tous les regards du public d'alors. Quelqu'un exploitait la situation; on appelait alors ces faits des faits spirites. Tous les vrais spirites auraient dû les répudier et dire : « Ce ne sont pas les amusements de cette soirée, mais tels et tels autres faits plus sérieux et remarquables que nous voulons dire quand nous disons spiritisme et ce sont eux qui doivent être examinés. » Ils auraient pu pressentir qu'une explication physique pouvait peut-être convenir pour les faits de moindre importance mais ils auraient pu dire : « Nous n'avons pas un tel besoin de faits que nous voulions nous emparer d'un événement trivial quelconque que l'on dit être arrivé à tel endroit, attendez que nous disions : en voilà un qui est digne de nos investigations ». Peut-être ont-ils ainsi parlé et n'ont-ils pas été écoutés. Ce n'est pas invraisemblable. Mais les meilleurs phénomènes ne sont pas toujours utilisables. On dit que les phénomènes que vous obtenez chez vous sont trop délicats et quelquefois trop intimes pour être livrés aux investigations; qu'ils seraient impossibles en présence d'étrangers? S'il en est ainsi, il nous faut attendre patiemment jusqu'à ce qu'il se produise des choses plus accentuées et plus décisives quoique peut-être plus élémentaires.

Mais ne faut-il pas admettre que quelques-uns des phénomènes que l'on prétend se produire à des séances privées — en supposant qu'ils soient authentiques — impliquent ce qui paraît être un gaspillage de force ; à moins pourtant que ce soit une sorte de répétition? Je ne puis parler que par ouï-dire et le pis est que, après que les histoires ont été publiées, rien ne me garantit qu'on ne va pas aussi publier la preuve qu'elles sont fausses. J'espère en vérité qu'il en sera ainsi, je regarde comme de la plus grande importance qu'il en soit ainsi, mais je ne n'en suis aucunement certain. Alors, quand je cite des événements donnés comme prouvés je les cite comme de pures légendes ou assertions, non comme des faits que j'aurais connus même de troisième main. Il y a environ un an, on a dit que des phénomènes remarquables se produisaient dans la maison du « général Lorrison », un gentleman très honorable. Ils n'étaient pas publiés par le général lui-même, et par conséquent leur évidence n'existait pas pour moi, mais ils étaient relatés comme authentiques, et on affirmait une série de phénomènes vérifiables, comme le transport d'effets et surtout de provisions, de New-York au sud de l'Angleterre. Il aurait peut-être été impossible de soumettre ce transfert à l'investigation sans risquer de l'arrêter, ou il peut y avoir eu d'autres raisons, mais en tout cas on ne semble avoir rien tenté pour rendre, aux deux endroits extrêmes, les conditions rigoureuses et les faits certains. Si l'on avait essayé on n'aurait peut-être pas réussi, mais sans cet essai, à quoi, je le demande, peut servir tout cela. Le résultat net paraît être que le général est devenu possesseur, par le moyen d'un service postal spiritique, de quelques œufs américains qu'auraient aussi bien pu lui fournir ses poules, et de quelques fruits de la Nouvelle-Angleterre qu'il aurait bien pu acheter au marché chez lui. J'ose penser ou bien que l'événement n'a pas eu lieu ou bien que, s'il est arrivé, il a été perdu pour l'humanité. Des phénomènes sans preuves sont des phénomènes inutiles pour le monde. A la personne favorisée à qui ils arrivent, ils peuvent sans doute donner des renseignements de détail, mais si elle les croit authentiques elle accepte une sérieuse responsabilité si elle tient la lumière sous le boisseau.

Je demanderai donc s'il ne serait pas bon, même dans les séances les plus privées et les plus intimes, de s'arranger de manière à ce que de bonnes notes soient prises et à ce qu'on écrive un compte rendu critique. Il faut pour cela se donner quelque peine et cela peut être désagréable, mais il est bien certain qu'aucune science n'a été fondée sans beaucoup de travail. Un ou deux membres de votre Société travaillent de cette manière, dans le même esprit que le docteur Hodgson a travaillé pendant huit ans pour le cas de M[me] Piper, et peu importe que le résultat ne soit pas immédiat. Il n'y a jamais rien eu d'insultant à ce que l'on vous demande un témoignage corroboratif ou des détails plus circonstanciés. On sait bien que, dans toute étude scientifique, il est essentiel d'avoir beaucoup de détails pour former un jugement et que dans chaque cas nouveau, on doit mentionner les circonstances corroboratives avec le plus grand soin, avec un soin proportionné à la nouveauté et à l'importance du cas. C'est à cela que l'on reconnait une vérité, c'est quand elle résiste à un *criblage* complet des preuves, et qu'elle ne sort que meilleure de cette épreuve; voilà ce qu'il faudrait encourager.

Mais maintenant vous pouvez avancer que non seulement les hommes de science méprisent l'hypothèse spirite et ne s'occupent pas de ses partisans (qui, étant satisfaits eux-mêmes, ne prennent pas la peine de prouver leurs assertions et de convaincre les autres), mais aussi ils refusent d'examiner les preuves recueillies avec un soin scrupuleux par la Société de recherches psychiques. Ils ne les confrontent ni ne les réfutent, mais — comme l'a dit M. Crookes — ils prennent des biais, ils éludent. Eh bien, soit : comme corps constitué, ils ne prennent aucun intérêt à nos recherches, et même ceux qui, individuellement veulent bien par hasard, de loin, regarder dans notre direction, ceux-là sont rares et se suivent à de longs intervalles. Cela tient principalement, je crois, à ce que la classe de faits pour lesquels nous avons les descriptions de preuves les plus convaincantes sont des faits d'un caractère psychologique, dont aucun ne se rattache clairement et évidemment ni à la physique ni à la biologie rdinaires. Les psychologues orthodoxes pourraient, il est

vrai, s'occuper de la question ; vous savez que le professeur James l'a fait avec éclat ; mais la plupart d'entre eux ne sont pas habitués à l'expérimentation et se défient de tout ce qu'on obtient par elle. Des philosophes tout à fait hors ligne, tels que Kant, ont examiné la place que les phénomènes de clairvoyance, par exemple, pourraient avoir dans une vaste esquisse de l'univers et nous n'aurons pas fait inutilement appel à leur intelligence pour la télépathie. Cependant ces hommes sont rares, et plus d'une génération peut se plaindre de n'en avoir pas trouvé sur cette planète. Pour moi, comme pour quelqu'un qui n'est évidemment pas bon juge, je crois pouvoir dire que peut-être la postérité jugera que notre époque n'aura pas été sans importance en philosophie. Je pense que le travail critique et minutieux de la Société psychique n'aura pas été fait en vain. Je pense que le plan vaste et synthétique de M. Myers, s'il vit assez pour compléter le grand travail qu'il a entrepris, n'ira pas rejoindre, dans les bibliothèques poudreuses, les hérésies condamnées, ni ne sera pas relégué dans le musée des spéculations surannées. Je crois qu'il viendra un jour où il sera regardé comme un des travaux les plus précieux et les plus lumineux de l'âge présent. Je ne vois pas dans la science orthodoxe un autre édifice en train de s'élever qui puisse le dominer.

Vous trouvez les méthodes de la Société lentes, mais en réalité elles sont assez rapides. Pouvez-vous me citer une autre vingtaine d'années pendant laquelle on ait fait de plus rapides progrès de ce côté ? N'est-ce pas vous qui êtes bien pressé quand vous trouvez à redire à ce criblage patient, à cet examen minutieux des faits. Soyez sûrs que, sans cela, tout le travail serait perdu. Tant que le spiritisme reste une religion ésotérique qui influe sur la conduite et est une source d'émotions, je ne trouve rien à redire. Il n'excède pas son rôle, et c'est là sa plus grande utilité. Aucun de ceux qui lui restent étrangers ne peut en juger ainsi, quoique certainement quelques-uns des écrits automatiques de M. Stainton Moses (je veux parler des morceaux choisis, publiés sous le titre de « Spirit Teachings ») forcent l'admiration et la sympathie même d'un étranger ; et c'est beaucoup pour cette

raison que je suis venu à vous aujourd'hui. J'ai été amené personnellement à la certitude de l'existence future par des preuves reposant sur une base purement scientifique ; non pas cependant d'une manière telle que je puisse encore les formuler assez nettement pour convaincre les autres, mais d'une façon largement suffisante pour mes besoins personnels. Aussi sûrement qu'il existe d'autres personnes que moi, je sais que la mort du corps n'entraîne pas la cessation de l'intelligence ; l'esprit et le corps ne sont pas unis aussi inextricablement, aussi essentiellement et indissolublement qu'on l'a supposé. Le cerveau est l'organe matériel de l'esprit comme le corps est celui de la vie individuelle, mais l'esprit et la vie ont une autre existence plus large. Si la seconde vie est certaine, il faut admettre aussi sa préexistence — non pas la réincarnation dans le sens ordinaire et banal du mot, mais une plus large existence dont une portion seulement est manifestée ici maintenant, dans l'espace et le temps.

La communication avec un moi plus étendu et avec d'autres personnalités plus étendues n'est pas impossible, quoique cette communion ne soit pas si facile qu'avec les plus petites personnalités qui se développent ici bas en même temps que nous, dans le même milieu physique, et avec des organes sensibles qui leur permettent d'entrer en rapport avec le monde extérieur. Depuis longtemps il nous a été possible de communiquer partiellement et sans réciprocité avec les habitants de la terre disparus, je veux dire par le moyen des livres et des écrits ; par là l'homme s'est élevé incommensurablement au-dessus des animaux et il est devenu l'héritier de tous les siècles ; plus tard il pourra peut-être faire un pas de plus, pourvu qu'il continue imperturbablement sa calme poursuite de la vérité solide et indubitable.

Ne considérez pas les hommes de science comme vos ennemis. A la longue, vous trouverez en eux vos amis les plus solides et les plus sûrs, parce qu'ils veulent sincèrement, autant que possible, connaître la vérité. Ils ont beaucoup à apprendre, chacun dans son département spécial, et le temps qu'ils ont devant eux est illimité. La misérable éducation de la province doit être pour beaucoup dans leur

effacement; elle met certainement sur leur chemin des difficultés inutiles, mais, cependant, dans les sujets étudiés actuellement, ils avancent ; ils se sont, si j'ose dire, rendu maîtres des planètes régulières et des étoiles fixes de la nature; un jour viendra où vos sujets favoris, semblables à des météores, à des comètes, flotteront devant leur champ visuel. Ce n'est pas un aveuglement volontaire qui tient à l'écart certains d'entre eux, c'est la prodigieuse difficulté de s'assurer complètement des faits dans une région où les faiblesses de l'humanité sont nécessairement si accentuées. L'investigation complète des phénomènes de la *vie* a toujours été plus difficile que celle également complète des phénomènes de la matière inorganique; de là le grand retard des sciences biologiques sur les sciences physiques. L'investigation de l'esprit est encore plus difficile, et, au point de vue de la réalité scientifique, pour la psychologie de l'avenir, actuellement le terrain n'est que préparé. La physique et l'astronomie ont eu leur Newton, la biologie n'a encore eu que son Copernic, et je dirai que la psychologie attend son Hipparque et son Ptolémée. Permettez-moi de me figurer que, dans cette sorte de parabole, vous êtes comme les Chaldéens regardant et contemplant et adorant presque le dôme majestueux du ciel avec ses étoiles fixes et mobiles, tandis que la Société de recherches psychiques et les autres psychologues expérimentateurs sont comme Archimède, étudiant les poids des corps et leurs propriétés, les sections coniques et les conceptions de mathématiques, tout cela éloigné en apparence des splendeurs qui se déploient au-dessus de nous, mais tout cela, à la fin des temps, devant conduire au télescope, à la géométrie sphérique, aux perfectionnements de l'observation et de l'analyse qui ont donné à l'astronomie moderne un piédestal si solide et si haut. En attendant, le monde continue ses travaux, s'occupe de ses affaires, se livrant tantôt aux combats, tantôt aux labeurs pacifiques, luttant sans s'occuper du chercheur qui tâtonne ou contemple les étoiles, sauf que de temps en temps il s'arrête pour se rire de la crédulité de ceux qui croyaient que, dans ces taches là-haut, il pourrait bien y avoir des mondes inconnus, ou de la folie de ceux qui sup-

posaient qu'après de patientes et laborieuses recherches un temps viendrait où non seulement les mouvements et les forces directrices, mais même la constitution chimique et les détails de la structure de ces corps éloignés pourraient être intimement connus à l'espèce humaine.

Les astronomes commencent ou commencent presque à entrevoir la possibilité de communiquer un jour avec les habitants de Mars. Peut-être serons-nous un jour à même de leur apprendre qu'il y a tout près d'eux, plus près même que leurs concitoyens, des êtres avec qui ils peuvent communiquer. L'Océan séparait autrefois les continents, maintenant il les unit. Les vastes espaces de l'éther séparent les mondes et semblent n'apporter que des rides de l'un à l'autre; quelque jour peut-être découvrira-t-on que la vie n'est pas limitée à ces masses visibles et qu'une communication indirecte est possible par des procédés encore non soupçonnés.

OLIVER LODGE.

ESPRITS TAPAGEURS[1]

PAR F. PODMORE

Légers frappements ou grands coups sonores accompagnés de chûtes de pierre, sonnettes sonnant toutes seules, et autres phénomènes étranges et inexplicables, on connaît cela depuis des siècles. M. Lang, dans son ouvrage *Cock Lane et le sens commun*, cite un cas qui date de l'an 856. Au dernier siècle, il y a eu plusieurs manifestations de ce genre dans différents pays. Le célèbre cas de Cock Lane a eu lieu à Londres en 1762; un véritable sabbat de sonnettes se produisit en 1753 dans le monastère russe de Tzarekonstantinoff; et dans la Saxe, en 1750, il y eut une chûte de pierres mystérieuses qui dura quelques semaines, au grand ennui d'un pasteur et de ses deux sœurs, qui étaient les victimes de la manifestation. Dans un petit livre devenu rare, intitulé *Bealings Bells*, publié en 1841 par le major Moor F. R. S. des relations, la plupart de première main, sont données sur une vingtaine de cas semblables. Les phénomènes décrits consistent généralement en sonneries, mais ils comprennent aussi d'autres bruits, des mouvements de meubles, des projections de vaisselle ou autres petits objets. La Société F. P. R. a reçu beaucoup de rapports sur de semblables manifestations. Deux ont été déjà publiés par M. Myers dans les *Proceedings* (Vol. VII, pp. 160-173 et p. 383-394.) Dans ces deux cas, aucun de nous n'eut l'occasion de faire une enquête personnelle; mais plusieurs autres fois il n'en fut pas de même : des membres de la Société ont pu soit assister aux phénomènes mêmes, soit visiter les lieux et interroger les témoins immédiatement

1. Tiré des *Proceedings For Psychical Research*, par MARCEL MANGIN.

après les événements. Ce sont les résultats de ces recherches que j'ai l'intention d'exposer ici.

LE CAS DE WORKSOP

Le premier cas se produisit à Worksop en 1883, voici le résultat de mes enquêtes quelques semaines après les phénomènes.

11 avril 1883.

Au commencement de mars 1883, le *Retford and Gainsborough Times* et d'autres journaux locaux rendirent compte de quelques remarquables phénomènes qui se produisirent pendant les deux ou trois premiers jours du mois à Worksop, chez un petit marchand de chevaux nommé Joe White. Un ou deux membres de la Société entrèrent en rapport avec les principales personnes nommées dans les journaux et avec un ami qui habitait dans le voisinage et qui voulut bien se donner la peine de faire une enquête pour nous. Mais il devint bientôt évident que, comme presque tous les témoins des faits relatés étaient de la plus humble classe et incapables de faire des rapports écrits de ce qui était arrivé, le meilleur moyen d'arriver à la vérité était d'aller nous-même faire ces enquêtes. Ainsi donc, à la demande du Comité des Maisons Hantées, je me rendis à Worksop, le samedi 7 avril de l'après-midi. Je passai toute la soirée du samedi et le jour suivant à mes recherches et je crois avoir obtenu une histoire des faits aussi intelligible et véridique que le permettaient le manque de temps, la nature même des faits et le caractère des témoins.

Mes renseignements viennent de sept témoins oculaires des phénomènes que, à l'exception de White lui-même, j'ai interrogés *séparément.* Je consignai par écrit les constatations de chaque témoin aussitôt après chaque entrevue et les trois principaux témoins Higgs, Curass, et White lurent entièrement ces notes et les signèrent. J'avais trop peu de temps pour interroger les quatre autres principaux témoins et je ne pus donc leur faire signer les dépositions. Mais dans mon rapport, j'ai incorporé tous les principaux témoignages.

J'ai questionné aussi, en présence de White et de sa femme, trois ou quatre autres témoins : le frère de White, Tom, un garçon de 18 à 20 ans, à l'air ouvert, Solomon Wass et sa femme, voisins de porte des White, le premier, un paysan du Nord, de la classe inférieure, et la seconde, une femme agréable et intelligente, enfin George Ford, un homme d'environ 28 ans. Ils m'ont confirmé d'une façon générale les différents incidents, mais le temps ne m'a pas permis de leur faire beaucoup de questions, ni de consigner leurs dépositions en détail.

La maison de White, à ce qu'il dit, est construite depuis sept ans. Il y habite seulement depuis trois ans. Je n'ai rien pu savoir des premiers occupants. La maison est située au bout d'un morceau de terre inculte. Une autre maison ou cottage s'y rattache. Le bâtiment le plus proche est un cabaret, distant d'environ 100 yards. A part cela, il n'y a plus rien jusqu'à environ 200 yards de là.

Il n'y avait pas d'entrée du côté de la façade, la porte de ce côté était fermée à clef et du papier était collé à l'intérieur sur les joints. C'est par un passage couvert et ouvert à ses extrémités que l'on entre. Il donne accès directement dans la cour, entourée d'un côté par une haute palissade et des trois autres par des porcheries, des étables et deux maisons. La cuisine a environ 15 pieds carrés. A l'étage supérieur, il y a deux chambres, celle de derrière correspondant à la cuisine et où couchent Tom et les enfants ; dans celle de devant on conserve les provisions de lard, les harnais, et toute espèce de débris. Plus haut, il y a une mansarde où je ne suis pas entré. Elle était à ce moment pleine de lard salé. Du reste, toute la maison en est pleine, de lard, y compris les chambres à coucher et l'escalier où, pour monter, il m'a fallu bien serrer mon paletot sur moi. Une grande partie de ce lard, m'a dit White, s'est gâtée pendant les phénomènes.

La chambre de la façade, au rez-de-chaussée, était une chambre ordinaire à moitié remplie de lard, également, et contenant, outre le mobilier d'une chambre à coucher, un grand baril de bière sur des tréteaux ; le tout d'une saleté épouvantable.

J'examinai toute la maison en plein jour, mais ne pus découvrir aucun trou dans les murs ou le plafond, aucune trace d'installation machinée pour produire des mouvements par des moyens mécaniques ordinaires.

Voici le résumé des faits.

Jusqu'au 20 ou 21 février 1883, on ne vit ni entendit rien de remarquable dans la maison, quand, un soir, Mme White, étant seule avec deux enfants dans la cuisine, en train de laver les tasses à thé sur la table, celle-ci oscilla très fortement, la chandelle fut renversée et Mme White n'eut que le temps d'empêcher la bassine d'en faire autant. Elle affirme catégoriquement n'avoir exercé aucune pression sur la table et tout ceci la frappa comme une chose très extraordinaire. Son mari n'y attacha aucune importance sur le moment.

Le lundi 26 février, White s'absenta jusqu'au mercredi après-midi. Le lundi, sa femme permit à une fillette nommée Élisa Rose, dont la mère est imbécile, de venir à la maison et coucher avec elle. White rentra, mercredi soir, mais repartit le lendemain matin jusqu'au vendredi après midi. Cette nuit là, la petite coucha sur le canapé. Le jeudi soir 1er mars, à 11 heures, Tom White alla se coucher, les enfants étant montés quelques heures auparavant. Vers 11 heures et demie, Mme White et Élise Rose étant seules dans la cuisine, différents objets, tels qu'un tire-bouchon, des champignons de portemanteau, une salière, etc., qui avaient été dans la cuisine quelques minutes auparavant, dégringolèrent, marche par marche, l'escalier de la cuisine.

Tom nia positivement et sur son honneur avoir jeté les objets, et le mystère redoubla quand, personne n'ayant quitté la chambre dans l'intervalle, des charbons allumés furent jetés dans le milieu de la pièce.

La nuit suivante, le 2 mars, vers la même heure, — White, Mme White et Rose étant dans la cuisine, — on entendit du bruit comme si quelqu'un passait dans le passage entre les deux maisons et s'arrêtait dehors juste à côté de la porte. White dit à Rose d'ouvrir la porte, mais elle était trop effrayée pour cela. Ils entendirent alors une ceinture et aussitôt après

quelques morceaux de tapis jetés en bas de l'escalier. Puis des couteaux et des fourchettes et d'autres objets les suivirent. La fillette les ramassa, mais ils se remirent à filer encore plus vite. White monta alors retrouver Tom. En son absence, les ornements du manteau de la cheminée se détachèrent et allèrent dans le coin de la chambre près de la porte. Les deux femmes ne virent rien ; mais elles entendirent la chute et trouvèrent les morceaux à cette place. Leurs cris firent descendre White : comme il entrait dans la chambre, sa chandelle s'enleva et quelque chose le frappa au front. La fillette ramassa la chandelle qui venait du chandelier et deux autres qui se trouvaient aussi par terre, bien qu'on n'ait pas connu avant leur présence dans la maison ; et aussitôt qu'une chandelle fut allumée, une petite figurine en porcelaine quitta le dessus de la cheminée et tomba dans un coin où White l'aperçut. Aussitôt qu'elle fut remise à sa place, elle s'enleva de nouveau, et se brisa en tombant. D'autres objets en firent autant et les femmes étant très effrayées, et White se figurant que ces manifestations présageaient la mort de son enfant qui était très malade d'un abcès dans le dos, envoya Tom (qui n'avait pas osé s'en aller seul) avec Ford pour chercher le médecin. Mme White, pendant ce temps, emmenait un des enfants près de la porte, Rose se dirigeait vers l'autre chambre pour aller chercher l'autre, quand les objets commencèrent immédiatement à voler en l'air et à se briser dans cette chambre. Après cela, je crois que tout le monde quitta la maison pendant quelques instants. White revint alors avec Higgs policeman, et tandis qu'ils étaient seuls dans la cuisine, debout près de la porte, un vase en verre sortit de l'armoire, dans la cour, un grand verre aussi tomba de la commode, dans la cuisine, quand Higgs seulement était à côté. Ils allèrent tous deux dans l'autre chambre et trouvèrent la commode sens dessus dessous et brisée. En revenant dans la cuisine, ils y trouvèrent Rose, Wass et Tom White (? et Mme Wass) et tous virent un pot de crème que Rose avait posé sur la huche, s'enlever à une hauteur de quatre pieds en l'air et se briser sur le parquet.

Le Docteur Lloyd et Mme White entrèrent alors, et en présence de tous ces témoins, un bassin s'éleva lentement, au-

dessus de la huche où il était placé, personne n'étant à côté, sauf le docteur Lloyd et Higgs. Il toucha le plafond, et puis tomba tout d'un coup sur le plancher où il se brisa. Il était minuit. Tout le monde s'en alla excepté Tom et son frère. Les manifestations continuèrent jusque vers deux heures, puis tout se calma et les White s'endormirent. Vers huit heures, le samedi trois, les manifestations recommencèrent.

White venait de quitter la cuisine pour s'occuper des porcs, Mme White et Rose étaient seules dans la cuisine. Une bouteille de Porto presque vide sauta de la table à quatre pieds en l'air, et tomba dans un seau de lait qui était sur la table, et où Mme White puisait pour remplir quelques pots, etc.

L'attention de Currass ayant été attirée, il entra avec White, le jeune Wass et d'autres, et allèrent dans l'autre chambre; comme ils rentraient dans la cuisine en laissant la porte de communication ouverte, l'horloge américaine, accrochée au-dessus du lit, se mit à sonner (Elle ne l'avait pas fait depuis dix-huit mois). On entendit alors un craquement et Currass, qui était tout près de la porte, regarda et vit que l'horloge venait de passer par dessus le lit (qui est large d'environ quatre pieds) et gisait sur le plancher [1]. Peu après, — personne n'étant à côté, — un chien en faïence tomba de la cheminée et alla se briser dans un coin près de la porte. Currass et d'autres personnes s'en allèrent.

Quelques plats, un pot à crème, et d'autres objets s'enlevèrent en l'air et se brisèrent sous les yeux de tous ceux qui étaient dans la cuisine: Rose, les White et Mme Wass.

White était alors étendu sur le sofa; mais les manifestations continuèrent pendant sa sieste. Ainsi des tableaux accrochés au mur près de l'office commencèrent à remuer, mais

1. Il est à noter qu'il y a divergence entre les versions de White et de Currass sur cet incident. Mme White, pourtant, confirme le récit de son mari et je suis à peu près certain que le texte ci-dessus décrit les choses bien exactement. Il est plus probable que c'est Currass qui se trompe dans son souvenir sur la position occupée par White. L'important, et ce sur quoi les deux témoins sont d'accord, c'est que personne n'a vu la pendule tomber. Le rapport de Currass n'est pas clair sur ce point, mais il m'a dit de vive voix que son attention fut attirée par le bruit. C'est seulement en l'entendant qu'il se retourna et vit la pendule par terre. — F. P. avril 1883.

le frère de White les descendit. Vers deux heures, une femme de l'Armée du Salut vint et causa avec White. Il n'y avait que Rose avec eux dans la cuisine. Un chandelier qui était sur la huche s'enleva et tomba derrière la femme de l'Armée du Salut, qui se tenait près de la porte de l'office. Elle s'enfuit terrifiée.

Il y eut encore, à intervalles, d'autres faits. Une bouteille de médecine pleine tomba sans se casser. Une autre et un verre de lampe tombèrent et se brisèrent. Il était alors environ quatre heures et White ne pouvait rester plus longtemps. Il dit à la fille qu'il fallait qu'elle s'en allât. Elle partit, en effet, avant cinq heures. Après son départ, il ne se produisit plus rien d'anormal et la maison est redevenue tranquille jusqu'à maintenant.

Quant aux positions des personnes présentes, relativement aux objets mis en mouvement, il faut dire d'une façon générale qu'il est impossible, dans la plupart des cas, qu'ils aient été jetés à la main. D'après les dépositions des témoins, les objets étaient souvent transportés dans un coin éloigné de la chambre ou même dans une chambre voisine. En outre, la nature des mouvements,dans beaucoup de cas, était telle qu'il y avait impossibilité à ce qu'ils fussent jetés.

Naturellement, l'explication qui se présente tout de suite, c'est la tricherie de quelqu'une des personnes présentes. A ce sujet, je n'attache aucune importance à ce fait que la plupart des gens instruits de Worksop croient que White lui-même est l'auteur des manifestations. Ces gens, en effet, ne veulent entendre parler que d'une explication mécanique, et comme White, le propriétaire de la maison, homme fort intelligent, n'est pourtant pas très explicite dans son récit et qu'il a été lui-même présent à presque toutes les manifestations, c'est lui évidemment, disent ces personnes, qui est l'agent. Mais tout en croyant cela, aucune d'elles, dans les conversations que j'ai eues avec elles, n'a pu me dire son *modus operandi*. Qu'il eut jeté les objets est regardé par tout le monde comme impossible. En dehors de cela, je n'ai pu découvrir qu'une foi aveugle dans la toute puissance de l'électricité.

Personne ne m'a exposé quel moyen mécanique peut avoir été employé. Encore moins croit-on avoir découvert quelque truc machiné dans la maison. De plus, on n'imagine aucune espèce de motif pouvant le pousser à produire ces mouvements, même s'il en eut été capable. En revanche, il y eut là pour lui incontestablement une perte considérable, — qu'il estime lui-même à près de 9 livres, bien que cette estimation me paraisse exagérée, — par suite de tous ces objets brisés et cette perte n'a été compensée par aucun avantage.

Si nous laissons de côté un article de journal, contredit par un autre qui le suivit, et suggérant que White désirait anxieusement acheter la maison et l'acheter bon marché, le seul motif que j'ai entendu mettre en avant est qu'il produisait les manifestations pour gagner un pari. Mais je ne vois pas de raison pour regarder cette explication comme autre chose qu'une fable enfantée par quelque ingénieux commentateur des faits.

De plus, si White avait été le principal agent. Il est clair qu'il aurait dû avoir au moins deux compères, car il n'était pas là pendant les manifestations, de jeudi soir, — lesquelles, il est vrai, auraient pu être l'œuvre de son père Tom, — et ni lui, ni son père n'était là pendant quelques-uns des phénomènes du jour suivant. En outre, ces compères auraient dû être non seulement très adroits, mais capables d'une retenue et d'une maîtrise de soi peu ordinaires. Car, il est à remarquer que, à part les affirmations de la jeune Rose, personne n'a déclaré avoir entendu parler même de la moindre apparence de tricherie de la part de White, ou de son frère, ou de quelqu'autre.

Du reste, on ne peut imaginer par l'application de quels moyens mécaniques dans les circonstances décrites, les mouvements auraient pu être effectués. La pendule, par exemple, une lourde pendule américaine, en quittant le mur, suivit une direction horizontale, et franchit une largeur de quatre pieds, celle du lit qui se trouvait sous elle et le clou auquel elle était accrochée resta à sa place dans le mur. Les objets jetés dans la cuisine se mouvaient en général, mais pas toujours, dans la direction de la porte de sortie. Et il

est remarquable que, dans la' plupart des cas, ils ne paraissent pas avoir été jetés, mais en quelque sorte transportés à travers la chambre, car, souvent, ils avaient beau tomber de quinze ou seize pieds de haut sur un carrelage, ils ne se cassaient pas. Et quand, en parlant de ces mouvements, les mots de « saut », de « tournoiement », de « renversement sens dessus dessous » sont employés, on ne peut concilier cela avec la supposition que les objets étaient soulevés par quelque lien venant d'un point fixe ou suspendus de quelque manière.

Enfin, supposer que ces divers objets aient été mus par des moyens mécaniques, c'est supposer une stupidité incroyable poussée presque jusqu'à l'imbécillité de la part des personnes présentes qui n'étaient pas dans le complot. Que le mouvement des bras nécessaire pour mettre les appareils en mouvement ait pu passer inaperçu à chaque occasion devant tous les témoins, c'est presque impossible. Non seulement cela, mais Currass, Higgs et le Dr Lloyd, tous observateurs indépendants, m'ont assuré qu'ils avaient examiné quelques-uns des objets qui avaient été transportés, aussitôt après le phénomène, avec l'intention formelle de découvrir, si possible, la trace d'une explication, mais qu'ils n'avaient absolument rien découvert. Ces hommes n'étaient pas particulièrement crédules ; ils ne manquaient certainement pas d'intelligence ; aucun n'était prévenu en faveur de White. Mais chacun reconnaissait n'avoir trouvé aucune explication des manifestations et était absolument bouleversé par toute cette histoire.

Nous ne reproduirons de toute la déposition de Joe White que les passages qui diffèrent légèrement du rapport de M. Podmore. M. Podmore le considère comme un bon témoin. Il pense qu'il a toujours l'intention de dire la vérité, mais qu'il peut arriver que sa mémoire le trahisse. Sur tous les points importants cependant, ses dires sont corroborés par sa femme (un excellent témoin), par Higgs et par Currass.

Voici ces passages :

..... Alors que Rose avait déjà ramassé des objets et que

ceux-ci étaient retombés... « ma femme me dit : » Hier soir, la salière est tombée, mais il n'en sera pas de même ce soir, la voici sur la table. « Et elle s'en servait pour saler le dîner de Tom pour le lendemain. A peine avait-elle dit cela, que la salière quitta la table et alla dans un coin près de la porte de la cour. Rose était dans ce coin et non pas près de la table : ma femme était à la table mais ne toucha certainement pas la salière. »

Au sujet des chandelles, White, dit bien qu'en allant chercher la sienne Rose en trouva trois, dont deux toutes neuves. Or, nous n'en avions que deux dans la maison, [Mme White confirme cela] qu'on venait justement d'acheter, mais qui avaient été en partie brûlées. J'allumai les anciennes et laissai la nouvelle sur la table, mais elles disparurent plus tard, et je ne les ai plus revues.

Quand la chandelle fut rallumée, je vis la petite femme en porcelaine bondir du dessus de la cheminée et aller dans le même coin. Elle tomba sur le côté, puis, se releva et se tint debout, intacte.

Au sujet de la lévitation du bassin, White dit qu'ils l'ont tous vu monter deux ou trois fois en l'air, s'élevant lentement à quelques pouces ou peut-être à un pied puis tomber brusquement [ceci a été corroboré par Mme White ainsi que par M. Wass, le voisin, qui était présent également]. Puis, il monta encore plus haut et arriva lentement en tournoyant jusqu'au plafond, et quand il l'eut atteint, il tomba tout d'un coup et se brisa[1]. Le Dr Lloyd regarda alors dans la huche disant que le diable devait être dans la maison et s'en alla.

L'incident de l'horloge américaine est raconté de la même façon que le fait M. Podmore : il n'y avait personne dans cette chambre. Je ne me rappelle pas bien où était Rose à ce moment, peut-être dans la cuisine, mais sûrement pas dans la chambre en question.... J'ai *vu* un des chiens en faïence quitter le dessus de la cheminée et passer en l'air...

1. Pendant cette scène, la chambre était éclairée par une seule chandelle, la lanterne de Higgs et un feu brillant.

Un pot de crème tomba de la table et cela quatre ou cinq fois sans se casser. A la fin, je le remplis de lait et le posai sur la huche, quand subitement il tomba et se brisa et tout le lait se répandit.

Remarquant l'influence évidente de la présence de Rose, White lui déclara qu'il fallait qu'elle s'en allât, et, comme nous l'avons déjà dit, il ne se produisit plus rien après son départ.

Rien d'extraordinaire ne s'était jamais produit dans cette maison construite depuis quatre ou cinq ans. « Une fois seulement j'avais cru entendre quelqu'un remuer dans la cour, et je m'étais figuré que c'était du côté des poules; mais il n'y avait personne : Il y avait eu aussi cet étrange balancement, de la table une semaine auparavant... »

L'agent de police Higgs est un homme intelligent, et considéré comme d'une honnêteté parfaite. Comme le veut son métier, il est bien prévenu contre White, mais il ne peut expliquer ce qu'il a vu. — F. P.

Récit de l'Agent Higgs.

« Le vendredi 2 mars, au soir, j'appris, par son jeune frère Tom, les désordres qui se produisaient, dans la maison de Joe White. Il devait être, si je ne me trompe, 11 h. 55 quand je fis le tour de la maison et que je trouvai Joe White dans sa cuisine. Il y avait une chandelle allumée et un bon feu flambant, de sorte qu'on distinguait tout nettement. Les portes de l'armoire étaient ouvertes, White vint les fermer et se plaça debout contre la commode. Moi, je me tenais près de la porte de la cour. *Nous étions seuls à ce moment.* A peine White eût-il fermé les portes de l'armoire qu'elles s'ouvrirent vivement et un grand bocal en verre sortit, passa devant moi et alla s'abattre dans la cour où il se cassa. Je n'ai pas vu le bocal quitter l'armoire, ni voler dans l'air; il est allé trop vite pour cela. Mais je suis tout à fait sûr qu'il n'a pas été jeté par White ni quelque autre personne ; White n'aurait pu le faire sans que je le visse. Le vase ne pouvait aller en ligne droite de l'armoire dans la cour; mais il a pourtant certainement été de l'une à l'autre.

White me demanda alors de venir voir les objets qui avaient

été cassés dans l'autre chambre. Il me précéda, quand je passai près de la commode dans la cuisine, je remarquai un grand verre qui était dessus. Aussitôt que j'eus passé, j'entendis un fracas et regardant autour de moi, je vis que le verre était tombé par terre du côté de la cheminée et était cassé. Je ne sais comment cela s'était fait. Il n'y avait que moi dans la chambre.

J'allai dans l'autre chambre et je vis les morceaux de pots et autres objets par terre, puis je retournai avec White dans la cuisine; nous y trouvâmes Rose qui se tenait debout tournant le dos à la huche près du foyer. Il y avait une tasse sur la huche, assez près de la porte. Elle me dit : « La tasse va s'en aller; elle est déjà tombée trois fois ». Elle la poussa un peu plus loin sur la huche et se retournant resta près de la cheminée à me parler. Il ne se passa pas une seconde, que la tasse bondissait brusquement, à quatre ou cinq pieds en l'air, et tombait en se brisant. White était assis de l'autre côté de la cheminée.

Alors Mme White et le Dr Lloyd arrivèrent; ainsi que Tom White et Solomon Wass. Ils étaient là depuis deux ou trois minutes, quand autre chose arriva : Tom White et Wass se tenaient debout tournant le dos au feu, juste devant la cheminée. Eliza Rose et le Dr Lloyd étaient à côté tournant le dos à la huche, le docteur plus près de la porte. Moi j'étais près de la commode et Mme White à côté de moi près de la porte de l'autre chambre. Tout à coup un bassin qui se trouvait à un bout de la commode près de la porte, s'éleva en l'air, en se tournant dans tous les sens. Il n'allait pas très vite, pas aussi vite que s'il eût été lancé. Arrivé au plafond, il tomba brusquement et se cassa. J'appelai l'attention du docteur Loyd sur cela et tous nous avons vu. Personne n'était auprès, et je ne sais pas comment cela s'est fait. Je restai encore dix minutes, mais ne vis plus rien. Je ne sais que penser. Je ne crois pas que White ni la fillette aient pu avoir fait les choses que j'ai vues. »

Signé : WILLIAM HIGGS. G. E. 30.

10 avril 1883.

Arthur Currass houilleur, est un méthodiste, un homme qui

semble très posé, et respectable. Il croit que White est l'auteur des phénomènes mais il est incapable de dire de quels moyens il se servait. — F. P.

Sa déposition confirme les incidents de l'horloge et du petit chien de faïence.

En somme, ce cas. est un des plus difficiles à concilier avec une explication par des causes physiques ordinaires. Les témoignages concordants de tant de personnes honnêtes et certainement intelligentes produisirent, comme on le voit, dans mon rapport, une forte impression sur mon esprit à cette époque. Et maintenant je n'ai pas de raison pour diminuer la valeur de cette intelligence et de cette bonne foi.

Si mon verdict de 1856 diffère de celui de 1883, c'est que beaucoup de choses sont arrivées depuis, qui nous ont appris à nous défier des témoignages dans les sujets de cette nature.

On verra, en effet, que la valeur de ces rapports, comme preuves de l'action de quelque cause surnormale, dépend entièrement des deux suppositions suivantes : 1° que les différents témoins, — personne d'une instruction incomplète et n'étant habituées à aucune observation exacte — ont correctement décrit ce qu'ils ont vu ; 2° qu'après un intervalle de plus de cinq semaines, durant lesquelles les expériences ont été discutées, comparées et plus ou moins enjolivées à chaque coin de feu du village et dans les journaux, ces personnes se sont souvenu correctement de ce qu'elles décrivaient. Mais dans le cours des treize années qui se sont écoulées depuis que j'ai écrit mon rapport, nous avons eu des leçons de choses frappantes, démontrant l'incapacité de l'observateur novice ordinaire à découvrir la tricherie ou le tour de passe-passe : et nous avons appris à nous défier de l'exactitude de la mémoire pure, pour se rappeler des faits de cette sorte, surtout quand ils se sont produits au milieu d'une excitation considérable.

Et, en vérité, si nous examinons bien les récits tels que je viens de les donner, nous y trouvons différentes divergences et contradictions (1). Ainsi suivant White, Higgs et lui allèrent d'abord dans la chambre de la façade pour voir les dommages qui s'y étaient produits, et c'est quand ils retournent dans la

cuisine qu'un bocal sort de l'armoire. Mais suivant Higgs, c'est après avoir vu le bocal s'enlever que White et lui sont allés dans l'autre chambre (2). White dit que le bocal s'est enlevé devant deux ou trois témoins ; Higgs dit qu'ils étaient seuls tous deux (3). Il semble incertain que Rose soit entrée dans la cuisine pendant la visite d'Higg's. White ne mentionne pas du tout son arrivée. Higgs dit qu'ils la trouvèrent dans la cuisine à leur retour de l'autre chambre (4). Currass dit qu'il était dans la seconde chambre le matin du 3, quand l'horloge tomba. White dit que Currass était dans la cuisine (5). White ne peut pas se rappeler où Rose était au moment de l'incident ; tandis que Currass dit qu'elle était près de la porte commune aux deux pièces (6). White et Currass sont d'accord pour dire que Coulter n'était pas présent quand l'horloge est tombée. Tandis que Coulter qui m'a tout à fait paru un honnête homme, m'a dit qu'il était là quand l'horloge est tombée et aussi quand, tout de suite après, il y a eu des phénomènes dans la cuisine [1].

Si telles sont les divergences alors que les témoignages sont recueillis par un rapporteur trop sympathique et ont pu être préparés, il est probable qu'elles auraient été plus sérieuses, s'il n'avait pu y avoir ni conversations, questions et comparaisons pendant les cinq semaines ; et si chaque témoin, au bout de ce temps, eut écrit, chacun de son côté, un récit des événements. Il serait oiseux, dans ces circonstances et après si longtemps, de faire des théories sur la cause réelle de ces manifestations. Mais il est à remarquer qu'Eliza Rose, fille d'une mère imbécile, était présente, d'après tous les récits, à la plus grande partie des manifestations ; qu'elles commencèrent peu après son arrivée à la maison et cessèrent à son départ, et qu'elle était regardée par White même comme la cause première de tout ce qui arrivait. Et si un témoin, pourtant honnête, peut décrire, comme les ayant vus lui-même, des faits qu'il ne connaît que par ouï-dire ; si d'autres peuvent s'être trompés sur l'ordre de succession d'événements importants, et la

1. Je suis arrivé plus tard à la conclusion que Coulter mentait sciemment.

présence ou l'absence de certaines personnes à certains moments; il n'est peut-être pas déraisonnable de supposer que, quand White et d'autres affirment que des mouvements anormaux ont eu lieu en l'absence de Rose, ils se trompent, et qu'enfin Rose même, comme instrument d'influences mystérieuses ou simplement comme une fille peu intelligente mais singulièrement rusée et aimant à tromper, peut avoir été la cause directe de tout ce qui s'est produit.

Dans le cas suivant, nous avons la preuve évidente qu'au moins quelques-uns des phénomènes qui stupéfièrent ceux qui y assistèrent et firent croire à quelque agent surnaturel, furent simplement des tours de passe-passe faits par une pauvre villageoise ignorante.

(*A suivre*).

VARIÉTÉS

REMARQUES
SUR
LES EXPÉRIENCES DE M. LEMAITRE

Par M. E. LEFÉBURE
Professeur à l'École supérieure des lettres d'Alger.

I

Un article très bien fait de M. Lemaître dans les *Annales des sciences psychiques*, mars-avril 1897, paraît impliquer l'hypothèse spirite, surtout vers la fin. Malheureusement l'auteur apporte là une certaine discrétion dans l'exposé des phénomènes, et il serait bien à désirer qu'il pût préciser davantage.

Avant de signaler le point obscur, il faut dire que M. L... accorde moins d'importance qu'on ne le fait, généralement, à l'action de l'assemblée sur le médium et à l'état mental de ce dernier. Il classe les phénomènes qu'il a observés en cinq catégories, dont la première comprend les lectures de pensées, et dès la seconde classe (phénomènes pouvant se rapporter à des impressions ressenties par le médium dans sa vie ordinaire et trouvant leur explication dans ce simple fait),

cette explication même le « laisse dans une grande perplexité ». Il la combat et penche, au sujet de deux parentes d'un assistant vues par le médium, avec détails biographiques, pour « une intelligence qui jalonnerait celle du médium. Que serait cette intelligence ? » C'est une question « que les spirites croient presque tous avoir résolue ».

En dehors du spiritisme, on admet d'ordinaire pour les cas d'un genre relativement aussi simple (et tous ceux de M. L... sont analogues, excepté un), la pénétration du médium par la suggestion de l'assemblée. Il est en rapport avec elle, et cet état de rapport va souvent très loin. Dans les séances de médiumnité, le cercle fournit au sujet une part de fluide ou force que le dynamomètre constate, peut-être même lui prête-t-il de la matière dans les matérialisations (on saurait cela avec une balance). En tout cas, « la taille et l'apparence extérieures des formes matérialisées sont soumises à des conditions dépendant des personnes qui prennent part aux séances » ; il est arrivé ainsi qu'une spectatrice, médium, fit inconsciemment produire à *un* de ses confrères la forme qu'elle-même extériorisait d'ordinaire, et, à en juger par les récits de l'expérimentateur, cette matérialisation portait au cou, avec le second médium, une croix en or qui lui avait été donnée avec le premier. (*Annales*, janvier-février 1897, p. 50-53.)

Si le sujet emprunte physiquement, il reçoit aussi mentalement. « Les séances de Cambridge ont démontré l'influence sur le médium de l'état d'esprit des assistants », dit M. de Rochas, qui ajoute, au sujet des expériences de Choisy-Yvrac : « Le manque de temps seul nous a empêchés de vérifier si l'on ne pourrait pas, à l'aide de *suggestions*, faire produire à volonté les phénomènes qu'on désire étudier ». (*Annales*, janvier-février 1897, p. 22.) Suivant Mac Nab, le médium type « change de personnalité en subissant toutes les fluctuations du milieu psychique qu'il traverse », et où peut se produire « l'intervention de personnes éloignées ». (*Lotus*, mars 1889, p. 744, 732 et 742.) Ochorowicz représente le médium comme « un miroir qui reflète et dirige les idées et les forces nerveuses des assistants ». Il dit : J'ai vu John (le prétendu

contrôle d'Eusapia) dans une société de matérialistes se dissoudre en une force que le médium appelait tout simplement « *questa forza* », tandis que dans des cercles spirites intimes il prenait plus ou moins maladroitement la forme de personnes défuntes. » (De Rochas, *Motricité*, p. 238.) Selon Crookes, « les esprits disent toujours comme vous », (*Débats* du 18 avril 1897.) A Sassay, dont les singuliers phénomènes semblent avoir eu lieu, comme ceux de Tilly-sur-Seulles, par l'intermédiaire de deux ou trois voyantes (1873), « plus l'assistance était composée de personnes pieuses et recueillies, plus l'apparition se montrait souriante et disposée à répondre ». Un jour, le curé ayant fait adresser une prière à saint Joseph, « comme s'il n'eût attendu que ce moment-là pour venir compléter la sainte Famille, le saint apparut soudain à la gauche de la sainte Vierge. » (Girault de Mimorin, *Écho du merveilleux* du 15 avril 1897, p. 127 et 128.) Ici on touche la suggestion du doigt.

II

Un médium, en effet, est en somnambulisme, et se comporte comme un somnambule, pour employer ces vieux termes. Il peut donc changer de personnalité, dans l'ambiance qui le sollicite, aussi facilement qu'un sujet suggestionné par son magnétiseur, que le Benoît de M. de Rochas, par exemple, devenant tour à tour une jeune fille, Jules Grbvy, un paysan, Napoléon Ier, un forgeron, un capitaine, etc. Ces fantasmagories psychiques n'ont rien qui doive surprendre ; même sous l'influence des aimants (du docteur Luys), sortes de magnétiseurs artificiels, un cerveau reçoit la personnalité d'un autre, et un homme prend ainsi l'état mental d'une femme qu'il ne connaissait pas.

Il faut remarquer seulement que le somnambulisme du médium diffère quelque peu du sommeil magnétique qui met le sujet à la disposition du magnétiseur, et du sommeil hypnotique qui le laisse à la merci de tout le monde. Le

médium au contraire, « somnambule incomplet » (*Thèse* du docteur Coste, p. 177), produit lui-même l'état qui le caractérise. Il s'entrance généralement tout seul, et par là sa clairvoyance ou sa sensitivité ne sont pas complètement au pouvoir d'autrui : il lui reste une part individuelle dans la production des phénomènes. Cette part de liberté et d'initiative, dont Eusapia entre autres se montre fort jalouse, a pour signe distinctif l'inattendu des manifestations. Le médium rêve (puisque le somnambulisme est un rêve), et il peut alors, suivant la psychométrie capricieuse des songes, puiser chez les autres comme en lui-même dans la profondeur des souvenirs oubliés.

Mais l'individualité persistera sous la bizarrerie (comme dans les écritures et les matérialisations médianimiques) Les visions du médium genevois de M. L..., par exemple, révèlent des goûts artistiques bien personnels. S'il n'est pas dessinateur de profession, il l'est au moins d'instinct, semble-t-il ; il voit par tableaux, de sorte qu'il doit ou a dû aimer les recueils illustrés, les livres à images, et y prendre inconsciemment nombre de motifs, comme le tombeau de Raspail, la représentation d'un ouvrier dans une carrière, le bûcher d'une veuve indoue, une jeune orientale jouant avec son singe, etc. Le *joli dessin* qu'il donnait pour la missive d'un indigène de l'Arabie, et qui était en réalité un texte arabe ayant la ponctuation de l'Afrique du Nord, doit être quelque tableau calligraphique du Maghreb, un *bismillah* quelconque qu'il aura vu autrefois.

La conclusion de tout ceci serait que la spontanéité du sujet comme l'influence du milieu ont leur rôle, et que les atténuer fortifie d'autant l'hypothèse spirite. On s'en aperçoit surtout avec le cas qui forme la cinquième catégorie de M. L..., toutefois, l'auteur fournit là, très et trop brièvement, une telle présomption en faveur du spiritisme, qu'on se trouve entraîné à solliciter de lui quelques renseignements supplémentaires.

Incarnant une jeune Arabe du xve siècle mariée à un prince hindou, puis brûlée sur le bûcher de son mari, le médium aurait parlé, avec la volubilité presque de Mlle Couédon, une

langue dans laquelle « les orientalistes ont reconnu des racines sanscrites, mais rarement du sanscrit classique (*Cf.* Gibier, *Fakirisme occidental*, p. 335). M. L... cite seulement de « ce dialecte hindou, peu familier aux orientalistes », les cinq mots *adeprati tava nob simyo sinonyedo*, et malheureusement « fait grâce du reste ». On n'y pourrait guère joindre la phrase amicale *mama Kana sour Mitidja*, adressée par le médium-princesse à son singe, car il semble bien qu'il y ait plutôt là quelques vagues réminiscences de mots arabes : la Mitidja entre autres est une plaine bien connue de l'Algérie.

Le peu de documents publiés par M. Lemaitre ne permet guère, comme on le voit, un examen bien approfondi. Il serait cependant fâcheux que la chose en restât là définitivement. Si, en effet, M. L... avait conservé plusieurs phrases ou discours du médium, s'il les publiait, et si les indianistes y montraient, avec preuves à l'appui, un dialecte réel et un sens approprié, le spiritisme aurait certainement fait un grand pas. Car enfin, un sujet peut à la rigueur parler une langue connue d'une personne « présente ou éloignée » en rapport avec lui (Mac Nab, *Lotus* de mars, 1889, p. 733), comme un aveugle voit quelquefois par les yeux d'un autre, mais, sans rapport, la divination médianimique ne va vraisemblablement pas jusqu'au don des langues. La divination n'allant vraisemblablement pas jusque-là, il faudrait plutôt admettre une incarnation de la princesse ou une métempsychose du médium, deux faits spirites, au cas où le médium aurait exhibé sans conteste (et sans rapport) le miracle linguistique qu'on lui attribue.

Ce phénomène s'est-il ou non produit? M. L... seul peut trancher la question d'une manière sûre : pour le moment, elle n'est encore que posée.

E. Lefébure.

RÉPONSE DE M. AUG. LEMAITRE

Professeur au collège de Genève.

Les remarques de M. Lefébure appellent de ma part quelques éclaircissements sur les faits que j'ai signalés dans les *Annales psychiques* (n° de mars-avril 1897).

Que le milieu psychique influe sur le médium, cela est certain pour un bon nombre de cas et pour d'autres cas, cela reste possible, sans être évident. Dans nos séances, où nous n'utilisons la table que pour amorcer, si j'ose m'exprimer ainsi, le plus souvent, je suis repoussé dès le début; le meuble s'avance contre moi jusqu'à ce que je me sois retiré, si bien que lorsque nous voulons entrer plus vite en matière, je laisse mes collègues à la table et me tiens à distance. Il y a à cette règle des exceptions, mais la règle n'en demeure pas moins. Le milieu psychique peut influencer une séance en la favorisant ou en la contrariant. Il la favorise lorsqu'il est dans le même sens que l'autosuggestion du médium; il la contrarie lorsqu'il est dans un sens différent.

J'admets donc avec M. Lefébure que le médium produit en général lui-même l'état qui le caractérise et s'entrance tout seul.

Cela établi, — il faudrait étudier la condition mentale du médium. Ce n'est point un dessinateur, mais il aime les jolies choses et sait au besoin nous faire au crayon ou à la couleur des représentations assez réussies de ce qu'il a vu. Mais, comme il est très occupé du matin au soir dans un magasin, ses loisirs ne lui permettent pas de feuilleter souvent les recueils illustrés ou des livres à images. En fait d'instruction, il n'a pas été au-delà de ce qu'on appelle une instruction courante, et ne sait les éléments d'aucune langue, pas même

de l'allemand, ni de l'anglais. Au moral, il est très correct, parfaitement honnête, possède une grande force de volonté ; son point faible, c'est une susceptibilité peut-être maladive qu'on ne tarde pas à lui découvrir lorsqu'on vit avec lui dans une certaine intimité. Pour ceux qui ne le connaissent pas, ils ne remarqueront en lui rien d'anormal.

Néanmoins, il recèle, à n'en pas douter, plusieurs personnalités successives ou simultanées qui se révèlent au cours de nos séances et parfois aussi en dehors de ces séances dans des circonstances qui lui sont particulièrement désagréables et que je n'ose préciser sans son autorisation.

Quand ces personnalités se manifestent dans le sommeil somnambulique, cela n'a rien qui doive surprendre, nous dit M. Lefébure, et il cite à ce propos le Benoît de M. de Rochas devenant tour à tour une jeune fille, Jules Grévy, un paysan, etc. Avec mon médium, j'ai été témoin de faits analogues. Dernièrement encore, c'était le 30 mai 1897, il a incarné tour à tour un homme et une femme du siècle dernier qui ont beaucoup parlé et qui occupaient l'homme le côté droit et la femme le côté gauche du médium. Même la voix était partagée. L'homme avait une voix ronflante, un accent italien à finales traînantes, tandis que la femme parlait avec grâce sur un ton légèrement précieux. C'était une vraie scène de comédie, jouée avec une perfection qui défierait les acteurs habitués à réciter des dialogues.

Tout cela est fort curieux, mais ce n'est rien, comparé aux faits linguistiques, auxquels, en fin de compte, M. Lefébure désire m'amener. Il s'agit du parler en langue hindoue.

J'y vais arriver. Mais auparavant je désire profiter de la publicité des *Annales psychiques* pour revenir sur un langage inconnu, dont j'avais pu saisir quatre mots seulement avec la traduction, au moment où s'imprimait mon article. Nous avons depuis entendu ce langage dans plusieurs séances, sans avoir pu tout transcrire, — loin de là. Cela ressemblait, lorsque le médium le parlait avec vélocité, à ces conversations animées qu'ont entre eux les étudiants russes ou roumains. J'ai préparé un petit vocabulaire de quelques-uns

de ces mots inconnus, dont le médium nous a donné la traduction, grâce à un procédé qui nous avait été indiqué par une de ses personnalités supranormales ou sous-jacentes. Ce parler a une forme étrange dans la lexicologie plutôt que dans la syntaxe ; quelque lecteur y fera, je l'espère, une découverte intéressante. J'en citerai tout ce que j'en possède actuellement :

SUBSTANTIFS

Métiche, monsieur, homme.
Cée métiché, les hommes.
Médache, madame.
Métaganiche, mademoiselle.
Modé, mère.
Men, ami.
Méné, amie.
Érié, âme.
Finaïmé, senteur.
Cée darié, les cœurs.
Mima, parents.
Nikaïné, Nikaïné, nom propre de famille.
Pitchami, sans parfum.
Chire, fils.
Ci haudan, la maison.
Péliché, (le) chagrin.
Espénié, demeure, séjour.
Atèwe, (l') être.
{ *Béniel*, terre.
{ *Durée*, terre.
Pavi, joie.
Tima, bonheur.
Muné, instants.
Ima, ciel.
Asnèle, sorte de paravent.

ADJECTIFS

Quiné, petit.
Mété, tendre (terme d'affection).
Pleiva, chagrin, attristé.
Grévé, large (généreux).
Éredulé, solitaire.
Iné, adoré, bien-aimé.
Ésat, vivant.
Ési, mon.
Ésiné, mes.
Ché, ton.
Isch, notre.
Avé, vieux.
Mèche, grand.
Séné, beau, belle.
Midée. laid(e) (*midé* ? laid).
Dumeiné, ancien.
Kintche, quatre.
Jé, tout.
Gudé, bon.
Pœnésé, quelques.
Tès, ce, cette.
Dodé, ceci.
Quisa, *quisé*, quel, quelle.
Borésé, plein (e).

PRONOMS ET VERBES

Cé mache, je puis.
Cé ténassé, je voudrais.
Saliné, j'oublie (sans *cé*).
Povê, rester.
Heiné, s'élever.
Bétiné, regarder.
Sèvouitche, (je) reconnais.
Amès, viens.
Vétèche, voir.
Vèche, vu.
Cé i lassumé, je m'approche.
Povini, arriver.
Bénès, retrouver.
Bénésé, retrouvé (e).
Visé, descendre.
Coumé, fondre.

Somé, admirer.
Évé, (je) suis.
Né, (il) est.
Ané, c'est.
Oné, (ils) sont.
Mé, (tu) as.
Palette, calme (impér. de calmer).
Sémiré, comprendre.
Ten li si, près de moi.
Ten li vi, près de toi.
É vi, à toi, vers toi.
Dé, tu. *Lé*, me.
Di, te.
Di évé dé, te tiens-tu.

AUTRES MOTS

I, ô, oh !
Éni, ici.
Rize, sur.
Qué, ne.
Quiché, pourquoi.
Ké, que.
Isa, mais.
Ni, et.
Kévi, quand.
Té, du, de la.
Isé, enfin.
Étèche, toujours.
Lamie, voici.
Meta, pourtant.

Ces mots appartiennent à un langage que je crois inédit et qui, dans le sommeil somnambulique, nous a été donné comme étant celui d'êtres extra-terrestres, vus et décrits par le médium. J'avoue que si je n'avais entendu de notre médium que ce langage invérifiable, j'aurais cru d'emblée à un langage fabriqué par une de ses personnalités. Je l'aurais cru d'autant mieux qu'on retrouve dans ce langage des formes analytiques, articles, prépositions, etc., traduisant mot à mot les formes françaises. Et je considère encore comme assez fondée l'hypothèse que ce langage a pu été inventé par un moi sous-jacent du médium, par conséquent d'une manière absolument inconsciente. Car, je le répète, pour l'avoir dit dans mon précédent article, la bonne foi et la sincérité de ce médium ne sauraient être suspectées que par ceux qui ne connaissent ni lui, ni moi qui m'en porte garant. Ce qu'il y a d'étrange seulement dans cette hypothèse, c'est la prodigieuse aisance avec laquelle il s'exprime. Les mots s'enchaînent avec une volubilité incroyable, avec un accent exotique très particulier et inimitable qui jamais ne se dément et qui se renouvelle d'une séance à l'autre, après un intervalle de plusieurs semaines sans qu'on puisse y découvrir la moindre trace d'une leçon apprise ou d'une modification de détail. Bien plus, les mots viennent à leur place, et sans erreur, dans des phrases très variées, pour autant que

nous avons pu le constater dans les bribes que nous avons recueillies. Par exemple, l'un des premiers mots que nous ayons eus, *métiche*, signifiant *monsieur*, se retrouve plus tard avec le sens de *homme* dans cette phrase : *éni cée métiché oné gudé ni cée darié grévé* (ici les hommes sont bons et les cœurs larges). D'où par parenthèse il faut déduire que *médache* qui traduit notre mot madame, traduirait aussi le mot femme et que *métaganiche* signifierait aussi bien fille que mademoiselle. Il y aurait à faire d'autres remarques, mais il est temps d'aborder le fameux dialecte hindou

Ici nous sommes en présence de phénomènes renversants, pour employer un terme familier. Un médium qui ne sait pas un mot de sanscrit s'assied à la mode orientale et vous chante une litanie ou une idylle sur des paroles hindoues ; il apostrophe en hindou un petit singe avec lequel il joue, il n'y a rien là de très merveilleux. Mais, lorsqu'il se met à parler couramment, dans un dialogue avec un personnage fictif, ou tout au moins invisible aux assistants, — et parfois tellement vite qu'il nous est impossible de noter ce qu'il dit, — lorsque les mots qu'il prononce ont des rapports avec un de ces nombreux dialectes autrefois parlé dans les Indes, on est en droit de prétendre que, si nous avions eu, à notre disposition, un bon phonographe enregistreur, nous aurions très probablement retrouvé, avec l'intonation et la vivacité mélodieuse qui devaient la caractériser, la langue qui se parlait au Kanara au commencement du XVe siècle, date et pays auxquels se rapportaient les visions et peut-être une antériorité du médium, dans l'hypothèse de sa réincarnation.

M. Lefébure trouve que j'aurais dû citer un plus grand nombre de textes hindous. Si je ne l'ai pas fait, c'est, en premier lieu, parce que je crains beaucoup que nous n'ayons estropié des mots étranges, difficiles à saisir, et, en second lieu, parce que la majeure partie de ces textes était entre les mains de mon distingué et précieux collaborateur, M. le professeur Théodore Flournoy, — nos séances ayant eu lieu tantôt chez lui, tantôt chez moi. M. Flournoy, ayant eu l'obligeance, au vu de la lettre de M. Lefébure, de me

remettre ses textes, je puis donner ici tout ce que nous avons été à même de transcrire tant bien que mal. Je mets entre parenthèses les variantes, c'est-à-dire ce que nous entendions un peu différemment, lorsque nous étions deux à tenir le crayon :

Atiēyâ gănăpătĭnâmâ

Ou mama priva (*priza priia*) — *Mama radisivou* — *Mama sadiou Sivrouka* — *apa tava va signa damasa* — *simia damasa bagda Sivrouka*. (Traduction libre donnée par l'index droit : Mon bon, mon excellent, mon bien-aimé Sivrouka, sans toi où prendre le bonheur.)

Mama Kana sour(*d*)*Mitidja* — *Kana Mitidja* (ter) — *adaprati tava Sivrouka*... (plusieurs mots) *no simyo sinonyedo*... (plusieurs mots)... *on yedio Sivrouka*.

Mama plia... (plusieurs mots) *mama naccimi* (*naxmi*) *Sivrouka*... (plusieurs mots) *ao laos mi Sivrouka*.

Pria Sivrouka — *nô* — *tvandastroum Sivrouka* — *itia mi adia pri*(*a*) — *itiami sivra adia* — *yatou* — *napi adia* — *nô* (nau) — *mama souka, mama baga Sivrouka* — *ya tou*.

Kanga sourd Kanga sourd itiami Kanga emi adia pri(*a*) *vingesa iva éka ganda iva éka baga*.

Sivrouka magè sapri mama sadour soudé (?) *Sivrouka*... plusieurs mots) *Sivrouka sourda pria Sivrouka*.

Mitidja... (plusieurs mots) *nô Mitidja, Mitidja, Mitidja, adia Sivrouka, adia Sivrouka, prâia pati, prâia pati matadioti Mitidja, nô* — *Mitidja* (plusieurs fois).

Sivrouka — *adianza pra* — *sanaistivi e Konga* — *sanai*... (plusieurs mots) *itiami Sivrouka* — *Mitidja, Mitidja*.

Imi imi bani prii... *balava santas*.., *emi bahu prassiva santas* ... *sasa nei spri sa diava anianias pritivi*... *mama itcha uta mama cavama*... *mama itcha uta mama carambag*. (Le langage hindou coulait très rapidement ; il manque beaucoup de fragments remplacés par les..., et ce qui a été recueilli est certainement fort défectueux).

Chant indou : *Gaïa*... *gaïa*... *gaïa mama tamana* (*Gaïa crina naïa neïa*... *naïa ni maïna tamana*)... *gaïa naïa giaïa brimi*

pria gania... gayagaya ana... (impossible de recueillir exactement).

En outre, quelques mots hindous mélangés à du français dans des dialogues pendant les séances, ou même en dehors des séances, dans des correspondances écrites par le médium, sans qu'il en sût rien. Il y a des noms propres d'hommes qui devaient être des nègres au service de Sivrouka; ce sont *Kana, Kanga* ou *Kangia, Adèle* et *Mougia;* des noms communs se rapportant à des oiseaux, comme *boulboul*, à des plantes, comme *sumana, radiva;* d'autres noms enfin dont la signification est douteuse comme *pitara(m)* (probablement père), *mourativa, smayamana*, — un mot se terminant par *ni* signifierait chèvrefeuille.

Enfin il est arrivé au médium, dans quelques correspondances ou étiquettes de marchandises, de glisser à son insu des caractères sanscrits au commencement ou au milieu d'un mot.

En terminant cette réponse déjà longue, je tiens à informer M. Lefébure que notre médium n'a jamais été en Algérie; il n'a pas été ailleurs que dans les environs immédiats de Genève; il est donc invraisemblable qu'il ait eu sous les yeux un *bismillah*. S'il se trouve dans quelques phrases des réminiscences de mots arabes, on l'expliquerait, — à supposer qu'on penche pour l'hypothèse de la réincarnation du médium, — en disant que la princesse qui avait épousé Sivrouka était d'origine arabe. Elle aurait habité dans son enfance le pays situé entre la mer Rouge et la mer Morte. Le médium a vu et décrit ce pays un jour qu'il se trouvait dans un de ces états intermédiaires dont j'ai parlé dans mon précédent article.

Merci à M. Lefébure, qui m'a donné l'occasion de m'expliquer sur certains points et de faire surgir peut-être de nouvelles observations. Merci également à toutes les personnes qui m'ont écrit, sans me demander de les nommer.

AUG. LEMAITRE.

P. S. — Pendant que cet article s'imprimait, nous avons encore obtenu de notre médium un texte dans cette langue

inconnue dont j'ai parlé ci-dessus, et plus tard la traduction de ce texte.

Voici ce texte, avec sa traduction en regard :

Eupié zépalir né amé.	Eupié, le temps est venu,
Arva nini pédriné.	Arva nous quitte,
Vaï diviné.	Sois heureux
Lamée inn vina té luné.	Jusqu'au retour du jour ;
Pouzé men antiné.	Pouzé, ami fidèle,
Ési vraïni né touzé.	Mon désir est même
Med vi ni chê chiré Saïné.	Pour toi et ton fils Saïné
Ké zalisé tassé.	Que l'élément entier
Mianiné mi (ni?) di daziné.	T'enveloppe et te garde.

DE DIVERS CAS DE TÉLÉPATHIE[1]

(*Suite*)

Un autre phénomène du somnambulisme est la lévitation. La loi concernant la pesanteur des corps paraît ne pas avoir de valeur pour beaucoup de somnambules.

Le Dr Charles du Prel rapporte à ce sujet les faits suivants dans son ouvrage *Studien aus dem Gebiette der Geheimwissenschaften* (*les Études du domaine des Sciences occultes*) :

« Le médecin Charpignon raconte qu'en tenant les mains élevées au-dessus des rayons du soleil il a vu une somnambule s'élever horizontalement et verticalement en lui mettant les mains sur la tête. On pouvait ainsi voir un espace vide sous ses pieds. » — « Le médecin Cless rapporte le fait suivant de sa somnambule : Petit à petit elle arrivait à planer d'une façon constante et à faire des mouvements de vol dans tous les sens de la manière la plus gracieuse et avec une légèreté incompréhensible. » — « Eusapius raconte que le philosophe d'Alexandrie Jamblichus planait au-dessus de la terre pendant ses extases ; et c'est un fait caractéristique pour le somnambulisme inconscient suivi de l'absence de souvenir : Jamblichus se moquait de la crédulité de ses élèves quand ceux-ci lui racontaient son vol dans les airs. » — « On raconte également de la clairvoyante de Prevorst, comme autrefois de la Pucelle d'Orléans, qu'en jouant avec ses amies on la voyait plutôt voler que courir : c'est un état transitoire au vol extatique. » — « Lafontaine ayant mis une somnambule sur une balançoire, elle perdit tout son poids dès qu'il l'eut magnétisée. » — « La somnambule Kerners, prise subitement d'un accès d'aliénation mentale, sauta du deuxième étage sans se blesser. » — « Dans la mystique chrétienne, ces sortes de récits fourmillent, je n'ai besoin que de rappeler : François

d'Assise, Philippe de Néri, sainte Thérèse, Ignace de Loyola, Joseph de Cupertino, Savonarola et tant d'autres. »

La vue à distance est une autre faculté transcendante des somnambules, comme on peut déjà s'en apercevoir pendant le sommeil ordinaire dans les prétendus rêves exacts. Le Dr Charles du Prel, dans sa *Monistischen seelenlehre* (*Philosophie Monistique*), mentionne le récit suivant du Dr Charpignon: « Une somnambule qu'on avait endormie à Orléans exprima le désir d'aller chercher sa sœur à Blois et s'y rendit en pensée. Arrivée à Meung, elle déclara voir un certain Jouanneau qui avait ce jour-là ses habits du dimanche. Comme quelques-uns des assistants connaissaient cet homme, on lui demanda par lettre s'il s'était trouvé au prétendu endroit à cette heure là, ce qu'il confirma. »

L'action à distance est un autre phénomène du somnambulisme. Je ne vous rapporterai à ce sujet que trois exemples d'une semblable action à distance faite par des somnambules.

« L'autosomnambule S... demanda à son frère Gottfried, au moment où il se disposait à partir, si elle ne pourrait pas aller lui faire une visite. Celui-ci, sentant bien comment elle l'entendait, ne s'en effraya pas, d'autant plus qu'elle ajouta ne pas vouloir lui faire une visite désagréable. A quelque temps de là, comme elle dormait d'un sommeil magnétique, elle manifesta l'intention de faire à son frère la visite dont elle lui avait parlé, puis elle ajouta que Gottfried était endormi sur sa chaise. Quelques jours après, en effet, il écrit à ses parents leur disant, — le jour et l'heure concordaient tout à fait, — qu'étant fatigué il s'était endormi sur sa chaise et qu'il avait vu sa sœur en rêve, très nettement, elle s'approchait de lui en balayant puis elle avait disparu. — Une autre fois, elle annonça au médecin R... une vérité semblable. Quelques jours après, lorsqu'il était déjà couché et juste au moment où sa femme venait dans la chambre, une bougie à la main, la porte s'ouvrit et la somnambule entra en toilette de nuit et en pantoufles, puis elle souffla la bougie. Le Dr R... et sa femme étaient parfaitement réveillés et avaient vu le fantôme très clairement. Le médecin écrivit immédiatement aux parents

de la somnambule et ceux-ci affirmèrent qu'à cette heure-là leur fille s'était endormie d'un profond sommeil magnétique, et ressemblait tout à fait à un cadavre. »

« Un soir, à 9 heures, la clairvoyante de Prevorst s'endormit du sommeil màgnétique d'une façon extraordinaire, et pendant ce sommeil elle sortait pour ainsi dire de sa personnalité « *aus sich herausgefürht würde.* » Elle s'écria alors : « Oh ! mon Dieu ! » mais ces paroles résonnèrent comme si elles avaient été soufflées par quelqu'un. Elle se réveilla justement pendant qu'elle les prononçait, en disant elle-même qu'il lui avait semblé que deux personnes parlaient en elle. Le lendemain on apprit que son père était mort à Oberstenfeld — à quatre heures de là — et le médecin qui l'avait soigné, le Dr Fœhr écrivit à ce sujet à Kerner : « A mon arrivée à Oberstenfeld, j'ai trouvé M. Wanner déjà mort, mais, comme je me trouvais dans une pièce voisine de sa chambre, j'ai entendu distinctement une voix venir de cette chambre vers 9 heures du soir, et cette voix qui disait : « Oh ! mon Dieu ! » me parut être celle du mort. Ce n'est qu'à la troisième reprise que je suis allé dans la pièce où il était, pensant que peut-être M. Wanner n'était qu'en léthargie, car je ne pouvais soupçonner que ce cri ne fût vraiment pas de lui. Après avoir examiné soigneusement le défunt, je restai encore quelques instants près de lui pour m'assurer complètement de sa mort. »

A propos de l'action à distance des personnes mortes, les exemples suivants méritent d'être relevés :

Holtei raconte qu'au moment où sa femme Louise Rogée, ancienne actrice du Théâtre-Royal où elle était très aimée, mourut à Berlin, le 28 janvier à neuf heures du soir, il se trouvait avec quelques amis à Obernigk, en Silésie. Leur hôte M. Schauberth prit une coupe qu'il remplit de vin de Hongrie pour boire à la santé de Louise, à l'occasion de la fête de Holtei. Au même instant on entendit comme un bris de verre et un morceau se détacha de la coupe épaisse et tomba sur la table. Dans cette même coupe, Louise avait bu quatre ans auparavant quand ces mêmes amis buvaient à la santé des nouveaux mariés.

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE

Stella, par Camille Flammarion; éditeur Ernest Flammarion, Paris. Ce livre est différemment apprécié : très exalté par les uns, il est très critiqué par les autres et surtout par les gens du monde, qui ne se reconnaissent pas dans le tableau que l'auteur en fait et qui croient valoir mieux que cela.

Quoi qu'il en soit, il n'en reste pas moins vrai que M. Camille Flammarion développe une thèse d'une philosophie très juste et très élevée, en faisant ressortir qu'un travail soutenu, le champ inépuisable des investigations scientifiques et une affection profonde et solide sont infiniment plus propres à assurer un bonheur durable et vrai que les choses futiles et factices dont beaucoup de gens remplissent leur existence creuse, inutile et ennuyée.

Telle est la morale qui se dégage de **Stella**.

L'astronomie tient évidemment une grande place dans le roman de M. Flammarion, et les chiffres prodigieux, qui surprennent l'imagination et qu'il se plaît à citer, n'y sont pas oubliés; mais les différents ordres de phénomènes psychiques y ont aussi une petite place.

L'année psychologique, par Alfred Binet. Très important volume in-8 de 825 pages, publié avec la collaboration de MM. H. Beaunis et Th. Ribot, et divisé en deux parties : l'une consacrée aux documents originaux, l'autre aux analyses des principaux travaux de psychologie. — Librairie C. Reinwald, Schleicher frères, éditeurs, 15, rue des Saints-Pères, Paris. Prix : 15 fr.

Nous avons reçu :

La Survie (sa réalité, sa manifestation, sa philosophie), par R. Noeggerath; Ernest Flammarion éditeur. Prix : 3 fr. 50.

Causeries spirites, par Charles Trufy; éditeur Chamuel, 5, rue de Savoie, Paris. Prix : 3 fr. 50.

La Rénovation religieuse, par Adolphe Alhaiza, 230, faubourg Saint-Antoine, Paris.

Lo Spiritismo Italiano e la Scienza, par Pasquale Turiello ; Napoli, tipografia della Regia Universita, nel già collegio del Salvatore.

L'Éditeur-Gérant : Félix Alcan.

DOCUMENTS ORIGINAUX

DE

LA SUGGESTION MENTALE

EXPÉRIENCES NOUVELLES

Par le Dr P. JOIRE

Outre les cours d'hypnologie que je fais à Lille sous la seule direction et comme annexe de l'Institut psycho-physiologique de Paris, j'avais institué cette année des conférences pratiques dans lesquelles j'exerçais mes élèves à la pratique de l'hypnose et où je faisais avec eux des expériences de psycho-physiologie. Un certain nombre de ces expériences ont présenté un intérêt assez grand qui m'engage à les relater ici.

Un certain nombre d'auteurs qui s'occupent d'hypnologie avaient souvent exprimé le regret de ne pouvoir se procurer des observations personnelles exactes, faites dans l'état hypnotique. La difficulté venait de ce que le sommeil hypnotique profond rend en général l'observation personnelle impossible à cause de l'amnésie qui y règne. Même quand il s'agit d'hypnose légère qui n'exclut pas toute mémoire, il est difficile de se procurer des renseignements de personnes sincères et habituées à l'observation psychologique. Enfin, la plupart du temps l'on n'a affaire comme sujets qu'à des malades, tout au moins des névrosés qui ne voient dans les

expériences qu'un prétexte à la mise en scène et dont par conséquent les témoignages sont toujours fort sujets à caution. Il résultait de là qu'il semblait presque impossible d'analyser la suggestion, ou du moins certains genres de suggestion, la manière dont elle est perçue par le sujet et le mécanisme par lequel il l'exécute. Je pense être arrivé à écarter ces difficultés, d'abord en ne prenant pas des malades comme sujets, mais des personnes habituées aux études physiologiques et aux analyses exactes; ensuite, en simplifiant autant que possible les suggestions, de façon que des phénomènes accessoires ne viennent pas y prendre une part prépondérante et masquer le phénomène principal; enfin, en plaçant le sujet dans un état qui, s'il n'est pas l'état de veille normal, n'est pas non plus un état profond d'hypnose, tout au moins dans lequel il conserve absolument toute sa liberté d'esprit, ses facultés d'attention et d'analyse, enfin où la mémoire n'est ni abolie ni même affaiblie.

Considérant aussi que le trop grand nombre d'auditeurs ou de spectateurs est nuisible, souvent à la réussite de ces expériences, et presque toujours à l'exactitude rigoureuse des observations, j'ai divisé mes élèves en plusieurs groupes que j'ai appelés successivement à prendre part à ces expériences, de façon à n'admettre jamais à ces conférences plus d'une quinzaine de personnes à la fois. Il faut, en effet, pour bien réussir ces expériences, que les spectateurs soient attentifs au résultat que l'on veut obtenir. Tout au moins, il ne faut pas qu'ils puissent distraire, de quelque façon que ce soit, l'opérateur ou le sujet. Or, il est quelquefois nécessaire d'attendre, pendant un temps plus ou moins long, la manifestation de l'expérience en cours, et il faut pendant ce temps éviter le bruit ou les distractions qui résulteraient de conversations particulières; il faut éviter aussi les contre-suggestions venant des spectateurs, car celles-ci, sans être un obstacle invincible, nuisent considérablement à la réussite de l'expérience.

Nous nous réunissions donc par groupes, comme je l'ai indiqué, et ces réunions avaient lieu à 8 h. et demie du soir dans une grande salle, située au premier étage et éclairée au gaz.

J'indiquerai du reste pour chaque séance les conditions particulières dans lesquelles nous nous trouvions.

Première séance, le 7 mai à 8h. et demie du soir. Étaient présents : M. le docteur Chrétien et seize étudiants appartenant, la plupart à la Faculté de médecine, quelques-uns aux Facultés de droit et des lettres.

M. C..., étudiant en médecine, se présente pour servir de sujet pour les expériences de suggestion mentale, je lui couvre les yeux avec un bandeau que j'ai fait confectionner exprès pour cet usage. Ce bandeau, en drap noir double, affecte à peu près la forme du masque appelé loup. Une fente pratiquée pour laisser passer le nez s'applique exactement sur lui, et de chaque côté un gros bourrelet de drap vient s'appuyer entre les pommettes et l'os du nez et combler complètement ce creux pour empêcher de voir par en bas.

Le sujet ainsi préparé se tient debout au milieu de la salle. Je lui fais alors des passes longitudinales devant la figure, puis tout le long du corps, et je termine en lui tenant pendant quelques instants les mains dans les miennes et le regardant fixement.

Je m'éloigne alors et je me tiens debout devant lui, à trois ou quatre mètres environ. Je lui fais à ce moment la suggestion mentale de lever le bras gauche. Au bout de quelques secondes, ce bras qui pendait le long du corps se montre le siège de quelques petits mouvements successifs. On dirait les contractions légères que produirait un faible courant électrique passant dans les muscles fléchisseurs de la main et pronateurs. Après ces quelques mouvements, le bras s'écarte franchement du corps et se soulève d'une seule pièce, comme mû par un ressort invisible, jusqu'à prendre la position horizontale.

Pendant que le bras gauche est ainsi levé, je suggère mentalement au sujet de lever le bras droit, et bientôt celui-ci exécute le même mouvement, sans indécision, avec une précision remarquable.

Par une suggestion mentale analogue, je fais revenir les bras à leur position première et ils retombent ensemble lentement, toujours avec ce même mouvement automatique et

non pas comme des membres inertes ou fatigués qui retomberaient par leur propre poids.

Tout ceci se passe, bien entendu, en pleine lumière et dans le plus grand silence.

Cette première expérience terminée, je m'approche du sujet et je lui débande les yeux.

Il nous rend compte alors des sensations qu'il a éprouvées.

D'abord, pendant les passes faites sur la tête et le long des membres, avant de commencer les suggestions, il a éprouvé une sorte d'engourdissement général ou de vertige dont il ne se rend pas bien compte. Plus tard, il a senti le bras gauche qui subissait l'influence d'une impulsion étrangère, et qui était entraîné par une force qui le portait en avant et en haut. Ensuite cette force a cessé de se faire sentir et le mouvement du bras s'est arrêté.

La même force a été ressentie aussi nettement par le sujet, s'exerçant sur le bras droit et le portant dans une direction analogue en avant et en haut. Après quelques instants cette force s'est exercée sur les deux bras à la fois et en sens inverse et a déterminé l'abaissement des bras et leur retour à la position normale.

Seconde expérience faite le même soir.

M. B..., étudiant en médecine, se présente pour servir de sujet. Je n'insisterai pas sur les préparatifs qui sont exactement les mêmes. On lui applique le bandeau et les passes habituelles lui sont faites.

Le sujet est placé debout au milieu de la salle, bien en lumière, je me tiens à trois mètres environ en face de lui. Je m'appuie avec les mains sur le dos d'une chaise placée derrière moi. Ma suggestion mentale porte sur la jambe droite du sujet que je veux faire lever et porter en avant. Pendant que je lui suggère mentalement le mouvement, je l'esquisse moi-même avec ma jambe. J'agis souvent ainsi parce qu'en fixant plus profondément dans mon esprit le mouvement que doit accomplir le sujet, cela donne plus de force à la suggestion. Au bout de 15 à 20 secondes, on voit le sujet porter le poids du corps sur la jambe gauche, puis son genou droit se fléchit légèrement en se soulevant sur la pointe du pied,

enfin le pied droit quitte le contact du sol et se porte nettement en avant.

J'enlève le bandeau du sujet et lui souffle sur les yeux. Il nous rend compte de ce qu'il a éprouvé. Il n'insiste pas sur l'engourdissement qu'il affirme pourtant avoir ressenti avant la suggestion, mais il a senti nettement une contraction inattendue et involontaire des muscles antérieurs de la cuisse, qui a amené le mouvement de soulèvement du genou dont nous avons parlé. Il a senti ensuite ce mouvement s'accentuer et le pied complètement soulevé, la jambe se porter en avant.

Remarques sur ces deux expériences :

Ces premières expériences, très simples en apparence, empruntent la plus grande partie de leur intérêt à ce fait que c'étaient les premières expériences de ce genre que je faisais avec ces élèves. Aucun des spectateurs qui se trouvaient là n'avait assisté à mes expériences des années précédentes et aucun d'eux n'avait vu ailleurs non plus d'expériences de ce genre.

Par conséquent, aucun des sujets que je prenais là au hasard, parmi ces élèves, ne pouvait avoir d'idée préconçue, ni se douter en aucune façon de ce que j'allais lui commander mentalement. Aucun d'eux, pas plus les spectateurs que ceux qui servaient de sujets, ne pouvait imaginer à l'avance ce qui allait se passer, par conséquent, il n'y avait pas d'auto-suggestion possible. Ces premières suggestions ont pourtant réussi de la façon la plus complète, car il n'y a pas eu la moindre hésitation de la part des sujets, qui ont accompli immédiatement et avec la plus grande exactitude le mouvement que je leur suggérais de faire.

J'ajouterai encore ceci : le fait d'opérer avec des sujets absolument neufs me fait attacher la plus grande importance au récit qu'ils me font de leurs impressions et de leurs sensations, car n'ayant jamais entendu d'autres personnes faire de récit analogue, et eux-mêmes éprouvant ces phénomènes pour la première fois, je suis autorisé à admettre que ce qu'ils me racontent est bien l'expression exacte de ce qu'ils ont éprouvé. Quand je rapproche ces témoignages de ceux qui

m'ont été donnés par d'autres sujets dans des expériences antérieures, et vous allez voir qu'il en est de même dans les expériences suivantes dont nous allons parler, la concordance est véritablement frappante.

Seconde séance, le 14 mai à 8 heures et demie du soir. Même salle, fenêtres fermées, éclairage au gaz. Présents : M. le Dr Chrétien, onze étudiants.

Je prends d'abord un des jeunes gens qui m'a servi de sujet la semaine précédente. Lui ayant bandé les yeux et fait les passes comme d'ordinaire, je me place à trois ou quatre mètres de lui et veux lui faire la suggestion de croiser les bras sur la poitrine. Il porte d'abord très nettement les deux bras en avant et les soulève en suivant fidèlement le mouvement que j'accomplis moi-même, puis, les bras parvenus à la position horizontale, il les rapproche l'un de l'autre et fait un mouvement pour les fléchir. Après avoir commencé ainsi le mouvement, il s'arrête et ne va pas plus loin dans la suggestion qui lui est faite. On voit que la suggestion n'est plus assez forte, le sujet est distrait, il laisse tomber les bras en disant qu'il ne sent plus rien et reprend son état normal.

Je m'approche de lui et lui fais de nouveau quelques passes pour le remettre en état de suggestionabilité. Après avoir repris ma place à trois mètres environ devant lui, je lui fais mentalement la suggestion de porter les deux bras en arrière. Ce mouvement est assez difficile à exécuter, cependant au bout de quelques instants, on voit le sujet relever légèrement les coudes en arrière, et alors il se met à reculer de plusieurs pas.

Je l'arrête et, après lui avoir ôté le bandeau, je lui demande ce qu'il a éprouvé. Il déclare qu'il s'est senti comme tiré en arrière par les deux bras, et c'est alors qu'il a reculé. Cette sensation correspondait bien à la suggestion qui était faite pour porter les bras en arrière, mais le sujet a suivi en totalité l'impulsion partielle qui était donnée aux membres. Nous verrons du reste, dans d'autres expériences, qu'il n'est pas rare qu'un sujet fasse un mouvement plus étendu que celui qui lui est suggéré, en généralisant une impulsion partielle.

Un étudiant en médecine, M. X..., qui n'assistait pas à la première séance et qui voit ces expériences pour la première fois, me dit qu'il n'est pas convaincu de la réalité de l'impulsion que prétendent éprouver les sujets en expérience. Il ne suspecte leur bonne foi en aucune façon, mais il pense que, par une sorte d'auto-suggestion, ils accomplissent spontanément un mouvement quelconque et que ce mouvement se trouve être par hasard celui qui a été voulu par moi, mais qu'il pourrait être tout autre. M. X..., ne cache pas du reste qu'il émet cette explication parce que, imbu des idées de la science officielle actuelle, il ne peut admettre que la volonté puisse produire ainsi une force qui se transmette à distance, en dehors de tout conducteur matériel.

Je suis très heureux de cette objection faite d'une manière aussi franche et précise. En effet, si je fais ces expériences devant un petit nombre de spectateurs et en petit comité, pour ainsi dire, c'est aussi, pour beaucoup, afin de provoquer de la part de mes auditeurs toutes les objections qui peuvent être faites et qui leur viennent à l'esprit, non pas afin d'imposer magistralement une doctrine, ce qui est souverainement ridicule, mais afin de reprendre avec eux les expériences qui ont pu laisser quelques doutes dans leur esprit, et de ne les abandonner que lorsque les auditeurs sont spontanément convaincus par l'évidence des choses.

J'aurais pu répondre aux objections de M. X..., par des raisonnements, mais j'aime mieux le convaincre d'une autre façon qui aura aussi, pour moi et pour les autres spectateurs, un grand intérêt. Je lui propose donc de reprendre l'expérience avec lui, il est sceptique et bien prévenu contre l'auto-suggestion ; l'expérience, si elle réussit, n'en aura que plus de valeur. J'applique donc le bandeau à M. X..., qui me déclare encore pendant cette opération qu'il n'est pas nerveux du tout et qu'il est bien persuadé que tenter une expérience avec lui est peine inutile. Après lui avoir bandé les yeux, je lui fais les passes habituelles sur la tête et le corps, et en même temps je lui recommande de ne pas se laisser aller à imiter par souvenir ce qu'il a vu faire ; mais, d'un autre côté, de ne pas apporter une résistance voulue, s'il sent une

impulsion nette et précise dans une direction déterminée et s'exerçant sur une partie du corps bien définie.

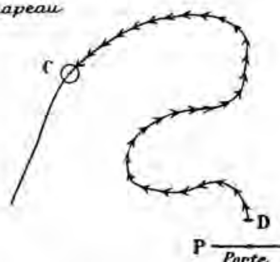
Je m'éloigne alors à environ deux mètres du sujet et je commence une suggestion mentale énergique à laquelle je donne pour objectif l'écartement du bras gauche du sujet, dans un plan parallèle au plan du corps, puis la flexion de l'avant-bras sur le bras. Au bout de très peu de temps, le mouvement se produit, mouvement automatique, lent, mais exempt de toute hésitation, exactement comme il avait eu lieu chez les autres sujets.

Aussitôt après avoir enlevé le bandeau des yeux de M. X..., je lui demande pourquoi il a fait ce mouvement. Il avoue, avec un étonnement visible, qu'il a senti une force s'exerçant sur son bras et l'attirant dans le sens du mouvement qu'il a suivi. Il a d'abord résisté quelques secondes, mais, cette impulsion continuant à agir et devenant tout à fait évidente pour lui, il a laissé le mouvement s'exécuter. Il se montre lui-même très étonné de la sensation qu'il a éprouvée et qu'il ne s'explique pas. Il répète qu'il était absolument sceptique et incrédule tant qu'il avait vu faire ces expériences sur d'autres, mais qu'il est obligé de se rendre à l'évidence et il se déclare convaincu depuis qu'il a senti lui-même l'impulsion.

Je prends alors un des sujets qui m'a servi dans la séance précédente et je l'emmène hors de la salle. Pendant ce temps, les personnes restées dans la salle doivent tracer sur le plancher une ligne à la craie ; cette ligne aura une direction que je ne connais pas à l'avance et des sinuosités nombreuses. Je mets le bandeau sur les yeux du sujet en dehors de la salle et quand tout est préparé à l'intérieur je rentre avec lui en le guidant par la main.

Je place le sujet à l'extrémité de la ligne, les pieds exactement de chaque côté de la ligne et je me tiens à un pas environ derrière lui, sans contact avec lui. Je fixe bien attentivement mes regards sur la ligne qu'il doit suivre. Cette ligne commence à quelques pas de la porte, décrit d'abord une courbe à gauche, puis tourne à droite et décrit de nouveau une grande courbe sur la gauche.

Le sujet en expérience suit la ligne pas à pas, très exactement, il tourne à gauche en suivant la ligne, s'arrête de temps en temps, semblant hésiter un peu, surtout quand il se trouve près d'une courbe. Il tourne à droite, et suit la grande courbe à gauche. Vers le milieu de cette dernière courbe, un élève avait placé un chapeau sur la ligne ; le sujet heurte du pied ce faible obstacle et il semble que cette sensation inattendue le fasse sortir de l'état d'attention dans lequel il était, il parle ainsi que d'autres personnes et arrête là l'expérience.



Remarques sur cette séance. — Je ne dirai rien de la première partie de cette séance, qui était bien conforme aux expériences de la séance précédente et n'a rien présenté de spécial. Par contre, j'attribue une grande importance à l'expérience faite avec une personne qui présentait des objections sérieuses aux expériences précédentes, prouvant que ces expériences ne l'avaient pas convaincue et qu'elle ne croyait pas en somme à la réalité des suggestions mentales. Certes, ce sujet n'était pas préparé à se faire une auto-suggestion. Le scepticisme qu'il témoignait à cet égard le disposait à ne pas se laisser aller à une impulsion imaginaire, mais à y résister plutôt, si elle était faible et indécise jusqu'à ce qu'elle se fasse sentir assez fortement pour qu'il ne puisse douter de sa réalité, il était en tout cas bien décidé à analyser les impressions qu'il ressentirait. La réussite de l'expérience, dans de telles conditions, me paraît présenter un grand intérêt. Non seulement ce jeune homme se déclare convaincu après l'expérience, mais il a obéi lui-même à l'impulsion qu'il reconnait avoir ressentie et il décrit cette impression exactement de la même manière que les sujets précédents et, pour ainsi dire, dans les mêmes termes. Il faut donc que cette impression soit bien réelle.

Je ferai aussi quelques remarques sur la dernière expérience, la ligne suivie par le sujet les yeux bandés. Le sujet déclare qu'il sent une impulsion qui le pousse dans la direction où il doit marcher, et la chose est bien évidente pour ceux qui sont témoins de l'expérience. Ce fait, que nous avons constaté en passant, d'une certaine hésitation du sujet, quand il s'agit de changer de direction, de décrire une courbe un peu accentuée, offre cet intérêt qu'il semble prouver qu'il y a là un nouvel effort de volonté à faire par le suggestionneur afin de donner une impulsion nouvelle qui doit être perçue par le sujet.



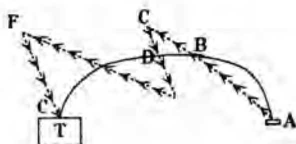
Troisième séance, le 21 mai à 8 h. et demie du soir. Présents : le Dr Chrétien et 16 élèves.

Je prends M. H... comme sujet, et, après lui avoir bandé les yeux, je lui fais les passes habituelles. On place à cinq mètres environ de lui et à sa gauche, une montre sur une table. La suggestion devra consister à le faire marcher vers la table et lui faire prendre la montre. Je me place à la droite du sujet et environ à deux mètres de lui. Après quelques secondes, M. H... se penche en avant et un peu à gauche et s'avance bien directement vers la table. Arrivé à une petite distance, il s'en écarte un peu en se dirigeant trop à gauche ; mais bientôt, sous l'influence d'un nouvel effort de ma volonté, il s'arrête, revient dans la bonne direction et arrive devant la table. Je cherche alors à lui suggérer mentalement de lever la main et d'avancer le bras pour prendre la montre ; il lève bien la main et la place sur la table, mais l'impression du froid du marbre le rappelle à l'état normal, et il ôte le bandeau.

Avec ce même sujet je répète l'expérience qui consiste à lui faire suivre, les yeux bandés, une ligne tracée sur le plancher.

Le croquis (page 202) indique la ligne tracée et la marche suivie par le sujet. Les conditions sont exactement les mêmes que dans la séance précédente. Le sujet, placé à l'extrémité de la ligne, au bout de quelques secondes, se penche en avant dans la direction qu'il doit suivre.

On voit qu'à chaque pas son corps s'incline d'abord dans la direction voulue, absolument comme si on le poussait en avant par les épaules. Le tracé vous indique qu'il suit fidèlement la ligne depuis la porte jusqu'au point C. A ce moment il s'en écarte vers la gauche, mais il y revient presque aussitôt au point E et la suit jusqu'au point A, qui se trouve à 2 mètres environ de l'extrémité terminale de la ligne; j'éprouvais moi-même à ce moment une certaine fatigue de la suggestion soutenue que je venais de faire, le sujet a marché tout droit alors en s'écartant de la ligne.



Je citerai encore de cette même séance une expérience qui tire son intérêt de la difficulté même avec laquelle elle s'est exécutée. Le sujet était M. C..., qui n'avait pas encore pris part directement à ces expériences. Les yeux lui sont bandés et les passes lui sont faites comme d'habitude.

La suggestion devait consister à l'amener devant une table qui était située à gauche de son point de départ. Le chemin qu'il devait suivre, dans ma pensée était une ligne courbe qui l'amenait sans changement brusque de direction au point d'arrivée.

Le croquis ci-dessus indique bien le chemin direct suggéré et le chemin réellement parcouru.

En effet, M. C..., part immédiatement dans une direction oblique vers sa gauche (c'était bien à gauche en effet qu'était le but à atteindre), mais suivant toujours cette première impulsion il va beaucoup trop loin. Dès que je m'aperçois qu'il dépasse sa direction, je fais un effort de suggestion pour l'arrêter et le faire retourner dans la bonne voie. En effet, arrivé

au point C, il retourne presque complètement sur ses pas, se rapprochant toujours de la table, mais il va encore trop loin dans cette direction jusqu'au point E où je suis obligé de l'arrêter encore mentalement. Il reprend là une ligne parallèle à la première et dépasse cette fois le but à atteindre. Arrivé en F, une suggestion mentale parvient à l'arrêter et à le diriger en ligne droite sur le point fixé où il arrive exactement.

La séance est terminée par quelques mouvements partiels, suggérés mentalement à un troisième sujet. Cette suggestion s'accomplit exactement comme dans les séances précédentes, je n'y insisterai pas.

Remarques sur cette séance. — Je signalerai surtout, dans cette séance, la troisième expérience, le sujet conduit à une table. Il est évident que ce sujet, qui exécutait pour la première fois des suggestions mentales, y était très sensible. Mais, une fois qu'il avait reçu une impulsion, il s'y laissait aller en s'élançant pour ainsi dire plus loin que la suggestion qui lui était faite. J'ai eu à ce moment l'impression d'un sujet qui éprouverait un retard dans la sensation suggérée. Il recevait avec une certaine lenteur l'impulsion suggérée, mais celle-ci, une fois perçue, persistait trop longtemps et ne disparaissait pas assez vite pour laisser place à une nouvelle impulsion.

Quoi qu'il en soit, ce fait nous a permis de vérifier l'efficacité de plusieurs suggestions successives, qui se sont montrées capables d'arrêter le sujet dans sa marche, de le faire revenir sur ses pas, lui faire reprendre de nouveau sa direction; enfin par plusieurs suggestions successives, nous avons pu malgré tout l'amener au but.

Le sujet, après cette expérience, reconnut du reste qu'il s'était bien senti arrêté dans sa marche, repoussé en arrière par une force nouvelle et que, tous ces changements de direction qu'il avait effectués, il les avait accomplis sous l'influence d'impulsions qu'il avait bien nettement ressenties.

Séance du 4 juin, à 8 heures et demie du soir.

Présents : MM. le Dr Chrétien Jandouzy, plus 10 élèves.

Je prends pour sujet M. M..., qui assiste pour la première fois à nos séances et n'a jamais été témoin d'expériences de ce genre. Nous avons donc encore avec ce sujet les mêmes avantages que dans la première expérience, il n'y a à craindre, de sa part, ni auto-suggestion, ni simulation inconsciente.

M. M... se révèle aussitôt comme un sujet exceptionnellement favorable à ce genre d'expériences. En effet, après les passes habituelles et m'être placé devant lui pour lui faire la suggestion, à peine ai-je fixé les yeux sur lui et lui ai-je ordonné mentalement de porter le bras en avant, qu'il avance immédiatement le bras visé par la suggestion et penche en même temps le corps, très nettement, dans la même direction.

Je prie alors les personnes présentes de former un cercle autour du sujet, pendant que je me mets de nouveau en rapport avec lui. Puis, quand j'ai repris ma place à 3 ou 4 mètres devant le sujet, un des assistants me fait un léger signe de la main et je suggère mentalement au sujet de se diriger vers lui. Au bout de trois ou quatre secondes, nous voyons le sujet se pencher dans la direction indiquée, comme s'il y était attiré par une force qui lui fait perdre l'équilibre, puis il marche droit vers cette personne, sans hésiter et vient se placer devant elle.

La même expérience est répétée à plusieurs reprises, avec le même sujet, sans lui enlever le bandeau des yeux. On le replace au milieu du cercle, et la personne vers laquelle il doit se diriger, changée chaque fois, se trouve au hasard, tantôt à sa droite, tantôt à sa gauche, une fois même un peu derrière lui, de sorte qu'il est obligé de faire un quart de tour pour aller vers elle. Chaque fois l'expérience réussit, et le sujet, sous la seule influence de la suggestion mentale, se dirige sans hésitation vers la personne désignée, aussi direc-

tement que s'il y allait les yeux ouverts ou guidé par la main.

Cette expérience semble bien concluante. Par moment, le sujet fait un mouvement brusque, se redresse et soupire profondément comme pour reprendre possession de lui-même; puis aussitôt on le voit de nouveau se courber, sous l'influence de la suggestion, dans la direction où il lui est mentalement ordonné de marcher, et il avance droit vers le but, sans s'écarter de sa route.

Quand on a débarrassé M. M... de son bandeau, il semble d'abord comme ébloui et étonné de l'endroit où il se trouve; on dirait qu'il s'éveille. Il a analysé parfaitement toutes ses sensations et nous en rend compte très exactement. Les passes du début ont pour effet, dit-il, de l'isoler en quelque sorte de tout ce qui l'entoure, il oublie ce qui se trouve autour de lui et n'éprouve plus que des sensations vagues, il ressent comme des fourmillements dans tout le corps. Puis à un moment donné, il se sent poussé en avant par une impulsion très nette, un genre d'impulsion qu'il n'a jamais ressentie, mais qui est très nette, affirme-t-il encore. « Par moments je croyais, dit-il, que vous me tiriez par la manche. » Il sent cette impulsion le pousser dans la direction où il doit marcher et il n'a qu'à se laisser aller.

Je prends comme second sujet M. L..., qui a assisté à toutes les expériences des séances précédentes. C'est un sujet peu impressionnable. Après lui avoir bandé les yeux, je lui fais les passes habituelles pour le mettre en état de rapport avec moi. Il dit qu'il ne sent rien de particulier. Je l'ai à peine quitté pour me placer devant lui qu'il se met à lever les bras alternativement comme il l'a vu faire à d'autres sujets. Il se fait évidemment de l'auto-suggestion. Après qu'on lui a enlevé le bandeau, il déclare qu'il n'a presque rien éprouvé, qu'il a senti ses bras attirés et qu'il les a laissés aller. Or il faut remarquer que je ne lui avais fait aucune suggestion, cette sensation venait donc de lui-même et il l'avait éprouvée parce que c'était le mouvement qu'il avait vu faire le plus souvent par les autres sujets.

Un autre sujet, M. M..., auquel je suggère le mouvement des

bras en avant, éprouve très vivement l'impulsion, après avoir avancé les mains vers moi, il penche le corps en avant et marche dans ma direction. Il déclare qu'il s'est senti attiré par les bras en avant, comme si quelqu'un le tirait par la manche ; il demande même si je ne l'ai pas réellement tiré par la manche de son vêtement.

C'est évidemment un sujet très sensible, mais qui ne sait pas décomposer l'impulsion, qu'il a suivie comme une personne dont on prendrait la main pour la porter en avant et qui se mettrait immédiatement à marcher dans cette direction.

Je prends un troisième sujet avec lequel je fais encore l'expérience de le diriger les yeux bandés vers une des personnes formant le cercle. Ces expériences réussissent encore très bien, quoique ce sujet, moins sensible que le premier aux suggestions mentales, obéisse plus lentement et soit parfois obligé de corriger sa direction. Il finit toujours, sous l'influence de la suggestion, faite avec un effort plus considérable, par arriver jusqu'à la personne qui lui a été désignée.

A la demande de quelques-unes des personnes présentes, je veux encore faire avec M. M... qui s'est montré tout à l'heure si sensible à la suggestion, l'expérience de la ligne à la craie. Préparée dans les mêmes conditions que les précédentes, cette expérience se montre bonne dans les deux tiers du chemin tracé. Je sens alors que j'ai plus de peine à ramener le sujet quand il s'écarte de la direction voulue ; je suis visiblement fatigué et je vois que le sujet lui-même commence à s'énerver, je lève la séance qui a du reste été très bonne et très instructive.

Remarques sur cette séance. — J'attirerai surtout votre attention sur les premières expériences faites avec M. M... Ce sujet se livrait pour la première fois à ces expériences qu'il ne connaissait pas encore, avantage très considérable au point de vue de l'observation des phénomènes. De plus, il s'est montré très sensible à la suggestion mentale. J'attache aussi la plus grande importance au récit que M. M... nous a fait des différentes sensations qu'il a éprouvées, car il s'est

observé avec un grand soin et nous a donné des renseignements bien précis.

Les observations qu'il a faites sur ce qu'il éprouve pendant les manœuvres préliminaires nous montrent l'importance réelle de ces passes, qui ne sont pas du tout une manœuvre destinée à frapper l'imagination. Il se produit un véritable état de rapport, entre le suggestionneur et le suggestionné, qui rend celui-ci plus sensible aux suggestions qui lui sont faites mentalement.

Séance du 10 juin, 8 heures et demie du soir.

Présents : M. et Mme Lecr..., M. Jandouzy, huit élèves.

Cette séance ne donne aucun bon résultat ; les expériences ne réussissent pas ou ne réussissent qu'à demi. Ainsi, M. M.. qui s'était montré si bon sujet dans la séance précédente, lorsque je lui suggère de se diriger vers une chaise, fait quelques pas dans cette direction, puis il hésite, s'arrête et déclare qu'il ne sent plus rien, qu'il n'a plus d'impulsion. Les causes qui ont pu s'opposer à la réussite des expériences de ce soir peuvent être de plusieurs sortes.

Causes extérieures : Le temps est singulièrement refroidi, il a plu une partie de la journée avec grand vent, et j'ai déjà observé que ces conditions atmosphériques sont défavorables. Plusieurs fenêtres et la salle ont été ouvertes sur le désir de quelques personnes, et l'air de la salle a pris le froid et l'humidité du dehors. Le bruit de la rue venait encore nous troubler et s'ajouter à l'influence de la température.

Causes particulières : M. M..., dès son arrivée ce soir, m'a dit : « Je me sens mal disposé pour les expériences aujourd'hui, je ne crois pas que nous réussissions. » Éprouvait-il l'effet de la température, ou faut-il voir là un état physiologique d'origine inconnue, fatigue ou autre chose, c'est possible.

Je dois reconnaître que moi-même je me rendais compte de la faiblesse de mes suggestions, faiblesse que je ressens toujours quand il y a ainsi un abaissement de la température

accompagné de troubles atmosphériques. Je me trouvais aussi fatigué ce jour-là par plusieurs hypnotisations faites dans la journée.

Quoi qu'il en soit, cette séance, toute négative, n'est pas sans nous fournir matière à quelques remarques instructives. En effet, elle nous donne une preuve nouvelle de l'influence réelle qui s'exerce à distance par la suggestion mentale.

En effet, s'il y avait simulation inconsciente, ou un simple effet de l'imagination du sujet, celui-ci agirait dans toutes les circonstances. Mais remarquez qu'ici le sujet sent d'avance qu'il n'est pas bien disposé, cependant il éprouve quelque chose au début, mais cette influence s'épuise vite et finit par être presque nulle. C'est bien là le caractère d'une force physiologique, qui, à certains jours, peut être plus considérable, et à d'autres jours se trouver affaiblie sous l'influence d'une disposition particulière.

Séance du 18 juin, à 8 h. et demie du soir.

Présents : M. et Mme Lur... M. Jandouzy, douze élèves.

Je répète, dans cette séance, une partie des expériences déjà faites : suggestion de mouvements divers des bras ; suggestion de suivre une ligne les yeux bandés ; suggestion de marcher successivement vers plusieurs personnes placées en cercle.

Toutes ces suggestions réussissent, comme les premières que j'ai décrites, je n'y insiste pas.

J'en ajouterai seulement une nouvelle, faite avec M. H... Ce jeune homme, placé dans les conditions habituelles, ne savait pas ce que j'allais lui suggérer, il ne pouvait que penser aux suggestions qu'il avait déjà vu faire. Je lui suggérai de se mettre à genoux. Aussitôt que je lui eus commandé mentalement, on le vit fléchir les deux genoux ensemble, lentement, comme se font tous les mouvements suggérés ; il se baisse en fléchissant de plus en plus les deux genoux et se tenant en équilibre sur la pointe des pieds, enfin il met les deux genoux à terre.

Le sujet interrogé après l'expérience, affirme s'être senti forcé de plier les genoux par une puissance nouvelle à laquelle il ne pouvait facilement résister.

Observations générales sur ces diverses suggestions mentales : Je n'ai fait, comme vous venez de le voir, que des expériences très simples que j'ai réduites au nombre de cinq ou six tout au plus, mais j'ai tenu à répéter plusieurs fois les mêmes expériences avec des sujets différents. La simplicité de l'action suggérée, rend en effet plus facile l'analyse de la suggestion ; de plus, cela me permettait de recueillir les diverses impressions des sujets, dans des conditions absolument identiques. Cette manière d'opérer m'a donné des résultats très remarquables ; vous avez pu voir, en effet, que tous les sujets ont éprouvé les mêmes sensations, les ont analysées de la même façon et traduites presque dans les mêmes termes.

Le fait a la plus grande importance, étant donné cette circonstance, que plusieurs des sujets, pris dans des séances différentes, n'avaient ni vu les expériences, ni entendu les sujets qui en avaient rendu compte précédemment. Ils ne pouvaient donc pas agir par imitation ni par auto-suggestion ; les sensations qu'ils signalaient devaient donc être exactes et se trouvent corroborées par leur concordance parfaite.

Il est encore du plus grand intérêt, dans ces expériences, de rechercher dans quel état se trouvent les sujets au moment où ils reçoivent et exécutent les suggestions mentales. En apparence, les sujets sont en état de veille, et de fait si vous les interrogez après l'expérience, unanimement ils vous répondront qu'ils n'ont pas dormi. En réalité, ils ne dorment pas, en ce sens qu'ils ne sont pas dans un sommeil profond, mais ils ne sont pas non plus dans l'état de veille normale. Pour le prouver, il suffira de nous rappeler ce que la plupart des sujets ont signalé de leurs impressions quand on leur fait les passes au début des expériences. Ils constatent qu'ils éprouvent un changement d'état, quelque chose qui les isole de tout ce qui les entoure (c'est leur propre expression), ils signalent une sorte d'engourdissement vague de

tous les membres, quelques-uns indiquent des fourmillements.

Le sujet se trouve placé là dans cet état que j'ai décrit sous le nom d'état médianique passif. Son attention pour tout ce qui vient du suggestionneur se trouve exaltée à un point qu'elle ne pourrait pas atteindre s'il était dans l'état normal, s'il ne se trouvait pas comme il le dit isolé des autres choses environnantes. C'est cette modification du sujet qui permet d'établir entre lui et le suggestionneur un état de communication ou de rapport, grâce auquel il peut être impressionné par une influence purement psychique. Si, dans certains cas, comme nous l'avons vu, des influences extérieures ou certains troubles physiologiques des sujets sont capables de diminuer ou de supprimer l'influence du suggestionneur sur le sujet, ces expériences négatives viennent encore s'ajouter aux preuves de cette relation psychique qui existe entre eux.

J'ajouterai que cette correspondance psychique entre plusieurs individualités ne me paraît pas constituer un fait anormal ni même spécial à cet état d'hypnose. Mais, dans l'état médianique, qui est un véritable état d'hypnose, il y a une orientation particulière de cet influx nerveux, et en même temps concentration de toutes ses forces vers un même individu. J'ai constaté, en effet, que la présence d'une autre personne entre le suggestionneur et le sujet, ou même une personne trop rapprochée du sujet, surtout si elle fait un effort contraire à la suggestion, trouble considérablement les expériences et peut même les empêcher complètement de réussir.

Au sujet de la manière de faire les suggestions mentales, je dirai qu'elles demandent, de la part du suggestionneur, un effort considérable de volonté, effort qui doit être soutenu sans interruption pendant tout le temps que doit durer la suggestion, si l'on veut qu'elle réussisse.

Avec un de mes bons sujets, j'ai pu constater des efforts nouveaux de volonté qui étaient faits pour accentuer une suggestion. Dans une chambre tout à fait obscure, je lui faisais la suggestion très simple de plier les bras, et, de parti pris, après un effort de suggestion considérable, je

laissais la volonté s'affaiblir pour la reprendre par à-coups successifs. Mon sujet put chaque fois me prévenir de l'impression qu'il ressentait au moment où je faisais un nouvel effort de volonté.

J'ajouterai que cet effort constant de la volonté, cette fixité de toute l'attention concentrée sur un même objet, n'est pas chose aussi facile qu'on pourrait le croire et demande une certaine éducation qui se perfectionne par l'entraînement. Ainsi, quand je suggère une action, qu'elle soit simple ou plus ou moins compliquée, je décompose l'acte en un certain nombre de mouvements et chaque mouvement en une série de contractions de groupes musculaires. C'est pourquoi j'ai donné à ces expériences le nom de suggestions mentales et non pas de transmission de la pensée. En effet, je n'ai pas cherché ici (ce qui pourrait se faire et ce que je me propose de faire dans d'autres expériences) à imposer à mon sujet l'idée de l'acte à accomplir en lui laissant ensuite la liberté des moyens à employer pour accomplir cet acte; mais je le conduis à l'exécuter inconsciemment et en détail par une série de suggestions mentales successives.

Dr P. Joire.

THÉORIE PHYSIOLOGIQUE

DES

IMAGES DERMOGRAPHIQUES

PRODUITES PAR LA FOUDRE

Comme l'on sait, on raconte plusieurs cas de personnes qui, ayant été frappées par la foudre, ou s'étant trouvées près d'un endroit où la foudre tombait, eurent imprimée sur leur peau l'image, ou dermographie, d'un objet voisin. Pour expliquer ce phénomène, on admet communément une action physique produite directement par la foudre et plus ou moins analogue à celle que produit une étincelle électrique quand la décharge a lieu sur une médaille placée en contact avec le côté sensibilisé d'une plaque photographique où se trouve alors imprimée cette médaille.

Cependant dans les cas d'empreintes produites par la foudre, il n'y a généralement pas contact entre la peau du patient et l'objet qui vient s'y imprimer. Ordinairement l'objet est situé à plusieurs mètres. Il ne peut donc plus être question, comme dans le cas de la médaille, d'un simple phénomène de transport de matière volatilisée entre les points correspondants de surfaces presque en contact et l'explication par l'électricité devient bien difficile, parce qu'il faudrait admettre que pendant l'action de la foudre il se produit entre l'objet et son image dermographique un système spécial de projections correspondantes entre leurs points homologues, système qui, étant considérées les conditions du phénomène, ne pourrait être comparé à aucun des faits connus jusqu'à

présent de la science et en particulier de la science électrique.

Le docteur Carl du Prel, dans un article publié dans le *Uebersinnliche Welt* (avril 97, p. 97), donne de ce phénomène une théorie entièrement différente, mais intéressante et neuve, et que nous croyons digne d'une sérieuse considération. Elle n'est pas fondée sur d'hypothétiques actions physiques spéciales à la foudre, mais sur les phénomènes bien démontrés et connus de la stigmatisation. Suivant l'auteur, l'action directe de la foudre n'aurait (au moins dans un certain nombre de cas) aucune part au phénomène, mais il serait produit par la violente impression psychique que l'image de l'objet foudroyé, et par conséquent vivement illuminé, produirait sur le sujet, impression qui ensuite se transformerait en image dermographique par le même procédé idéoplastique que celui de la production des stigmates de la crucifixion chez certains mystiques, ou des images dermographiques et des vésications locales obtenues par suggestion.

Le docteur du Prel cite pourtant des cas dans lesquels le sujet fut tué sur le coup par la foudre qui avait produit en lui l'impression dermographique. Ces cas, comme le reconnaît l'auteur lui-même, seraient contraires à son hypothèse, parce qu'il est difficile d'admettre que chez ces personnes le processus idéoplastique ait pu avoir lieu ou dans l'instant extraordinairement court écoulé entre la chute de la foudre et la mort, ou après la mort, mais en revanche il en cite un qui semble assez probant pour sa thèse. Un jour que beaucoup de monde était réuni dans une cathédrale pour assister à une cérémonie religieuse, il arriva une violente tempête, et la foudre tomba sur la croix de l'autel principal vers lequel étaient tournés tous les regards des fidèles. Personne ne fut atteint par la foudre, mais le pasteur, sa femme et plusieurs autres personnes présentes trouvèrent ensuite, à leur grande stupéfaction, l'image de la croix imprimée sur quelque point de leurs corps.

Ce qui viendrait assez bien appuyer l'explication idéoplastique du Dr du Prel, c'est que, tandis qu'il y a un assez grand nombre de cas rapportés sur les images produites par la foudre sur la peau d'êtres humains, on n'en a rapporté aucun,

ESPRITS TAPAGEURS[1]

PAR F. PODMORE

(*Suite*)

REMARQUE. — On verra que les cas qui suivent ne sont pas très probants, et qu'en plus d'une circonstance la tricherie semble plus évidente que la réalité des phénomènes. Assurément ces cas ne constituent pas de bonnes preuves et ce n'est pas à ce titre que nous les publions ; mais, heureusement, ils n'infirment nullement l'existence des phénomènes en cause, phénomènes dont nous avons en maintes circonstances, rapporté des cas probants, — du moins pour ce qui est relatif aux mouvements d'objets sans contact, — et nous publions ce qui suit parce qu'il s'en dégage plusieurs enseignements. Tout d'abord nous ferons remarquer qu'il s'agit presque toujours de phénomènes identiques, quelle que soit la contrée où ils se passent et quels que soient l'âge et la capacité intellectuelle des personnes, — des sujets, — qui les provoquent. Il y a là un fait tout à fait digne de remarque qui frappe l'esprit de ceux qui analysent les cas déjà si nombreux que les observations de chaque jour viennent encore accroître, et qui fait penser que cette similitude est plutôt une preuve positive, surtout si l'on pense que certains cas sont attribuables à des personnes qui étaient dans l'ignorance complète de ces faits et n'avaient ni raison ni possibilité de les imiter par supercherie. Assurément souvent il n'y (a que des tricheries de quelque espiègle hypocrite ou malveillant, mais souvent aussi c'est le phénomène authentique qui commence et qui marque l'origine de ces manifestations, et c'est la tricherie qui les continue et les termine, alors surtout qu'il s'agit d'enfants ou d'hystériques chez lesquels l'imitation et le mensonge constituent une impulsion plus ou moins morbide : aussi, lorsqu'un enfant ou une hystérique disent : « J'ai triché », il ne faut pas s'écrier *Eureka!* et se hâter de conclure qu'il n'y avait

1. Tiré des *Proceedings S. F. P. R.*, part XXX, vol. XII, par Marcel Mangin.

que tricheries, et que tous ceux qui disent avoir vu des faits authentiques n'étaient que de mauvais et naïfs observateurs.

Enfin nous terminerons ces quelques réflexions en faisant observer qu'il ressort des cas rapportés par M. Podmore, combien ces enquêtes après coup aboutissent à des contradictions et combien elles sont peu aptes à révéler la vérité stricte.

Au cours de ces derniers mois, on a beaucoup parlé en France des phénomènes produits par une fillette : ici encore les opinions sont contradictoires. Plusieurs de nos amis, qui l'ont soigneusement observée lorsqu'elle était en province, sont persuadés avoir vu des phénomènes réels, une lumière suffisante leur ayant permis de les constater *de visu*. Nous-même, qui avons observé le sujet deux fois n'avons été témoin que de faits très suspects qui nous ont laissé la croyance à la simulation. X. D.

II. — CAS DE WEM

Voici un article de journal qui raconte les mystérieuses manifestations qui se sont produites dans le Shropshire, près de Wem, en novembre 1883 :

« Une série de faits qui ont causé une grande excitation dans les environs de Leebotwood et beaucoup de discussions et d'étonnements à Shrewsbury, vient de se produire dans une ferme isolée appelée « les Bois » qui est à un mille et demi de Toppington et à neuf ou dix mille de Shrewsbury. Le fermier s'appelle Hampson. A la fin de la semaine dernière, vers quatre heures de l'après-midi, les domestiques étaient dans la cuisine en train de préparer le thé. Il y avait sur le feu une casserole où bouillaient des œufs. Elle bondit du foyer, racontent les servantes, tandis que le service à thé fut, de la table, jeté à terre et brisé en morceaux. Un peu de cendre fut jeté de la grille et mit le feu à du linge qui se trouvait dans un panier. Jusque-là, rien qui n'aurait pu être expliqué par quelque chose qui aurait fait explosion dans la grille ; mais ce qui suit ne pourra s'expliquer ainsi. Il y avait sur la table une lampe à paraffine avec un globe. Le globe fut enlevé de la lampe et jeté au milieu de la chambre en même temps que la lampe elle-même était soulevée. Le dessous de lampe prit feu et les habitants de la maison effrayés coururent chez les voisins. Parmi ceux qui revinrent,

un fermier, M. Lea, dit, qu'en approchant, il lui avait semblé que toutes les chambres du premier étaient en feu, tellement les fenêtres étaient éclairées. M. Hampson monta, passa tout en revue et ne vit rien de changé. Comme les objets continuaient à sauter dans la cuisine d'une manière absolument inexplicable, et qu'il se produisait des dégâts, Hampson décida de mettre dehors tout ce qu'il y avait dans l'appartement. Au moment où il décrochait du mur un baromètre, quelque chose le frappa à la jambe et un pain qui était sur la table fut jeté comme par une main invisible et le frappa au dos. Un livre fut jeté ou sauta par la fenêtre et un grand coquillage suivit le même chemin. Dans le parloir, une machine à coudre fut renversée et endommagée, et dut être donnée à réparer. La nourrice allaitait l'enfant près du feu, quand un morceau de charbon sauta hors de la grille et les cheveux de l'enfant furent roussis et ses bras brûlés. La nourrice fut si effrayée qu'elle courut se réfugier chez le voisin ; en chemin, ses vêtements prirent feu et il fallut les lui arracher du corps. Le soir, chez le voisin, un plat qu'elle touchait pendant le dîner sembla être jeté par terre et les morceaux, comme s'ils étaient ramassés par quelque être invisible, furent mis au milieu de la table. D'autres phénomènes auraient eu lieu chez le voisin pendant que la nourrice s'y trouvait et cela pendant plus d'une demi-heure. Comme personne n'y comprenait rien, on prévint la police, tous les habitants de la maison et les voisins furent l'objet d'enquêtes minutieuses. Finalement, il fut décidé que le charbon serait brûlé en plein air, parce qu'on supposa qu'il contenait quelque substance explosible, mais il brûla tranquillement. Les témoins de ces faits les ont racontés avec la plus entière franchise, et il est assez curieux qu'aucun d'eux ne les ait attribués à quelque cause surnaturelle, comme on aurait pu s'y attendre dans un coin de province si tranquille ; ils attribuent tout cela à « quelque chose dans le charbon ou dans l'air » et deux ou trois s'imaginent qu'il y avait là quelque phénomène électrique. »

Le même journal ajoute plus tard que son correspondant de Shrewsbury télégraphie qu'il a fait une autre visite à Weston Lullingfield hier et qu'il a appris que samedi et

dimanche il y a eu des manifestations encore plus extraordinaires, paraissant dues à l'influence d'Emma Davies. L'officier de paix de la circonscription de Shropshire est resté dans la maison assez tard le samedi. En sa présence, le garde-feu s'est écarté de la cheminée pour venir au milieu de la chambre, et, remis à sa place, a recommencé le même mouvement une seconde et une troisième fois. Un coussin, appuyé au dos d'une chaise où Emma s'était assise plusieurs fois, traversa la chambre, et tous les points de son tablier se défirent, puis les boutons de sa robe s'arrachèrent. Miss Maddon, la maitresse d'école, a certifié être allée voir son ancienne élève samedi soir et avoir vu, peu de temps après son arrivée, la jeune femme et sa chaise se soulever ensemble au-dessus du parquet. Elle prit alors Emma sur ses genoux et s'assit sur la chaise, aussitôt les souliers de la fille furent enlevés et cela se répéta deux fois. Dimanche, une boite dans la chambre à coucher fut lancée à travers la pièce, et plusieurs tasses et soucoupes furent brisées.

RAPPORT DE M. F. S. HUGUES

3 décembre 1883.

Pendant la première et la seconde semaine de novembre 1883, des journaux de Londres et de la localité donnèrent le récit de phénomènes étranges, qui se produisirent à la ferme « des Bois », près de Wem et dans d'autres maisons du voisinage.

Ces phénomènes paraissaient ne pouvoir être expliqués par les lois physiques ordinaires, et il était à souhaiter qu'ils fussent examinés scrupuleusement par la Société de Recherches psychiques.

Ils se produisirent d'abord à la ferme « des Bois » le 1er novembre, l'après-midi. Suivant les habitants de la ferme, ils devaient se rattacher, en quelque manière, à l'influence d'une nourrice nommée Emma Davies. Elle fut donc congédiée et renvoyée chez elle au village de Weston Lullingfield, à cinq milles de là environ. Là les phénomènes singuliers

recommencèrent peu après son arrivée et attirèrent l'attention générale.

Le 9 février, la fille qui semblait dans un état nerveux très particulier fut mise à l'établissement de Wem, du docteur Corke de Baschurch et isolée et étroitement surveillée par la gardienne miss Turner.

Le jeudi suivant le *Daily News* et le *Daily Telegraph* contenaient de longs rapports établissant que la fille avait avoué avoir accompli toutes ces merveilles par de très ordinaires tours de passe-passe.

Comme cependant il n'en résultait pas une explication suffisante pour les faits tels qu'ils avaient eu lieu d'après les précédents rapports, je fus prié, par la Société de Recherches psychiques, d'aller sur les lieux examiner les preuves sur lesquelles se basaient les premiers récits. et de voir si l'emploi de trucs pouvait rendre suffisamment compte des faits.

J'arrivai à Wem, le samedi 17 novembre, et me rendis de suite chez le docteur où je trouvai miss Turner et le docteur Mackey remplaçant le docteur Corke absent

Miss Turner est une dame d'environ trente ans, qui paraît avoir beaucoup de bon sens, de sagacité et de sang-froid, et me donna son témoignage très franchement. Le soir, je vis le Dr Mackey, un jeune Écossais d'environ vingt-sept ou vingt-huit ans, qui m'a semblé anxieux de ne rien affirmer qui ne fût tout à fait hors de doute.

Je suis convaincu que la fille a été bien traitée chez eux et en dehors de toute influence. Je leur ai montré le récit qui suit; il est bien conforme à ceux qu'ils m'ont faits. Il en résulte que certaines manifestations ont eu lieu qui ressemblaient bien aux précédentes et que pendant deux ou trois jours ils ont été tout à fait incapables de découvrir aucune fraude, bien que jamais rien ne se produisit quand la fille n'était pas dans une position où elle pouvait obtenir le phénomène en trichant.

Ainsi en présence du Dr Mackey et de miss Turner un morceau de pain traversa la chambre, sans qu'on ait pu voir Emma le jeter. Une autre fois, miss Turner venait de quitter

la chambre, quand la fille se mit tout à coup à crier, et quand miss Turner revint, il y avait sur le lit une paire de pantoufles qu'on venait de voir un instant auparavant sur le tapis. Miss Turner, s'éloignant de nouveau, avait à peine tourné le dos à la fille, qu'elle entendit le même cri, et se retournant elle vit en l'air un seau qui descendait à terre. Une autre fois, ce fut un couteau qui fut jeté à travers la chambre, et se trouvait en l'air quand la servante entra.

Le mardi matin, miss Turner était dans une chambre de l'étage supérieur, derrière la maison, et la servante et Emma étaient dehors, celle-ci tournant le dos à la maison et ne sachant pas qu'on l'observait. Miss Turner remarqua qu'Emma tenait derrière elle un morceau de brique. Par un mouvement du poignet elle le jeta au loin et en même temps cria pour attirer l'attention de la bonne, qui naturellement en se retournant vit la brique en l'air et fut fort effrayée. Emma se retourna aussi et s'aperçut que miss Turner avait dû la voir et eut beaucoup de peine à se décider à rentrer ce soir-là.

Miss Turner ne fit pas de remarque sur l'incident au moment même, mais le lendemain elle demanda à la fille si elle avait usé de trucs, et celle-ci avoua l'avoir fait et répéta même quelques-uns de ses trucs très adroitement, suivant miss Turner.

Plus tard, le même jour elle exécuta en présence du docteur, de miss Turner et de deux reporters de Londres, mais pas aussi bien suivant miss Turner.

Depuis, le Dr Mackey m'a répété une conversation qu'il avait eue avec Emma Davies, particulièrement sur quelques-unes des histoires extraordinaires publiées par les journaux.

Une de ces histoires était qu'après le retour de la fille chez son père, comme elle avait l'habitude d'aider sa sœur pour le ménage, un jour elles étaient occupées à étendre les vêtements sur la haie pour les faire sécher et ceux qu'Emma plaçait refusaient de rester à leur place et sautaient jusqu'au milieu de la route. Or voici comment Emma raconta la chose au Dr Mackey. « Nous mimes les vêtements sur la haie et rentrâmes à la maison sans que rien d'extraordinaire arrivât. En

revenant, nous trouvâmes le linge par terre et nous vîmes deux petits gamins qui s'en allaient en courant. » Elle n'avait pas du tout vu les effets quittant la haie.

Pour plusieurs des autres histoires, elle donna des versions du même genre. Le Dr Mackey me dit aussi, qu'autant qu'il a pu s'en assurer, l'état physique et mental de la fille était tout à fait normal.

Le lendemain matin, je me fis conduire jusqu'à la ferme des Bois, qui est à environ cinq ou six milles de Wem et je pus avoir les témoignages des personnes suivantes : M. et Mme Hampson, leur servante, Priscilla Evans, M. et Mme Lea d'une ferme voisine et Thomas Williams, le roulier de la ferme des Bois.

M. Hampson est un homme très intelligent qui, malheureusement, n'était pas chez lui au moment des phénomènes, et ne peut certifier que certains détails.

Mme Hampson est très prolixe dans son récit et m'a paru assez crédule. Elle doit avoir une trentaine d'années.

La bonne Priscilla, qui a environ seize ans et parle avec volubilité, m'a pourtant donné son témoignage d'une façon très carrée et j'ai eu l'impression qu'elle me disait bien ce qu'elle croyait être la vérité. D'après M. et Mme Hampson, c'est une excellente fille et il n'est que juste de reconnaître que mon enquête m'a fait complètement rejeter l'accusation de complicité avec Emma, portée contre elle par les reporters du *Daily News* et du *Daily Telegraph* et reposant sur une phrase qu'aurait dite le roulier Williams.

Je ne puis regarder M. et Mme Lea comme de bons témoins, puisque leur ferme conviction de l'action du diable dans cette affaire, les empêche même d'examiner une explication ordinaire. Et ils ne parlent d'aucune des manifestations qui ont eu lieu quand Emma était *indubitablement*, suivant moi, dans une position telle qu'elle n'aurait pu les produire.

Suivant Mme Hampson, la famille, à l'exception de M. Hampson, était réunie dans le parloir, le mercredi 31 octobre, quand tout à coup on vit se mouvoir, en différents endroits de la chambre, des morceaux de charbon qui semblaient provenir du feu. Ce jour-là il n'y eut pas autre chose, le feu ayant

été transporté dans la cuisine, et le charbon ayant été remplacé par le coke.

Le lendemain, vers quatre heures, la famille allait prendre le thé, quand la casserole qui était sur le feu fit un saut, et le charbon commença à se répandre. Une tasse et une soucoupe quittèrent la table, mues par un agent invisible, et ils furent si effrayés qu'ils envoyèrent Emma à la ferme des Léa pour appeler au secours. Mme Hampson et Priscilla se retirèrent dans la laiterie d'où elles pouvaient très bien voir la table de la cuisine. Toutes deux affirment avoir vu la vaisselle s'élever au-dessus de la table et aller tomber par terre. Les objets ne s'en allaient pas ensemble, mais un ou deux à la fois. Elles sont tout à fait sûres que ceci arriva en l'absence d'Emma qui était allée chercher Mme Léa à la ferme voisine.

Quand ces dernières arrivèrent, la vaisselle, qui avait été replacée sur la table, s'en alla de nouveau. Mme Lea et Mme Hampson crurent devoir aller chercher encore d'autres personnes à la rescousse.

Le lendemain matin, le bébé était dans son berceau au parloir, où on l'avait mis pour qu'il fût hors des atteintes du feu, et Mme Hampson et les filles étant à la cuisine, Emma vint voir le bébé et retourna en criant, disant qu'il était en feu. Il n'y eut qu'elle à découvrir la chose; et suivant Mme Hampson elle avait eu bien le temps de mettre le feu. Une fois on l'a vue en train de secouer la blouse de l'enfant, qui brûlait, tandis que Mme Hampson lui avait toujours bien recommandé d'écraser le feu.

En outre, un jour, Emma étant seule au parloir, pendant les phénomènes, on entendit un bruit comme le craquement d'une allumette et quand Mme Hampson entra dans la chambre, elle sentit très bien l'odeur du soufre et elle trouva près du bébé une allumette noircie.

Priscilla Evans m'a donné, au sujet des objets trouvés enflammés, quelques détails de plus, que M. Lea m'a confirmés; Mme Hampson n'était pas là, je crois, quand on a trouvé les objets.

Il faut bien remarquer que c'était toujours Emma qui découvrait le feu, et aucun des témoins ne peut affirmer que

quelqu'un d'autre était là et la voyait quand elle faisait la découverte.

Un bonnet du bébé en lainage et un paillasson, furent trouvés enflammés et les flammes étaient très hautes et blanches, et cependant les objets, quand le feu fut éteint, étaient à peine roussis. Ils furent exposés à l'air et quand on me les montra, je découpai un morceau du bonnet, je le trempai dans la paraffine, dont on se servait beaucoup à la ferme. Quand je l'allumai, Priscilla déclara que c'était tout à fait comme ça que le premier feu avait fait et, naturellement, le morceau de bonnet fut un peu roussi quand on éteignit la flamme. Mme Hampson avait bien trouvé que le bonnet avait une odeur de graisse quand on le lui avait apporté.

Ce qu'il y a de plus important dans la déposition de Priscilla est ce qui suit. Lorsque Mme Hampson et Mme Lea eurent quitté la maison, l'armoire qui se trouve en face de la porte de la laiterie et dont l'une de ces dames avait sans doute fermé la porte, s'ouvrit; sur quoi Emma s'approchant du meuble resta là comme pétrifiée. Priscilla essaya de la faire bouger, mais elle cria et dit qu'elle ne pouvait plus remuer. L'armoire était pleine de vaisselle, et tous ces objets se mirent à sortir, deux ou trois à la fois, dans une direction un peu oblique, à la gauche d'Emma.

Priscilla affirme qu'Emma avait tout ce temps les bras croisés, qu'elle la surveillait de près et est sûre qu'elle ne prenait pas les objets. Je remarquerai pourtant qu'il devait faire presque nuit à ce moment.

Priscilla et Emma semblent avoir été en d'assez mauvais termes, et personne, à la ferme, n'attribue à Emma un bon caractère.

Continuant ma tournée, j'arrivai à Weston Lullingfield, village situé à environ cinq milles de la ferme des Bois. J'allai voir d'abord miss Maddon, une femme d'environ quarante ans qui depuis douze ans était institutrice à Weston. Assez facile à émouvoir, on peut, je crois, sans peine, lui en imposer.

Son témoignage est un remarquable exemple du peu de valeur des récits que donnent les journaux à sensation. Elle

me dit que, quand elle alla voir Emma, il y avait environ vingt personnes debout ou assises dans la chambre, et qu'elle se tortillait sur sa chaise dans un état de grande excitation. Miss M... affirme que la chaise s'éleva à un pied au-dessus du sol, mais je me figure que cela, un enfant adroit, par un habile croc-en-jambe, pourrait en faire autant.

Miss M... prit alors l'enfant sur ses genoux, et les souliers de l'enfant s'en allèrent, mais s'ils étaient bien attachés ou défaits aux talons elle ne peut le dire. Le seul autre souvenir précis que miss M... ait encore, c'est qu'elle vit une table (placée contre une cloison en bois) se soulever et retomber assez violemment, sans que quelqu'un, à ce qu'elle croit, fût auprès. Elle ajoutait que la cloison sembla se bomber comme si quelqu'un l'eût poussée par derrière.

Elle attribuait à Emma un bon caractère.

Je me rendis ensuite chez Emma mais ne pus la voir. Le père vint me parler, mais il n'avait, lui, rien vu.

Les braves gens du village que je visitai étaient tous incapables de signer leurs noms, et leurs racontages ne valent pas la peine d'être répétés.

Le lendemain, je réussis à voir Emma, mais je ne pus rien en tirer.

En somme, je pense qu'il y a beaucoup de preuves que Emma trichait, mais qu'une partie des phénomènes ne peuvent s'expliquer ainsi, s'il faut accepter les dires de Mme Hampson et de Priscilla Evans, relativement à ce qui est arrivé en l'absence de E. D.., ainsi que l'histoire de la vaisselle sortant de l'armoire, telle que la raconte Priscilla Evans. Cependant, si le cas était isolé, les preuves ne seraient pas suffisantes pour justifier la supposition qu'il y a eu des phénomènes inexplicables par la tricherie; mais si l'on admet qu'il y a des cas où la tricherie se mêle à des phénomènes extra-naturels authentiques, on pourrait ranger celui-ci dans cette classe avec un certain degré de probabilité.

Frank S. Hugues B. A. (Cantab.)

Comme on a récusé le jugement de M. Hugues sur une partie des preuves de ce cas, sous le prétexte qu'il avait un parti pris contre la croyance aux influences surnaturelles, je crois que le mieux est de citer textuellement les deux passages en question.

1° Voici ce qui est approuvé par la signature « Miss Maddon » au sujet de la « lévitation » : « Il y avait environ une vingtaine de personnes debout ou assises dans la chambre quand miss Maddon entra. La première chose que vit miss Maddon, ce fut la chaise où était assise la jeune fille, qui s'agitait, et une fois cette chaise s'est soulevée de terre ; la jeune fille n'avait, à ce moment, aucun point de contact avec le sol ; elle semblait très mal à son aise et dans un état de grande excitation nerveuse. »

2° L'autre passage vient d'un témoignage signé par Henri et James Lea : « Emma Davies était près de la porte d'entrée avec Mme Lea, assez loin, par conséquent, pendant que les bruits continuaient et que les objets sortaient par la fenêtre comme s'ils volaient. Et cela continua quand les assistants furent partis. »

On reconnaîtra, je pense, que les conditions décrites par miss Maddon — une vingtaine de personnes présentes dans la chambre, et Emma Davies se contournant, se tortillant sur sa chaise dans un état de grande excitation nerveuse — n'étaient pas des conditions bien favorables pour l'observation. On peut même dire que, dans des circonstances plus favorables, un phénomène du genre que celui de miss Maddon prétend avoir constaté n'est pas facile à observer avec soin. Quant au dire de Lea, qu'Emma était à une certaine distance de la maison pendant la production de certains phénomènes, on se rappellera que dans le cas de Worksop il a été démontré que la mémoire trahit facilement quand il s'agit de choses semblables, telles que la présence ou l'absence de certaines personnes à certains moments, et l'ordre bien exact de succession de divers événements. Sans doute, un document de ce genre mériterait considération s'il venait d'un témoin direct, mais il faut faire bien attention que M. Hugues considère les Lea comme des témoins indifférents.

En résumé, en relisant tous les documents, je ne puis trouver que M. Hugues ait défiguré les preuves sur aucun point important. Quant aux deux incidents sur lesquels il insiste particulièrement, on peut dire que si Emma Davies était capable d'échapper à la surveillance exercée par des personnes soupçonneuses et instruites, il ne semble pas vraisemblable qu'elle ait pu réussir à se jouer de la vigilance de Priscilla Evans, une jeune paysanne déjà mystifiée et excitée par les manifestations merveilleuses auxquelles elle avait assisté, et que la vaisselle qui s'échappait de l'armoire à la tombée du jour ait été simplement lancée par la main d'Emma. Il reste le témoignage de deux personnes qui virent la vaisselle tomber de la table en l'absence d'Emma. Prise à la lettre, cette constatation est difficile à concilier avec la supposition de tricherie. Mais nous n'avons aucune raison de supposer que Priscilla Evans et Mme Hampson étaient de meilleurs observateurs que quelques-unes des personnes qui assistèrent aux séances de M. Eglington ou étaient capables de se rappeler et de décrire ce qu'elles virent avec plus de soin que celles qu'illusionna le prestidigitateur Davis.

J'ajouterai que, bien que Emma Davies fût trouvée dans un état tout à fait normal par le docteur qui l'examina, M. Hugues, dans le cours de son enquête, remarqua chez elle des preuves de précocité peu ordinaire. En outre, d'après ce que dit sa mère, tandis qu'elle avait été bien portante avant la manifestation, elle est devenue depuis mal portante et sujette à des crises nerveuses. Enfin miss Maddon, dans son rapport signé, dit que, pendant quelques-uns des phénomènes auxquels elle assista, Emma criait qu'une vieille femme lui en voulait, l'empêchait de respirer, et elle appelait sa mère à son secours.

III. — CAS D'ARUNDEL

Le récit suivant du major Taylor (maintenant lieutenant-colonel) a trait à des phénomènes qui eurent lieu en février 1884.

Accompagné par le major King R. A. M.., je suis arrivé à

Arundel, samedi 22 février, pour m'enquérir des circonstances dans lesquelles se sont produits les phénomènes qui concernent Mlle Clark.

Nous avons d'abord été voir M. Hubert F. R. C. S., le médecin qu'on avait demandé pour voir la jeune fille au commencement; il nous a très aimablement reçus et voici en substance ce qu'il nous a dit :

Il a été appelé le 8 février, vers 10 heures et demie du soir, pour voir Mlle Clark que l'on disait « ensorcelée ». Il trouva la famille dans une grande consternation et persuadée qu'un voisin avait jeté un sort à la jeune fille. Il demanda quels étaient les symptômes et on lui dit qu'il y avait des « grattements », « toujours auprès du lit » où était la jeune fille, que ce n'était pas elle qui les faisait, qu'ils étaient surnaturels; on lui dit d'écouter, et bientôt après il entendit un bruit dans la chambre au-dessus, comme si l'on grattait le matelas avec les ongles. Étant monté, il trouva la jeune fille couchée et lui demanda « comment elle faisait cela »? ou « pourquoi elle faisait cela »? mais elle dit que ce n'était pas elle. Tant qu'il fut dans la chambre, il ne se produisit plus rien; mais on lui dit que, s'il quittait la chambre, le bruit recommencerait probablement. C'est ce qui arriva. Il rentra alors et, seul avec la jeune fille, il lui tint les deux mains avec une des siennes, tandis qu'avec l'autre il grattait le matelas. Les personnes de la famille restées dehors reconnurent ce bruit comme bien semblable aux précédents. Alors le docteur attacha les mains du sujet de manière à bien empêcher l'usage des ongles et sortit. Le bruit fut bien répété mais ressembla plutôt à un frottement qu'à un grattement. Il paraissait bien assourdi. Enfin le docteur, ayant attaché plus étroitement encore les mains, posa dessus, en dehors des draps, une robe de laine. On n'entendit plus rien, en rentrant on trouva que la robe n'avait pas bougé. Le docteur en conclut que c'était la jeune fille qui faisait les bruits.

Nous allons ensuite chez les Clark. Nous n'y trouvons que la mère et la mère du père; ces deux personnes nous font effet de témoins parfaitement honnêtes et sincères, la première très mesurée, la seconde au contraire très causante,

parlant de choses qu'elle ne pouvait certainement avoir vues.

Nous apprenons que les « manifestations » ont commencé le vendredi soir 8 février, que le 19 ou le 20, la jeune fille fut envoyée ailleurs, que rien ne se produisit entre le 12 et le 18, jour où l'on dit qu'elle vit une apparition, ce qui détermina ses parents à l'envoyer à Brighton... Les manifestations semblent avoir commencé spontanément; mais avoir été ensuite recherchées dans une grande mesure par le père pour s'assurer de leur réalité. Nous avons pu saisir assez bien l'ordre dans lequel les choses sont arrivées, mais sans fixer nettement quels jours.

Je donnerai d'abord d'après les deux femmes le résumé des faits tels qu'ils sont à leur connaissance et ensuite le récit de la grand'mère qui n'est pas un témoignage direct.

La mère dit que sa fille a treize ans, mais parait avoir plus, que c'est une bonne fille, tranquille, dont l'honnêteté ne fait, en cette occasion, pour elle, aucun doute. (Le major King a vu la photographie et trouve la figure effilée, l'expression plutôt rusée.) Le vendredi soir, une minute ou deux après s'être mise au lit avec ses deux filles (le mari était dehors à son travail), elle entendit un grattement sur le matelas. Elle demanda aux fillettes : « Est-ce vous qui faites cela? — Non, » dirent-elles effrayées. Elle tint leurs mains et cependant le bruit continua. Elle sortit du lit, pensant que ce pouvait être des rats, alluma la chandelle examina la chambre et refit le lit. Quand elles se recouchèrent, même bruit. Elles allèrent alors dans la chambre de derrière, mais le bruit continua dans l'autre lit. Mme C... dit aussi que le premier lit se souleva et que quand elles allèrent dans la seconde chambre, le lit et tout étaient secoués. Elle fut si effrayée qu'elle envoya chercher le médecin.

Voilà tout ce qu'a pu voir directement la mère, sauf l'évident bouleversement de sa fille dans d'autres occasions.

La grand'mère affirme également le bon caractère et l'honnêteté de sa petite-fille; suivant elle, quand le père revint samedi soir (?) pour s'assurer de la vérité des faits, on envoya la fillette en haut dans la chambre où les bruits avaient été entendus « pour voir ce qui arriverait ». Elle y fut suivie par ses deux

grand'mères. La fille se tenait au coin du lit, en pleine vue des deux vieilles, qui étaient en haut de l'escalier, quand, en une minute, elles virent tomber trois objets qui étaient à l'autre bout de la chambre, une pendule qui était sur la commode et deux ornements de la cheminée. La fillette courut vers l'escalier et les deux vieilles entrant tout à fait trouvèrent les objets par terre mais intacts. Il y avait à cet endroit une natte ou un tapis. Elles remirent les objets à leur place; ils retombèrent dans des circonstances semblables; la fillette dit qu'ils avaient tourné plusieurs fois sur eux-mêmes avant d'arriver par terre.

Le samedi suivant, je crois, on envoya la fillette chez sa grand'mère pour voir si quelque chose arriverait dans un nouvel endroit. La grand'mère dit que sous leurs yeux mêmes ils voyaient les objets sauter et tomber à des distances hors de l'atteinte de la jeune fille; je n'ai pu obtenir rien de très précis là-dessus, mais la vieille dame a reconnu qu'elle n'avait rien vu tomber.

Plus tard la grand'mère a déclaré que, montant une fois chez son fils, avec la fillette devant elle, une espèce de nuage sombre vint au-devant d'elles et obscurcit la lumière de la chandelle au point de lui faire perdre de vue l'enfant qui recula vers elle et dit qu'elle sentait le nuage tout autour d'elle, puis celui-ci se dissipa.

Le père aurait aussi envoyé sa fille au lavoir et, à travers la porte, aurait vu tomber une petite caisse de pommes de terre et un pot en fer qui étaient cependant hors de l'atteinte de la fillette. Cette expérience semble avoir été répétée : un voisin, regardant par la porte, dit avoir vu l'ombre d'une main partant de la fillette et s'étendant vers les objets pour les renverser. Une autre fois, l'enfant ayant été envoyée chez le boulanger de l'autre côté de la route, revint en racontant qu'aussitôt qu'elle était entrée dans la boutique, deux chaises étaient tombées d'elles-mêmes, mais personne d'autre ne les avait vues tomber.

On dit encore que, la fillette ayant été seule avec sa grand'mère maternelle (que nous n'avons pas vue) dans la chambre de devant, en bas, et ayant voulu, comme on le lui

demandait, prendre du charbon, ouvrit la porte du cabinet. Au même moment, elle et la grand'mère entendirent trois violents coups sur la table à l'autre coin de la pièce. L'enfant fut fort effrayée et la grand'mère arriva pour prendre avec elle le charbon sous l'escalier. De nouveau trois coups retentirent sur l'escalier.

Après cela, il semble que l'enfant soit restée toujours à côté de sa mère pendant une semaine et que rien ne se soit produit. Mais ensuite la mère pensant que tout était fini, envoya sa fille en haut pour prendre un vêtement dans la chambre de derrière. En entrant dans cette chambre, l'enfant poussa un cri et dit à sa mère en revenant qu'elle avait vu au pied du lit quelqu'un habillé en blanc avec des doigts très blancs et longs, la tête nue, des yeux et des pieds blancs, qui, quand elle cria, recula et disparut dans le mur derrière elle.

Voici l'ordre des manifestations :

ORDRE DES MANIFESTATIONS	OBSERVÉES PAR
1° Grattements.	La mère, la sœur et le docteur.
2° Grattements.	La mère, la sœur et la grand'mère paternelle.
3° Objets tombant.	La grand'mère paternelle et la grand'mère maternelle.
4° Objets tombant.	La grand'mère paternelle.
5° Objets tombant.	Le père et un voisin.
6° Coups frappés.	La grand'mère maternelle.
7° Obscurcissement de la chandelle.	La grand'mère paternelle.
8° Apparition.	L'enfant.

OBSERVATIONS RELATIVES AUX NUMÉROS

1° et 2°. Le docteur étant tout à fait en dehors de tout sentiment d'excitation ou de crainte à l'inverse des membres de la famille, était le meilleur juge. Il est convaincu que les manifestations étaient produites par l'enfant même.

3° et 4°. Si l'on peut se fier au témoignage de la grand'-mère paternelle aucune cause physique ne serait une explication suffisante puisque l'horloge et les ornements tombèrent en même temps et étaient à neuf pieds de l'enfant qui, ayant été envoyée par son père sans avoir été prévenue (du moins,

je l'ai compris ainsi) à la chambre d'en haut, n'avait pas eu l'occasion de préparer quelque truc.

5° Dans ces cas, la fillette ne peut avoir été à plus de quatre pieds des objets qui tombèrent, et le trou dans la porte (comme je l'ai constaté) était assez petit pour qu'on vît bien mal et d'une façon bien vague.

6° La fillette, placée où elle était quand les coups « sur la table » se firent entendre, pouvait atteindre la porte du cabinet à charbon où les coups (suivant le major King) résonnaient comme s'ils eussent été frappés sur une table et, d'après leur son, il n'aurait pas été possible de dire d'où ils venaient.

7° L'escalier est si étroit que la fille doit avoir passé devant sa grand'mère et elle la dominait; si elle avait masqué la chandelle avec sa main cela aurait pu échapper à la vieille femme et le même effet aurait été facilement produit sur la grand'mère effrayée.

8° La frayeur de l'enfant attribuée à l'apparition doit avoir été simulée pour tromper sa mère, mais la fillette était dans un tel état de nervosité qu'il est très probable qu'elle fut effrayée seulement par une ombre.

CONCLUSIONS

1° Les grattements ont peut-être été faits par l'enfant d'abord par hasard, et ensuite par plaisanterie quand elle vit l'effet produit.

2° Il est possible que la grand'mère n'ait pas bien surveillé l'enfant au moment même où les objets tombèrent dans la chambre à coucher: peut-être s'est-elle retournée pour parler à la mère en bas de l'escalier.

3° Les coups furent très vraisemblablement frappés par l'enfant, qui alors s'effrayait assez elle-même à ses propres « manifestations ».

4° Le père et M. M... le voisin ne peuvent pas avoir surveillé la fillette par la porte du lavoir, et M. M..., en parlant de la main fantôme, aura suggéré l'apparition à l'enfant.

5° L'obscurcissement de la chandelle peut avoir été fait

par l'enfant par hasard et l'a effrayée elle aussi bien que sa grand'mère.

6° « L'esprit » était purement subjectif.

7° En somme, il est très probable que tout cela commença par une plaisanterie, continua par des tricheries et finit par la frayeur [1].

Dans ce cas aussi, dit M. Podmore, on voit que l'un des incidents, tel qu'il est décrit, est inexplicable par la tricherie. Mais on remarquera que pas un des témoins ne paraît prétendre avoir positivement vu les objets en train de tomber dans des circonstances où la tricherie était hors de question. De plus toutes ces histoires ont été le thème d'une discussion générale avant la visite du colonel Taylor et l'un au moins des principaux témoins a décrit des choses que, de son propre aveu, elle ne pouvait pas avoir vues. Il semble aussi y avoir eu quelque exagération dans le récit donné par le père de l'enfant sur ce qu'il aperçut par la porte du lavoir. Quant à la prétendue apparition, vue par l'enfant, seule, et quant à plusieurs autres points, le cas présente une ressemblance marquée avec celui de Wern. La « main d'ombre » que le voisin aurait vue, s'étendant comme si elle sortait de l'enfant, rappelle certaines descriptions données par ceux qui ont assisté aux séances de Eusapia et d'autres « médiums à effets physiques ». Enfin, vu le témoignage du docteur, le genre des phénomènes et le caractère des principaux témoins, je suis disposé à conclure, avec les deux rapporteurs, qu'il n'y a pas là de preuve sérieuse de l'intervention d'une cause anormale quelconque.

IV. — PHÉNOMÈNES DE BRAMFORD

En novembre et décembre 1887, l'*East Anglian Daily Times* a publié un récit des phénomènes qui se produisaient dans un cottage de Bramford, près de Ipswich, habité par Mme Parker, une veuve, Thomas Farrington, son fils, d'un premier ma-

1. La frayeur est-elle naturelle chez une personne qui fait des plaisanteries et des tricheries, même si cette personne est un enfant? *Note du traducteur.*

riage; deux autres enfants Ellen (11 ans), Cornélius (10 ans), et une vieille femme alitée, Mme Felgate. Cela consistait en pierres lancées, en boue jetée en dehors de la maison, en coups, bruits et mouvements des différents objets de mobilier dans la maison. On prétendait aussi que la petite fille aurait été soulevée en l'air, que des bouilloires, une table un sofa auraient été remués; des couteaux se seraient envolés du buffet et seraient venus se ficher dans les cheveux d'Ellen, etc., etc. Enfin la fillette vint quelques jours à Stowmarket, en visite chez une sœur mariée de sa mère, Mme Jeffery. Voici comment ce qui suivit est décrit par M. Jeffery, dans une lettre à l'*East Anglian Daily Times*, datée du 14 décembre 1887.

« L'enfant est arrivé chez moi le lundi 26 novembre au soir. Rien ne se produisit jusqu'au mercredi suivant dans la nuit; et ce fut alors des coups dans la porte de devant. Il n'y avait personne. Je refermais la porte et je rentrais quand les coups se produisirent dans la maison jusqu'à ce que l'enfant allât se coucher dans la chambre de sa grand'mère. Tandis que l'enfant montait l'escalier, les coups la suivaient et ils continuèrent dans la chambre. C'est tout ce qui arriva cette nuit.

« La nuit suivante, vers 7 heures, dans la chambre où elle se trouvait, avec sa grand'mère et ma femme, je fus ennuyé d'entendre encore des coups, cela continua jusqu'à ce que l'enfant et sa grand'mère allassent se coucher; les coups les suivirent en haut. Puis j'entendis un bruit effrayant. Mme Jeffery monta, vit des objets remuer et m'appela. Je montai et les trouvai dans un effroi terrible. Je les fis redescendre pour une heure et il n'y eut plus rien que quelques coups venant de je ne sais où.

« Elles remontèrent se coucher vers 11 heures. Ma femme monta et aussitôt que l'enfant et la grand'mère furent dans leurs lits, je montai aussi. Il n'y avait personne d'autre dans la chambre que nous quatre. Aussitôt que j'entrai, le lavabo tomba près de moi, il n'y avait que moi à cet endroit, puis je vis une armoire à vêtements, pesant au moins s ep « stones »[1] avec son contenu, bondir sur le parquet. Je la

1. Le « stone » est de $6^{kg},35$.

remis en place plusieurs fois. Puis les chaises et tous les meubles de la chambre semblaient animés. Et même un bouton de cuivre vissé sur une colonne du lit fut enlevé et jeté dans la chambre. Pendant tout ce temps l'enfant était dans son lit et une forte lumière éclairait la chambre. Ces « disturbances » continuèrent jusque vers minuit, puis cessèrent.

« Voilà ce dont j'ai été témoin personnellement, mais je dois dire que, pendant mon absence, ma femme, mes deux fils et une voisine (Mme Read) virent beaucoup de choses semblables. Je leur laisse la parole, me bornant à dire ce que j'ai vu et entendu moi-même. J'ai résidé trente-deux ans à Stowmarket et je suis sûr que mes amis vous diront que je suis un homme qui cherche sincèrement la vérité dans la mesure de ses moyens.

Je suis, etc.

ROBERT JEFFERY.

Au commencement de janvier 1888, un membre de la Société est allé à Bramford et Stowmarket pour examiner la question sur place. Il a vu Mme Parker dont l'honnêteté et l'intelligence lui ont donné une impression favorable. Il a trouvé, cependant, que les phénomènes n'avaient lieu qu'en présence de la petite fille, Ellen; et que la preuve des phénomènes de Bramford reposait presque exclusivement sur le témoignage de sa mère.

Les récits de Mme Parker étaient très surprenants; mais il ne put découvrir quel motif elle aurait pu avoir pour frauder ou être de connivence pour tromper. De ce fait, elle avait subi une perte d'argent, puisque les administrateurs avaient, sous le prétexte des phénomènes, suspendu une allocation de secours à domicile, et elle s'était imposé la règle de refuser tout argent des reporters et autres personnes qui venaient la voir.

Notre délégué tient du constable qui avait été envoyé pour surveiller la maison, au commencement des phénomènes, qu'il avait vu l'enfant en train de produire des bruits, et de taper sur la fenêtre, quand elle croyait qu'on ne la voyait pas; puis quelques jours plus tard, le petit Cornélius lui avait

avoué qu'il avait produit quelques mouvemenfs d'objets par des tricheries[1]. Le maître d'école, qui était présent, raconte ainsi l'entrevue entre Cornelius et le policeman. Celui-ci demandait au gamin si c'était lui qui faisait les bruits et si c'était exprès. Le gamin resta quelque temps silencieux et dit enfin « oui ». — « Mais qui a commencé à te le conseiller? — Mme Felgate. » Rien n'était plus improbable, aucune [menace n'avait été employée pour l'amener à avouer. Questionné par notre délégué, l'enfant a nié avoir jamais fait semblable confession.

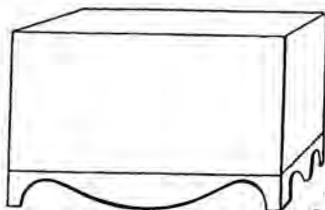
Voici le récit de l'entrevue que notre délégué a eu avec un autre témoin : M. Burrow est un amateur d'oiseaux, et a été, jusqu'à présent, un « chasseur de fantômes » C'est un homme rusé. Il me raconte qu'il était allé au cottage et que, connaissant un peu Thomas Farrington, il avait été reçu avec trois de ses amis. Il commençait à faire sombre quand ils arrivèrent, et ils firent tous semblant d'être très crédules sur la question. Le garçon et sa mère étaient assis sur la chaise longue et le garçon avait son bras derrière sa mère, de sorte qu'un gant d'abord, puis une bavette de bébé furent jetés en l'air. M. B... vit le bras de l'enfant faire le geste. La fillette était sous la table où cependant M. B... pouvait la voir, il la vit donner un coup de pied en l'air de manière à envoyer sa chaussure à travers la chambre. Et en même temps elle criait : « Ils m'ont pris mon soulier. » Il vit ensuite le garçon se baisser vers le foyer. Alors, lui, M. B..., baissant sa tête et regardant entre ses jambes, vit le garçon rejeter vivement son bras en arrière, et lancer le tisonnier à travers la chambre. Il continua à surveiller le gamin, malgré la confusion résultant de l'incident, et le vit saisir la bouilloire et la faire rouler sur le parquet. Quand il était assis près de sa mère sur le sofa, le gamin avait ôté sa jaquette et l'avait placée

1. Tous ceux qui ont lu les travaux de nos hypnologistes sur la question de la suggestibilité de l'enfant savent que les témoignages d'un enfant en pareille circonstance n'ont aucune valeur. En justice, ils devraient être considérés comme nuls. L'esprit de l'enfant vacille devant l'interrogation, surtout faite par un juge ou un policeman. Il repondra blanc ou noir, indifféremment, et inventera sincèrement avec la plus incroyable facilité. MARCEL MANGIN.

sous lui pour voir si les esprits viendraient la lui arracher. A peine l'avait-il fait, qu'il réussit à ôter prestement le coussin sur lequel il était assis et à le jeter dans la chambre et il atteignit le chat.

M. Burrow se leva en faisant quelques compliments ironiques. Dans quelle mesure M. B... a-t-il vu de ses yeux, ou bien jugé par raisonnement ? C'est ce que je ne puis dire. Il a répété plusieurs fois qu'il avait vu ces tricheries. Il avait certainement de très forts préjugés ou convictions. Je pense qu'il faut croire qu'il a vu au moins quelques tricheries.

Notre délégué se rendit alors à Stowmarket. Il nous a dit en parlant de M. Jeffery : « Ce qui le caractérise, c'est évidemment la simplicité et l'honnêteté. La grand'mère est donnée, par M. Jeffery lui-même, comme « ne sachant pas très bien ce qu'elle dit ». Le rapport continue ainsi :



Le lavabo tomba sur M. Jeffery quand il entra. La porte ouvre en dehors, le lavabo avait peut-être été placé devant et M. Jeffery, en entrant, peut l'avoir heurté avec sa jambe, car il ne monte pas beaucoup plus haut que le genou d'un homme, et M. Jeffery, influencé par des idées préconçues, aura cru que le meuble tombait sur lui.

Le coffre qu'il a vu sauter sur le parquet et qu'il a remis plusieurs fois en place, il ne l'a vu, en réalité, sauter qu'une seule fois et de quelques pouces, mais il aurait sauté plusieurs fois après qu'il eut quitté la chambre. Ce coffre était à un pied et demi de distance, à côté du lit où couchait l'enfant et il a un support qui l'élève, ainsi que l'indique ce croquis :

En étendant son bras rapidement, l'enfant pouvait atteindre le meuble par en-dessous et le déplacer. La fois où M. Jeffery vit le coffre remuer, il venait de le pousser à sa place, et il s'en allait, lui tournant le dos et ce fut au moment où il passait à l'angle du lit qu'il le vit remuer. Ce doit être du coin droit de l'œil droit qu'il l'aperçut. L'enfant peut avoir

donné une secousse rapide au meuble et avoir remis son bras dans son lit, avant que M. Jeffery se soit retourné. Celui-ci peut alors s'être aperçu que le coffre avait remué et avoir ensuite confondu et cru l'avoir *vu* remuer.

M. Jeffery n'était pas dans la chambre quand le bouton de cuivre fut jeté.

Il dit qu'il était près de la porte et surveilla l'enfant pendant vingt minutes. Pendant ce temps, il n'arriva que deux choses : un morceau de vieux bois de lit, appuyé contre le mur à sa droite, sauta une fois à une hauteur de deux pouces.

Ce phénomène aussi, il l'aurait vu du coin droit de l'œil droit, tandis qu'il surveillait l'enfant à gauche. L'attention expectante peut facilement faire croire qu'un meuble a sauté de deux pouces. Je le sais par moi-même. Mais M. Jeffery dit qu'il entendit aussi le meuble retomber lourdement. Il est possible qu'il ait entendu un coup qu'il localisa à sa droite, et qu'au même moment le vieux bois de lit ait paru sauter pour expliquer ce bruit.

Le second incident fut le mouvement de la table située à sa gauche contre le mur du côté du lit le plus rapproché de lui, la vieille dame se trouvant entre la table et la fillette. Il vit, de ses yeux, ce mouvement; la table se déplaça d'une longueur d'un pied, de sorte que le coin le plus éloigné de la fillette se transporta vers elle en décrivant un arc de cercle.

Il n'y avait personne d'autre que la grand'mère près de la table et de ce côté du lit. Comme les affirmations de M. Jeffery sont très arrêtées sur la question de temps et sur les circonstances dans lesquelles ce mouvement a eu lieu, il faut ou bien accepter le fait ou bien croire que M. Jeffery qui, jusque-là, avait fait plusieurs constatations confuses peut encore ici en avoir fait une qui s'est cristallisée en croyance erronée.

Mme Read, qui semble une femme intelligente, n'a rien vu sauf le lavabo tombant sur M. Jeffery. Cependant elle a entendu des coups et m'a paru convaincue que quelque chose de très merveilleux était arrivé.

Je n'ai pas vu les enfants.

Et le rapporteur conclut :

« Il n'y a pas de preuve d'authenticité des faits, il y a preuve de fraude.

Et voici l'explication que je propose :

Un jour les enfants, pour varier leurs jeux, s'amusèrent, au lieu de se jeter des objets l'un à l'autre, à les jeter à la vieille Mme Felgate. Puis ils nièrent les avoir jetés et Mme Felgate peut avoir dit quelque chose comme ceci : « Alors ce sont les esprits qui ont jeté cela. » S'emparant de cette idée et risquant de recevoir une rossée pour avoir jeté dans la cour des pierres qui avaient frappé la porte, ou de la boue qui était tombée sur les fenêtres, ils ont nié avoir fait cela et ils ont dit que c'étaient les esprits et qu'ils avaient vu les pierres s'élever de terre, et ainsi de suite de mensonge en mensonge : jusqu'à ce qu'ils se soient trouvés eux-mêmes excités par l'entourage des autres personnes et qu'ils aient continué à tricher par crainte : « Revenir en arrière était aussi ennuyeux qu'aller de l'avant. » Le fait que la mère et le jeune Farrington allèrent chercher le policeman pour le prier de faire une enquête, semble montrer qu'ils étaient bien trompés par les enfants et n'étaient pas complices de la fraude. Dans cette hypothèse le récit de Mme Parker peut difficilement passer pour une version exacte des faits. Mais elle aura probablement brodé sur ce sujet aussi bien que sur un autre. Elle et son fils me semblent tous deux des gens respectables, animés d'un loyal amour-propre. S'ils refusaient de l'argent, cela peut venir de ce qu'ils tenaient à leur réputation et voulaient prouver aux autres villageois qu'ils ne sont pas ce qu'on avait l'air de les croire.

V. — CAS DE WATERFORD

En janvier 1892, les journaux irlandais contenaient des récits de fait se produisant dans une maison hantée à Waterford. Voici un article d'un journal de Dublin.

Curieux phénomène à Waterford.

Une singulière histoire qui fait le sujet de toutes les conversations dans la ville nous arrive d'un quartier de Bally-

bricken, connu sous le nom de Costelloe's-lane. Il paraît qu'il y a trois semaines environ, un pensionnaire de la Royal Irish Constabulary nommé K... s'installa ici avec sa famille avant de venir à Waterford. Il était gardien d'une ferme dans le district de « Passage East ». Il raconta d'abord au sergent Murphy, de Passage East, que lui et sa famille étaient tourmentés la nuit par des bruits surnaturels. Le sergent, qui ne croit pas aux fantômes, fit entourer la maison par une escorte et un des hommes s'installa à l'intérieur. Le sergent et ses hommes entendirent en effet à ne pas s'y tromper des bruits extraordinaires. L'homme à l'intérieur vit les meubles danser sous une influence invisible. Le sergent M... fit un rapport à son officier supérieur à Waterford, et le chef-constable Waters fut envoyé pour vérifier ces allégations; mais ne voulant rien entendre, le gardien et sa famille s'en allèrent terrifiés et vinrent dans la ville à Costelloë's-lane où il semble qu'ils aient eu la tranquillité jusqu'à samedi soir dernier, mais ce fut alors une vraie panique quand ils crièrent que les fantômes qui les avaient chassés de Passage East, les poursuivaient encore. Des voisins entrèrent et trouvèrent la famille au paroxysme de l'excitation nerveuse. Ils virent les meubles jetés dans tous les sens, la vaisselle brisée en morceaux, et entendirent une voix très distinctement. Ils s'enfuirent et donnèrent l'alarme de sorte que la police est venue visiter la maison hier et aujourd'hui, ainsi que des centaines de personnes y compris plusieurs prêtres catholiques. Tous les alentours de la maison ont été aujourd'hui étroitement surveillés, mais on entend encore les voix surnaturelles. A l'heure des dépêches, des centaines de personnes attendent dans le voisinage les dernières nouvelles sur les actes des fantômes dans la maison de K...

Le 7 février 1892, M. J. W. Hayes, associé honoraire de la S. F. P. R. vint à Waterford pour faire une enquête. K... et sa famille avaient quitté Waterford quelques jours avant son arrivée, mais M. Hayes a vu la police et quelques-uns des voisins. K..., paraît-il, était gardien par occasion, c'est-à-dire gardien de fermes, « evicted »[1], fonction toujours impopulaire et quelque-

1. D'où les locataires ont été expulsés.

fois assez dangereuse. On le dit être un homme nerveux, à qui l'on peut en imposer facilement. Son métier déplaisait à sa femme. Nous donnerons les témoignages des trois principaux témoins interrogés par M. Hayes.

Témoignage du chef constable Elders. 1er février 1893. Lady-Lane, Station. Quand Pierre K... vint dire au sergent Murphy, de Passage East, qu'il était « tourmenté par des bruits surnaturels », le sergent et un homme (et non pas une escorte) allèrent examiner les lieux à l'intérieur et à l'extérieur et s'assurèrent qu'il n'y avait aucun étranger. Cette maison avait deux chambres à coucher à gauche de la porte d'entrée ouvrant l'une dans l'autre, et séparées par une cloison, où il y avait une porte condamnée en plus de la porte qui servait. On entrait d'abord dans la cuisine, et à droite il y avait une pièce servant de poulailler. Une fois, pendant la visite du sergent Murphy, Johnny, le petit garçon de K..., se plaignit d'être mal à son aise et alla se coucher à trois heures de l'après-midi. Son lit était dans la première chambre à coucher, le long de la cloison, et le pied du lit était seulement à un pied environ de la porte condamnée. Le sergent M... se tenait dans la cuisine, et au bout d'un instant il y eut plusieurs grands coups, comme si l'on frappait avec un bâton, qui parurent venir de la chambre où le garçon couchait. Le sergent entra immédiatement et trouva l'enfant couché tranquillement, nullement effrayé; interrogé, le garçon répondit que les coups venaient de la porte condamnée; mais il ne s'en produisit plus tant que le sergent resta dans la chambre, et le sergent ne fouilla pas le lit pour voir s'il y trouverait un bâton. K..., — à la demande de sa femme, croit-on généralement, — renonça à sa fonction de gardien et vint avec sa famille à Waterford, à Costelloe's-Lane. Dimanche 24 janvier 92, il vint au bureau de police dire que le fantôme avait reparu, qu'après être allé se coucher samedi soir, il avait entendu des coups à la porte, qu'il s'était levé, placé derrière la porte jusqu'à ce que son fils se fût levé aussi pour le remplacer. En ouvrant la porte, ils n'avaient trouvé personne. Il alla alors dans la cour et se figura voir trois objets noirs courir sur le mur, et quand il rentra il entendit une voix sous un des lits disant : « Ce n'est pas le fantôme

que vous avez entendu à Carrileigh; je vous suivrai partout où vous irez, en dépit de la police. » Les policiers de Waterford arrivèrent chez K... à 1 heure, dimanche, 24 janvier, et virent un carreau de fenêtre cassé, mais aucun bruit ne se produisit en leur présence. Ils s'en allèrent, mais à 3 heures, K... raconta que le matin à 3 heures, les traverses de la porte du fond de la cuisine avaient été arrachées et la porte forcée. Cette porte n'était fermée que par un petit verrou qui entrait dans un trou creusé dans l'épaisseur du dormant. Ce trou était intact. On constata que les traverses portaient des marques de coups, comme si elles avaient été frappées plusieurs fois et fortement avec un instrument contondant, comme si elles avaient été martelées. A 4 heures K... trouva un autre carreau brisé. La police examina les morceaux de verre, qui tombaient toujours dehors, et trouva des traces de peinture rouge sur quelques-uns d'entre eux, comme si un morceau de bois peint avait servi à casser ce carreau. Les chaises de la chambre étaient des chaises ordinaires, en bois peint en rouge. Des morceaux de pots à confiture et de bouteilles cassées étaient disséminés sur le plancher et indiquaient l'action de quelque être surnaturel [1]. On trouva dans la maison une hachette, et sur le côté carré du fer, des marques de peinture rouge bien distinctes, exactement comme si elle avait servi à écraser du bois peint. Rien de surnaturel n'arriva en présence de la police. Johnny K... couchait dans une chambre à gauche de la pièce d'entrée. Il y avait une fenêtre dans sa chambre, et un carreau a été brisé de l'extérieur. On y a entendu aussi, dit-on, la voix.

Témoignage de Mme P. Dea, de Castelloe's-Lane, Waterford. 2 février 1892.

Je suis allée la semaine dernière chez K... avec un jeune homme pour voir le fantôme. J'ai vu distinctement Johnny K... faire rouler une balle ou quelque chose de semblable sur le parquet, et elle arriva sous la table. Je l'ai vu aussi, alors qu'il croyait que je ne faisais pas attention à lui, lancer un pot à

1. On peut se demander comment.

confiture sur le parquet. Ensuite je l'ai vu se glisser du côté du soufflet et essayer de le faire tomber à terre. Cette fois le père était là et dit : « Johnny, est-ce vous qui avez jeté cela? — Non, Monsieur. — Mais si, dit Mme Dea, c'est vous. — Ce n'est pas moi, » répéta Johnny en riant. Mme Dea peut jurer qu'elle a vu le garçon jeter ces objets et d'autres encore. Elle affirme que Mme K... ne paraissait pas du tout alarmée par les fantômes.

TÉMOIGNAGE DE PATRICK DEA, donné tout à fait indépendamment de celui de sa femme, le 2 février.

Je suis allé dimanche à 11 heures un quart chez K... J'étais avec deux autres personnes. Pierre K... était couché, mais Johnny était près de la cheminée. Nous nous mîmes à causer, mais en même temps je surveillai le garçon du coin de l'œil, tout en ayant la tête baissée. (On remarquera que Dea louche, de sorte qu'il est très difficile de savoir quand il vous regarde.) Je vis Johnny se lever et attirer peu à peu à lui un bidon en fer-blanc qui, primitivement, était à l'autre bout de la table. Il mit alors quelques instants ses deux mains derrière sa tête, comme s'il était fatigué et voulait appuyer sa tête sur elles. Alors, en se penchant, il saisit le bidon et le lança par-dessus sa tête au milieu du parquet. Je dis alors aux jeunes gens qui étaient avec moi : « Oh, rentrons, jeunes gens, si c'est là la sorte de fantômes dont il s'agit. » Le père se leva quand il nous entendit sortir, et me demanda de rester avec Johnny pour le protéger. Je refusai et m'en allai dégoûté. Je suis prêt à jurer que je dis la vérité et que le garçon devrait être poursuivi.

Ainsi il semble que rien ne se produisit tant que la police fut sur les lieux, excepté la fois où, à C..., on entendit des coups paraissant frappés avec un bâton dans la chambre voisine, hors de la vue du policeman et près de Johnny. Il n'y aurait aucune preuve de phénomènes ayant eu lieu hors de l'atteinte ou des moyens à la disposition de Johnny, et quel qu'en ait été l'auteur, les moyens employés étaient très humains. Ainsi les traverses doivent avoir été arrachées de la porte avec une hachette, et c'est avec un morceau de bois peint que les fenêtres ont été brisées.

Il semble que les voisins soient d'accord pour dire que bien que le père, d'un caractère timide et crédule, fût très effrayé et crût que les « disturbances » étaient dues à l'esprit d'un mort nommé H..., Johnny et sa mère n'étaient pas du tout nerveux, ni effrayés par les procédés du fantôme. Enfin nous pouvons ajouter que les « disturbances » avaient pour but de pousser le père à renoncer à son métier de gardien et à s'en aller avec sa famille du côté où les parents de sa femme vivaient.

CAS VI

Les phénomènes de ce cas ont eu lieu dans un bureau de poste, dans une ville près de Londres. Les témoins ont été examinés par le lieutenant-colonel Taylor, et ce qu'il a consigné par écrit d'après ces conversations a été ensuite corrigé et signé par les témoins. Les noms et les initiales sont fictifs.

Récit de Miss K...

13 février 1895.

Les mystérieuses manifestations qui vous intéressent ont commencé peu de temps avant la mort de ma mère, le 30 juin 1893, alors qu'elle seulement et ma nièce Ellen P..., qui a maintenant environ 16 ans, habitaient avec moi. Il y avait un an et demi que nous étions installées quand nous commençâmes à remarquer que de petits objets se déplaçaient d'une façon inexplicable, des vases de fleurs se renversaient, etc., et pendant quelque temps nous avons accusé le chat (un chat étranger qui venait quelquefois chez nous).

Un dimanche matin j'envoyai ma nièce à l'église et je fermai la porte derrière elle ; peu après je sortis pour la rejoindre, et ma mère ferma la porte. A mon retour, ma mère me dit que, peu de temps après mon départ, elle était allée à la cuisine et avait trouvé des choses déplacées. Des morceaux de viande pour le dîner et du lait qui avaient été *enfermés* dans le buffet, étaient par terre. Elle remit la viande à sa place et prépara pour le dîner des pommes de terre, qu'elle fit tremper dans un bol d'eau. Elle remonta, et au bout de quelques

minutes, étant redescendue, trouva le bol par terre avec les pommes de terre dessous. J'ouvris la fenêtre et mis tout cela dehors pour les chats.

Peu après la mort de ma mère, un ami d'un certain âge et un petit garçon vinrent habiter chez moi. Après leur arrivée les ennuis commencèrent. Les choses se déplaçaient et se perdaient momentanément ; on les trouvait quelquefois sur le tas d'ordures dans la cour; un bonnet et d'autres choses étaient jetés dans l'eau, des chapeaux étaient mouillés et salis. A cette époque cela devint sérieux, car le désordre se mit dans les bons du bureau de la poste ; un jour Ellen était dans le bureau, quand quelqu'un entra demander un bon de 15 shillings ; elle m'appela. « Tante, où sont les bons de 15 shillings? Je ne puis les trouver. » Je dis qu'ils étaient sur le comptoir. Ils y étaient quelques minutes auparavant, mais avaient disparu. J'eus très peur.

Heureusement bientôt après, comme je les cherchais, j'aperçus le bout de l'un d'eux dépassant la porte d'une armoire dans le bureau, et nous les retrouvâmes là intacts, mais paraissant avoir été mis là brusquement, quelques-uns dans le fond, quelques-uns au milieu du rayon. Et on n'avait dérangé ainsi que tous ceux depuis 10 shillings 6 pence jusqu'à 20 shillings.

En septembre, une bonne nommée Alice (23 ans) entra à la maison. Les ennuis augmentèrent. Outre que les objets s'égaraient et étaient à moitié détruits dans l'eau, on les trouvait aussi souvent dans la bouilloire du poêle de cuisine que dans la cour. On trouvait les portes fermées à clef et les clefs perdues, un lit tout mouillé, en plus de ce que je vais dire maintenant. Il n'y avait pas longtemps qu'Alice était à la maison quand, un soir, je l'envoyai chercher quelque chose dehors; et quand elle descendit avec son corsage, je vis qu'elle avait dessus, dans le dos, une marque blanche. Je la brossai et lui dis de remonter ; quand elle redescendit, il y avait deux marques semblables. Je les enlevai et l'envoyai de nouveau en haut. Une troisième, une quatrième fois, même résultat. Ces marques étaient à un endroit que, je crois bien, elle ne pouvait atteindre avec ses doigts et ressemblaient pourtant à

ce qu'auraient été les marques d'une main blanchie. A la suite de cela, la bonne portait toujours quelque marque semblable, si bien qu'à la fin de la journée elle en était couverte. Elle disait qu'elle ne se sentait jamais touchée. Un dimanche soir, sur le conseil de miss Z..., j'attachai les mains d'Alice par-devant et l'envoyai en haut, elle revint aussitôt avec les marques habituelles aux places habituelles. Elle dit qu'elle n'avait rien senti, seulement une sensation de froid sur son dos. Le mardi suivant nous essayâmes l'expérience de nouveau. Étaient présents M., Mme et Mlle Y...

M. R..., miss Z..., miss H... (à présent Mme L...)

M. Y... attacha les mains d'Alice devant elle, et, pour être plus sûr, fit passer la corde autour de la taille ; nous l'avons envoyée en haut ; et, revenant immédiatement, elle avait les marques habituelles.

On l'envoya autre part qu'en haut avec le même résultat.

Un matin, elle raconta que dans la nuit on lui avait coupé environ 6 pouces de ses cheveux ; nous n'avons jamais retrouvé ces cheveux. Trois jours après, ceux de ma nièce furent coupés mèche par mèche, sur une longueur de trois à quatre pouces, et les bouts jetés par terre.

Cette opération commença de bonne heure dans l'après-midi, continua pendant le jour et le lendemain matin ; mais non pas la nuit entre ces deux jours. Ellen dit qu'elle ne sentait rien, et bien que la surveillant continuellement, je ne voyais jamais rien, mais je trouvais seulement par terrre une mèche de temps en temps, jusqu'à ce que tous les cheveux fussent si raccourcis et si hachés qu'il fallut dire au coiffeur de les tailler tout à fait courts.

Vers le même temps j'étais un jour dans ma chambre, me préparant à sortir. Alice était aussi en haut, mais Ellen était en bas. Alice sortit de sa chambre pour quelque chose, et en revenant annonça que le lit de miss Ellen était tout mouillé. J'allai dans la chambre constater le fait. Ce fut la seule fois que la chose arriva cette année (1893), pendant qu'Alice était à mon service.

Le lundi après que les cheveux d'Ellen eurent été coupés, je l'envoyai dehors avec Alice. Pendant leur absence, rien à

ma connaissance n'arriva. Au retour d'Alice, il y eut des déplacements inexplicables, et au retour de ma nièce, le mercredi suivant, toutes les manifestations anormales cessèrent pour toute une année. Nous étions à la fin de novembre 1893.

En avril 1894, Alice s'en alla; en septembre il y eut une nouvelle bonne que j'appellerai Jane.

En novembre on commença à trouver les lits continuellement mouillés, les objets déplacés et perdus, une porte fermée à clef et une clef perdue plusieurs fois, de sorte qu'il me fallut retirer la clef, et, nouvel agrément, des choses prenaient feu.

Du temps de Jane, la première fois qu'il y eut quelque chose, ce fut un samedi, au commencement de novembre 1894. Je l'avais envoyée chercher du savon, qu'elle avait mis sur la table de la cuisine, et elle était allée à son ouvrage. J'étais dans la cuisine et je l'avais vue posant le savon ; mais je n'y pensai plus. L'après-midi, plus de savon; on le cherche partout ; la bonne, très contrariée, me propose d'en racheter un. J'étais étendue dans le petit salon, je répondis : « Ne vous effrayez pas, Jane, et allez voir dans le réservoir à eau chaude. » Elle y trouva le savon. J'avais indiqué le réservoir, parce que je savais par expérience que c'était la cachette préférée.

Un autre cas de cette seconde série d'ennuis eut lieu comme je prenais le thé, un samedi. Jane était là et remplissait un pot d'eau chaude, qu'elle mettait ensuite sur la table devant moi. Comme j'allais m'en servir, j'entendis un bruit métallique dans le pot, et, regardant, j'y trouvai mes ciseaux. La fillette affirma qu'elle était sûre que les ciseaux n'étaient pas là quand elle avait versé l'eau chaude.

Le dimanche matin suivant, la bonne trouva la porte entre le salon et l'office fermée à clef et la clef perdue. Je fis enlever la serrure. Le lendemain on trouva la clef, et je fis remettre la serrure. Je mis la clef dans ma poche, car jusque-là on n'avait rien pris sur moi. Le soir, cependant, je ne retrouvai plus la clef, et comme je m'attendais à ce qu'en conséquence la porte avait été fermée, je regardai vers 10 heures et demie,

après le souper, pour voir s'il en était ainsi. Mais non. Un instant après, comme j'attisais le feu, Ellen et la servante entendirent un « clic », et Jane dit à ma nièce : « Entendez-vous ? — Oui, » dit-elle, et moi je m'écriai : « Allez voir à la porte. » Jane y alla : « Elle est fermée, Mademoiselle. » Elle était fermée. Personne n'était allé de ce côté depuis que j'avais regardé et constaté qu'elle n'était pas fermée. Je fis de nouveau enlever la serrure. Le lendemain matin la clef était dans une casserole pleine d'eau.

Le plus insupportable de tous ces ennuyeux mauvais tours, c'était quand on trouvait, — et cela combien de fois ! — les lits mouillés avec de l'eau propre ou sale. En 1894, quelquefois les quatre lits (il y en a deux pour le même bois de lit) étaient mouillés en même temps. Je surveillai la femme de chambre quand elle faisait les chambres, et cela n'empêchait pas la chose ; ils étaient pourtant moins mouillés.

Ellen ou Jane ont toujours été les dernières en haut dans ces occasions, quelquefois elles sont descendues ensemble.

Un dimanche (le même jour où elle avait trouvé la porte fermée pour la première fois), en novembre, la servante me dit que la théière était perdue. Le jeudi, miss H... m'aidait à chercher des bas qui avaient été perdus aussi. Nous avions regardé soigneusement partout dans les trois chambres, mais sans succès, et nous nous étions décidées à recommencer avant de voir en bas. Nous avions fini cette seconde recherche, quand en ouvrant une boîte située en haut de l'escalier, nous trouvâmes, en dessus du contenu, la théière ; cette boîte venait d'être ouverte et fouillée par nous quelques minutes auparavant, je suis sûre qu'Ellen ne pouvait pas être venue la placer là pendant que nous étions dans la chambre, et la bonne n'était pas dans la maison. Continuant notre recherche des bas au rez-de-chaussée, je mis ma main dans le réservoir à eau chaude et le trouvai vide. Ellen en même temps sortait de l'office et allait droit à l'armoire pour y prendre les ciseaux que nous y avions vus avant de monter. Ils n'y étaient plus. Ellen me demande si je savais où ils étaient. « Non », répondis-je. Pendant cette conversation, j'étais allée avec miss H... dans le salon, et après avoir cherché une minute ou deux

les ciseaux. je rentrai à la cuisine, cherchai dans le réservoir et y trouvai les ciseaux. Miss H... me suivit dans la cuisine; puis Ellen; je suis sûre qu'elle n'était pas allée dans la cuisine entre le moment où j'avais tâté dans le réservoir pour y chercher les bas et celui où j'y avais trouvé les ciseaux. La servante était toujours dehors.

La police vint, mais inutilement.

Un mercredi de novembre, Jane et ma nièce sortirent, mais auparavant nous avions remarqué que le verre de ma lampe était perdu. Le vendredi j'étais assise près du feu, dans un fauteuil; je me dérange pour aller à l'office. En revenant je trouve les rideaux de la fenêtre derrière ma chaise qui avaient été soulevés et posés sur le dossier, et en m'approchant, je vois le verre de lampe sur l'appui de la fenêtre; miss Jones entre justement à ce moment, et je lui montre la position du rideau et celle du verre. J'ignore depuis quand le verre était là, peut-être depuis mercredi.

Une autre fois, en novembre 1894, j'étais occupée dans l'office, et j'avais dit à Ellen de veiller à un vêtement qui séchait devant le feu, dans le salon (il faut toujours se rappeler que tant que quelque chose était surveillé on n'y touchait pas). J'eus besoin d'Ellen dans l'office, mais avant de venir elle avait éloigné le vêtement, et par prudence l'avait posé sur la table de la cuisine. Quelques minutes après, en revenant, elle trouve le vêtement dans le feu. Je l'en ôtai moi-même. Jane était en haut et ne savait rien de ce qui se passait.

C'est dans ce mois aussi que, seule dans la maison, j'ai entendu des pas dans la chambre au-dessus du salon, et une fois, nous étions seules, miss H... et moi, et nous avons entendu toutes les deux marcher dans cette chambre.

J'ai aussi entendu les neuf coups dont parle miss H... quand elle était dans la cave. Mais je n'ai jamais rien entendu de semblable une autre fois.

Ce que je raconte là n'est qu'une petite partie de tout ce qui est arrivé. Il y a eu un temps où quelque chose, d'une sorte ou d'une autre, arrivait à chaque heure du jour. Ce n'est plus maintenant si fréquent. Cependant, vendredi 4 janvier 1895, miss B..., mon aide au bureau de poste, perdit quelques-unes

de ses affaires, et le samedi 19, un drap plié fut mis dans l'eau dans une des chambres à coucher. Ellen, qui était montée chercher un mouchoir, avait dit que tout était à sa place quand elle avait quitté la chambre, mais quand je remontai un quart d'heure après, le drap était dans l'eau. La servante n'était déjà plus à notre service quand cela eut lieu.

J'ai une entière confiance en ma nièce et ne crois pas un instant qu'elle ait été pour quoi que ce fût dans ces choses mystérieuses et ennuyeuses. Et je ne puis soupçonner ni l'une ni l'autre des domestiques.

J'ai eu à fouiller la maison tant de fois pour différentes choses, que j'en connais tous les coins, et je suis sûre que quand une chose est perdue et ensuite retrouvée dans la cour ou la maison, elle ne peut en même temps avoir été cachée quelque part ailleurs. Je suis sûre que si cette chose avait été dans la maison, je l'aurais trouvée, particulièrement quelque chose d'aussi gros qu'un chapeau de dame, une théière, etc. Pour de petits objets, naturellement, je ne serais pas si affirmative.

Beaucoup de personnes à la maison se sont creusé la tête pour trouver une explication, mais inutilement. Plus d'une fois, quand Alice, avec ses mains attachées, était envoyée en haut et revenait avec des marques blanches sur son dos, l'escalier, les chambres étaient examinés partout pour découvrir par quel moyen elle aurait pu imprimer ces marques sur son dos, mais on n'a jamais rien trouvé.

Mon propriétaire, M. T..., un ancien charpentier, est souvent venu. Il a une façon particulière d'envisager la chose. Il dit, par exemple, que sa femme, qui vivait dans cette maison il y a vingt ou vingt-deux ans, « avait un démon »; que tout finirait bientôt. Je lui demandai s'il comprenait quelque chose à mon cas. Il fit un signe de tête affirmatif et ajouta : « Mais j'ai laissé tout cela à Dieu. Il m'a pardonné. » Et une autre fois, il me fit une réponse aussi évasive.

Je crois bien qu'il a une espèce de manie religieuse, et il ne comprend peut-être pas bien l'intérêt qui pourrait être attaché à ses constatations.

Quelques messieurs sont venus le 5 janvier, le soir, et ont eu une séance. Ils croient être entrés en communication avec l' « esprit » cause de tous ces ennuis et avoir obtenu un récit extraordinaire de sa première existence et de ce qu'il était devenu.

Je ne connais rien au spiritisme et n'ai jamais été à une séance, de sorte que je ne puis donner mon opinion là-dessus.

Dans une lettre de juin 1895, miss K... dit que les « disturbances » continuent; le plus joli chapeau de la nouvelle domestique a été trouvé dernièrement dans un pot à eau, et une paire de bas, quelques tasses à thé et un livre de la bibliothèque dans le réservoir de la cuisine.

D'autres témoins attestent la disparition de gants, d'un chapeau, etc., et confirment le récit de miss K... sur la découverte de la théière, les marques blanches sur le dos de la servante et autres phénomènes.

En parlant d'Ellen, le colonel Taylor dit : « C'est une jeune fille d'environ 16 ans, très intelligente, mais estropiée depuis son enfance. Elle ne peut que difficilement lever ses mains jusqu'à sa tête. Elle se sert de ciseaux d'une manière maladroite. Elle boite et n'est pas capable de se remuer vite, et sans beaucoup de bruit.

Dans son récit signé, Ellen corrobore généralement la version que donne sa tante des divers incidents et nie y avoir pris une part quelconque.

Elle termine en racontant les sept apparitions successives, qu'elle a vues le 6 juin, d'un certain individu, en divers endroits, changeant chaque fois de costume, tantôt en gentleman élégant, tantôt en mendiant ou en prêtre, en soldat, etc., lui parlant chaque fois de sa tante et lui disant d'elle des choses qu'elle savait déjà, mais aussi d'autres qu'elle ignorait et qui étaient vraies, comme l'histoire d'une lettre d'affaires écrite par sa tante, le nom de la personne à qui elle était adressée et son contenu, ou celle des boucles d'oreilles vendues et le prix que miss K... en avait retiré. Tout cela mélangé de beaucoup d'enfantillages et d'inventions de rêve.

M. Podmore termine ainsi : « Il reste seulement à ajouter

que plusieurs témoins ont entendu des pas mystérieux et des coups dans la maison; que trois personnes affirment avoir vu, en deux occasions, une apparition vague et blanche dans le parloir. La première fois, l'apparition a été collective. »

Quant aux phénomènes physiques, le colonel Taylor remarque que « la plupart des incidents, si on les considère séparément, seraient sans difficulté attribuable, à l'action ordinaire de l'un ou l'autre des habitants de la maison. Après avoir examiné chaque incident séparément et montré une explication possible par les moyens ordinaires, il continue ainsi : « Quant aux marques que l'on dit avoir été nombre de fois produites sur le dos de la servante, s'il faut se fier à l'exactitude des narrateurs, et si l'on trouve suffisant l'ensemble des preuves valables, ces faits peuvent être considérés, je crois, comme en dehors des explications par des moyens ordinaires. » Six témoins (sans compter miss K... et Alice) attestent l'apparition des marques mystérieuses, alors que la servante avait eu les mains liées étroitement. L'un d'eux ajoute cette observation intéressante, que quand la servante fut envoyée dans la cour au lieu de l'étage supérieur, « une marque blanche, de forme indéterminée », fut trouvée sur son dos; et un autre dit que quand il accompagnait Alice en haut, rien n'apparaissait. Aucun des témoins dans leurs récits primitifs ne dit où était Ellen pendant ces manifestations. Alice ne parle pas d'Ellen, et Ellen ne fait aucune allusion aux marques blanches. Il est vrai que le colonel Taylor, dans son rapport, constate qu'Ellen était présente et assistait aux expériences; mais il ne prend pas sous sa responsabilité cette assertion. Un des témoins, M. R..., un employé du bureau central de la poste de la ville, dans un rapport qu'il a bien voulu nous envoyer, en mars 1896 (plus de deux ans après les phénomènes), constate qu'Ellen était dans le parloir, un jour où il était là, et vit les marques à la craie avec les autres personnes dans la cuisine. Le rapport non signé qu'il avait fait au moment des événements et qu'avait rédigé le colonel Taylor ne parle cependant pas d'Ellen.

Vu cette incertitude sur l'endroit où se trouvait une personne qui, d'après certaine théorie, doit être regardée comme

tenant le rôle principal dans la pièce, et vu la possibilité de produire le phénomène par des moyens normaux, même sans l'intervention d'Ellen, je suis tenté d'avoir des doutes sur l'exactitude des narrateurs, ainsi que sur la suffisance des preuves démontrant qu'un agent anormal est intervenu en ces circonstances, et, ceci admis, le cas entier ne vaut plus rien.

On a vu qu'Ellen était sujette à des hallucinations persistantes, qu'elle avait, par quelque moyen, connu le contenu d'une lettre anonyme adressée à sa tante, et d'une lettre d'affaires écrite par sa tante qui n'arriva pas à destination. On verra plus loin que si l'on admet ici la même exagération, les mêmes manques de mémoire que ceux que nous avons constatés dans des cas semblables, tous les phénomènes physiques que l'on prétend s'être produits, étaient bien dans les moyens d'Ellen, aidée au besoin par une des domestiques, dans des conditions parfaitement normales. Il n'est presque pas nécessaire de chercher une autre explication du mystère. Et si cette explication n'a pas été adoptée par miss K..., c'est évidemment qu'elle croyait sa nièce quand celle-ci disait n'être pour rien dans les phénomènes.

Le lecteur n'adoptera peut-être pas complètement la défiance de M. Podmore. Qu'entend-il, par exemple, par « la possibilité de produire les phénomènes par des moyens normaux, même sans l'intervention d'Ellen », alors qu'il s'agit d'empreintes faites sur le dos d'une personne dont les mains n'ont pu se dégager de leurs liens et qui est seule dans une chambre? Il faut alors en arriver à mettre en doute l'exactitude des récits. Alors, *évidemment*, ceci simplifie tout. Le colonel Taylor, qui est l'auteur de ce dernier rapport et qui a vu et interrogé les témoins, trouve que les infirmités d'Ellen en feraient un détestable prestidigitateur. Rappelez-vous particulièrement l'histoire des cheveux coupés. C'est avec beaucoup de peine que la jeune fille lève les bras jusqu'à sa tête, et elle manie les ciseaux très maladroitement. Malgré cela, à la fin de la journée, malgré la surveillance de la tante qui devait être aussi contrariée qu'Ellen elle-même, tous les

cheveux sont massacrés au point qu'il est impossible de les laisser ainsi. Comment supposer que c'est volontairement et seulement pour stupéfier sa tante ou la bonne que la fillette se défigure à ce point? Je ferai une réflexion du même genre pour le vêtement brûlé. Dans le cas du rideau soulevé et posé sur le dossier du fauteuil, la bonne et la nièce sont sorties, il n'y a personne dans le salon pendant que miss K... va à l'office.

Dans une lettre publiée dans le journal de la S. P. R., en octobre 1896, le colonel Taylor, critiquant les conclusions de M. Podmore, fait remarquer que pas plus les aveux des sujets, auteurs des phénomènes, que les constatations de fraude de la part des observateurs, ne sont des arguments suffisants pour faire rejeter l'existence de phénomènes supernormaux, quand ceux-ci sont attestés par des témoins sérieux. Et cela parce que les sujets anormaux peuvent être facilement poussés par intimidation à avouer des actes qu'ils n'ont jamais accomplis, et parce que, comme il semble résulter de l'étude expérimentale des phénomènes médianimiques, aux phénomènes supernormaux authentiques viennent ordinairement s'ajouter des phénomènes d'automatisme musculaire qui semblent la contrefaçon des premiers [1]. M. M.

1. Voir par exemple les comptes rendus récents des expériences avec Eusapia Paladino.

VARIÉTÉS

Lettre de M. le Professeur Th. Flournoy.

Genève, 19 août 1897.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Dans le dernier numéro des *Annales*, M. le professeur Lemaître m'a fait l'honneur de prononcer mon nom à l'occasion du remarquable médium dont il a eu l'amabilité de me faire faire la connaissance. Pour éviter tout malentendu, permettez-moi de dire que, tout en confirmant pleinement l'exactitude générale des faits rapportés, tant dans cet article que dans le précédent (*Annales* de mars-avril), je ne me considère point comme solidaire des hypothèses et vues théoriques qui s'y rencontrent. Je tiens d'autant plus à dégager ma responsabilité des idées soulevées en passant par mon excellent collègue et ami M. Lemaître, que j'espère revenir prochainement sur les phénomènes si curieux de son médium, pour en donner une interprétation purement psychologique, sans recourir aux notions spirites d'incarnations, antériorités, etc.

En vous remerciant d'avance de l'insertion de ces lignes dans votre prochain numéro, je vous prie, Monsieur le Directeur, d'agréer l'assurance de ma considération la plus distinguée.

THÉODORE FLOURNOY.

BIBLIOGRAPHIE

L'Évolution animique, par GABRIEL DELANNE. Chamuel, éditeur, 5, rue de Savoie, Paris.

C'est un volume in-18, de 360 pages, que l'auteur nous annonce comme étant un « essai de psychologie physiologique suivant le spiritisme ». M. G. Delanne s'y efforce, en effet, de mettre en harmonie les données de la science moderne et les idées spirites.

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

DOCUMENTS ORIGINAUX

REMARQUABLES PHÉNOMÈNES DE LUCIDITÉ

Par le Professeur M. ROUILLON

Je résume ci-après les curieuses expériences, au cours desquelles nous avons constaté des faits qui, pour être invraisemblables et actuellement peu explicables, n'en sont pas moins parfaitement réels.

Un soir du mois de septembre 1893, pendant une séance de « table tournante », j'eus l'idée de demander à la table, au moyen de coups frappés désignant les lettres de l'alphabet, le nom du saint ou de la sainte à une date quelconque que je fixai. Ce nom était inconnu à toutes les personnes présentes et il n'y avait pas de calendrier à notre portée. La table frappa Monique. Vérification faite, c'était exact. Une autre expérience du même genre réussit encore dans cette soirée, puis; après et les jours suivants nous n'obtînmes plus rien.

Cependant j'avais été frappé des réponses de la table et j'y pensais souvent.

Vers la fin d'octobre 1893, je causais de cette question avec M. Vidal économe du lycée de Limoges. Il restait incrédule, répétant : « Tant que je n'aurai pas vu, je ne croirai pas. » Il fut convenu que nous organiserions une séance. Elle eut lieu au Lycée dans la chambre de M. Loze, commis d'écono mat La bonne foi des personnes présentes est hors de doute et du reste j'ai obtenu de nombreux résultats analogues chez moi avec mes seules enfants, Alice et Hélène, la première âgée de 10 ans et la seconde de 13.

Voici, d'après des notes précises, le compte rendu de nos expériences :

Séance du 28 octobre 1893

Assis au guéridon, MM. Vidal, Étienne et Marcel Vidal, ses fils, Loze et Rouillon. Nous « faisons la chaîne » avec nos mains posées au bord de la table.

Au bout de 35 minutes des mouvements commencent à se produire. Je demande le nom figurant sur le calendrier à la date du 12 juin. *Nous l'ignorons tous* (il en fut de même à toutes nos séances.)

Le calendrier est sur une table-bureau à trois pas de nous, appuyé contre la lampe qui seule éclaire la chambre, et fait ainsi pour nous le service d'un écran ; ce calendrier porte six mois sur chaque face ; au moment de la question, c'est la face du premier semestre qui est tournée à la lumière de la lampe ; aucun de nous ne peut l'apercevoir. La réponse est : *Trinité*. Nous vérifions. C'est exact.

Je me retire du cercle. Les quatre assistants qui restent ont une seule main sur la table, on ne fait plus la chaîne.

Demande : Le nom à la date du 2 janvier ? Réponse : Basile. C'est exact.

Demande : Le nom inscrit au 2 septembre. Rép. : Firmin. Je vérifie. Le mois de septembre est sur le côté du calendrier placé dans l'ombre. C'est inexact. M. Loze remarque que Firmin est bien dans le mois de septembre, que le mot est écrit en gros caractères et qu'il y a un 2 dans la date (le 25). On replace le calendrier la face du deuxième semestre vers la lumière.

M. Vidal demande : Le nom à la date du 5 décembre. Rép. : Sabas.

A ce nom profondément inconnu de chacun de nous, nous sommes tous étonnés et croyons à un résultat négatif, à une combinaison fortuite de lettres. On vérifie. C'est bien Sabas qui est à la date indiquée.

A l'issue de la séance, nous avons tous signé le compte rendu établissant la réalité de ces faits.

Séance du 30 octobre 1893

Dans la chambre de M. Loze au lycée. Autour du guéridon : MM. Étienne Vidal, Loze, Martin, licencié ès sciences mathématiques et physiques, répétiteur au lycée, Duris, répétiteur.

Dans les mêmes conditions que précédemment, personne, pas plus dans la chambre qu'autour de la table ne sachant les mots demandés, les questions suivantes sont faites par M. Vidal dont l'influence sur la table paraît la plus grande :

Nom à la date du 14 janvier. Rép. : Hilaire, exact.

— du 21 février. Rép. : Pépin, exact.

— du 28 janvier. Rép. : Charlemagne, exact.

— du 27 décembre. Rép.: Innocents (erreur d'un jour, le mot Innocents est à la date du 28 décembre).

Nom à la date du 16 mai. Rép. : Cyriaque (erreur de mois, Cyriaque est à la date du 16 mars).

Nom à la date du 26 mai. Rép. : Clet (erreur de mois, Clet est à la date du 26 avril).

Voici quelque chose de plus curieux encore :

Abdon nous a été indiqué à la date du 30 juillet.

Ce nom ne figure, sur le calendrier employé, ni à cette date, ni à une autre. Mais le soir, étant au bureau de M. l'économe, j'avisai un calendrier appendu au mur et j'y trouvai à la date du 30 juillet le mot : Abdon. *Pareil fait s'est produit plusieurs fois au cours de mes expériences avec mes deux seules enfants.* Pour trouver le nom indiqué par la table, nous avons dû parfois consulter un dictionnaire (pour Cunégonde) ou un autre calendrier (pour Rose). Toujours le nom dicté par le guéridon répondait bien à la date fixée par nous.

Séance du 3 janvier 1894.

Chez moi. Aucun étranger n'assiste à la séance. Ma fille Alice (10 ans) et moi sommes seuls au guéridon et seuls également dans la chambre.

1° Je bats comme un jeu de cartes les trente et un jours

de janvier 1894 que j'ai détachés d'un calendrier à effeuiller, le côté, imprimé tourné en dessous, à l'abri de notre vue. Le paquet est porté à distance par Alice. Elle me regarde droit dans les yeux en le posant après l'avoir retourné vivement. Nous ignorons ce qui est imprimé sur la feuille. Nous plaçons ensuite les mains sur le bord du guéridont (chaque fois nous procédons exactement ainsi). Nous demandons le nombre figurant sur la feuille dont le côté imprimé est à découvert, mais dissimulé à nos yeux par quelque objet ou bien se trouve en dehors de la ligne du regard.

Sur 26 réponses nous en avons eu 20 exactes.

2° J'ai effeuillé les 365 jours du calendrier, même procédé que plus haut, tout est mêlé, les mois comme les dates. Le paquet est porté à distance. Nous ne connaissons pas le mot figurant sur la feuille, ni nous ne pouvons l'apercevoir.

Nous demandons à la table le nom du saint ou de la sainte sur la feuille en évidence. Sur quatre questions, nous avons quatre réponses exactes. Ce sont les noms suivants :

Agathe,
Catherine,
Just,
Sosthène.

Mes enfants et moi avons répété souvent avec un égal succès, des expériences semblables durant une période d'une douzaine de jours, après laquelle ces phénomènes devinrent de plus en plus rares pour cesser tout à fait. Nous avons souvent essayé depuis de nouvelles expériences, mais sans rien obtenir.

Mes deux fillettes sont bien portantes, d'un caractère doux et timide. Elles n'ont jamais été hypnotisées ou magnétisées et ne sont point du tout somnambules.

Voici encore deux expériences curieuses, d'un caractère vraiment fantastique, qui datent de la même époque.

Je dis un soir à ma fille aînée de placer l'extrémité des doigts d'une seule main au milieu de l'épais plateau d'une table de salle à manger en noyer massif, pesant au moins 25 kilos. La chambre n'était pas éclairée. Toutefois la

fenêtre dont les volets n'étaient pas clos permettait de distinguer suffisamment les objets. Je posai moi-même les mains au bord de la table en évitant d'exercer la moindre pression. Nous étions seuls, mon enfant et moi. Je dis : « S'il y a ici une force intelligente, qu'elle veuille bien se manifester en soulevant la table trois fois. Immédiatement, et à ma vive stupéfaction, la lourde table se souleva par trois fois sur deux pieds à une hauteur de 15 à 20 centimètres et par trois fois se laissa retomber avec fracas. L'expérience fut répétée plusieurs fois avec un égal succès. Je dis enfin : « Renversez la table. » Aussitôt la table se leva, se pencha, comme soulevée facilement par une main vigoureuse, et tomba lourdement, l'arête du plateau sur le plancher.

Je me souviens que durant cette expérience je recommandai à ma fille de faire attention aux mouvements de la table pour ne pas être blessée. J'ajoute que, même le voulant, mon enfant, plutôt délicate, n'aurait pu produire des mouvements d'une telle violence et j'apercevais dans la demi-obscurité, le long de son corps, la ligne de son bras inoccupé.

L'expérience suivante fut faite vers le 13 janvier 1894 dans la chambre de M. Loze au lycée. Je rapporte ci-après un passage d'une lettre que j'adressai à la date du 21 janvier à M. le professeur Ch. Richet, et qui en est la relation exacte :

Monsieur le Docteur,

Nous avons fait il y a huit jours de nouvelles expériences sur la force psychique. J'en ai retenu un fait saillant qu'après plusieurs jours de réflexion je me décide à vous communiquer.

Étaient autour de la table, MM. E. Vidal, Loze et moi.

Sans question préalable, la table dicte :

Jeanne Eymery.

Vous êtes morte?

Oui.

Où?

Barnabé.

De quoi êtes-vous morte?
Assassinée.
Par qui?
Mari.
Quand?
10 janvier 1894.
Votre mari est-il arrêté?
Oui.
Où est-il?
Prison Périgueux.

Nous accueillîmes tout cela en plaisantant, en nous étonnant du rôle de l'inconscient qui est capable de forger des histoires de toutes pièces, et nous ne songeâmes même pas à vérifier ces bizarres élucubrations.

Le soir, au souper, M. Vidal père demanda à son fils : « Eh bien? Avez-vous vu quelque chose? » En riant, M. E. Vidal répondit : « Oh rien! Nous avons eu la visite d'une nommée Jeanne Eymery qui a été assassinée par son mari, etc. »

Mme Vidal de s'écrier.

« Mais c'est dans la *Petite Gironde* d'aujourd'hui. »

Ébahissement de M. E. Vidal qui constate en effet que cette affaire est racontée tout au long dans le journal et court trouver M. Loze pour lui faire part de cette bizarre découverte. Je vous adresse le journal en question.

La première idée qui vous viendra, Monsieur le Docteur, est sûrement que quelqu'un de nous avait lu ou appris d'une manière quelconque les faits si étrangement rapportés. Il n'en est rien, et nos trois signatures à la fin de cette lettre appuient notre commune affirmation.

R.

Des renseignements que je demandai par lettre à l'instituteur de Trélissac dont Barnabé est une annexe, ainsi qu'au secrétaire de la mairie de la commune natale de Jeanne Eymery, il résulte que ses seuls prénoms étaient Marie et Françoise. Mais il est à remarquer que le mari s'appelle Jean Eymery et que souvent la femme s'appelle en même temps des nom et prénom du mari. Il est vrai que « Jeanne »

n'est pas Jean, mais peut-être avons-nous fait rapporter la lettre E, qui commence le nom, au prénom Jean, ce qui donne la prononciation de Jeanne, moins une lettre toutefois dans l'orthographe du mot. Il n'y aurait ainsi contradiction sur aucun point entre la communication de la table et les faits du journal.

Dans un prochain numéro des *Annales* je rapporterai deux autres expériences du même genre dont, pour le moment, je n'ai pas le compte rendu sous la main.

Que conclure de ces faits? Je ne sais. Toutefois il faut convenir qu'ils cadrent assez bien avec la théorie des spirites qui croient à la survivance de l'esprit, et je ne vois guère que cette théorie qui puisse, pour le moment, les expliquer. L'inconscient ramène la divination à la mémoire endormie de certains faits subitement et mystérieusement réveillée. La lucidité est du domaine de l'hypnotisme et du somnambulisme. La suggestion ou transmission de pensée supposent chez une ou plusieurs personnes présentes la connaissance des faits révélés par le sujet. Ici, rien de semblable. Alors quoi? Les esprits? Il se pourrait. Mais la question a encore besoin d'être éclairée. A ceux qui repoussent cette hypothèse comme absurde, je réponds : Vous avez d'abord nié ces phénomènes pour le même motif que vous repoussez aujourd'hui l'hypothèse qui les explique : leur absurdité. Pourtant ils sont réels. Il pourrait en être de même de l'hypothèse spirite.

Et qu'est-ce donc que cette intransigeante raison sans cesse invoquée? L'homme, avec ses faibles organes, dans le grand tout où il s'agite, a observé un certain nombre de faits et il les a érigés en lois générales, universelles, éternelles; lui, être fini, a prétendu comprendre l'infini. Seul pourtant, l'esprit qui sait tout, peut comprendre tout. Jusque-là, que l'homme se garde de croire à l'infaillibilité de sa raison. Autant le scepticisme, le doute provisoire est philosophique, autant la négation *a priori* l'est peu. Nier les faits par la seule autorité de la raison est du fanatisme à rebours.

Le temps n'est plus des spéculations de la raison pure. La critique de Kant en a démontré l'inanité. C'est en s'ap-

puyant sur des faits et non sur des idées en l'air que l'homme pourra espérer trouver la vérité. Ce n'est pas amoindrir le rôle de la raison, c'est lui donner toute sa force en le limitant. On sait ce que Schopenhauer, admirateur et vrai disciple de Kant, pensait des métaphysiques, — il n'en admettait qu'une : la métaphysique expérimentale.

En publiant le compte rendu de nos recherches, j'ai espéré exciter le zèle de tous les esprits sincères, épris du grand problème de notre existence. Ici surtout est précieuse la collaboration du plus grand nombre.

M. Rouillon,

Professeur d'allemand au lycée de Périgueux.

DE

QUELQUES PHÉNOMÈNES MÉCANIQUES

PRODUITS SANS CONTACT PAR CERTAINES FEMMES AU MOMENT DE LA MENSTRUATION

PAR LE Dr L. LAURENT

Chez la femme, l'existence de la période menstruelle a donné lieu à un grand nombre de coutumes et d'idées, que nous trouvons répandues partout quelle que soit la nation chez laquelle nous ayons pu chercher à les observer. Que nous nous soyons adressé aux jaunes, aux blanches ou aux noires, partout la femme admet ces idées comme acquises pendant que l'homme n'y fait généralement aucune attention et les considère comme des superstitions écloses dans le cerveau plus faible de sa compagne. Quant au savant et à l'expérimentateur, ils s'en sont jusqu'à ce jour désintéressés.

Nous pensons que c'est à tort, et, sans avoir cherché à vérifier la vérité de tous ces dires, nous nous sommes attachés à constater l'existence de lueurs ou d'effets mécaniques, produits à distance par un certain nombre de femmes au moment de la période menstruelle, faits analogues à ceux qu'a déjà signalés le colonel de Rochas dans son livre sur l'extériorisation de la motricité.

Voici les plus curieux et les plus nets que nous ayons observés :

I

Deux jeunes filles de 16 à 17 ans, quelque peu névropathes mais sans accidents hystériques, l'une ayant été autrefois atteinte d'une coxalgie et chez laquelle persiste une ankylose

complète de la hanche droite, présentent au moment des règles des phénomènes d'adhérence de leurs vêtements. Il leur faut faire effort pour enlever leurs pantoufles même larges. Les bas sont difficiles à retirer; il faut qu'une autre personne les retourne et les tire assez violemment. Quant aux chemises, ces jeunes filles ont renoncé à en changer pendant ces périodes, car elles sont collées sur leur peau, et il serait nécessaire qu'une autre personne, glissant les mains en-dessous, les enlevât en les écartant.

Pas de phénomènes de fluorescence. Les règles sont un peu douloureuses, quoique en somme normales; mais pendant leur durée, ces jeunes filles se sentent dans une sorte d'état électrique avec des fourmillements, de légers picotements, des sensations agréables ou désagréables d'attraction ou de répulsion au contact de divers objets. Chez l'une d'elles, cette sensation particulièrement énervante d'adhérence est remarquable pour les objets en métal, notamment les couverts de table; les doigts collent un instant, mais l'adhérence n'est jamais assez forte pour soulever ces objets.

Il reste à noter que la jeune fille coxalgique a été réglée pour la première fois à 13 ans, au moment même où on la chloroformait pour un redressement de la hanche; le chirurgien dut interrompre l'opération.

II

Un monsieur, contrebass edans un théâtre, me dit un jour qu'il allait acheter un s ol de contrebasse parce que sa femme avait ses règles : « ce sont mes 29 sous mensuels », me dit-il; je l'interrogeai et il m'apprit que, depuis plusieurs années, chaque fois qu'il laissait dans son logement sa contrebasse accordée, au moment des règles de sa femme, le sol cassait. Il y était tellement habitué que souvent, à ce moment, il emportait son instrument chez un ami. Pendant l'hiver, saison où les cordes sont partout plus fragiles, rien de semblable ne lui arrivait, son instrument restant au théâtre.

Il ajouta que le même fait lui était arrivé lorsque, 10 ans environ plus tôt, il avait pour maîtresse une chanteuse de

café-concert; celle-ci l'en avait d'ailleurs prévenu, lui disant qu'elle portait la guigne aux instruments à cordes.

Ce récit me rappela que j'avais entendu parler autrefois d'une harpiste qui avait été obligée de renoncer à sa profession, parce que la période cataméniale était chez elle très longue, et que, pendant toute la durée, plusieurs cordes, *toujours les mêmes*, cassaient, surtout quand elle jouait; ce qui l'avait arrêtée nombre de fois au milieu d'un concert.

Je me livrais alors à un commencement d'enquête, au cours de laquelle je trouvais une dizaine de cas semblables parmi lesquels je citerai les suivants :

Un de mes amis, administrateur en Cochinchine, avec qui j'avais longtemps habité pendant mon séjour en Orient, me dit que, plusieurs fois, les cordes de son violon avaient cassé au moment des règles de sa congaï; elle le lui avait fait remarquer, disant que les Annamites connaissaient bien ce phénomène, et qu'elles avaient soin de ne pas jouer de leurs instruments à cordes pendant cette période. Il tint bon compte de l'avis et, plusieurs jours par mois, il laissait reposer son violon, les cordes desserrées. Ce récit me rappela que, pendant que nous habitions ensemble, il m'avait donné, une ou deux fois, ce prétexte pour ne pas prendre son violon.

Deux jeunes femmes, toutes les deux très bonnes violonistes, m'ont affirmé que, depuis leurs premières menstruations, elles avaient remarqué que leurs cordes cassaient fréquemment pendant cette période. L'une, véritable artiste, jouant souvent dans des concerts de charité, refusait systématiquement de jouer à ces moments-là, et était souvent fort embarrassée pour trouver un prétexte; l'autre avait également renoncé à jouer, à cause, disait-elle, de l'ennui de changer si fréquemment de cordes, d'autant plus que, pendant cette période, elle se trouvait plus nerveuse et irritable.

Ce phénomène de la rupture des cordes, quel que soit l'in, strument employé (violon, harpe, violoncelle, contrebasse- instruments à cordes métalliques de grosseur égale ne différant que par la longueur et la tension comme ceux qu'emploient les Annamites), m'a paru presque constant. Il serait intéressant d'étendre cette enquête et surtout de pouvoir la

faire dans un milieu tel qu'un Conservatoire. J'espère que quelqu'un de mes lecteurs se trouvera en position de se livrer à ce travail et que ses observations viendront corroborer les miennes. En tout cas, il y a là une action mécanique à distance indéniable que nos principes scientifiques actuels sont impuissants à expliquer.

III

J'ai pu vérifier que, toujours au moment des règles, un certain nombre de femmes brisaient les objets qu'elles avaient dans les mains. Il ne s'agit pas simplement de la maladresse due à l'énervement, au tremblement hystériforme dont la conséquence serait la chute de l'objet sur le sol ; il y a cassure spontanée, analogue à celle des cordes dont je viens de parler. La plupart du temps, le fait a lieu lorsque la femme essuie un verre avec une serviette ; il lui éclate alors dans les mains sans effort appréciable. J'ai relevé le cas de trois domestiques qui perdirent leur place à cause des dégâts qu'elles faisaient alors dans la vaisselle ; l'une d'elles, employée chez la mère d'un étudiant en médecine, pleurait en disant : « Mais Madame, vous voyez bien que ce n'est pas de ma faute, que je ne fais pas fort. »

Naturellement, le fait ne se limite pas aux verres ; mais il faut des objets relativement fragiles et pouvant se briser sous l'influence de vibrations. Le colonel de Rochas a cité le cas de femmes brisant fréquemment et sans efforts leurs aiguilles au moment de la période menstruelle ; nous avons pu fréquemment vérifier le fait. Inutile de dire que tous ces bris d'objets ne surviennent pas en dehors de cette période.

IV

L'une des domestiques dont je viens de parler présentait encore un phénomène bien plus curieux : celui d'arrêter les pendules, toujours sous la même influence, lorsqu'elle essuyait la cheminée et époussetait la pendule. Si, le mouvement arrêté, elle essayait de la faire reprendre en pro-

menant le balancier, elle ne pouvait y arriver, le mouvement s'arrêtait presque aussitôt. Si, un instant après, sa maîtresse faisait la même opération, la pendule marchait fort bien.

Une matinée, sept fois de suite, elle fit l'expérience de poser légèrement la main sur la pendule, puis de l'enlever au bout de quelques instants; au bout de une à trois minutes, le mouvement s'arrêtait, comme s'il y eût eu un frottement dans les engrenages. La maîtresse faisait repartir la pendule qui ne s'arrêtait ensuite que lorsque la bonne y posait la main, et ainsi de suite. Le fait fut contrôlé plusieurs mois successivement; dans l'intervalle des règles, rien ne se produisait. En aucun moment, la maîtresse de maison ne pouvait déterminer le même phénomène.

V

Un lieutenant de vaisseau m'a raconté qu'une jeune mulâtresse du Sénégal, au teint très clair, maîtresse d'un médecin de marine, présentait au moment de ses règles le phénomène de la fluorescence quand elle écartait les draps de son lit; il avait entendu parler de quelques cas semblables, mais assez rares.

VI

Nous terminerons ici cet aperçu sur l'extériorisation des phénomènes mécaniques ou fluorescents chez la femme au moment de la période cataméniale. Nous n'avons voulu citer que quelques exemples, désireux seulement d'appeler l'attention sur ces phénomènes connus de la plupart des femmes; ils n'étonnent aucune d'elles lorsqu'on leur en parle ou qu'on les interroge à ce sujet; mais, jusqu'à présent, ils ont passé trop inaperçus et surtout trop inétudiés. Ils ressemblent pourtant bien à certaines manifestations dites occultes et leur fréquence demande pour eux une explication générale et toute naturelle qui sera peut-être aussi celle de bien d'autres phénomènes d'extériorisation de la motricité. Le sens dans lequel devraient être dirigées les recherches serait, à notre

avis dans la concordance des vibrations; c'est là, du reste, nous disait le colonel de Rochas, la théorie indoue.

Nous n'avons voulu nous appesantir que sur les phénomènes mécaniques; ce sont les plus appréciables à nos sens et ceux qu'on peut le mieux étudier scientifiquement. Nous avons volontairement laissé de côté les actions chimiques qui sont tout aussi curieuses et dont la croyance est encore plus répandue. Dans tous les pays, il est admis qu'à ces époques les femmes peuvent faire cailler le lait, tourner les mayonnaises, etc. Ces croyances sont si bien établies qu'elles ont donné lieu à des pratiques industrielles.

1° Dans les grandes raffineries du Nord de la France, il est formellement interdit à aucune femme de pénétrer dans les ateliers au moment où l'on fait bouillir le sucre dans les bassines et pendant qu'il se refroidit; en dehors de ce moment l'entrée leur est permise. Le prétexte donné est que si une femme réglée pénétrait dans l'atelier, le sucre noircirait par la suite.

2° Pour le même motif, aucune femme n'est employée à la bouillerie de la manufacture d'opium à Saïgon; les Chinois chargés de cette opération prétendent que si une femme ayant ses règles s'en mêlait, l'opium tournerait et deviendrait aigre. — Bien mieux, les congaïs annamites prétendent qu'il leur est plus difficile de préparer les pipes d'opium pendant la période cataméniale, que l'opium ne prend pas et que la pipe est mal faite. J'ai pu vérifier le fait de façon assez nette et je sais que plusieurs congaïs refusent à ce moment de préparer les pipes. Sur la plupart des points d'ailleurs, elles ont les mêmes convictions que les Européennes.

Y A-T-IL, EN DEHORS DU LANGAGE

UNE COMMUNICATION DE PENSÉES?

PAR L. DUGAS
Professeur de philosophie au lycée de Caen.

Un des esprits les plus sages et les plus hardis de notre temps pose en ces termes le problème du surnaturel, si souvent écarté au nom d'une fausse pudeur scientifique. Le surnaturel n'existe pas, à proprement dire, et ne peut être autre chose qu' « un ordre de lois naturelles profondément ignoré », ou que « l'ordre supérieur de la nature elle-même ». Mais l'exemple du libre arbitre, « s'il est admis, suffit à faire voir que le mécanisme pur ne cause pas et n'explique pas la totalité des phénomènes... Il est clair que le lien mystérieux qui soumet la fibre musculaire à ma pensée personnelle ne saurait être une loi unique dans son genre, mais qu'il est l'indice d'un rapport universel, l'espèce la plus connue d'une famille de lois, d'une application peut-être moins fréquente et surtout moins facile à constater. Quelles sont donc les lois suivant lesquelles le principe même de l'esprit, la volonté en général... se manifeste dans le monde comme la cause réelle d'effets réels? Ces lois, jusqu'à ce jour, notre science les ignore parfaitement, elle n'a presque pas même essayé de constater les phénomènes dont on pouvait espérer de tirer quelque lumière sur ce sujet. Toute induction serait prématurée; les observateurs qui pourraient fournir quelques pierres d'attente, quelques matériaux pour une construction future, seraient conspués s'ils s'y risquaient. Il n'est de faits bons à citer que ceux qui peuvent se répéter à volonté comme les expériences de laboratoire, ou, comme les phé-

nomènes célestes, être perçus simultanément par un grand nombre d'observateurs[1] ».

Nous aimons à nous abriter derrière la grande autorité de M. Secrétan, tout en nous risquant, contre son avis, à appeler l'attention sur un de ces faits qui ne sont point scientifiquement catalogués. Nous ne partons d'ailleurs d'aucune hypothèse, fût-ce celle du libre arbitre, et ne prétendons tirer aucune induction. Nous voulons signaler seulement une observation aisée à faire, mais malaisée à contrôler, plus encore à expliquer, qui a frappé tout le monde, mais qui arrête peu de gens, qui peut exciter la curiosité, mais qui, ayant peu ou point d'intérêt pratique, est d'abord dédaignée, puis mise en oubli par les esprits sérieux et positifs, qui sont la majorité et font l'opinion. Beaucoup de phénomènes réels sont ainsi, croyons-nous, non avenus : empiriquement certains, ils sont théoriquement douteux; il n'en faut pas plus pour les rejeter et les déclarer occultes.

Tel est le fait de la communication des pensées en dehors du langage. A-t-on remarqué combien de fois il arrive à deux personnes d'ouvrir en même temps la bouche pour dire la même chose. Pour ma part, je n'en suis plus à compter les fois où A. m'a dit, *avant que j'eusse parlé :* « Voilà ce que tu vas me dire », ou après que j'avais parlé : « C'est curieux! J'ai deviné que c'est cela même que tu allais me dire ». Et nous avons souvent mis à l'épreuve notre pénétration mutuelle, invitant celui d'entre nous qui avait deviné l'autre à parler le premier, et constatant que son pressentiment était aussi juste que précis.

Si ce fait se produisait toujours au cours d'une conversation engagée, il n'aurait rien que de très naturel; les idées que nous semons dans la conversation sont autant de graines qui doivent lever et fructifier en même temps dans notre cerveau et dans celui de notre interlocuteur; à défaut de la liaison logique, la simple association suffirait à expliquer, dans ce cas, l'apparition simultanée des mêmes idées dans deux esprits différents. Mais la communauté des pensées au

1. Secrétan, *le Principe de la Morale*, p. 369.

même moment s'observe entre des personnes qui ne se sont encore rien dit, ou qui, si elles ont parlé, n'ont manifestement rien dit qui pût mettre l'une sur la voie des paroles que l'autre va prononcer.

Sans doute l'intimité ou seulement la vie commune crée entre deux personnes des préoccupations communes, lesquelles peuvent faire surgir en elles, au même instant, les mêmes pensées. Mais il est à noter d'abord que ce sont des pensées très précises et tout accidentelles, ne rentrant pas dans leur courant d'idées habituel ou n'en découlant pas, qui se présentent ainsi à deux esprits à la fois, et ensuite que le même fait se produit entre personnes qui se connaissent peu et ne se voient guère, et qui ainsi, n'ayant pas de vie commune, ne devraient pas avoir non plus de pensées communes.

Dira-t-on qu'il n'y a alors qu'une coïncidence? Mais cette coïncidence est trop fréquente pour être admissible.

En réalité, il ne s'agit point ici d'une simple *communauté*, mais d'une véritable *communication* de pensées. Cette communication s'établit-elle, à défaut des paroles, par le regard ou les gestes? Est-elle une lecture de pensées? Je l'ai supposé d'abord; mais j'ai nettement constaté qu'elle se produisait entre deux personnes qui ne se regardaient point. J'ai remarqué en outre que ceux qui se pénètrent ainsi ne se piquent point d'être des physionomistes, et ne paraissent pas être non plus des physionomistes sans le savoir. Ce sont des émotifs qui, à certains moments, et dans des conditions que j'ignore, vibrent à l'unisson des autres, et encore, non de tous les autres, mais de *quelques-uns*, pour lesquels ils ont une affinité élective, je dirais une *sympathie* spéciale, si le mot n'avait été détourné de son sens étymologique et vrai. Cette sympathie en effet ne suppose point l'affection ni même l'intimité. Elle est toute spontanée, toute d'impression.

Il semble donc qu'il faille admettre une communication des idées par *suggestion*. Cette communication est bilatérale ou unilatérale: tel est deviné d'un autre qui ne devine point cet autre. Elle se produit à intervalles plus ou moins éloignés et est plus ou moins clairvoyante et aiguë. Enfin elle

est en principe toujours infaillible et croit toujours l'être ; mais en fait elle est parfois trompeuse. Toute personne, à qui une sorte d'intuition aveugle révèle la pensée d'autrui, a dans cette intuition une foi absolue. D'où vient que cette foi est tantôt confirmée, tantôt démentie par l'expérience ? c'est peut-être que les personnes sujettes à la suggestion d'autrui le sont aussi à l'autosuggestion, et ne distinguent pas l'une de l'autre. Que de personnes en effet, d'ailleurs intelligentes, se mettent en tête, sur le moindre indice, ou en dehors de tout indice, les idées les plus fausses et les plus extravagantes sur le compte d'autrui ? Et on ne peut les détromper ; on dirait qu'elles sont en possession d'une évidence plus forte que tous les raisonnements et que toutes les apparences sensibles. Mais de ce qu'elles sont dupes de leurs propres suggestions, il ne s'ensuit pas qu'elles ne puissent être, en d'autres cas, véritablement suggestionnées par autrui. Le malheur est que les deux phénomènes de l'autosuggestion et de la suggestion se trouvent accidentellement mêlés ; il s'en est suivi que l'un a masqué l'autre, bien plus l'a compromis et ruiné. Ceux qui sont étrangers à ces phénomènes et les considèrent du dehors n'ont pas cru pouvoir dénoncer l'illusion de l'autosuggestion sans nier la vérité de la suggestion. Les deux phénomènes ont paru solidaires, et ont été déclarés tous deux illusoires. Il eût mieux valu, semble-t-il, les admettre tous deux comme réels, tout en distinguant leurs effets. La suggestion s'est trouvée ainsi discréditée.

De plus, elle a en partie disparu, comme moyen d'entrer en communication avec les pensées d'autrui, pour faire place à d'autres, d'ailleurs mieux fondés. La suggestibilité peut en effet s'oblitérer et se perdre. On sait que les facultés tendent à s'évanouir faute d'emploi. Pour combien l'écriture par exemple n'a-t-elle pas affaibli la mémoire ! De même des personnes qui ont l'habitude de se communiquer oralement leurs pensées se comprennent chaque jour davantage au premier mot et même sans mot dire, mais en même temps elles se suggestionnent peut-être moins, car la parole, rendant la suggestion inutile, la fait disparaitre. La communica-

tion des idées par suggestion a dû être recouverte et comme étouffée par le langage, et elle ne s'est peut-être conservée que par exception chez quelques personnes. Toutefois il semble bien qu'elle ait survécu et qu'on la retrouverait sans trop de peine, en cherchant bien.

Le fait que nous signalons est pratiquement sans portée, mais il ne serait pas scientifiquement sans intérêt. Il est peut-être à la base de la sympathie, de ce qu'on a appelé la contagion des imaginations. S'il était prouvé, il jetterait une lumière sur les phénomènes obscurs de pressentiment et de télépathie, il les rendrait vraisemblables. Mais, s'il n'était point réel, il mériterait encore d'être discuté; il faudrait en expliquer l'apparence; les physionomistes en ont-ils rendu compte, l'ont-ils même soupçonné? Une enquête, tout au moins un complément d'informations sur ce fait, pourrait être utile; les témoignages, si nous ne nous trompons, devraient être abondants, et les résultats, quels qu'ils soient, seraient instructifs.

L. DUGAS.

DE LA

CONSCIENCE SUBLIMINALE

PAR F.-W.-H. MYERS

CHAPITRE PREMIER

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DES MESSAGES PRODUITS PAR LA SUBCONSCIENCE

... De récentes expériences et observations ont jeté une lumière vacillante et brouillée sur ce qui passe en nous-même dans les dessous de notre conscience ordinaire. Je crois le moment venu pour essayer d'organiser ces matériaux et de généraliser, ne serait-ce que pour aider l'expérimentation directe, au lieu de concentrer nos efforts sur une trop petite portion des espaces qui s'ouvrent devant nous.

Dans quatre études (1884-1889), j'ai discuté les faits d'écriture automatique et d'automatismes analogues et, en dernier lieu (vol. V des *Proceedings*, p. 522), je concluais en disant que l'écriture fait partie de cette série d'automatismes analogues qui annoncent quelque chose en ce sens qu'ils se présentent à nous comme faisant passer des messages d'un stratum à un autre stratum de la même personnalité.

Depuis cette époque, ont paru aussi dans ce recueil des études sur la vision par le cristal (Part. XIV, vol. V, p. 486), sur les communications en état de transe de Mme Piper (vol. VI, p. 436) et sur l'influence que peuvent exercer sur les messages des esprits extérieurs à celui de l'automatiste (discussions des

professeurs James et Lodge, du docteur Leng et du docteur Hodgson). J'y ai ajouté quelques cas importants de cette classe dans un supplément à ma *Défense des fantômes morts* (vol. VI, p. 314).

Le fait de l'écriture automatique n'est plus discuté. Il est démontré aussi qu'il peut y avoir deux ou plus de deux mémoires distinctes coexistant chez une même personne et pouvant devenir accessibles par divers artifices.

Je voudrais maintenant coordonner tous ces phénomènes subliminaux. Je prétends que ce groupe de faits maintenant reconnus et ceux de la télépathie et de la clairvoyance doivent être considérés comme en corrélation étroite et s'expliquer, s'ils sont explicables, par quelque hypothèse qui n'aurait pas besoin d'être continuellement élargie pour satisfaire aux exigences de chaque cas nouveau.

Je ferai à ce sujet une objection aux explications des écoles de Paris et de Nancy. Suivant celle de Nancy, le mot *suggestion* suffirait pour expliquer les phénomènes, tandis qu'il ne fait qu'indiquer l'artifice dont l'opérateur se sert pour les produire. Convaincus que l'hypnotisme n'est pas un phénomène morbide, ces savants croient inutile de se demander comment la balance psychique d'un homme sain peut être ainsi soudainement dérangée.

L'École de Paris a, en un certain sens, échappé à cette difficulté, mais grâce à une supposition qui n'est guère acceptée maintenant que dans les régions où rayonne l'influence de la Salpêtrière, ces messieurs affirment que l'hypnotisme est une maladie. Pour le prouver, il faudrait nous montrer que ces phénomènes forment une série pathologique régulière, qu'ils ressemblent en quelque façon au cours d'une véritable maladie. Leurs essais pour montrer un type classique d'hypnotisme avec des états définis produits par des *stimuli* différents, n'ont pas obtenu l'assentiment général. Leur première hypothèse: «Il n'y a que les malades d'hypnotisables», est de plus en plus démentie chaque jour. Ils se trouvent amenés à prétendre que les sujets de Nancy, par exemple, *doivent* être hystériques parce que, comme le dit le docteur Babinski, ils présentent dans le sommeil hypnotique des contractures, de

la paralysie, de l'anesthésie, tous les symptômes de l'hystérie. La suggestion seule ne pourrait provoquer l'apparition de ces symptômes physiques. La suggestion a agi là comme un révélateur d'hystérie.

C'est supposer vrai le point discuté, c'est-à-dire que certains phénomènes connus dans l'hystérie ne peuvent être aussi bien produits par d'autres causes. Mais, cependant, une question se pose à laquelle, je le répète, l'école de Nancy répond mal. Comment se fait-il que cette « suggestion » facile — comme la simple articulation d'un mot magique — peut souvent produire des effets que n'arrivent pas à obtenir des années de traitement médical et chirurgical ? bien plus, non seulement des effets thérapeutiques que ne peut même rêver la médecine ordinaire, mais de profondes modifications nerveuses dont nous sommes entièrement incapables de comprendre le mécanisme ?

Tant que nous essaierons d'expliquer tous les phénomènes de l'hypnotisme, de la double conscience, etc., comme de pures désagrégations morbides de la personnalité empirique — répartitions dans plusieurs *moi* de facultés appartenant habituellement à un seul — aussi longtemps nous condamnerons-nous à un insuccès qui deviendra plus évident à chaque nouvelle journée d'expériences, à chaque nouvelle manifestation de la profondeur et de l'étrangeté des forces *subliminales* en action. Ce sera vouloir expliquer l'action d'un groupe de geysers par des sources produites par la pluie ordinaire.

Dans ce qui suit, je prie le lecteur de bien se rendre compte que je n'attaque aucun corps de doctrines scientifiques reconnues. Je suis plutôt en train d'essayer prématurément d'apporter quelque ordre dans une collection cahotique d'observations bizarres et en apparence disparates. Mon hypothèse, qui est le développement d'indications déjà données, peut, vu la nouveauté de ces recherches, ne pas être vraie dans tous les détails, mais elle peut du moins servir à montrer la nature et la complexité de problèmes qu'aucune hypothèse valide ne résoudra complètement.

J'imagine donc que le courant de la conscience que nous

connaissons ordinairement n'est pas le seul qui existe dans notre organisme. Notre conscience habituelle ou empirique peut n'être qu'un choix d'une multitude de pensées et de sensations, dont au moins quelques-unes sont aussi conscientes que celles que nous connaissons empiriquement. Je n'accorde aucune primauté à mon *moi* ordinaire, sauf qu'il est celui qui s'est montré le plus propre à répondre aux nécessités de la vie ordinaire. Je prétends qu'il n'a pas à se vanter d'autre chose et qu'il est parfaitement possible que d'autres pensées, sentiments et souvenirs, soit isolés, soit en connection continue, peuvent se produire consciemment « en moi » en quelque coordination avec mon organisme, et formant quelque partie de mon individualité totale Je considère comme possible qu'à quelque moment, plus tard, sous des conditions différentes, je puisse me rappeler tout. Je puis supposer ces diverses personnalités réunies sous une seule conscience et que celle qui en ce moment dirige ma main peut n'être qu'un élément parmi beaucoup d'autres de cette conscience ultime et complète.

Avant de tirer des inductions de cette constatation, examinons les preuves que l'on peut donner pour considérer le moi empirique comme identique au moi total.

La première remarque que le lecteur me fera probablement c'est que s'il y a une autre conscience en lui, il en serait certainement averti.

C'est cependant répondre à la question par la question. Nous répliquerons que les dires de la conscience ont déjà dû être si souvent corrigés et dans des façons que l'observateur ordinaire n'aurait jamais soupçonnées — le monde des réalités, autant que nous pouvons nous en former quel que notion, est si entièrement dissemblable de ce que nous suggère notre conscience empirique que nous n'avons pas le droit de nous fier à notre conscience aussitôt que nous sortons de ce qu'elle nous révèle directement, nous n'avons pas le droit de soutenir la *non*-existence d'une chose par cette raison seulement que nous n'en sommes pas prévenus. Mais on peut encore donner deux raisons qui paraissent assez bonnes pour supposer qu'il ne peut y avoir en nous qu'une

activité psychique comparativement bien petite dont nous ne nous rendons pas compte. On peut dire d'abord : « Les actions que j'ai faites dans la vie — les mouvements que mon corps a faits — ont été exécutés en obéissant à la volonté de mon moi conscient. Il n'y a pas eu de place pour l'opération de cette volonté que vous imaginez dans un arrière-plan. » Et l'on peut ajouter : « Outre la vie active, il y a, bien entendu, une vie passive. Outre les sensations et les mouvements qui viennent de mon organisme il y a ceux qui sont imprimés en moi du dehors. Mais bien que je n'aie pu *contrôler* tout cela, je puis cependant me le *rappeler*. Je suis sûr que rien d'important ne peut être arrivé sans que je puisse me le rappeler par un effort volontaire de la mémoire. Là non plus, il n'y a donc pas place pour l'opération de cette mémoire sous-jacente que vous imaginez. Bref, je reçois mes lettres à ma porte de façade, et je donne mes ordres dans mon cabinet, pourquoi supposerais-je que ma maison est gouvernée par des conspirateur imaginaires dans la cuisine ?

Je n'ai pas à examiner jusqu'à quel point ces arguments seraient valables si nous restions dans le domaine de la pure spéculation philosophique. Car il se trouve que nous sommes à même de prouver, par des expériences faciles, qu'ils ne sont nullement concluants.

En premier lieu, il est maintenant bien connu qu'une suggestion post-hypnotique est exécutée dans une inconscience complète du commandement, et avec la pleine croyance que l'on agit par sa propre décision avec l'entière liberté de sa volonté. C'en est assez pour montrer que de ce qu'un homme croit ses actes voulus par sa conscience ordinaire, il ne s'ensuit pas du tout qu'ils l'ont été en effet originellement. Ils peuvent l'avoir été par quelque stratum sous-jacent — comme dans le cas de la suggestion post-hypnotiqne — et apparaître cependant au moi ordinaire comme dus absolument à son propre choix.

Deuxièmement, l'enchaînement des souvenirs que dirige notre moi superficiel et que, dans le langage courant, on dit s'étendre sur toute la vie passée, quand on l'examine de plus près, on s'aperçoit qu'il est imparfait, qu'il a de fréquentes et

grandes interruptions; pour tout le monde, il manque aux périodes de l'enfance et du sommeil; pour beaucoup, il y a aussi de grands vides correspondants au délire, à la transe hypnotique et aux différents troubles de la conscience.

Et là aussi, les expériences d'hypnotisme nous ont familiarisés avec ce fait que non seulement ces chaînons qui manquent dans notre mémoire superficielle se relient entre eux, mais cette chaine secondaire est en quelque sorte plus continue que la primaire.

Nous savons qu'en général le sujet hypnotisé se rappelle sa vie de l'état de veille, mais que, en général, le sujet éveillé a tout à fait oublié les événements de son état hypnotique. La complète signification de ce fait nous apparaîtra plus clairement par la suite. Il suffit, pour l'instant, à nous montrer l'impossibilité de prétendre que notre mémoire primaire est notre *seule* mémoire; pas plus que notre volonté empiriquement consciente, notre mémoire empiriquement consciente ne peut nous prouver que le moi empirique auquel elles appartiennent est en aucune façon une expression complète de notre être.

Qu'en conclure pour nos recherches actuelles? Simplement ceci : que nous devons regarder ce courant de la conscience ordinaire avec le même regard impartial et indépendant que la conscience, par exemple, d'une personne en somnambulisme spontané ou en transe hypnotique.

Pour nous former une idée de l'activité psychique dans l'état de trance, nous examinerons la capacité sensorielle et motrice du sujet, son intelligence, sa mémoire, et nous noterons les diminutions ou les augmentations des facultés connues de l'état de veille. Et ce sera une tâche facile, puisque nous chercherons seulement à décrire l'état B en termes de l'état A de veille ordinaire.

Mais — quoique ce soit jusqu'à présent à peu près tout ce qu'on a essayé de faire en ce sens — cela, comparé à ce que serait une psychologie expérimentale complète, c'est de la même valeur que ce que j'obtiendrais de renseignements sur la croûte terrestre si je creusais une fosse dans mon jardin. Je puis facilement découvrir que, plus bas qu'une

couche de gravier, il y a une couche d'argile plus humide, moins saine que celle-ci. Comme propriétaire du terrain, je puis accepter l'existence de la couche de gravier comme un fait ultime et satisfaisant. Comme géologue, je me demande ce que tout cela signifie. Pourquoi le gravier en dessus, l'argile en dessous? Qu'y a-t-il dessous l'argile? Les couches se présentent-elles toujours dans le même ordre ou le gravier doit-il toujours être en dessus. Je ne puis plus dire : Ma maison est construite sur le gravier, comme si c'était là tout ce que j'ai besoin de savoir. Elle est bâtie sur un nombre inconnu de couches, dont, pour une raison inconnue, le gravier est en ce point particulier la plus élevée.

Eh bien! je prétends que la manière qui prévaut en France, de traiter ces états psychologiques subjacents — bien qu'on ait eu plus d'une fois la preuve qu'ils supplantaient avec avantage les états superficiels — comme s'ils n'étaient que des variations morbides ou des morceaux de l'état superficiel, ressemble au raisonnement d'un homme qui dirait que l'argile, la chaux, le granit qu'il a trouvés sous le gravier étaient du gravier dégénéré, une agglomération d'éléments provenant du gravier, mais en réalité que ce n'était rien de nouveau.

Je crois que le temps est venu pour des recherches un peu plus profondes. Je crois que nous avons maintenant observé assez d'affleurements de couches pour nous permettre du moins de chercher — je ne dis pas trouver — quelque loi provisoire de stratification qui ne pose pas comme vérité fondamentale que parce que le gravier est le stratum sur lequel nous avons voulu bâtir nos maisons, le gravier est pour cela le type normal qui devrait toujours être en dessus et dont tous les autres minéraux sont une modification dégénérée.

Le vrai sens profond de ces phénomènes nous échappera si nous ne les discutons que dans l'atmosphère d'une salle d'hôpital pleine d'hystéro-épileptiques. Il faudra, bien entendu, vérifier chaque hypothèse aussi strictement que possible, mais il ne nous faudra pas revenir à des hypothèses manifestement trop étroites parce que nous désespérons de

pouvoir encore obtenir des preuves certaines de conceptions plus vastes.

L'hypothèse que je propose peut, je le crains, être attaquée avec quelque apparence de raison des deux côtés opposés, à la fois comme arriérée et comme révolutionnaire. Sa conception fondamentale est assez ancienne. L'idée d'une âme qui précède et survit au corps, et qui garde des souvenirs ou reçoit l'influence d'un monde que le corps n'habite pas, a été certainement, soit dans la religion ou la philosophie, soit dans la révélation ou la spéculation, un des principes dominants de la sagesse traditionnelle du passé.

Mais, d'un autre côté, cette sagesse n'a jamais été invoquée ni reconnue par la sagesse rivale de la physiologie moderne. Pour beaucoup d'esprits, il y a quelque chose de déplaisant rien que dans la tentative de déduire de ce phénomène quasi-hystérique un argument en faveur des hautes destinées de l'homme. Pour le savant, ce rapprochement touche au charlatanisme ; quant au philosophe, il voit là comme une dégradation.

Cette tentative doit pourtant être faite. Mais il sera bon d'éviter de se servir de termes qui, comme les mots âme, esprit, amènent des associations qui ne seraient pas à leur place dans la discussion.

Il me faut pourtant bien un mot pour cette unité psychique sous-jacente dont je prétends montrer l'existence sous toutes nos manifestations de phénomènes. Prenons le mot *individualité*, et servons-nous du mot *personnalité* pour désigner, comme l'étymologie le suggère — quelque chose de plus extérieur et transitoire — chacun de ces caractères apparents ou enchaînements de souvenirs et de désirs qui peuvent quelquefois masquer, ou, au contraire, manifester une existence psychique plus profonde et plus durable que la leur.

Telle est mon hypothèse. Je suppose que chacun de nous est en réalité une entité psychique durable beaucoup plus étendue qu'il le croit, une individualité qui ne peut jamais s'exprimer complètement par le moyen d'une manifestation corporelle. Le Moi se manifeste par le moyen de l'organisme, mais il y a toujours quelque partie du Moi non manifestée,

et toujours, à ce qu'il semble, quelque pouvoir d'expression organique en expectative ou en réserve. Ni le musicien ne peut exprimer toute sa pensée sur son instrument, ni l'instrument n'est arrangé de manière que toutes ses cordes puissent résonner en même temps. Les mélodies pourront être jouées l'une après l'autre, même — comme dans la télégraphie des messages doubles ou multiples — simultanément ou avec des intermissions imperceptibles; plusieurs mélodies pourront être jouées ensemble, mais il y aura encore des réserves non épuisées de pouvoir instrumental aussi bien que des trésors non exprimés de pensées révélatrices.

Toute cette activité psychique, je le répète, est consciente; elle ne met en jeu que des souvenirs actuels ou latents situés dans le dessous de notre conscience habituelle. Pour désigner ces dessous, le mot *subliminal* me semble le meilleur; « inconscient », ou même « subconscient », serait tout à fait une erreur, et parler d'une personnalité seconde (bien que cela puisse convenir quelquefois) donnerait à croire, ou bien qu'il ne peut y avoir plus de deux Moi, ou bien que le moi *supraliminal*, le moi *empirique*, le moi que nous connaissons tous est en quelque manière supérieur aux autres moi possibles[1].

Je prétends ensuite qu'un champ d'activité à la fois physiologique et psychique bien plus vaste est ouvert à cette conscience, à cette mémoire subliminale qu'à notre conscience, notre mémoire supraliminale. Le spectre, si je puis ainsi dire, de la conscience, dans le moi subliminal s'étend indéfiniment des deux côtés.

D'abord, du côté inférieur ou physiologique, il comprend beaucoup de ce qui est trop archaïque, trop rudimentaire pour être retenu dans la mémoire d'un organisme aussi avancé que celui de l'homme. Car la mémoire supraliminale d'un organisme est forcément limitée par le besoin de con-

1. Je me sers ici du mot « moi » comme un terme abréviatif pour désigner tout un ensemble de souvenirs suffisamment continus et embrassant assez de détails pour donner ce qui est communément appelé un « caractère ». Il n'y aura ainsi qu'un seul moi supraliminal à la fois, mais il peut exister plus d'un moi subliminal, il peut y en avoir plus d'un appelé à l'existence.

centrer les souvenirs utiles à la lutte pour l'existence. Le souvenir de fonctions accomplies maintenant automatiquement et n'ayant plus besoin de surveillance sort de la mémoire supraliminale mais peut, dans ma théorie, être conservé dans la mémoire subliminale : nous reviendrons sur ce point. En second lieu, du côté supérieur ou psychique, la mémoire subliminale comprend une catégorie inconnue d'impressions que la conscience supraliminale est incapable de recevoir d'une façon directe, et dont il faudra qu'elle fasse connaissance sous la forme de messages venant de la conscience subliminale.

A cette catégorie, je rattache les impressions télépathiques et clairvoyantes que je crois être reçues habituellement non pas au moyen des sens ou des opérations que le moi supraliminal dirige directement, mais au moyen d'opérations et de procédés particuliers au moi subliminal et régis par un système de lois sur lesquelles l'expérience supraliminale à elle seule ne pourrait en rien nous renseigner. Et je crois que certaines de ces impressions que nous rangeons sous le nom de clairvoyance, bien qu'elles ne se rattachent pas du tout clairement au sens de la vue, franchissent en quelque manière les limites du temps et de l'espace qui bornent nécessairement la conscience supraliminale.

Pour employer une autre métaphore, nous pourrions dire que l'échelle des sensations perçues par notre conscience ou notre mémoire supraliminale ressemble à l'échelle des températures indiquées par notre thermomètre ordinaire. L'échelle du thermomètre ne représente qu'une petite portion des températures dont l'existence dans le *Cosmos* est impliquée par la nature même et la constitution de la planète sur la surface de laquelle prévaut notre courte échelle de température. De même je crois qu'on peut prouver que notre conscience supraliminale avec sa courte échelle de sensations et de souvenirs repose sur et implique une conscience d'un plus vaste pouvoir. Cette conscience plus étendue, on peut la concevoir comme s'étendant depuis le zéro absolu, jusqu'à un degré d'expansion où elle peut dépasser tout ce que nous pourrions imaginer d'analogue. De même

que nous ne connaissons pas de limite supérieure à la chaleur, sauf le point où, par suite d'une complète dissociation de la matière, l'énergie que nous appelons chaleur doit changer de caractère d'une certaine manière que nous ignorons, de même nous ne connaissons pas de limite supérieure à la conscience, sauf le point où les consciences, les mémoires individuelles se perdent peut-être dans quelque forme inconnue plus vaste de l'existence.

Il peut ainsi y avoir, à mon idée, une quantité inconnue d'opérations psychiques se produisant dans notre individu, en connexion avec notre organisme et dont une petite partie seulement monte habituellement jusqu'à la connaissance de notre moi empirique. La séparation entre ce qui monte et ce qui ne monte pas peut bien avoir été déterminée à l'origine par quelque procédé de sélection naturelle.

Les choses dont nous sommes conscients superficiellement ont été choisies parmi les choses dont nous aurions pu être conscients, de même que les choses auxquelles nous faisons attention sont choisies parmi celles auxquelles nous pourrions faire attention. Je dois nécessairement faire attention à la voix de quelqu'un qui m'appelle; mais je peux ne plus faire attention au bourdonnement d'une mouche dont je me suis aperçu tout à l'heure. De même, d'une façon plus générale, mon moi superficiel doit nécessairement être conscient des sons qui me sont transmis par les vibrations de l'air, mais il peut ignorer les messages qui m'arrivent par la méthode moins pratique de l'influence télépathique exercée par d'autres esprits.

Dans chacun des deux cas le but de ce procédé de sélection a pu être la conservation de la race et de l'individu. Quand le but est autre, le procédé de sélection peut prendre une autre forme. Et en effet, le but poursuivi par les hommes civilisés a maintenant considérablement changé de caractère. C'est à la connaissance, et non plus seulement à notre propre conservation que nous visons. Et de même que beaucoup de sujets attirent l'attention du naturaliste, alors que le chasseur sauvage ne s'en était pas occupé, de même beaucoup de sujets qui échappaient complètement à nos ancêtres,

gens pratiques, peuvent maintenant être appelés à monter jusqu'à notre conscience superficielle.

On verra que je ne suppose pas qu'il y a une barrière solide et infranchissable entre les différentes couches de notre moi. Ces couches ne sont pas des assises de roc inébranlable, mais des couches de fluides imparfaitement mélangeables et de densités variées, et sujets à des courants, à des ébullitions qui souvent font monter à la surface un flot ou une bulle d'une couche profonde.

Mais, remarquez que, aussitôt cela bien compris, — aussitôt que j'admets et affirme que l'existence et la nature des facultés subliminales du moi doivent être inférées d'après les phénomènes qu'observe maintenant et qu'interprète ce moi empirique à l'aide duquel la science travaille, — aussitôt ma théorie perd son air de mysticisme, et vient se ranger parmi les hypothèses qui peuvent être erronées, mais ne sont pas complètement anti-scientifiques.

J'ai l'intention de prouver ma théorie par tous les faits dont je dispose. Et peut-être obtiendrai-je plus de clarté si je commence par indiquer quelle espèce de phénomènes nous pouvons nous attendre logiquement à trouver si ma théorie est vraie et si ensuite je continue en montrant jusqu'à quelle limite je peux demander que les faits actuellement observés correspondent à mes prévisions.

Et d'abord il sera peut-être bien d'aborder la question de morbidité, d'anormalité, qui pour tant d'esprits est si importante quand on parle de messages venant de la conscience subliminale.

Évidemment je ne prétends pas que le moi subliminal soit plus que le supraliminal, toujours exempt de trouble et de maladie. « Le moi subliminal » désigne un aggrégat de personnalités latentes ayant des pouvoirs de perception et d'action imparfaitement connus, mais dont aucune n'est identique à l'individualité supposée au-dessous d'elles, ni autorisée en aucune façon à prétendre partager « l'indivisibilité, l'incorruptibilité » que le philosophe attribue à une âme incorporelle. Il doit donc y avoir, suivant moi, des troubles subliminaux et ils doivent se faire sentir dans l'être

supraliminal. Comment distinguerons-nous ces tempêtes souterraines des superficielles? Comment, par exemple, reconnaîtrons-nous un trouble dans la « couche hypnotique »?... Je crois que ce qui nous ferait le plus raisonnablement croire à un trouble de cette sorte, ce serait de constater un dérangement dans les fonctions où les capacités observées habituellement dans l'état hypnotique et dans cet état seulement. La raison pour attribuer le dérangement au moi hypnotique deviendrait plus forte si le sujet, en hypnose, s'apercevait de la cause extérieure de ces dérangements et s'il était capable de les modifier tandis qu'à l'état de veille il ne le pourrait pas.

Ainsi c'est un caractère frappant du moi hypnotique que ce pouvoir d'exercer sur les systèmes nerveux, vaso-moteur et circulatoire un degré de contrôle incomparable avec ce qui peut être obtenu dans l'état de veille. Dites à un sujet hypnotisé d'étendre son bras, il le tiendra pendant un temps indéfini dans un état de contracture, sans gêne, sans trouble dans les pulsations ou la respiration. Dites-lui que l'ammoniaque que vous lui tenez sous le nez est de l'essence de roses il le respirera sans que ses yeux clignent, sans qu'ils se mouillent. Dites-lui qu'il s'est brûlé à tel endroit, sa peau rougira, il pourra même se former une ampoule... Je n'essaie pas ici d'expliquer *pourquoi* cette obéissance. Mais le *pouvoir* d'obéir à ces ordres, voilà la fonction, la prérogative, le secret du moi hypnotique.

Connaissons-nous une maladie ou un groupe de maladies où ces fonctions, ces facultés sont sujettes à des troubles spéciaux? Y a-t-il des cas de contracture prolongée et sans cause apparente? Y a-t-il des anesthésies apparaissant, changeant de place, disparaissant aussi rapidement que l'anesthésie suggérée de l'hypnotisme? Y a-t-il des troubles vasomoteurs anormaux, qui semblent suivre le pur caprice du patient?

Le lecteur répondra par le mot *hystérie*. Et quelque dénué de sens ou erroné qu'il soit, il sera en effet notre première et naturelle réponse. Non pas en réalité tous, mais presque tous les phénomènes qui peuvent être provoqués par la sug-

gestion dans l'état hypnotique se présentent spontanément chez les malades hystériques.

Mais notre réponse reste incomplète. De notre point de vue actuel le caractère de l'hystérie sera simplement une auto-suggestion irrationnelle dans des régions échappant au pouvoir de la volonté de l'état de veille ; — ce sera un fonctionnement morbide et sans contrôle de pouvoirs sur l'organisme produisant des modifications plus profondes que ne peut en obtenir le moi empirique. Ainsi la production de plaques d'anesthésie ou d'analgésie est un symptôme très caractéristique de l'hystérie, et cela implique un pouvoir de modifier la sensibilité au contact ou à la douleur que nous ne pouvons imiter dans des conditions ordinaires.

Mais en considérant ainsi l'hystérie, on s'aperçoit que plusieurs autres maladies tombent dans la même catégorie. Les « Attaques de sommeil, » *les « Association-neuroses »*, les « Zwangs-Vorstellungen » et une foule de monomanies montrent justement un fonctionnement morbide semblable de cette classe de pouvoirs que l'hypnotisme met en évidence par une opération inoffensive ou bienfaisante. Ce sont des auto-suggestions d'une espèce irrationnelle et nuisible. Ce sont des maladies de la couche hypnotique. L'hypnotisme, lui, n'est pas un état morbide ; il est la manifestation d'un groupe de pouvoirs parfaitement normaux, mais habituellement sous-jacents dont nous voyons l'action bienfaisante dans les cures obtenues par suggestion, dont nous voyons l'action neutre dans les expériences ordinaires d'hypnotisme ; et dont nous voyons l'action nuisible dans les nombreuses maladies *auto-suggestives*.

Je propose cette manière de voir à l'examen de ceux qui, avec raison, constatent l'étroite connexion entre l'hypnotisme et les phénomènes d'hystérie, mais qui essaient à tort de faire entrer de force tous les phénomènes de l'hypnotisme dans la catégorie de l'hystérie.

... Je propose de ranger l'hystérie (et beaucoup de troubles d'un genre voisin) dans le chapitre de l'hypnotisme plutôt que l'hypnotisme dans celui de l'hystérie. Ces troubles auto-suggestifs montrent le dérangement de l'activité d'une couche

du moi qui est *par elle-même* normale et aussi essentielle qu'une autre pour compléter notre être et qui a une grande supériorité sur la couche superficielle au point de vue du pouvoir qu'elle peut exercer sur l'organisme.

J'ajouterai un mot à l'adresse de ceux qui, sans stigmatiser les manifestations de l'hypnotisme ou celles du moi subliminal en général comme nécessairement *morbides*, sont cependant disposés à les appeler *anormales* et à les regarder comme une pure curiosité qui ne peut jamais être bien intéressante pour le progrès humain.

« L'homme normal » est capable, je crois, de devenir dans les traités de physiologie un individu aussi mal défini que « l'homme naturel » ; dans les traités de théologie, quelle est la nature de l'homme? qu'est-ce qui en lui est normal? Si nous posions la question pour quelque espèce inférieure, nous dirions que ce qui fait qu'elle est normale c'est qu'elle est bien adaptée à son milieu, de sorte que son existence et sa diffusion sur notre planète sont assurées. Interrogés sur l'homme, nous hésiterions à faire une réponse si crûment « propagandiste » (1). Nous n'oserions pas prétendre que Brigham Young a mieux rempli la destinée de l'homme que Sir Isaac Newton. Le but de la vie pour l'homme n'est pas si simple que pour le lapin; il a à choisir entre plusieurs idéals; il doit poursuivre des objets plus élevés même en sacrifiant quelque peu ceux qui le sont moins. Et si nous nous représentons son but le plus élevé sous l'aspect de la vertu et de la connaissance, il nous faut reconnaître qu'il ne peut l'atteindre qu'en s'élevant à la conscience de lui-même la plus pleine, la plus entière, en contrôlant et en exerçant le plus complètement possible ces pouvoirs élevés et étendus qui restent repliés au fond de son être.

Jusqu'à présent presque toutes les expériences sur les sujets humains ont eu des buts pratiques, thérapeutiques; examiné à cet unique point de vue, notre organisme s'est montré à la fois beaucoup plus complexe et plus modifiable qu'on ne le supposait. Mais nous avons trouvé aussi que pour

(1) Le mot propre serait propagiste ou propagationiste s'il existait.

obtenir ces modifications nous avions besoin d'artifices tout à fait inattendus, de moyens qu'il a fallu des siècles pour perfectionner et qu'Hippocrate et Galien n'avaient pas rêvés. Et quant à l'autre côté de la nature humaine, quant à l'expérimentation psychologique où en sommes-nous ? Nous sommes à peu près aussi avancés que l'était l'expérimentation médicale du temps d'Hippocrate. Nous en sommes resté à la simple analyse logique et descriptive des facultés psychiques. Nous commençons à peine à inventer des instruments pour les sonder, des artifices pour les modifier.

L'idée d'expérimenter sur notre moi psychique ou de le modifier paraît pour la plupart des hommes aussi inacceptable qu'au sauvage africain celle de modifier sa santé par des soins médicaux. C'est une vague croyance générale que notre race est arrivée à la limite de ses progrès, et que si elle changeait ce ne serait que pour dégénérer.

Personne, bien entendu, ne peut apporter des preuves scientifiques de cette croyance. Mais quel changement si elle était complètement et universellement abandonnée ! S'il était admis que notre marche — quelque lente qu'elle soit — suit une courbe ascendante et que nous ne pouvons assigner aucune limite forcée aux pouvoirs sur notre propre esprit, notre organisme, et sur les autres esprits et la matière extérieure que nous serons à même d'exercer quand nous serons arrivés à une conscience plus complète de tout ce qu'il y a de caché en nous.

Les remarques qui précèdent auront, je l'espère, préparé le lecteur à une enquête que nous devons entreprendre, l'esprit débarrassé de tout préjugé au sujet de ce qui est inconnu en nous. Il nous faut maintenant voir rapidement quelle espèce de phénomène nous observerions si notre théorie était vraie ; de quelle façon nous pouvons imaginer qu'un monde de faits psychiques subliminaux comme celui que nous supposons pourrait se rendre perceptible à notre conscience superficielle. La réponse que nous pouvons essayer de donner à cette question nous aiderait à comprendre quelle sorte de phénomènes il nous faut tâcher d'observer.

Si donc, il y a, en chacun de nous, une capacité pré-exis-

tante non définie de sensation, de pensée, de volonté qui peut tout au plus se manifester irrégulièrement et imparfaitement par l'intermédiaire de notre organisme, nous devons nous attendre à ce que chaque mode de perception dont le moi superficiel est capable, sera de temps en temps employé par l'intelligence sous-jacente.

Nous appellerons *messages*, ces manifestations (que l'information soit vraie ou qu'elle soit fausse). Et puisque nous ne devons pas supposer que le moi subliminal est nécessairement borné à l'emploi des sortes spéciales de communication sensorielle dont se sert le moi supraliminal, nous pouvons prévoir que dans ces messages, il y aura des indications de quelque faculté de perception plus étendue ou moins spécialisée opérant dans les profondeurs de notre être.

Passons au contenu de ces messages. D'abord nous n'aurons absolument aucune raison de supposer que tous les messages seront pleins de sagesse ou d'importance. Ce mot de *messages* qui est utile comme terme général, et parce qu'il exprime l'idée d'une transmission d'une région dans une autre, ne doit pas faire supposer que ces communications ont forcément un but et sont volontaires. Elles peuvent être, comme dans les rêves, l'expression de quelque activité subliminale sans but et involontaire ou d'un genre nettement morbide comme dans l'hystérie. Ou, sans maladie actuelle, elles peuvent manifester quelque erreur, folie, ou quelque immoralité purement et simplement. Il serait invraisemblable qu'une région de notre personnalité, même si elle était de quelque manière plus accessible à la sagesse, fût entièrement sage.

Cependant, mon hypothèse ne sera certainement justifiée que si nous pouvons découvrir une certaine proportion de messages subliminaux qui nous renseignent sur des choses dont le moi superficiel n'était pas averti, ou qui produisent des effets que le moi superficiel n'aurait pu produire autrement. Et ces messages — véridiques comme contenu ou renfermant des auto-suggestions bienfaisantes, — devraient, suivant moi, paraître sur le spectre entier de la conscience superficielle ainsi qu'au delà des limites habituelles de ce spectre.

Au delà de la limite inférieure ou physiologique, nous

devrions trouver des traces d'un pouvoir bienfaisant sur les fonctions physiologiques qui ne sont pas sous le contrôle de la volonté supraliminale. En coïncidence avec le spectre, nous devrions trouver des traces d'une mémoire plus complète que la mémoire ordinaire, d'une perception sensorielle plus pénétrante que la perception ordinaire, d'un jugement plus profond que le jugement ordinaire. Et au delà de la limite supérieure ou psychique de notre spectre métaphorique, nous devrions trouver des traces d'une connaissance acquise subliminalement par des méthodes inconnues au moi ordinaire et puisées à des sources complètement inaccessibles à ce moi. Jusqu'où ces facultés supernormales peuvent s'étendre ? nous ne pouvons naturellement le dire. Mais nous prévoyons que tout pouvoir supernormal sera découvert dans la région subliminale et non dans la supraliminale, — entrera en rapport avec le moi ordinaire sous la forme de messages dont la source et le mode de composition seront déterminés non pas directement mais par déduction, — sera soumis, non pas aux lois du monde moléculaire connu, mais aux lois de ce monde inconnu où les facultés spéciales au moi sublimimal sont supposées s'exercer. Voilà, en gros, ce que nous prévoyons quant aux *modes* et au *contenu* des manifestations subliminales. Nous trouverons sur d'autres points des raisons analogues pour fonder des conjectures préalables et particulièrement à propos du rapport probable des messages subliminaux avec la mémoire supraliminale.

Mais, pour le moment, nous laisserons ce point de côté. Notre sujet est si compliqué que nous aurons avantage à adopter un plan qui nous forcera à revenir sur nos pas et à nous familiariser avec ces détours de labyrinthe.

Occupons-nous donc maintenant des messages, et classons-les d'abord suivant leurs différents modes de manifestations, les canaux par lesquels ils arrivent au moi superficiel. Nous trouverons que les cas observés se classeront en quatre grandes catégories :

1° Les messages qui ne sont ni nettement sensoriels, ni nettement moteurs, mais qui consistent en impressions ou impulsions vagues ou anormales ;

2° Les messages purement sensoriels, ou l'automatisme actif ;

3° Les messages purement moteurs, ou l'automatisme passif ;

4° Les messages purement moteurs et sensoriels qui tendent à occuper le champ psychique tout entier et se produisent dans les états de trances ou de personnalité alternée.

De la première de ces classes (théoriquement, peut-être la plus intéressante de toutes), je ne dirai que quelques mots pour le moment. Le temps n'est pas venu de la discuter complètement, et ne peut venir jusqu'à ce que nous ayons une plus grande masse de très bons rapports circonstanciés sur ces sentiments subjectifs : rien n'est plus difficile à décrire que ces impressions vagues qui semblent pour ainsi dire exister sous les fondations de la sensibilité et de la motricité ordinaires. En étudiant les récits que nous avons publiés, on verra de combien de manières différentes cette difficulté est ressentie et affrontée, combien inadéquates sont nos mots tout faits pour exprimer une impression unique qui est souvent plus frappante pour le percipient à cause de son étrangeté même qu'à cause du message apporté.

Je m'arrêterai cependant sur un point particulier. Ces messages subliminaux peuvent très souvent, semble-t-il, prendre avec une égale facilité la forme d'impressions visuelles, ou d'impressions auditives, ou d'impulsions motrices. Prenons, par exemple, le cas qui est si souvent le plus simple, celui de la suggestion post-hypnotique. Si une vague suggestion, je suppose, de danger est donnée à plusieurs sujets hypnotisés afin qu'elle se développe à leur réveil, chacun donnera au danger hallucinatoire une forme différente : voix d'ennemis, odeur d'incendie, approche d'une bête sauvage, c'est le hasard qui décidera quel sens sera employé pour exprimer l'idée dominante.

L'idée suggérée se manifestera par le canal que l'état « psychostatique » du sujet à ce moment rendra le plus pratique.

Le cas est à peu près le même pour beaucoup d'hallucinations véridiques. Elles commencent par un sentiment vague

qui n'est ni de la vue, ni de l'ouïe, ni de la motricité; puis elles se développent graduellement en un fantôme, une voix, une impulsion à écrire ou à parler. Si la même personne a plusieurs expériences successives, celles-ci tendront à se produire sous la même forme sensorielle.

On voit l'importance de ce fait pour répondre à ceux qui prétendent qu'une apparition véridique est aussi nécessairement objective, a quelque réalité indépendante en dehors du cerveau du percipient. Il n'en est pas ainsi, prétendons-nous; dans beaucoup de cas, la manifestation se développe si graduellement, il est si évident qu'elle vient du dedans, que nous ne pouvons penser logiquement qu'une figure objective est tout à coup intervenue dans une série d'impressions si manifestement subjectives dans leur commencement. Il vaudrait autant dire que lorsqu'un sujet hypnotisé tend l'oreille pour entendre la musique des anges, il y a une véritable harpe céleste qui produit les notes du concert.

Je ne prétends pas que *toutes* les hallucinations véridiques commencent ainsi par avoir cette forme subjective. J'ai, il est vrai, montré autre part que les termes objectifs et subjectifs perdent toute claire signification dans quelques-uns de ces cas, que, par exemple, dans le cas d'une hallucination collective, nous ne pouvons souvent faire autre chose que de consigner l'expérience de chaque personne intéressée, mais nous sommes absolument incapables de dire de quelle loi dépend la collectivité de l'hallucination; mais cependant, c'est l'origine interne, obscure, plutôt que l'éclat soudain illuminant un organe externe d'un de nos sens, qui est le caractère le plus instructif de ces messages subliminaux. Sans doute, l'éclat peut être tout ce que nous observons, mais la question est de savoir *ce qui* a amené la chaleur des parties inflammables au point où elle se change en lumière.

II. — Nous passons ainsi sans brusque transition des messages vagues et obscurs, aux messages sensoriels bien définis, aux hallucinations bien développées, nous ne pouvons pas dire ce qui détermine le développement ou ce qui augmente la netteté du message reçu, ce n'est pas nécessairement, je crois, une grande intensité du message

car les messages vagues peuvent être prolongés, les hallucinations visuelles ou auditives peuvent être calmes et passagères. Mais de quelque qualité qu'elles soient, il est important de bien saisir que *toutes* les hallucinations des sens peuvent être de quelque manière des messages du moi subliminal; elles peuvent l'être tout à fait aussi bien quand elles sont purement fantastiques que lorsqu'elles sont véridiques. Les songes sont à la fois la forme la plus affaiblie et la plus commune de l'hallucination sensorielle et, naturellement, ils offrent déjà des signes qui montrent clairement qu'ils ont été formés dans les dessous de notre conscience ordinaire. Quelquefois, comme je l'ai montré autre part (*Contemporary Review*, février 1885), un seul rêve semble occuper plusieurs étages de la conscience subliminale et déjà dans les rêves, même dans ceux qui sont sans signification et fantastiques, nous commençons à apercevoir des signes de pouvoir intensifié. La persistance qui arrive quelquefois de figures de rêves dans les premiers moments de la veille, semble indiquer que la puissance de visualisation est arrivée dans le rêve à un degré d'intensité auquel le sujet éveillé ne saurait atteindre. Et ces illusions *hypnopompiques*, si je puis les appeler ainsi, illusions qui arrivent au moment où le sommeil nous quitte, font pendant aux illusions *hypnagogiques* qui accompagnent son arrivée et qui ont été décrites par Maury et d'autres auteurs. Il est bien connu que tout à fait ou presque au commencement du sommeil, des scènes ou des figures se présenteront quelquefois avec une vivacité frappante que n'obtiendrait à un égal degré aucun effort volontaire. Il est bien probable que ceux qui ont une très faible puissance de visualisation comme moi-même, par exemple, en observant ces lueurs occasionnelles, se sont formés de la capacité habituelle des autres une idée qui sans cela, ne pouvant être imaginée, serait restée pour nous incroyable. Ce que nous apprennent ces illusions hypnagogiques, c'est que, dans ces messages les plus superficiels et les plus insignifiants venant du moi subliminal, il peut y avoir des indications de capacité jusqu'alors inconnues. Il en est encore ainsi, même quand les messages subliminaux doivent directement leur origine à la maladie. Dans le *deli-*

rium tremens, le type des figures hallucinatoires est déterminé par la nature de la maladie et par des associations antérieures. Mais la vivacité avec laquelle ce type est réalisé est elle-même une preuve de l'accroissement de puissance. Le patient, dans l'état de santé ordinaire, ne pourrait pas évoquer des images de rats ou de serpents, avec une vivacité et une réalité comparables à celles qui le terrifient tellement maintenant. Il en est de même dans d'autres délires. Tout le monde connait les illusions intenses des fumeurs d'opium et de haschisch. Dans la plupart de ces cas, c'est l'élément morbide qui a ordinairement attiré l'attention. On a comparé les visions intenses à des symptômes d'empoisonnement qu'il fallait faire disparaître le plus tôt possible. Mais pour le psychologue, ces visions ont un intérêt beaucoup plus profond. De même que le médecin s'occupe des dégénérescences, cherche à arrêter la dissolution, de même ce devrait être (quoique ce ne soit pas souvent) l'affaire du psychologue d'étudier le développement d'une faculté, d'en suivre l'évolution. Et ces visions morbides prennent une nouvelle importance si on les considère comme des indications d'un pouvoir de visualisation, de combinaison, d'invention existant dans les couches subliminales de notre être et révélées accidentellement par une sorte d'éruption volcanique fébrile.

Nous pouvons appliquer cette manière de voir aux cas où il n'y a pas de fièvre, mais c'est dans l'hallucination même que se trouve indiqué le dérangement de fonction. La plus rudimentaire, en un sens, de toutes les formes d'hallucinations visuelles est le retour des images persistantes ; ainsi le naturaliste qui regarde longtemps et attentivement au microscope un petit enchevêtrement de cellules, puis laisse de côté son instrument, ne sent rien de particulier, mais peut-être quelques heures après, l'enchevêtrement se présentera devant lui sous une forme objective et si nettement qu'il pourra de nouveau en étudier les détails oubliés. C'est là le résultat d'une attention prolongée extraordinairement. C'est une stéréotypie morbide d'impressions qui auraient disparu facilement. Mais quoique ce soit là en somme un phénomène de rétro-

gression ou de dissolution, il a cependant un côté progressif ou *évolutif:* cela indique la possession d'une intensité de faculté jusque-là inconnue. Personne n'aurait pu affirmer qu'une image aussi exacte de l'image microscopique était encore conservée dans le cerveau de l'observateur ni qu'il aurait pu l'évoquer par un effort conscient.

C'est un peu de la même manière que nous remarquons que des renaissances soudaines de mémoire ou d'autres facultés chez des personnes mourantes sont données par les physiologistes comme indiquant que, quand un centre nerveux est déchargé avec une violence qui le désagrège, une quantité de souvenirs entassés sont ainsi mis en liberté, souvenirs qui n'auraient jamais été évoqués par les décharges modérées d'une vie en pleine santé.

Dans tous les cas, comme nous le verrons, tout ce que je viens de dire ne me pousse pas du tout à diminuer l'importance des caractères morbides; au contraire, je prétends que, puisque nous possédons des facultés subliminales dont nous ne pouvons pour le moment jouir que par des méthodes empiriques variées, il était à prévoir que la maladie serait une de ces méthodes, c'est là vraisemblablement une méthode dangereuse et incomplète ayant avec l'expérience à peu près le même rapport qu'une éruption volcanique avec le creusement d'une mine. Cependant elle peut nous apporter une certaine quantité de connaissances confuses sur les couches subjacentes, connaissances que nous devons déterminer par des excavations bien dirigées.

Mais ici s'élève une objection si sérieuse qu'au risque d'être retardé, je dois m'efforcer de la prévenir. Vous n'avez aucun droit, me dit le critique, de fonder vos preuves de l'évidence d'une nouvelle faculté subliminale sur des phénomènes qui, comme les hallucinations du *delirium tremens* accompagnent évidemment la dissolution nerveuse. Nous avons, dans ces cas-là, l'activité désordonnée et non contrôlée des centres nerveux assez élevés pour échapper à la paralysie produite par le poison alcoolique. Nous ne devons pas parler d'un défaut d'inhibition, comme nous parlerions d'une faculté positive. Dans chacun de nos sens, il y a pour sa capa-

cité une certaine marge au delà de ce qu'il donne habituellement. Cette marge rend possible beaucoup d'utiles adaptations à de nouvelles difficultés ; mais aussi, lorsque le contrôle manque, elle permet inévitablement des éruptions violentes. Considérez, par exemple, un trouble purement mécanique comme celui que causerait un excès de cérumen accumulé dans mes oreilles. Je fais alors appel à ma réserve de capacité auditive, et j'entends très bien en dépit de l'obstruction ; mais voici cet excès enlevé, immédiatement j'entends la voix de mon ami résonner comme un coup de fusil et son cab comme un roulement de tonnerre. Appellerez-vous cela une irruption de capacité subliminale? le fait simplement est que mes oreilles, qui se sont adaptées à des difficultés spéciales, ont besoin d'un court laps de temps pour se réajuster aux circonstances ordinaires, c'est quelque chose de semblable à la sensation qui me fait dire que votre cabinet est très chaud quand j'arrive de l'air froid du dehors.

Je répondrai que tout cela est vrai, mais mon but est précisément de découvrir la marge de capacité que possèdent nos centres sensoriels connus, — dans l'espoir de découvrir si nous avons d'autres capacités qui ne dépendent pas de nos sens. Et nous ne devons pas classer toutes ces manifestations de capacités latentes ensemble ; elles sont de différentes espèces et nous donnent différentes leçons.

Par exemple, l'exaltation de l'ouïe ne me dit relativement pas grand'chose ; je crois déjà que certains de mes ancêtres avaient plus d'acuité dans l'ouïe que moi, et ma réserve de puissance de ce côté pourrait tout au plus indiquer que des degrés de capacité auxquels on aurait une fois atteint ne disparaissent pas toujours faute d'usage (par exemple la vue chez les poissons des cavernes), mais peuvent rester latents et prêts pour les besoins spéciaux des descendants.

Mais, d'un autre côté, je ne vois pas de raison pour supposer que mes ancêtres pouvaient *visualiser*, pouvaient évoquer des images imaginaires mieux que je ne le peux. Si donc, en buvant de l'alcool, je réussis à me donner l'hallucination d'un rat, je suis arrivé à un degré de faculté que je n'avais aucune raison jusque-là de soupçonner chez moi. Cette faculté est

née incidemment pendant le développement de mes centres visuels; elle a été un produit surajouté et inutile de l'évolution humaine. Mais remarquez que plus un produit surajouté est inutile, inapplicable, épisodique, accidentel, plus il a pour nous dans notre recherche de signification. Des faits semblables ne se rencontrent pas dans l'action des appareils construits par l'homme quand ils sont détraqués. Voici par exemple un métier à tisser, c'est le produit d'une sélection artificielle, de modifications imposées du dehors, sans aucune variation spontanée venant de lui-même. Désengrenez-le partiellement et il travaillera, peut-être violemment, mais il n'y aura aucune méthode dans sa folie; son incohérence sera absolue; il ne produira jamais des dessins plus compliqués que ceux qu'il a faits auparavant; vous ne trouverez rien en lui que vous ne connaissiez déjà, car il n'y a rien en lui que vous n'y ayez mis vous-même. Mais, au contraire, lorsque vous dérangez l'organisme humain avec de l'alcool, vous obtenez quelque chose de plus que l'incohérence, non seulement des mouvements de balancement, et des grognements vagues, mais aussi la projection de figures fantomales plus ouïes que n'en a jamais produit l'imagination du patient lorsqu'il est en bonne santé. Et remarquez que ce pouvoir même d'extérioriser des images a eu dans certains cas (il y a une histoire qui traîne partout d'un peintre de portraits) une valeur artistique pour celui qui le possède, c'est un produit surajouté du même type général que le génie de la musique ou des mathématiques. — Ces dons, dont l'éclat et l'étrangeté ont suggéré à M. Wallace l'idée qu'ils doivent avoir été introduits ou nourris dans l'esprit humain par quelque influence semblable à celle d'un éleveur ou d'un horticulteur, en dehors du cours normal de l'évolution. Je ne prétends pas que les « papillons noirs » du buveur aient une source surnaturelle. Je penserais que si jamais nous arrivons à savoir d'où viennent ces jeux de la nature sur lesquels repose si souvent la sélection naturelle, et quel rang leur assigner, nous ne pourrons y arriver qu'en analysant tout ce qui se trouve en nous en dehors de la grande voie de l'adaptation, qui conserve l'individu et la race. Expliquez-moi, je vous prie, non pas comment Mithridate a eu des

enfants à 88 ans, mais comment Gauss est arrivé à découvrir la méthode des plus petits carrés à 18 ans.

Il y a toujours un X à l'origine de notre vie, et, pour mon raisonnement actuel, il n'importe pas de savoir si cet X est un atome de carbone ou une âme immortelle. Quel qu'il fût, cet X avait certaines virtualités qui doivent avoir daté, en tout cas, d'une époque antérieure à son existence sur notre planète. Les théories de l'évolution nous ont appris quelque chose sur les façons dont l'X peut avoir été modifié pendant son existence terrestre. Mais nous avons encore à trouver ce qu'était cette chose, sur laquelle les forces terrestres ont commencé à agir. Y a-t-il, en réalité, des vestiges inutiles des produits surajoutés à l'évolution, des rudiments énigmatiques qui, si nous pouvions les interpréter, nous entraîneraient en arrière bien loin de la vie des protozoaires, vers quelque histoire plus ancienne encore, quelque loi plus durable? On verra, quand j'avancerai qu'il y a certains faits, je crois, qui peuvent jeter de la lumière sur ce problème, qui appuient fortement l'hypothèse d'une âme préexistante et survivante. Pour le moment, je suis forcé d'arranger logiquement mon sujet.

VARIÉTÉS

PHÉNOMÈNES DE HANTISE

CAS DE DEUX JEUNES FILLES DANS L'INDE [1]

Le *Madras Times* du 7 mai publie les récits suivants de ce qu'il appelle : *Une jeune dame hantée à Ooty.* Mlle Floralina habitait une maison tout près du Marché Général. Il y a quelque temps elle alla avec une de ses amies (aujourd'hui mariée et portant le nom de Mme G. H.) visiter un cimetière catholique.

Trois jours avant leur visite au cimetière, un homme s'était suicidé et avait été enseveli là. D'humeur légère et peu scrupuleuse, ces jeunes personnes choisirent ce soir-là le cimetière comme lieu de récréation; entraînées par leur caractère espiègle, elles se mirent à sauter et à danser sur la tombe de l'homme qui s'était suicidé et poussèrent les choses jusqu'au point de creuser la terre au-dessus de la tombe et d'en arracher la croix qu'on y avait placée. En rentrant chez elles, elles se sentirent malades, et on m'a donné à entendre qu'elles étaient réellement possédées du démon.

Elles étaient agitées, regardaient tout le monde avec des yeux sauvages, et devinrent si indociles qu'il fallut les garder en sûreté dans l'enceinte d'un appartement. Elles déchiraient leurs vêtements, et si des femmes venaient à passer devant elles, dans la maison, et les prenaient pour les main-

1. Traduit du *Boderland* (vol. IV, fascicule 3), par Mme H. de Rhodia.

tenir tranquilles, elles les envoyaient simplement rouler à terre; mais si des hommes voulaient les empêcher de faire aucune chose mauvaise ou dangereuse, elles cédaient en partie à leurs menaces. Les jours s'écoulèrent et ces infortunées jeunes femmes étaient journellement tourmentées : elles laissaient leurs cheveux épars et en désordre, et prirent de si hideuses expressions de figures que même des hommes craignaient par moments de les approcher.

Le grand fardeau d'être possédées du démon leur fut enfin enlevé par une femme indigène qui offrit quelques « Mantras » devant des volailles, des fleurs et des citrons coupés. Après elles furent très gaies et en bonne santé et rarement malades. La seconde des deux (dont j'ai donné le nom de femme), était Miss Grace F. Elle se maria et quitta la maison. Le dimanche soir, 25 avril dernier, j'eus le plaisir d'être présenté à Miss Floralina, ci-dessus nommée. Elle paraissait alors calme et tranquille.

Le soir suivant, on vint me prier d'aller chez elle, et cette jeune dame ainsi que Mrs F., mère de sept enfants, je crois, chez qui Miss Floralina et son frère sont en pension, me racontèrent quelques faits extraordinaires, que je me refusai à croire jusqu'à ce que je pus moi-même en être témoin. Mrs F. me dit comment ces jeunes filles avaient été possédées du démon, leur conduite alors, et tout ce qui a été raconté plus haut. Elle ajouta que, depuis le 20 avril, ou à peu près, entre six heures du soir et minuit, des pierres étaient jetées avec force du dehors et des verres cassés en mille morceaux, et que ces pierres ne blessaient personne.

Le soir du 27 avril dernier, je rentrais chez moi vers sept heures, lorsque j'entendis une grande vitre tomber lourdement sur le sol. Avançant quelques mètres plus loin, j'entendis des sons comme si des pierres étaient jetées sur les quatre côtés de la maison. Un peu après j'entendis plusieurs verres tomber et se briser sur le sol, immédiatement j'entendis les habitants de la maison appeler au secours. Je me hâtai de rentrer chez moi pour prendre un Monsieur H. G. L. que je connais intimement et un constable de police. (Le poste de police se trouvait entre nos deux maisons, à la dis-

tance de quelques mètres seulement.) Tous ensemble nous nous rendîmes à la maison de Miss Floralina et à notre complet étonnement nous vîmes des verres brisés en mille morceaux réduits presque en poussière par de grosses pierres qui semblaient être lancées avec une grande force. Ce qui nous étonna le plus, ce fut la brisure de verres que des pierres lancées du dehors, de n'importe quel côté de la maison n'auraient jamais pu atteindre. Pendant qu'on jetait des pierres, miss Floralina Burbalina nous dit qu'une grosse pierre était tombée du plafond effleurant sa tête, tandis qu'elle était en train de se peigner dans son cabinet de toilette, vers deux heures de l'après-midi. Elle nous apprit en outre que le lancement des pierres et le brisement des verres avaient commencé à midi.

Certains que des mains mal intentionnées étaient à l'œuvre dans tout cela, nous réunîmes quelques constables de plus et, nous éparpillant tous tout autour de la maison, dans des buissons et des fossés, nous fîmes inutilement la garde jusqu'à 11 heures, car durant tout ce temps, passé en observation à l'extérieur, les pierres tombèrent en abondance à l'intérieur. Le mercredi 28 avril, un certain nombre de constables conduits par deux chefs, M. H. G. L. et moi-même, se rendirent à la maison, vers sept heures du soir. Dans cette occasion nous vîmes quelquefois des pierres jetées contre les verres, et d'autres fois nous vîmes réellement des verres tombant à terre d'eux-mêmes, sans aucune pierre. Ceci excita beaucoup nos soupçons. Après une courte causerie avec nous sur cette affaire, Miss Floralina Burbalina dit qu'elle allait se retirer, car elle se sentait fatiguée. Pendant qu'elle se dirigeait vers sa chambre, un morceau de granit de moyenne grosseur brisa un verre tout près d'elle, avec une grande force.

Néanmoins, elle se retira dans sa chambre, et bientôt après son frère vint nous informer que sa sœur s'était évanouie sur son lit. Étant entrés dans sa chambre nous la trouvâmes sans respiration, sans parole et toute raide. Après beaucoup de peines on parvint à la faire revenir à elle. Quelques minutes après, elle retomba de nouveau et ce fut

pire que la première fois. Cependant elle reprit ses sens après un temps assez long. Le jeudi, 29 du mois dernier, M. H. G. L... et moi-même, nous entendîmes les verres qui commençaient à se briser; il était midi. Dans le courant de la soirée, nous revînmes dans la maison de Miss Floralina Burbalina et là, nous trouvâmes une grande réunion de constables et chefs constables tout prêts à obéir aux ordres qu'on leur donnerait. Nous demandâmes à la jeune dame comment elle se trouvait; et elle nous répondit: « Comme les ombres du soir commencent à tomber, je sens une sensation de froid dans tout le corps et mes cheveux se hérissent: je me sens tout étrange ». De 5 heures à 7 heures 30 du soir, il tomba des pluies de pierres qui réduisirent en atomes toutes les vitres des croisées.

Elle s'assit sur une chaise dans un coin de l'appartement, et tandis qu'elle nous parlait avec sa gaîté ordinaire, tout doucement, et tranquillement, elle tomba en syncope et devint si agitée et si forte que cinq hommes n'étaient pas capables de la maintenir en repos. Une chose est particulièrement remarquable: c'est que tout le temps qu'elle fut sans connaissance, il ne se brisa pas un seul verre. Quelques minutes après, elle se leva de sa chaise avec une force telle que quelques-uns de nous qui la tenions, fûmes renversés de côté. Elle se tint debout et fit presque chanceler tous ceux qui la tenaient. Usant de toute notre force et avec de grands efforts nous la fîmes rasseoir. Elle s'assit, tout son corps étant encore aussi raide qu'un morceau de bois, quelques secondes s'écoulèrent; elle se releva de nouveau et nous donna beaucoup de peine: elle voulait sortir. Un de nous lui demanda pourquoi elle désirait sortir. Elle ne répondit pas et commença à se dégager de nos mains. Elle fut alors conduite dans sa chambre et couchée sur son lit. Elle donnait des coups de pieds de tous côtés et se servait de ses mains avec une telle force que plusieurs craignaient de se trouver près d'elle. Peu de minutes après qu'elle fut transportée sur son lit, une grande glace de la porte de la chambre tomba à terre et se brisa au point d'être presque réduite en poussière.

Cette glace ne faisait pas face à la rue ou à la « com-

pound »; mais se trouvait au centre de cette chambre qui était elle-même la chambre centrale de la maison. Pendant ce temps, les constables envoyèrent chercher un Malayali qui chassait les démons.

Tandis que nous attendions cet homme, en tenant toujours Miss Floralina pour l'empêcher de se lever, son livre de prière qui était dans un tiroir de sa commode, dans une chambre adjacente, vint, en volant à travers le carreau qui avait été brisé quelques minutes auparavant, et tomba près de sa main droite. Nous fûmes tous surpris de cet incident et demandions à Mrs F... où se trouvait, ce soir-là, le livre de prières, et elle nous assura qu'il était dans la commode de Miss Floralina Burbalina. Elle demeura tranquille pendant quelques minutes, puis dit : « J'ai besoin de sortir ». Je lui demandai pourquoi, et sa réponse fut : « Pour voir deux femmes ». Je lui demandai qui étaient ces deux femmes? et elle me répondit cette étonnante chose : « Deux femmes sans tête ». Elle devint alors très agitée et déterminée à sortir. Nous dûmes employer la force pour la maintenir tranquille. Elle dit encore : « Je dois aller au cimetière ». M. H. G. L... lui demanda dans quel but? Elle répondit : « Je dois aller au cimetière pour voir Miss Grace ». Miss Grace est la jeune femme mariée qui avait été avec elle au cimetière.

Le Malayali, l'exorciseur attendu, entra dans la chambre et aussitôt qu'il approcha de son lit, la jeune dame, qui tout le temps avait eu les yeux fermés, les ouvrit et le regarda d'une manière terrible; elle fit, en même temps, un effort pour s'élancer sur lui. Le Malayali lui parla sur un ton élevé et colère, en malayalain, et pendant qu'il lui parlait, la jeune fille avait les yeux fixés sur lui. Le Malayali (appelé Kunjini Gandhu) se mit alors à écrire quelque chose sur une longue bande de papier, puis mélangea du « ghee », du poivre, etc., et en fit une sorte de cigarette. Il roula d'abord cette longue bande de papier et la plaça dans les cheveux de Miss Floralina. Elle étendit la main pour l'arracher, mais d'un mouvement très vif, l'homme la noua avec les cheveux. La jeune fille commençait alors à cracher sur lui, quand le Malayali, pointant vers elle une canne de « Malacca » (douée de

puissance à ce qu'il dit), alla hardiment devant elle et lui dit en malayalain de cracher sur lui. Elle n'essaya plus de le faire. Il alluma alors le bout de ce petit rouleau en forme de cigarette et le fit tenir par un de nous, de telle sorte qu'elle put en aspirer la fumée par le nez. Après quelque temps, elle se trouva tout à fait bien (il était onze heures du soir et elle nous parla comme d'habitude jusqu'à onze heures quarante-cinq). Alors un verre se brisa avec un grand bruit. Elle s'évanouit. Le Malayali avait quitté la maison à onze heures. Nous employâmes le même petit rouleau, lui soufflant la fumée dans le nez, et après quelque temps elle sembla tout à fait remise, en état d'aller et de venir dans la maison, et même de boire une tasse de thé. Comme on nous avait dit qu'elle était dans ses crises de midi à minuit, nous demeurions dans la maison jusqu'à minuit trente. Après quoi, chacun de nous rentra chez soi, bien convaincu qu'elle ne serait plus troublée.

Le vendredi 30 avril, des pierres commencèrent à être jetées à midi et continuèrent jusqu'à onze heures du soir. Elle s'évanouit une fois, mais ce ne fut pas aussi fort, cependant elle avait un aspect effrayant. Le samedi 1er du courant, elle nous dit qu'un peu après midi elle avait été chercher une assiette dans la salle à manger et qu'elle lui avait été arrachée peu à peu. Elle était ce soir-là dans un bien meilleur état d'esprit ; il y eut cependant des verres brisés. Elle sortit ce même soir pour faire une promenade et en rentrant dans la maison, un carreau isolé, qui se trouvait encore à une croisée, près de sa tête éclata et tomba à terre. Parlant à l'un de nous de son malheur, elle dit qu'elle pouvait voir toutes les nuits, deux femmes sans tête, et lorsqu'elle ouvre les yeux durant une de ses crises il lui semble voir le plafond voler dans l'air. Dimanche, 2 du courant, nous allâmes chez elle un peu avant midi. Elle paraissait bien, mais, par moments, regardait très durement l'un ou l'autre de nous trois, et quelquefois tous les trois également. Une minute après midi, un gros pavé vola dans la chambre, puis un verre se brisa seul sous le choc d'aucune pierre.

On télégraphia au père le dimanche soir et il arriva de Goo-

dalur (132 milles de Ooty), le lendemain lundi dans la soirée. Le lundi, le dégât de carreaux brisés fut quelque chose d'énorme, heureusement elle ne perdit pas connaissance. Mardi (hier) elle et son père firent leurs malles pour quitter Ooty et se rendre à Goodalur. Comme miss Floralina passait de chambre en chambre, emballant toutes ses affaires, il n'y eut pas de pierres jetées, ni de vitres brisées aux fenêtres, mais des verres furent lancés près d'elle. Ils quittèrent Ooty hier soir et Mrs F. et ses enfants se transportèrent aussitôt dans un autre lieu.

Dans mon long récit sur cette jeune fille possédée, je n'ai pas le moins du monde exagéré les faits, je les ai racontés tels qu'ils se sont produits. La maison présente une apparence désolée et se trouve dans un état de ruine complète. La nuit venue, les gens ont peur de passer devant.

A ce fragment du *Madras Times* étaient jointes les lettres suivantes :

LAWRENCE ASYLUM, OOTACAMUMD.

1er juin 1897.

Cher Monsieur, ci-joint le récit d'une remarquable expérience qui a eu lieu parmi nous. Je regrette beaucoup de n'avoir pu y assister et voir de mes propres yeux, mais je vous envoie le témoignage authentique de deux messieurs qui sont mes amis personnels et qui m'ont remis leurs lettres pour vous les transmettre avec autorisation de les publier si c'est nécessaire. L'un est capitaine de marine (en retraite) et l'autre un licencié en médecine et chirurgie qui fut un des médecins appelés pour étudier le cas. Je puis affirmer leur véracité. Espérant bien que ceci vous sera utile,

Je demeure, cher Monsieur, sincèrement vôtre,

G. BURBY.

OOTACAMUND, Présidence de Madras, Inde.

28 mai 1897.

Je puis soutenir l'exactitude des comptes rendus faits dans le *Madras Times* par son correspondant d'Ooty, sous le titre de « Fantômes à Ooty ». Le correspondant m'est connu et il a rapporté des faits réels. J'ai été témoin oculaire des choses qui se sont produites trois nuits consécutives, et quoique j'aie bien cherché pour en découvrir la cause, j'ai été incapable de rien trouver. Je puis mentionner que plusieurs personnes qui se trouvaient avec moi quand j'ai visité la maison « possédée » sont absolument d'accord avec moi.

JAS. Z. KELLY, Z. M. S.
Sous-surveillant de l'hôpital de Saint-Bartholomew.

Hape villa, OOTACAMUND.

9 mai 1897.

Cher monsieur Burby, je dois commencer par vous dire que je suis un incrédule en spiritualisme ; mais je me trouvais à « Ethelcottage » la nuit avant que votre homonyme partît pour Indabar. Des croisées furent brisées de tout côtés, en *apparence* sans aucun agent humain. Je restai là pendant plus d'une heure, mais ne pus découvrir la cause de ces accidents. Quelques-unes des personnes présentes l'attribuaient à quelque châtiment surnaturel, mais j'ai besoin de preuves.

Sincèrement vôtre,

W. M. BURTHELL.

UN CAS ANCIEN DE HANTISE

On lit dans les *Mémoires* du chanoine de Baune[1] :

« Cette année 1603, un certain esprit vint dans la maison de maître Jean Laselve, notaire royal de la présente ville de Viviers, où il fit des actions prodigieuses. L'histoire contiendrait un volume entier, si l'on en vouloit escrire toutes les particularités, les actions de ce spectre. Il faisoit voltiger des coffres en l'air dans la chambre, sautoit du plus haut de la maison dans la rue qui va du Riquet à la place, menant un bruit si grand que vous eussiez dit que tout s'alloit asbîmer, et l'on eust cru, en oyant ce bruit, que l'on traînoit toutes les chaînes du pays par les rues. Néanmoins on ne put jamais voir aucune chose, et ce malin esprit agissoit la nuit, ce qui épouvantoit extremement le monde. Il se perdit dans quelques années. Aulcuns disoient que c'estoit quelque magicien, autres quelque âme humaine qui faisoit là dedans son purgatoire, autres des démons. Je crois, pour moi, que c'estoient des démons. On ne vit jamais aucune chose, mais on oyoit des bruits épouvantables et des remuements des coffres et autres meubles, sans qu'ont vît ce qui les faisoit mouvoir. D'autres fois, il couroit à la descente de degrés à vis avee une vitesse très violente et alloit courre par la rue et place de la ville, menant un bruit semblable à des hommes qui traîneroient des chaînes de fer.

1. Le chanoine Jacques de Baune, mort à Viviers vers 1650, a laissé des Mémoires un peu confus, mais pleins de faits intéressants. Ils sont encore inédits.

UN POÈTE PROPHÈTE[1]

Il n'est pas question ici de paraboles prophétiques prononcées au hasard et pouvant être contestées ou mal interprétées selon le degré de compréhension des personnes qui les ont entendues. Il s'agit d'un livre, d'un poème écrit.

En 1883, un poète grec, fort connu à Athènes, quoique diversement apprécié, M. Synadinos, publia un recueil de poésies sous le titre : *les Flèches*. Parmi les poèmes plus ou moins intéressants de cette collection, il en est un, pas très long, — deux cents vers environ, — auquel personne peut-être ne fit attention à cette époque, mais qui, à l'heure actuelle, excite la curiosité, l'étonnement même dans toute la Grèce. Ce poème porte le titre caractéristique : *les Turcs à Athènes*, et, en effet, on reste bouleversé après l'avoir lu. Ce n'est plus une prophétie vague et confuse. Tout ce qui se passe actuellement en Grèce, la guerre avec toutes ses horreurs, le poète des *Flèches* l'avait prédit il y a quatorze ans.

Il faut noter que M. Synadinos ne cessait de fulminer contre la corruption politique qui, d'après lui, dominait en Grèce, contre les passions de parti, contre les nouvelles mœurs qui s'implantaient peu à peu dans la société athénienne. Et, nouveau Jérémie, il pleurait sur les malheurs qui ne tarderaient pas à accabler la nouvelle Jérusalem ; et il précise ces malheurs, il dit que la Grèce « des Cléon et des Sybarites » se prend tout d'un coup d'un élan guerrier contre les Turcs. Mais il s'empresse d'ajouter qu'un gouvernement corrompu ne peu réellement pas être animé d'un esprit belliqueux, qu'on ne gagne pas les batailles avec les Gras, — et on sait

1. Tiré du journal *le Temps*.

que l'armée hellénique a le fusil Gras, — et les torpilles, qu'un enthousiasme ridicule ne suffit pas pour illustrer les nations.

Et la guerre commence, terrible et meurtrière. « Mais les temps des faits glorieux qui ont illustré la Grèce sont passés. Le peuple n'est plus à même d'accomplir de nouvelles résurrections. Les Turcs avancent, ils envahissent le pays. »

Là-dessus, le poète s'écrie :

« Ils arrivent... Soyez les bienvenus ! Vous êtes nos libérateurs. L'hiver dur prépare le printemps. Nos plaies ne guériront qu'après avoir été cautérisées. Avancez, Turcs ; les Cléon vous ont préparé une large route. Les Circé vous attendent... Un courrier arrive tout essoufflé et annonce que les barbares sont entrés à Lamia. Les fils d'Agar, lourdement armés, avancent impétueux, et nos recrues sont fauchées comme des épis de blé. Blessés à la poitrine s'élancent nos caporaux, et nos sergents conduisent le combat. »

Il est curieux de constater que ce dernier détail sur les sous-officiers se retrouve dans presque toutes les descriptions de la campagne de Thessalie et d'Epire faites par les correspondants des journaux grecs ou étrangers. En effet, si les chefs de l'armée hellénique ont commis des fautes impardonnables, il n'y a qu'une voix pour louer la bravoure, l'endurance aux fatigues et l'initiative des soldats grecs. En plusieurs circonstances, de simples caporaux et sergents conduisaient leurs hommes et de simples soldats délibéraient entre eux sur ce qu'il y aurait à faire et parvenaient à se tirer avec succès d'une mauvaise passe.

Le poète se demande ensuite où sont les héros de parades à Athènes, où sont les riches, les volontaires aristocrates? Pourquoi ne viennent-ils pas combattre l'ennemi ? Mais rien; on ne voit dans l'armée que des paysans, des bergers, des artisans, des gens du peuple. Les aristocrates restent chez eux. Les héros des parades mondaines ont peur de la parade, du feu; ils craignent que la poudre ne noircisse leur teint blanc.

Cette prédiction se trouve encore ponctuellement réalisée. L'autre jour (voir *le Temps* du 14 juillet), une dépêche

expliquant un jour l'Apocalypse, a prédit pour 1897 une guerre avec la Turquie.

Mais voici qui est plus curieux. Les dernières correspondances de Crète nous parlent sur un ton des plus sérieux d'un Crétois du nom de Siligardo, originaire du village Vyzari, du district d'Amorio. Cet homme original, qui est âgé de cinquante ans aujourd'hui, voyagea pendant de longues années et visita plusieurs pays. Rentré en Crète, il se fixa à Rethimo, où il passait son temps à pêcher. C'était là son unique distraction. Lorsque, l'année dernière, l'Epitropie des Crétois négociait avec les consuls des grandes puissances, Siligardo disait tranquillement :

« Tout cela sera inutile ; au milieu de l'hiver nous aurons une nouvelle insurrection ; une armée grecque débarquera en Crète, mais elle n'obtiendra rien et elle s'en ira. L'Europe nous bloquera ; une guerre éclatera entre la Grèce et la Turqui, et la Grèce sera battue. Les Turc envahiront le territoire grec, un armistice sera conclu, mais les hostilités recommenceront. Les Turcs avanceront jusqu'à Athènes, mais ils n'y entreront pas. Sous les murs de la ville il y aura une grande bataille où un des fils du roi sera tué. Les Turcs seront battus et chassés du sol héllénique. Un beau matin, les flottes européennes quitteront les eaux crétoises. La guerre, la famine et les épidémies ravageront l'île. A la fin, les Turcs seront chassés, mais au prix d'une grande effusion de sang. »

Les prophéties de Siligardo faisaient sourire plus d'un Crétois, Mais à mesure que ces paroles prophétiques se réalisaient l'une après l'autre, la curiosité publique entourait de plus en plus cet amateur de la pêche. Lui-même changea de genre de vie; il abandonna ses lignes, ses filets et ses éperviers, choisit une jeune et jolie fille des environs et l'épousa. Pourquoi ce changement? Siligardo en donna l'explication par une nouvelle prophétie : « Une grande bataille aura lieu près de la montagne Caffiro, dit-il. J'y prendrai part et je serai tué. » Et comme il ne voulait pas mourir sans héritier, il se maria. Il tenait à laisser à la postérité un descendant pour perpétuer le nom illustre de Siligardo. Et

voilà que le prophète est heureux. Il vient d'avoir un garçon, bébé rose et vigoureux qui ne demande qu'à vivre. Ce n'est pas tout. Siligardo, en homme avisé, a pris ses mesures. Il vendit tout ce qu'il possédait, il se procura des vivres pour deux ans et se retira dans son village, où il mène une vie tranquille avec sa jeune femme en attendant les événements. Voici la troisième partie de ses prophéties. Elle intéresse tout l'Europe :

« La guerre gréco-turque amènera la prise de Constantinople par les Russes. Mais ce grand événement n'arrivera qu'après une guerre austro-russe, dont le résultat sera l'anéantissement de l'Autriche. C'est alors que se formera une coalition des autres grandes puissances pour chasser les Russes de Constantinople. Le partage de la Turquie commencera après cette guerre terrible. La Grèce et la Crète seront placées sous la dépendance d'un grand État qui sera formé avec Constantinople pour capitale. Mais cet État aura plutôt un caractère grec, car ce sera un des descendants des Paléologues qui montera sur le trône de Byzance. »

Siligardo ajoute que ce bouleversement de la carte de l'Europe sera un fait accompli vers la fin de 1899.

C. Ch.

DE DIVERS CAS DE TÉLÉPATHIE

Dans la *Schlesischen Zeitung*, on rapporte qu'en 1859, au moment où les membres d'une famille de fonctionnaires étaient réunis pour souper, le poids de l'horloge suspendu par une chaîne de laiton se détacha tout à coup avec grand fracas, sans raison visible, et tomba à terre. Les mailles de la chaîne étaient dispersées sur le parquet et chacune était séparée comme si un courant électrique les avait déchirées. Une heure après on reçut une dépêche annonçant la mort subite d'un parent d'un endroit éloigné. L'heure et la minute relatées concordaient complètement avec cet événement. Ces événements sont très répandus dans le peuple sous le nom d' « annonces ».

Schopenhauer rapporte qu' « une servante soignée à l'hôpital juif de Francfort était morte. Le lendemain matin de bonne heure, sa sœur et sa nièce arrivèrent chez ses maîtres (l'une d'elles habite ici, l'autre à un mille de distance) pour demander de ses nouvelles, parce que pendant la nuit elle était apparue à toutes les deux. L'inspecteur de l'hôpital, de qui je tiens ce fait, m'a assuré que ces choses-là arrivent assez souvent ».

Le médecin en chef, Seyffer, fut traité avec une grande bienveillance, lorsqu'il était au collège à Cannstadt, par une amie plus âgée que lui, qui lui faisait faire ses devoirs et réciter ses leçons. Bien des années s'étaient écoulées depuis ce temps-là, lorsqu'un matin, à cinq heures, Seyffer, qui n'avait pas été voir sa vieille amie depuis quelques semaines, revit devant son lit son amie octogénaire comme si elle était vivante. La femme qu'il appela ne vit rien. Le fantôme disparut en pâlissant toujours. A la même heure, cette dame

était morte après avoir souvent parlé de lui dans les derniers temps et réclamé sa visite.

M. G.-H. Schubert, conseiller à la cour, raconte dans sa biographie que son père, intendant dans une famille de Rochsbourg, a été appelé deux fois pendant son sommeil par sa mère mourante, afin qu'il se rendît près d'elle s'il voulait la voir encore une fois; elle était devant son lit, lui tendant les bras; puis, après lui avoir dit adieu, elle disparut. Dans l'après-midi on lui annonça que sa mère était morte le matin, en exprimant le profond désir de voir encore une fois son fils.

A Carlsruhe, le pharmacien Frey était un soir au lit, tout à à fait éveillé, et tenait ses deux mains sur sa couverture. Il sentit tout à coup qu'on lui serrait la main et il vit alors le pasteur Kirch, un de ses meilleurs amis, debout devant le lit, qui hochait amicalement la tête et qui s'en alla par la porte. Le lendemain matin le pharmacien envoya demander des nouvelles chez le pasteur et apprit alors que M. Kirch était mort à l'heure même où il l'avait vu.

M. Ruete, membre du conseil de santé, soignait en même temps deux jeunes filles, étrangères l'une à l'autre, ne s'étant vues qu'à la promenade; toutes deux étaient phtisiques et demandaient souvent des nouvelles l'une de l'autre. Une nuit, appelé chez l'une d'elles, il la trouva mourante et resta une demi-heure chez elle, puis se rendit chez l'autre. La mère vint ouvrir tout effrayée et raconta au médecin que sa fille avait vu, une demi-heure avant, le fantôme de l'autre malade, qui lui avait fait signe de venir en lui annonçant qu'elle allait aussi mourir ce jour-là. La jeune fille raconta elle-même la vision au médecin dans les mêmes termes et mourut le jour même.

Le recteur Volkeradt laissa à Gotha une veuve, une fille et un fils qui faisait ses études à Halle. Un jour que la mère et la fille étaient assises à table, elles entendirent une personne qui montait l'escalier à pas lourds; la mère sortit et vit devant elle son fils, la poitrine ouverte par une large blessure d'où le sang s'échappait. Le lendemain elle reçut la nouvelle qu'à la même heure son fils avait été tué sur le pont de la Saale, à Halle.

Le baron R... avait l'habitude de passer la main dans les cheveux non seulement à lui-même mais aux autres. A un de ses amis qui plusieurs fois et sérieusement l'avait prié de s'en abstenir, le baron avait répondu : « Que vous le vouliez ou non, je vous passerai encore une fois la main dans les cheveux, même si cela devait être au moment de ma mort. » Puis on finit par en rire. Deux ans après, le baron tomba malade, sans que son ami en sût rien, mais ce dernier poussa un cri en sentant une main froide lui relever les cheveux en l'air et entendit ces mots : « C'est ainsi qu'on meurt! » Il se rappela tout de suite la signification de ce signe, il en marqua l'heure et reçut huit jours après la nouvelle de la mort de son ami, concordant tout à fait à l'heure où il avait senti sa main.

Cardanus raconte que son ami Maurosenus, conseiller à Venise, avait vu en songe un de ses frères qu'il aimait beaucoup et qui l'embrassa et prit congé de lui comme s'il devait s'en aller dans un autre monde. Trois jours après, la nouvelle de sa mort lui arriva.

Nous exposerons encore ici quelques cas où la vue et l'action à distance se manifestent ensemble.

La femme du Dr J... qui, étant très malade, se plaignait beaucoup de ce qu'elle ne pouvait pas aller chez le père et la sœur de son mari, raconta une fois en se réveillant très contente que tout de même elle était allée dans la maison et elle en décrivit l'intérieur. Elle avait vu le père, et la sœur venait d'écailler un poisson à la cuisine; bientôt après elle mourut. Le Dr J... écrivit ces détails à son père, mais sa lettre se croisa avec celle de ce dernier qui racontait à son fils qu'à cette heure-là une dame inconnue, habillée comme en Saxe, était entrée dans sa chambre, s'était assise, mais il n'en avait pas obtenu de réponse, et puis elle était ressortie rapidement; elle avait en passant regardé par-dessus l'épaule sa fille qui se trouvait à la cuisine. La lettre de M. J... arrivant plus tard, sa sœur se rappela parfaitement la circonstance du poisson. Le père avait couru à la suite de l'apparition, mais personne dans la rue ne l'avait vue sortir de la maison.

En Hongrie, Mme de M..., se promenant dans son jardin, in-

quiète de son fils qui se trouvait à Rome, le voit tout à coup entre les arbres étendu sur un banc, comme un mourant. Elle recule épouvantée et entend ces mots prononcés d'une voix brisée : « Mon Dieu, elle me fuit ! » Une semaine après, un ami de son fils arriva de Rome et il raconta que le fils de Mme de M... avait cru, en mourant, voir sa mère; mais qu'elle s'était détournée effrayée, et qu'il était mort en prononçant les paroles que nous venons de rapporter.

Mme Goffe, de Rochester, alla à West-Mulling à neuf milles de distance, chez son père pour soigner sa santé. La veille de sa mort elle demanda à être transportée auprès de ses enfants, restés aux soins d'une bonne, et, comme on lui objectait sa faiblesse, elle demanda à être transportée à cheval. A dix heures du soir, le pasteur vint la voir et elle se plaignit devant lui d'être privée de voir ses enfants. Le matin, entre une et deux heures elle tomba en extase, ses yeux étaient ouverts, et son regard fixe, on ne sentait plus sa respiration et on pouvait douter qu'elle fût encore en vie. Le lendemain, la mourante déclara que la nuit, pendant son sommeil, elle avait été voir ses enfants. Plus tard la bonne restée à Rochester confirma ce récit en disant que, dans la nuit, un peu avant deux heures, Mme Goffe venant de la chambre où était couché l'aîné de ses enfants, était entrée dans la chambre du plus jeune qui dormait avec sa bonne et qu'elle était restée un quart d'heure. Ses lèvres remuaient sans qu'on entendît un mot. La servante suivit le fantôme sans pouvoir dire où il était parti. Cette fille était toute disposée à prêter serment.

Celui qui se borne, en face de ces faits et d'autres nombreux, à un simple refus, ressemble à un homme qui, en fermant les yeux, nierait la lumière du soleil.

BIBLIOGRAPHIE

Les Renaissances de l'Ame, ouvrage philosophique spiritualiste, par L. d'Ervieux. Un volume in-18 de plus de 400 pages, prix 3 fr. 50, Chamuel, éditeur, 5, rue de Savoie, Paris.

Le Congrès de l'Humanité, articles groupés et annotés, par Marius Decrespe en un volume in-18 de 375 pages. Prix 3 fr. 50, Chamuel éditeur.

Sciences occultes et physiologie psychique expérimentale, par le Dr Edmond Dupouy, un volume in-18 de 312 pages. Prix 4 fr., édité par la « Société d'éditions scientifiques », 4, rue Antoine-Dubois, Paris.

Quel est le point de vue le plus complet du monde et quels sont les principes de la Raison universelle? Essai philosophique par Henri Lagrésille, Berger-Levrault et Cie, éditeurs, 5, rue des Beaux-Arts, Paris.

L'Éditeur-Gérant : Félix Alcan.

DOCUMENTS ORIGINAUX

UNE EXPÉRIENCE DE LECTURE

A TRAVERS LES CORPS OPAQUES

PAR LE PROFESSEUR GRASSET

Le territoire psychique des sciences médicales contient encore des terres ignorées, ou tout au moins mal connues. La lecture à travers les corps opaques ou « clairvoyance » me paraît être de ce nombre.

Beaucoup ont vu ou lu des faits troublants; la plupart se sentent dans un état d'âme accessible à la démonstration, mais la démonstration n'est pas faite; la chose n'est pas scientifiquement établie et acquise.

Aussi, quand mon distingué confrère M. le docteur Ferroul (de Narbonne) m'a conté, le 26 octobre dernier, jour où nous avons eu l'occasion de nous trouver ensemble, les résultats extraordinaires qu'il obtient avec un « sujet » merveilleux (une femme), j'ai accepté avec empressement l'offre qu'il a bien voulu me faire d'organiser à l'aide de ce sujet une expérience aussi scientifique que possible.

Le docteur Ferroul m'autorisant à prendre contre lui toutes les précautions que je jugerais utiles, et moi-même tenant à faire l'expérience aussi simple que possible pour la rendre plus concluante, j'ai écarté le problème — également intéressant et non encore résolu, — de la suggestion mentale

et de la lecture des pensées. Je n'ai retenu que le problème de la *lecture à travers les corps opaques*, et nous avons institué l'expérience que je vais relater et dont le succès m'a, je l'avoue, absolument stupéfié.

Rentré de Narbonne à Montpellier et n'ayant rien communiqué du détail de mes intentions à M. Ferroul, qui restait à Narbonne avec son sujet, j'ai écrit sur une demi-feuille de papier à lettre les mots suivants :

Le ciel profond reflète en étoiles nos larmes ;
Car nous pleurons, ce soir, de nous sentir trop vivre.

ЧЭКОВ Kri/kи αναγκη

Montpellier 28 octobre 1897

Ce papier, plié en deux (l'écriture en dedans), a été complètement enveloppé dans une feuille de papier d'étain (pa-



pier de chocolat) replié sur les bords. Le tout a été glissé dans une enveloppe ordinaire, de deuil, qui a été fermée à la gomme.

Puis, comme M. Ferroul m'avait prévenu que la ficelle gênait parfois son sujet pour lire, j'ai passé une épingle anglaise qui, après avoir pénétré dans l'enveloppe, en est ressortie formant ainsi verrou. Enfin, j'ai noyé cette épingle dans un vaste cachet de cire noire, sur lequel j'ai mis, comme empreinte, des armoiries de famille (cachet personnel).

A ce pli cacheté j'ai joint ma carte, avec un mot; j'ai mis



le tout dans une grande enveloppe et l'ai expédié par la poste (le 28 octobre) au docteur Ferroul, à Narbonne.

Le 30 octobre au matin, j'ai reçu la lettre suivante de mon confrère :

« Mon cher Maitre,

« Quand votre pli m'est arrivé ce matin, je n'avais pas mon sujet sous la main. J'ai ouvert la première enveloppe contenant le pli; j'y ai trouvé votre carte.

« Obligé de faire mes visites, je me proposais de faire venir mon sujet vers les quatre heures chez moi, et je suis passé chez lui pour le prévenir.

« Ayant appris ce que je voulais, il m'a proposé de faire sa lecture immédiatement.

« Votre pli au cachet noir était déposé dans la grande

enveloppe sur mon bureau, et le domicile de mon sujet est distant du mien de 300 mètres au minimum.

« Appuyés tous deux sur le bord d'une table, j'ai passé ma main sur les yeux de mon sujet et voici ce qu'il m'a dit, sans avoir vu votre pli :

« — Tu as déchiré l'enveloppe.

« — Oui ; mais la lettre à lire est dedans, sous une autre enveloppe close.

« — Celle-là du grand cachet noir ?

« — Oui. Lis.

« — Il y a du papier d'argent... Voici ce qu'il y a :

« *Le ciel profond reflète en étoiles nos larmes, car nous pleurons, le soir, de nous sentir vivre.*

« Puis il y a des lettres comme ça (elle me montre le bout de son doigt, un centimètre à peu près) : D. E. K...

« Puis un petit nom que je ne sais pas (dans quel sens faut-il prendre le mot petit ?)...

« Puis : *Montpellier*, 28 *octobre* 1897.

« Voilà, cher maître, le compte rendu de l'expérience que je vous ai promise.

« Elle a duré une minute et demie au plus.

« Je vous renvoie immédiatement votre pli avec ma lettre.

« Votre bien dévoué,

Dr Ferroul.

« Narbonne, 29 octobre 1897. »

On comprendra mon étonnement à la lecture de cette lettre.

Mon pli cacheté revenait intact ; il ne paraissait pas possible d'admettre qu'il eût été violé, et cependant le sujet l'avait lu comme s'il n'y avait eu ni cire, ni épingle, ni enveloppe, ni papier d'argent.

Il avait vu le papier d'argent — je n'avais pas du tout parlé de cette précaution possible dans ma conversation avec le docteur Ferroul; — il avait lu les deux vers, sans reconnaître des vers, en disant *le* soir au lieu de *ce* soir et en passant le mot *trop*, mais cela est insignifiant.

Il avait vu les lettres russes, avait vu qu'elles étaient plus grandes que les autres et en avait dessiné trois de son mieux; il avait vu le mot allemand ou le mot grec (un des deux seulement) sans le comprendre et en disant qu'il était petit (en caractères petits, par rapport au mot russe); enfin, il avait lu la date.

Le succès était complet : c'est bien, ce me semble, de la lecture à travers les corps opaques, en prenant le mot *opaques* non seulement dans son sens ancien et vulgaire, mais encore dans le sens scientifique nouveau que lui a donné la découverte des rayons X.

Il y a même là plus que la lecture à travers les corps opaques; il y a la lecture à distance, puisque le sujet a lu de chez lui le pli resté chez M. Ferroul, les deux domiciles étant distants d'au moins 300 mètres.

Seulement je reconnais que cette partie est moins scientifiquement établie que l'autre, parce que le fait n'est prouvé que par l'affirmation du docteur, affirmation dans laquelle j'ai personnellement, je me hâte de le dire, la plus absolue confiance, mais qui n'a pas la force d'une démonstration scientifique, puisqu'il m'a autorisé lui-même à agir comme si je me méfiais de lui et à le traiter en quelque sorte comme on traiterait un vulgaire Barnum.

Mais la lecture à travers les corps opaques est à l'abri de cette objection. Le docteur Ferroul n'est pas plus intervenu dans l'expérience que le facteur de la poste, ou du moins il ne connaissait pas plus que lui le contenu du pli cacheté: il ne peut donc être question ni d'imprudence de sa part, de communication inconsciente, ni même de suggestion mentale ou de lecture de la pensée. Le contenu du pli n'était connu que de moi seul, qui me trouvais à Montpellier, c'est-à-dire à 100 kilomètres de Narbonne où avait lieu l'expérience.

Donc, cette expérience ne peut vouloir établir que la lecture à travers les corps opaques; mais la possibilité de cette « clairvoyance », elle me paraît l'établir scientifiquement.

J'ai porté le pli cacheté, encore intact, le 29 novembre, à la séance de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier. J'ai raconté l'expérience, fait constater par mes collègues

l'intégrité de l'enveloppe, puis je l'ai ouverte en séance.

Par un trou pratiqué avec la pointe des ciseaux au milieu de l'enveloppe, sur la face opposée au cachet, j'ai fait quatre incisions dirigées vers les quatre angles et ai rabattu les quatre triangles ainsi formés. Le contenu adhérait légèrement à l'épingle par le papier d'argent. On n'a constaté aucune effraction des bords de l'enveloppe vue par l'intérieur.

L'Académie a nommé une commission pour faire une nouvelle expérience si le docteur Ferroul y consent, les envoyeurs ne devant pas connaître le contenu de la nouvelle enveloppe et devant aller à Narbonne la porter eux-mêmes sans la confier à personne à aucun moment.

Dr Grasset,
Professeur de clinique médicale à la Faculté de médecine de Montpellier.

AUTRES EXPÉRIENCES DE LECTURE A TRAVERS LES CORPS OPAQUES

Ce cas si remarquable ne surprendra pas ceux qui lisent les *Annales des sciences psychiques*, car depuis longtemps déjà ils connaissent l'extraordinaire lucidité d'Anna B..., le sujet du Dr Ferroul.

Dès le mois de juin 1896[1], nous avons commencé à publier une série d'expériences faites par notre confrère de Narbonne et, dans le fascicule 4 de 1896 (p. 196), nous rapportions un cas de lecture à travers un pli opaque et cacheté. Ce pli, encore en notre possession, nous a été envoyé par notre collaborateur, M. l'ingénieur Goupil, ainsi que le procès-verbal de l'expérience, signé de huit témoins.

Dès l'année 1894, nous avons fait nous-même, avec le Dr Ferroul, deux expériences du même ordre : la première a réussi en grande partie, en ce sens que tout ce que contenait le pli très épais et minutieusement cacheté, a été signalé, sauf l'adresse qu'il s'agissait de lire et qui se trouvait au milieu

1. Voyez *Annales des Sciences psychiques*, fascicule 3 de 1896, p. 139.

de l'enveloppe centrale. Pour cette adresse, le sujet a répondu qu'il ne pouvait pas la lire parce qu'il y avait des fils blancs qui lui coupaient la vue. Cela était exact, deux ou trois tours de petite ficelle blanche passaient sur le milieu de l'enveloppe et recouvraient plus ou moins l'adresse.

A la fin de la même année, nous avons fait parvenir à M. Ferroul, par l'intermédiaire de M. Goupil, un autre pli très épais, très compliqué et minutieusement cacheté. Suivant la recommandation de notre confrère de Narbonne, nous ne l'avions entouré d'aucun fil. Peu après, ce pli nous a été retourné, par M. Goupil, avec la description que le sujet en avait faite et que M. Ferroul avait écrite sous sa dictée. Cette description était en tous points exacte; Anna B... avait détaillé la composition du pli et révélé tout ce qui s'y trouvait écrit; le succès était complet.

Si nous n'avons pas encore publié cette expérience, quoi que nous la considérions pour complètement réussie, avec la conviction que le pli n'avait pas été ouvert, c'est parce que les quatre voyages qu'il fit de Paris à Narbonne, sous une simple enveloppe, et les nombreux coups de tampons de timbrage de la poste (au moins 24 pour les quatre voyages), avaient un peu altéré deux des cachets, de sorte que, si nous pouvions être sûr que notre pli n'avait pas été ouvert, nous ne pouvions pas affirmer que les cachets étaient parfaitement intacts.

Maintenant que cette expérience se trouve corroborée par deux autres, faites avec toutes les garanties désirables, il nous sera plus aisé de faire partager notre conviction et de faire admettre que les timbrages de la poste ont seuls altéré les deux cachets qui ne se trouvaient plus parfaitement intacts. Aussi nous proposons-nous de publier ce cas dans un des prochains numéros des *Annales*.

Dr X. Dariex,

Chef de clinique ophtalmologique à l'Hospice national des Quinze-Vingts.

TÉLÉPATHIE

CHER MONSIEUR,

« J'ai attendu quelques jours avant de vous écrire, afin de laisser à ma mère, un peu souffrante en ce moment, le temps de rédiger sa note, et afin de pouvoir moi-même recueillir quelques documents *sérieux* au sujet des faits si étranges que vous étudiez.

« La note que vous trouverez ci-jointe est *entièrement* rédigée par ma mère.

« J'ai cru devoir ajouter quelques renseignements et quelques réflexions que vous pourrez également insérer, si toutefois vous le jugez à propos. Ma mère vous autorise, de plus, à publier son nom. Néanmoins, je crois qu'il serait peut-être préférable, au moins pour ce qui la concerne, de mettre une initiale. Pour moi, personnellement, cela m'est égal. Vous ferez donc comme vous jugerez à propos ; je vous en fais juge.

« Ces faits sont plus fréquents qu'on ne le pense communément, surtout dans le monde de la marine, où les morts accidentelles sont très fréquentes ; plusieurs exemples m'ont été cités, mais je crois devoir en éliminer quelques-uns, comme ne présentant pas des garanties d'authenticité suffisantes, l'un d'eux cependant, et des plus curieux, me paraît devoir faire exception, c'est celui-ci.

CAS I

M. G..., officier de la marine marchande, a un frère avec lequel il est en assez mauvais termes. Ils ont même cessé

toutes relations. M. G... n'a donc aucune raison de s'occuper de son frère, et de s'inquiéter à son sujet.

M. G..., qui navigue en qualité de second, vient de Haïti au Havre. Au cours du voyage, une nuit, comme il vient de s'endormir aussitôt son quart terminé, il sent tout à coup son hamac secoué violemment, et s'entend par deux fois appeler par son prénom : « Emmanuel, Emmanuel ! » Il se réveille en sursaut, et croit, tout d'abord, à une plaisanterie. Puis, se ravisant, il se rappelle que, seul à bord, le capitaine connaît son prénom. Il se lève donc, va trouver ce dernier qui lui dit ne pas l'avoir appelé, et lui fait même remarquer qu'il ne le désigne jamais par son prénom. G... retourne donc dans son hamac, s'endort à nouveau et, au bout de quelques instants, la même hallucination se produit une seconde fois et il croit reconnaître la voix de son frère. Alors il se dresse sur son séant, décidé à ne pas s'endormir. Au bout de quelques instants, il entend, *une deuxième fois*, la même voix l'appeler.

Aussitôt il se lève et, pour chasser cette obsession, il s'installe à sa table de travail, où il note exactement le jour et l'heure de ce phénomène.

Quelques jours après, le navire arrive au Havre. Un des amis de G..., la figure consternée, monte à bord ; du plus loin qu'il l'aperçoit, G... lui crie : « Ne me dites rien ! je sais ce que vous venez me dire. Mon frère est mort tel jour, et à telle heure ! » C'était rigoureusement exact. Le frère de G... était mort en l'appelant, et en exprimant son chagrin de ne plus le revoir !

M. G... est mort depuis bien des années. Ce fait m'a été rapporté *séparément*, ce qui est une garantie de la véracité du récit, par ses deux fils. L'un est un des plus brillants avocats du barreau du Havre, l'autre, lieutenant de vaisseau en retraite. Ce qu'ils m'ont raconté, ils le tenaient de la bouche même de leur père, et leur témoignage ne saurait être mis en doute.

A titre simplement documentaire, et sans y ajouter autant d'importance, je citerai le fait suivant.

Ma mère a employé autrefois une femme L... (Laurent), dont le mari, qui était matelot, avait péri à la suite d'un acci-

dent de mer. Or la femme L... a plusieurs fois raconté que, le jour de sa mort, son mari lui était apparu, en rêve, entrant dans la maison. Cela est peut-être une simple coïncidence. Néanmoins il est bon de faire remarquer que la femme L... n'avait aucune raison de raconter cette histoire, et très probablement n'avait pas assez d'imagination pour l'inventer.

Ch. Beaugrand.

Cas II

Le 2 novembre 1856, vers 9 heures et demie ou 10 heures du soir, quittant mes parents qui habitaient la même maison, je montais à ma chambre située à l'étage au-dessus de celui qu'ils occupaient.

Au moment où je mettais mon enfant dans son berceau, pensant à son père, soudain j'entends un bruit effroyable, semblable à celui causé par la tempête, et suis prise d'une grande frayeur, si grande que je songeais à me réfugier chez mes parents.

J'ai vu le devant de la cheminée trembler au point que je craignais le voir tomber. Le lendemain lorsque je revis mes parents et que je leur fis part de ma frayeur, ils me répondirent : « Mais il n'y a eu ni ouragan ni tempête », elle n'avait pas eu lieu ici. Or voici ce qui arrivait le même jour vers 11 heures du soir à environ vingt lieues de New-York.

Mon mari s'était embarqué le matin sur le steamer *Lyonnais*, son navire reçut un choc formidable qui le coupa presque en deux ; il avait été abordé par le grand steamer *Adriatic*. Aucun des deux navires n'ayant allumé ses feux, le *Lyonnais* n'avait pas eu le temps de l'éviter. Était-ce à cette heure qu'ici je ressentais la commotion ? Cela me paraît probable à cause de la différence d'heures entre New-York et le Havre.

Veuve Beaugrand.

J'ai compulsé avec soin les journaux de cette époque, notamment ceux du 3 novembre 1856. Il n'y a eu ce jour-là au

Havre, ni ouragan, ni cyclone, et aucun phénomène météorologique remarquable n'est signalé dans les feuilles locales.

De plus, du rapport de mer rédigé et déposé à la Marine, quelques jours plus tard, par le lieutenant Luquière, un des rares survivants du *Lyonnais* (rapport publié dans les journaux du temps, et que nous avons également examiné), il résulte que la collision du *Lyonnais* et de l'*Adriatic* a bien eu lieu le 2 novembre, entre 11 heures et 11 heures et quart du soir.

Je crois pouvoir considérer le fait relaté ci-dessus, comme présentant des garanties d'exactitude scientifique rigoureuses. En effet le grand écueil, au moins à mon humble avis, lorsqu'il s'agit de ces sortes de constatations, est celui-ci : En supposant même que la sincérité des témoins relatant les faits soit au-dessus de tout soupçon, on peut se demander, si ces témoins ne sont pas sujets, d'une façon ou d'une autre, à éprouver fréquemment ces sortes de phénomènes. En d'autres termes, s'il n'y a pas eu simple coïncidence, et si l'hallucination n'a pas eu lieu ce jour-là comme elle aurait pu se produire la veille ou le lendemain. Or ici, rien de semblable ; ma mère, loin d'être superstitieuse ou d'esprit faible, a une énergie morale peu commune dont elle a, en bien des circonstances, donné des preuves évidentes, et elle n'est pas sujette aux rêves. Cette hallucination, absolument *la seule* qu'elle ait jamais éprouvée, la frappa donc beaucoup et aujourd'hui encore, elle en fait le récit comme si tout cela s'était passé la veille.

C. B.

Aux questions posées, M. Ch. Beaugrand a répondu :

1re *question :* Ma mère, qui est d'une famille de marins, et par conséquent aguerrie contre des inquiétudes auxquelles d'autres seraient certainement sujettes, n'avait *aucune raison* d'être inquiète au sujet de mon père, et était, au contraire, toute à la joie du retour, elle l'attendait quinze jours après. De plus, détail qui ne manque pas d'importance, outre que l'accident survenu au *Lyonnais* était impossible à prévoir,

elle ne savait même pas que mon père, qui avait annoncé son retour par le steamer suivant, fût à bord. Et de fait, c'est à la suite d'un enchaînement bizarre de circonstances, qu'il a pu s'y trouver.

2ᵉ *question :* Ma mère, après le premier moment de panique causée par ce cyclone imaginaire, n'y ajouta aucune importance. Son premier mouvement avait été de se réfugier chez ses parents qui habitaient l'étage inférieur. Elle ne le fit pas de peur de leur paraître ridicule et ne leur parla que le lendemain matin de ce phénomène. Elle fut fort surprise quand ils lui dirent que rien de cela n'avait eu lieu, mais elle y ajouta si peu d'importance qu'elle n'en parla à personne.

3ᵉ *question :* Ma mère n'a établi, sur le moment, aucune corrélation entre ce bruit et un naufrage, improbable d'ailleurs. Ce n'est que longtemps après, lorsqu'on apprit l'accident avec tous ses détails, que cette coïncidence de dates et d'heures commença à la frapper, heures et date dont ma mère est *absolument* certaine.

Voici, de plus, le récit exact de ce naufrage, d'après le rapport officiel des survivants, publié dans le *Courrier des États-Unis* du 17 novembre 1856, et dans le *Journal du Havre*, du 1ᵉʳ au 2 décembre.

Le *Lyonnais*, steamer à hélice de la Compagnie Franco-Américaine, était parti de New-York le 1ᵉʳ novembre, ayant à son bord quarante passagers (dont mon père). Dans la soirée de dimanche 2 novembre, lendemain de son départ, vers 11 heures du soir, il fut abordé en arrière de la machine par un navire à voiles (l'*Adriatic*). Une voie d'eau considérable se déclara aussitôt, et malgré les efforts tentés, au bout d'un quart d'heure, les feux furent éteints.

Au matin, on commença la construction d'un radeau pouvant offrir refuge à cinquante personnes environ, et qui fut terminé à 4 heures du soir ; de plus, les six embarcations du bord, dont deux insubmersibles, furent mises à la mer. La seconde, fut confiée à mon père et au capitaine Navoit, commandant du *Grétry*, qui se trouvait également à bord comme passager. Pendant toute la nuit, les

embarcations restèrent autour du bâtiment, ce fut seulement le mardi, vers 7 heures du matin, qu'elles le quittèrent. Elles naviguèrent de conserve pendant toute la journée et le soir vers 8 heures, une forte brume s'étant élevée, elles se perdirent de vue. L'embarcation commandée par le lieutenant Luquière, montée par dix-huit personnes, dont deux moururent de froid et de privations, fut seule sauvée le dimanche suivant par la barque *Elize*, allant de Baltimore à Brême.

La barque de mon père fut recueillie quelques jours après, vide de ses passagers, mais contenant encore deux chronomètres dont le sien, ainsi que quelques papiers lui appartenant.

Tel est, mon cher ami, le récit exact de cette épouvantable catastrophe. Je n'insiste pas sur le sentiment que vous comprendrez, et qui fait que j'ai tenu moi-même à faire les recherches et à compulser les documents pour vous les adresser.

Attestation de Mme Beaugrand.

Je certifie que tout ce que mon fils a écrit ci-dessus est véritable.

Vve Beaugrand.

Havre, 22 mars 1891.

RÊVE TÉLÉPATHIQUE

PAR M. J. L. D'ALGER

1° En 1889, du 12 au 15 mai, — je ne peux pas fixer le jour car je ne pris pas note de ce fait, mais je suis sûr que c'était du 12 au 15 mai, — je rêvais que je me trouvais à Saint-Armon, canton de Morlàas (Basses-Pyrénées). Je voyais une voiture, retour du marché, et M. Britis-Betbéder, maire de Saint-Armon, mort. Il m'était impossible de savoir comment il était mort, mais j'apercevais *du sang qui n'était point localisé;* il ne sortait pas d'une blessure ; il paraissait plutôt *en l'air*. Durant plusieurs jours, ce rêve m'obséda, mais je croyais alors que l'imagination, pendant le sommeil, s'affranchissait de toute loi et que tout rêve était dû à une association fortuite d'images ou d'idées. Je m'efforçai donc de chasser le souvenir de ce rêve afin de ne pas me trouver superstitieux. Un mois après, je reçus une lettre de mon père, — il habite Saint-Armon, — qui, entre autres choses, m'annonçait le décès de M. Britis-Betbéder. Le maire de Saint-Armon était au marché et devait rentrer avec un de ses amis, en voiture : il arriva trop tard au lieu du rendez-vous et partit à pied. Chemin faisant, un autre ami passa avec sa voiture et le prit avec lui. M. Britis avait beaucoup transpiré : il gagna une fluxion de poitrine qui l'emporta en très peu de temps, le 13 mai 1889. Je n'avais pas vu M. Britis-Betbéder depuis un an, je n'étais pas en correspondance avec lui, et mon père ne m'en parlait jamais ; mais je l'avais beaucoup connu dans mon enfance et nos relations, quoique rares, étaient très cordiales.

Voilà, Monsieur, des faits que j'affirme, sur l'honneur, être absolument authentiques.

Alger, le 3 novembre 1891.

MONSIEUR,

J'ai reçu en France la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser et j'ai dû, à mon grand regret, vous faire attendre ma réponse jusqu'à ce jour, car je ne pouvais, loin d'Alger, vous fournir tous les renseignements que vous désirez au sujet de mon rêve de mai 1889.

Voici mes réponses aux questions contenues dans votre lettre datée de Villers-sur-Mer:

1° Lorsque je rêvai que Britis-Betbéder était mort, j'étais couché dans mon lit, en mon logement habituel que j'occupe encore à l'école publique de Bab-el-Oued (Alger).

2° La dernière fois que je vis Britis-Betbéder, dix mois auparavant, il était en parfaite santé et, depuis, je n'eus point de ses nouvelles directement ni indirectement. Lorsque j'allai à Saint-Armon, en août 1889, sa veuve et ses fils me dirent qu'il n'était point malade avant son retour du marché.

REMARQUE (a). — En août ou septembre 1888, je rencontrai Britis-Betbéder d'abord à Saint-Armon, puis à Pau, *un jour de marché.*

REMARQUE (b). — Le marché de Pau est hebdomadaire et a lieu le *lundi;* le 13 mai, date probable de mon rêve — était un *lundi.* Je ne me souviens pas d'avoir pensé au marché de Pau durant la journée qui précéda mon rêve, mais, depuis mon enfance, je sais que ce marché se tient le lundi et j'ai souvent rencontré, jadis, Britis-Betbéder allant au chef-lieu ou en revenant.

3° Je n'ai malheureusement pas raconté mon rêve avant de connaître sa coïncidence avec la réalité. Au commencement de novembre 1889, seulement, un soir, sur la route Malakoff, entre Alger et Saint-Eugène, j'en parlai à deux de mes amis, Charles Muratore dit Vieulle et Henri Leblanc, qui se rappellent cette conversation.

Je ne peux donc vous offrir pour preuve de l'authenticité de mon rêve que ma bonne foi qui, certes, est absolue, mais ne saurait avoir quelque valeur au point de vue scientifique.

4° Je vis — en rêve bien entendu — une large tache rouge qui semblait être en l'air. L'air paraissait rouge superficiellement comme l'eau d'un verre où l'on a versé délicatement quelques gouttes de vin afin de ne colorer que la surface.

Remarque. — Britis-Betbéder avait la figure extrêmement rouge : c'était un alcoolique, si je ne me trompe. Tous ses enfants, d'ailleurs, ont également le teint très coloré. Le nom seul de Britis-Betbéder évoqua toujours en moi une image rutilante. Si, par la pensée, j'essaie de reconstituer sa personne, l'image représentant sa face apoplectique prime toutes les autres. J'ajoute que mon imagination se comportait ainsi avant mon rêve et que la coloration de l'air me semble n'avoir aucun rapport avec le facies rouge de Britis-Betbéder. D'autre part, je n'eus pas, en rêve, la sensation précise que la tache fût du sang.

5° Ci-joint une lettre de mon père, datée du 6 juin 1889. L'enveloppe est déchirée et l'on ne voit mon adresse qu'en partie, mais les timbres de la poste sont très nets.

Mon père me mande que Britis-Betbéder est mort le 15 mai; or je me suis assuré que le décès a eu lieu le 13. Mon père a dû confondre le jour de l'enterrement avec le jour de la mort. Cette lettre ne contient aucun renseignement sur les événements qui ont précédé la mort de Britis-Betbéder, mais elle m'annonce les détails pour la suivante : je n'ai pu retrouver cette seconde lettre.

Ce qui me fut dit par mon père touchant la fluxion de poitrine gagnée par Britis-Betbéder en revenant du marché me fut répété de vive voix, en août 1889, par le fils aîné du défunt, Jean Britis-Betbéder, aujourd'hui conseiller municipal à Saint-Armon.

6° Je n'ai jamais fait de rêves analogues, sauf ceux que j'ai eu l'honneur de vous signaler dans ma première lettre.

A propos du phénomène télépathique de T... — septembre 1888 — voici quelques nouveaux renseignements.

J'avais d'abord attribué une grande importance à ce cas, parce que je ne suis pas hypnotisable : un magnétiseur a essayé, sans succès, l'*attraction*, telle que la pratiquent Pikmann, Moutin, etc. L'application de l'hypnoscope durant plusieurs

quarts d'heure ne produit aucun effet appréciable lorsque je suis dans mon état normal.

REMARQUE. — (Un jour *que j'avais la fièvre*, je mis un hypnoscope à ma main gauche. Au bout de quinze minutes environ, j'obtins des sensations assez vives de chaleur et de froid, de l'engourdissement et une légère contraction de la main, des sensations douloureuses aux articulations des doigts et, enfin, de l'*attraction* ou de la *répulsion*, selon la présentation des pôles de l'aimant.)

Or, lorsque, dans la rue Sainte-Ursule, j'eus l'intuition subite que Mlle X... passait dans la rue Gambetta, j'étais en bonne santé et *fort calme*.

Il ne semble donc pas que j'aie pu connaître la présence de cette jeune fille dans la rue voisine grâce à une sorte d'hyperesthésie sensorielle. Mais je me suis rappelé — fait très important, que j'avais négligé de mentionner — que Mlle X... traversait fréquemment cette rue, le matin vers dix heures et demie. Il est donc possible que j'aie été le jouet d'un cas d'automatisme psychologique.

Peut-être n'est-il pas inutile que j'ajoute les renseignements généraux suivants :

J'ai un tempérament très nerveux, arthritique sans doute, — mes doigts présentent les nodosités de Bouchard très accentuées, — et ma constitution est délicate. Sans être un malade, je suis incommodé par des maux divers et fréquents. Encore que ces affections ne m'empêchent pas de vaquer à mes occupations, elles m'occasionnent tour à tour une grande activité cérébrale et une dépression mentale.

A l'époque où je fis mon rêve, féru d'hypnotisme et de suggestion, je venais de lire à peu près tous les ouvrages importants sur ces matières. Je m'étais livré à de nombreuses expériences et j'étais arrivé à concentrer assez facilement mon énergie mentale. C'est ainsi que sans l'endormir, et à son insu, j'exerçai une attraction irrésistible sur un jeune homme de mes amis, à plusieurs centaines de mètres de distance.

J'essayai aussi — mais sans le moindre succès — le soir en me couchant, quelques secondes avant de m'endormir, de me

transporter en des lieux déterminés afin de me faire voir, ou de voir moi-même.

J'étais donc dans cet état psychique lorsque je fis le rêve précité.

A la même époque je m'étais également intéressé au spiritisme, surtout après avoir eu connaissance des célèbres expériences de W. Crookes.

Je pénétrai dans divers groupes de spirites algériens, j'assistai à leurs séances, mais je fus vite dégoûté, car je ne trouvai que des croyants et des « fumistes » et pas un seul expérimentateur sérieux, capable d'observer sans donner dans le merveilleux.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments très respectueux.

J. L...,
à Alger.

Lettre de M. L... (père de M. J. L...)

Saint-Armon, le 6 juin 1889.

. . . .
. . . .

Pierre Betbéder, maire de Saint-Armon, est mort le 15 mai dernier.

. . . .

L...

UN CAS DE TÉLÉPATHIE

PAR LE Dr RENÉ SERRIGNY
Interne à l'asile de Bron (Rhône).

MONSIEUR,

Permettez-moi de venir apporter mon faible contingent aux cas de télépathie que vous publiez dans les *Annales des sciences psychiques*. A l'époque où le fait m'est arrivé, j'ignorais absolument, même de nom, ce que pouvait être la télépathie ; je n'avais entendu parler des sciences psychiques qu'en termes vagues, peu précis, et seulement par des sceptiques et des railleurs. C'est dire qu'à ce moment je ne pouvais être taxé que d'indifférence sinon de prévention envers cette science nouvelle.

Élevé loin de mon pays natal, je n'y revenais qu'au moment des vacances. Je n'y avais donc que des relations très restreintes. Une de mes tantes avait depuis plusieurs années pour amie une jeune fille, Mlle C. V..., que je ne connaissais moi-même que très peu. L'année même où je tirai au sort, Mlle V... épousa un sous-officier du régiment auquel je devais être affecté.

Pendant mon service militaire Mme T... fut pour moi une seconde mère, et son mari me fut très dévoué. L'année suivante, en venant prendre quelques vacances, j'appris une double nouvelle : Mme T... était atteinte de la poitrine et devait bientôt être mère. Comme j'avais déjà fait trois années d'études médicales, on me demanda mon avis.

Je revis Mme T... au début d'octobre, j'acquis la certitude que les lésions pulmonaires étaient arrivées à la dernière

période. Chose plus grave, le terme approchait. Je partis quelques jours après, et ne songeai plus à ces tristes événements.

Dans la nuit du 7 au 8 novembre 1893 je rêvai que Mme T... mourait, quelques jours après avoir mis au monde un petit garçon.

A mon réveil je fis part de mon rêve à ma mère qui habitait alors à Lyon avec moi. Quel ne fut pas notre étonnement à tous les deux, quand, le surlendemain, une lettre de ma grand-mère nous confirmait cette double nouvelle et nous apprenait que Mme T... était bien réellement morte la nuit même où mon rêve avait eu lieu !

J'ai depuis eu à mon actif deux ou trois cas de télépathie; mais ils ont rapport à des faits moins bien caractérisés, et sont moins présents à ma mémoire : je n'y attache aucune importance.

Je ne crois donc pas devoir vous les communiquer, des faits douteux ou peu précis étant incompatibles avec des faits scientifiques.

DE

L'EXTÉRIORISATION DE LA SENSIBILITÉ

PAR M. LE D[r] PAUL JOIRE

Il y a une quinzaine d'années, lorsque je faisais mes premières expériences d'hypnotisme, j'avais observé à plusieurs reprises un phénomène étrange et nouveau, qui m'avait d'autant plus frappé qu'il n'avait, jusqu'alors, jamais été signalé par aucun des auteurs qui commençaient à cette époque à étudier scientifiquement les différents phénomènes de l'hypnose. Dans un traité d'hypnologie que j'ai publié en 1892, voici comment j'ai signalé ce phénomène dans le chapitre consacré au sommeil hypnotique :

« Je dois décrire ici un phénomène qui n'est guère signalé par les auteurs. Ce phénomène peut cependant avoir une certaine importance dans la pratique de l'hypnotisme. On le dévoile au moyen d'une pointe, métallique de préférence, comme une branche de ciseaux ou de compas, tout autre objet légèrement pointu, comme un crayon, un morceau de bois ou de baleine taillé en pointe, donne aussi des résultats analogues, quoiqu'un peu moins accusés.

« Dans ces conditions, le phénomène se produit, même à l'état de veille somnambulique, chez un certain nombre de sujets, et se révèle avec une intensité beaucoup plus grande dans le sommeil hypnotique.

« Si en tenant un de ces instruments entre les doigts, à la manière d'une plume à écrire, on en dirige la pointe entre les deux yeux de la personne que l'on soumet à l'expérience, celle-ci perçoit, exactement dans le point visé par l'instrument, une sensation de fourmillement et de pesanteur bien

accusée. Quand on a obtenu cette première sensation en laissant, pendant quelques secondes, l'instrument immobile à une petite distance de la surface cutanée, on peut, en le maintenant toujours à la même distance et le promenant lentement dans diverses directions, le présenter successivement en regard des différents points du visage et même des différentes parties du corps chez les personnes les plus sensibles. Le sujet, à qui on aura fermé les yeux depuis le commencement de l'expérience, pourra suivre exactement tout le trajet parcouru par la pointe et, à tous les instants, préciser exactement le point en regard duquel on aura arrêté l'instrument.

« La distance à laquelle cette sensation peut être perçue, de même que l'étendue de la surface sensible, varie essentiellement avec la sensibilité nerveuse de la personne en expérience : et c'est même là un bon moyen pour reconnaître rapidement à quel degré une personne sera hypnotisable. J'avais trouvé que la distance sensible varie en moyenne de un à dix centimètres ; de sorte que, chez la plupart des personnes facilement hypnotisables, on pouvait obtenir ce résultat en présentant la pointe à environ un centimètre de la peau. »

Je trouvai que cette sensibilité spéciale se développe et s'accroît, parallèlement à la sensibilité hypnotique et comme elle par l'entraînement.

Ce phénomène que je désignai sommairement à cette époque sous le nom de sensibilité à distance, a été dans ces dernières années bien étudié et décrit par M. de Rochas sous le nom d'extériorisation de la sensibilité ; dénomination qui lui convient beaucoup mieux.

« Dès qu'on magnétise un sujet, dit le colonel Albert de Rochas, la sensibilité disparaît chez celui-ci à la surface de la peau. C'est là un fait établi depuis longtemps ; mais ce qu'on ignorait, c'est que cette sensibilité s'extériorise ; il se forme, dès l'état de rapport, autour de son corps une couche sensible séparée de la peau par quelques centimètres. Si le magnétiseur ou une personne quelconque pince, pique ou caresse la peau du sujet, celui-ci ne sent rien ; mais si le

magnétiseur fait les mêmes opérations sur la couche sensible, le sujet éprouve les sensations correspondantes. De plus, on constate qu'à mesure que l'hypnose s'approfondit, il se forme une série de couches analogues, à peu près équidistantes, dont la sensibilité décroit proportionnellement à leur éloignement du corps. »

En résumé, comme on le voit, ce phénomène d'extériorisation de la sensibilité consiste en ceci, que, en même temps que l'anesthésie se produit par suite de l'état hypnotique, la sensibilité, qui a disparu de la surface de la peau, ne se perd pas, mais se trouve reportée à l'extérieur du sujet.

Ce phénomène serait déjà assez remarquable tel que nous venons de l'énoncer, mais il est rendu bien plus frappant encore et bien plus extraordinaire dans les expériences plus précises dont nous allons parler. Dans ces expériences, la sensibilité du sujet ne reste plus vaguement distribuée dans une couche d'air, plus ou moins rapprochée de la surface cutanée du sujet, mais on peut la diriger à volonté et la fixer dans des objets divers. L'on pourra ainsi, en faisant varier la nature, la forme et la position de ces objets, ou en les éloignant du sujet, produire des expériences beaucoup plus concluantes et qui pourront défier toutes ces objections. Ici donc, nous allons voir un corps bien défini, absolument distinct et indépendant du corps du sujet, se charger de sa sensibilité, de telle sorte que le sujet ressentira d'une façon très nette et distincte toutes les choses qui impressionneront ce corps, absolument comme si ces impressions étaient directement portées au contact de son propre corps à l'état normal.

Le sujet qui a bien voulu se prêter à ces expériences est un sujet très hypnotisable. La première fois que je l'hypnotise, j'obtiens d'emblée l'état léthargique, puis par les procédés habituels, il m'est facile de le faire passer en catalepsie et, dans cette phase de l'hypnose, j'obtiens la fascination, ce qui indique une suggestionabilité très grande. De la catalepsie je le ramène rapidement à la léthargie pour le faire passer ensuite en somnambulisme. Mon sujet arrive très rapidement au somnambulisme du troisième degré, état dans lequel il

est insensible à toutes les excitations venues du dehors, mais il est en communication directe avec moi, il m'entend et me répondra si je lui en donne l'ordre. Il est essentiellement suggestionnable, il exécute inconsciemment, involontairement, les suggestions que je lui fais, il exécutera de même les suggestions post-hypnotiques, en un mot, sa personnalité a complètement disparu; enfin il sera amnésique à son réveil.

Tel étant l'état du sujet, je constate d'abord son insensibilité absolue en piquant vivement la peau en divers points du corps avec une épingle, je constate qu'il y a partout anesthésie complète. Je place alors un verre rempli d'eau entre les mains du sujet, tandis qu'une personne placée derrière lui tient les mains hermétiquement appliquées sur ses yeux. Je pique alors avec une épingle la surface de l'eau contenue dans le verre et aussitôt mon sujet, par l'expression de sa physionomie et par un mouvement involontaire, témoigne qu'il ressent une douleur. Je lui demande alors ce qu'il éprouve et il me répond : « Vous me piquez la main gauche. » J'appuie alors la pointe de mon épingle sur la paroi extérieure du verre, ne touchant pas l'eau, le sujet n'exprime aucune sensation ; j'enfonce de nouveau mon épingle dans l'eau sans toucher le verre en aucune façon, aussitôt le sujet me répète : « Vous me piquez à la main gauche. » L'expérience est répétée à plusieurs reprises, chaque fois que je pique le verre, le sujet ne sent rien, quand au contraire je pique l'eau qu'il contient, il ressent instantanément la piqûre et finit par me dire avec une certaine impatience: « Vous me faites mal, vous me piquez. »

Je ferai simplement remarquer, au sujet de cette expérience, que, lorsque je pique le verre, j'appuie mon épingle assez fort sur ses parois, le sujet peut donc ressentir dans ses mains un certain ébranlement, une sensation de contact; s'il y avait là une auto-suggestion, elle se révélerait certainement à ce moment, et pourtant il ne sent rien. Quand je pique la surface de l'eau, au contraire, j'ai soin de ne pas toucher avec les doigts la paroi du verre ; aucun ébranlement mécanique ne peut lui être transmis, et pourtant, c'est alors qu'il ressent nettement la piqûre.

J'ajouterai encore que, la première fois que j'ai fait cette expérience avec ce sujet, je n'avais prévenu ni le sujet ni les assistants de ce que j'allais faire, et cela pour une bonne raison, c'est que je ne le savais pas moi-même. L'idée de tenter l'extériorisation de la sensibilité ne m'était venue que lorsque j'avais vu le sujet arriver si facilement au plus haut degré de somnambulisme, et je l'avais mise à exécution sans rien dire.

Dans une autre expérience, après avoir placé le sujet dans le même état de somnambulisme et lui avoir d'abord, comme précédemment, mis entre les mains le verre d'eau dans lequel j'avais extériorisé sa sensibilité, je pris le verre et le tins moi-même devant le sujet à une petite distance, mais sans qu'il y eût aucun contact avec lui; il ressentit de même la piqûre, mais il me sembla que l'impression était un peu moins forte. Le verre d'eau placé ensuite sur une table devant le sujet les résultats furent identiques.

Dans cette même séance, je fis une nouvelle expérience, au lieu de piquer la surface de l'eau avec une épingle, j'enfonçai légèrement dans l'eau l'extrémité du pouce et de l'index et, les doigts ainsi placés, je les serrai vivement l'un contre l'autre. Le sujet témoigna comme précédemment qu'il ressentait une douleur, mais avec cette différence que, interrogé sur ce qu'il éprouvait, il répondit aussitôt : *Vous me pincez*, et non pas : *Vous me piquez*, comme les autres fois.

A plusieurs reprises, je piquai et je pinçai l'eau alternativement, il n'arriva pas une seule fois au sujet de se tromper; il disait : « Vous me piquez, » chaque fois que j'enfonçais l'épingle dans l'eau, et « vous me pincez » chaque fois que je pinçais l'eau avec les doigts.

J'ai voulu essayer de charger différentes substances autres que l'eau de la sensibilité du sujet en expérience. J'ai pris d'abord une petite plaque de verre que j'ai recouverte de velours. Le sujet étant mis comme précédemment en état de somnambulisme et anesthésié, la plaque préparée fut placée entre ses mains; il ressentit aussi nettement les piqûres qui étaient faites à l'étoffe qui recouvrait la plaque de verre.

Le carton ne m'a pas donné des résultats bien appréciables.

Dans les circonstances du moins où je l'ai expérimenté, il ne m'a pas semblé se charger facilement de la sensibilité du sujet.

Le bois s'est montré plus favorable à cette expérience. Des planchettes mises pendant quelques instants au contact du corps du sujet se sont chargées de sa sensibilité, de telle façon que, même après qu'elles avaient été éloignées de lui, il ressentait les piqûres qui étaient faites dans le bois.

J'ai expérimenté aussi avec une boule de mastic à laquelle j'ai donné vaguement la forme du sujet en la fixant sur une plaque de verre. J'ai sensibilisé le mastic en l'approchant du corps du sujet auquel je faisais tenir la plaque de verre entre les mains. Après quelques instants, tenant moi-même la plaque de verre à une petite distance du sujet, celui-ci ressentait, soit dans la tête, soit dans le corps, soit dans les membres, les piqûres qui étaient faites dans les fragments de mastic représentant ces différentes parties du corps. Ayant ensuite coupé quelques cheveux du sujet pendant son sommeil, et les ayant implantés dans la portion de mastic représentant sa tête, il se plaignait vivement lorsqu'on les tirait, disant qu'on lui arrachait les cheveux.

Pour me rendre compte de la manière dont la sensation arrivait au sujet, et de la rapidité avec laquelle elle était perçue, j'instituai l'expérience suivante :

Le sujet mis en somnambulisme, le verre d'eau fut placé entre ses mains et chargé de sa sensibilité, comme dans les premières expériences. Je constatai alors qu'il éprouvait instantanément la sensation de piqûre lorsque je plongeai l'épingle dans l'eau. Un de mes aides, dans ces expériences délicates, M. Leuliette, tenait attentivement les yeux fixés sur un chronomètre, tandis que deux autres aides lui signalaient l'instant précis où je piquai la surface de l'eau avec l'épingle, et celui où la physionomie du sujet exprimait la sensation de douleur. Aucun temps appréciable ne put être relevé entre ces deux actions. Je fis alors prendre le verre d'eau par un aide qui le tenait de la main gauche et qui de la main droite tenait la main gauche du sujet. On put alors constater qu'il s'écoulait une fraction de seconde entre le

moment où je piquai l'eau avec l'épingle et l'instant où la physionomie du sujet exprima la sensation. Faisant alors une chaîne de deux, trois personnes, se tenant par la main entre le verre d'eau et le sujet, je constatai un retard progressif de la sensation. En employant cinq personnes, j'obtins un regard de près de deux secondes entre le moment où l'épingle touchait la surface de l'eau et l'instant où le mouvement de physionomie du sujet indiquait qu'il éprouvait la sensation.

J'arrive à une expérience plus curieuse encore que celle que je viens de raconter. Le sujet étant endormi et placé comme d'habitude en somnambulisme, toute sa surface cutanée est complètement anesthésiée, je fais placer devant lui une autre personne à l'état de veille tout à fait normale, et celle-ci prend dans ses deux mains les mains du sujet endormi, de façon que sa main droite tenait la main gauche du sujet et sa main gauche la main droite du sujet endormi. Les choses étant ainsi disposées, je fais, par suggestion, passer la sensibilité du sujet dans la personne placée devant lui, c'est-à-dire que je suggère au sujet, ne ressentant plus rien lui-même, qu'il ressentira tout ce qui sera fait à la personne placée devant lui.

Je pique alors avec une épingle la jambe droite de la personne en état de veille, le sujet me dit aussitôt : Vous me piquez à la jambe gauche. C'est, en effet, celle qui se trouve en regard. Je pique le sujet éveillé au bras gauche, le sujet endormi me dit : Vous me piquez au bras droit. Je pique la personne éveillée à l'oreille, le sujet me dit : Vous me piquez à la tête. Je fais alors cette remarque, que, sous l'influence de la piqûre, la personne en état de veille fait un mouvement involontaire; le sujet endormi ressent, par l'intermédiaire du contact des mains, une contraction musculaire qui le prévient du moment où la piqûre est faite. Admettons, pour un instant, cette hypothèse, comment pourra-t-on expliquer que le sujet différencie la piqûre faite au bras droit ou à la jambe gauche, de celle faite à la jambe droite ou au bras gauche ou à la tête?

Mais il y avait un moyen beaucoup plus simple de réduire à néant l'objection qu'on aurait pu tirer des mouvements

inconscients de la personne à l'état de veille, communiqués au sujet endormi, c'était d'interrompre toute communication entre les deux sujets. C'est ce que j'ai fait dans les expériences suivantes. Après avoir fait passer la sensibilité du sujet en état de somnambulisme au sujet à l'état de veille, je fis lâcher les mains du sujet endormi. Les deux sujets se trouvaient ainsi complètement séparés l'un de l'autre, il n'y avait plus entre eux aucun point de contact matériel. Je piquai alors les membres de la personne éveillée, le sujet ressentit les piqûres dans les membres correspondants, c'est-à-dire placés en regard, le côté droit correspondant au côté gauche, ainsi que celles faites à la tête. Si, au lieu de piquer, il m'arrivait de pincer un membre, le sujet faisait très bien la différence entre les deux sensations et disait : Vous me pincez, au lieu de dire : Vous me piquez, comme il le faisait les autres fois.

Je citerai en dernier lieu une expérience qui a été bien intéressante aussi. Après avoir mis mon sujet en état de somnambulisme, je le conduisis devant un mur et je disposai les lumières de façon que son ombre fût projetée exactement sur la muraille. Je lui suggérai alors que sa sensibilité serait reportée tout entière sur son ombre, c'est-à-dire qu'il ressentirait tout ce qui serait fait à l'image projetée par son ombre sur le mur. Je piquai le mur autour de l'ombre du sujet en différents points, il ne bougea pas et n'exprima aucune sensation. Je piquai alors sur l'ombre elle-même, aussitôt le sujet fit un mouvement brusque et se plaignit vivement. Je recommençai en différents points, en dehors de son ombre, le sujet ne sentait absolument rien, mais dès que l'ombre était touchée la sensation parut plus vive que dans la plupart des autres expériences. Le sujet se plaignait de la tête lorsque je piquai l'ombre de la tête, et ressentait la douleur dans le bras ou la jambe dont je piquai l'ombre de ces membres sur le mur; et quand à un moment donné je passai la main sur le mur où était l'ombre de sa tête, il disait : Vous me grattez.

Les expériences que je viens de décrire doivent donner lieu à quelques remarques intéressantes. D'abord l'extériori-

sation de la sensibilité au degré que je viens de décrire est un phénomène assez rare, soit qu'il ne se témoigne que dans un état d'hypnose auquel peu de sujets sont susceptibles d'arriver; soit plutôt qu'il constitue une de ces facultés spéciales encore peu connues, plus ou moins développées chez certains sujets, mais qui n'atteignent un très haut degré que dans un petit nombre de cas. Je n'hésite pas à me rattacher à cette dernière hypothèse; en effet, le sujet que j'ai observé présente ce phénomène dans le troisième et même dans le deuxième degré du somnambulisme. Or, ces phases de l'hypnose, sans être fréquentes, se rencontrent de temps en temps tandis que c'est la première fois que je rencontre cette extériorisation de la sensibilité depuis plusieurs années que je la recherche.

Je ferai observer, en second lieu, que ces phénomènes ne se présentent pas toujours avec la même intensité. Chaque fois que j'ai opéré avec ce sujet, j'ai toujours obtenu l'extériorisation de sa sensibilité, mais quelquefois ses sensations étaient vagues et manquaient de netteté, soit qu'il fût moins bien disposé avant l'hypnose et que le sommeil se développât moins bien, soit que quelques circonstances extérieures aient pu contrarier les expériences. Ainsi, dans certains cas, sous l'influence de la piqûre, il éprouvait bien une douleur, mais il ne pouvait pas dire de quelle nature elle était. Il disait : « Vous me faites mal », mais il ne pouvait pas distinguer si on le piquait ou si on le pinçait.

Dans d'autres cas, il distinguait bien le genre de sensation et la nature de la douleur, mais il n'arrivait pas à la localiser dans la région qui devait correspondre au point touché sur l'objet ou la personne. Ainsi, dans une des séances d'expériences, la sensation, qui pourtant était bien nette, fut constamment perçue à la main gauche. Dans d'autres expériences, c'était à la tête que le sujet ressentait les piqûres et les impressions qui étaient faites à l'objet chargé de sa sensibilité. Dans d'autres circonstances, il arrivait à une certaine localisation des sensations, mais encore un peu imparfaite. C'est ainsi qu'il attribuait à la tête tout ce qui était fait à la tête et à la partie supérieure du corps de l'autre sujet, et au corps

tout ce qui était fait au tronc et aux membres. J'ai constaté aussi que, dans certains cas, lorsque les sensations étaient vagues et mal localisées, si j'éveillais le sujet et si je l'hypnotisais de nouveau, j'obtenais des sensations très nettes avec une localisation d'une précision remarquable.

Dans certains cas, en affirmant au sujet, par suggestion, que sa sensibilité a disparu et se trouve reportée dans l'objet ou la personne sensibilisée, on obtient des phénomènes plus nets. Bien entendu, cette suggestion n'est faite qu'avant de commencer ces expériences, et l'on a soin, au moment précis des expériences, que le sujet ne puisse être prévenu des différents mouvements effectués.

Comment maintenant pourrons-nous expliquer ces phénomènes de l'extériorisation de la sensibilité? Je dirai de suite que j'ai constaté le phénomène, et que je l'ai fait constater par de nombreux témoins; mais je n'en trouve jusqu'ici aucune explication satisfaisante. Je veux seulement répondre ici à quelques objections ou à quelques interprétations que l'on pourrait être tenté d'en donner, et qui doivent être rejetées.

D'abord la supercherie, je crois qu'il est inutile de la discuter; les personnes qui ont été témoins de mes expériences et des conditions dans lesquelles je les ai faites ne peuvent garder aucun doute à cet égard.

La connivence inconsciente du sujet serait une objection plus sérieuse. On sait que les sujets en somnambulisme jouissent d'une acuité extrême de tous les sens, le sujet pourrait voir à travers les paupières, il pourrait se rendre compte par le sens de l'ouïe de ce qui se passe et réagir inconsciemment ou se faire une auto-suggestion. L'objection de connivence inconsciente et d'auto-suggestion de la part du sujet peut se réunir en une seule et les arguments que je vais donner répondront à l'une comme à l'autre.

1° Je rappellerai que dans la première expérience que j'ai faite le sujet ne pouvait pas savoir ce que j'allais faire, puisque je ne le savais pas moi-même. Je n'ai eu l'idée d'essayer sur lui l'extériorisation de la sensibilité, qu'après qu'il était déjà en somnambulisme.

2° Quand le verre d'eau n'est plus entre ses mains, mais est placé *derrière lui*, il ressent la piqûre et pourtant il ne peut rien voir. Il ne peut rien entendre non plus car le mouvement d'enfoncer l'épingle dans l'eau ne produit pas d'autre bruit que tout autre mouvement à la suite duquel il ne réagit pas.

3° Quand le sujet tient le verre d'eau entre les mains, si je pique les parois du verre, le sujet éprouve certainement une sensation de contact. S'il y avait de l'auto-suggestion, c'est alors qu'elle devrait se développer. Il n'en est rien pourtant, il ne sent rien, mais si je pique l'eau sans toucher le verre, c'est-à-dire sans qu'il puisse éprouver la moindre sensation directe, il témoigne qu'il ressent la piqûre.

Je ne m'appesantirai pas longtemps sur l'objection qui a été faite il y a un certain temps devant la société d'hypnologie par M. Mavroukakis. Notre collègue montrait à la Société une personne hypnotisée, tenant entre les mains un verre d'eau, et tout en piquant le verre d'eau il lui disait : Je vous pique à la tête, je vous pique au bras, je vous pique à la jambe. Le sujet éprouvait évidemment toutes les sensations qui lui étaient ainsi suggérées. Il faut n'avoir jamais été témoin des expériences d'extériorisation de la sensibilité pour leur assimiler de pareilles manœuvres.

Personne n'a jamais nié que l'on peut, à un sujet hypnotisé, suggérer une sensation de piqûre, de brûlure ou autre, dans un point déterminé. Le verre d'eau, ici, n'ajoute rien à la chose et cette expérience ne fait que démontrer la suggestion verbale que tout le monde connaît.

Dans l'extériorisation de la sensibilité, au contraire, nous prenons toutes les précautions voulues pour que le sujet ne soit prévenu en aucune façon du moment où l'on va piquer l'objet qui est chargé de sa sensibilité. On a soin de faire des manœuvres analogues sur des objets environnants ou semblables à celui dans lequel on a reporté sa sensibilité. C'est ce que nous avons démontré dans l'expérience du verre, où l'on pique les parois du vase ; et pourtant le sujet, *sans être prévenu*, manifeste clairement qu'il éprouve les impressions portées sur l'objet chargé de sa sensibilité, et il ne les éprouve pas dans les environs ou sur les autres objets.

Une autre interprétation m'avait pendant un certain temps semblé plus plausible, et cependant, comme vous allez le voir, j'ai dû aussi l'abandonner à la suite de certaines de mes expériences. Cette interprétation consistait à supposer que l'opérateur qui pratiquait la piqûre sur l'objet sensibilisé faisait inconsciemment une suggestion mentale qui était reçue et comprise par le sujet hypnotisé. Cette hypothèse rendrait compte en effet de ce fait que le sujet éprouve et distingue les différents genres de sensations, piqûres, brûlures, pincements, etc. Elle expliquerait aussi qu'il les localise dans telle ou telle partie du corps, quand ces sensations sont éprouvées par un sujet placé en face de lui; et même dans ce cas, la suggestion mentale pourrait venir aussi bien du sujet impressionné que de l'opérateur.

Cette hypothèse elle-même s'est montrée insuffisante quand j'ai constaté, dans certains cas déterminés, un retard régulier et progressif de la sensation chez le sujet hypnotisé. Que le verre d'eau soit tenu par le sujet lui-même, ou qu'il soit tenu par trois, quatre ou cinq personnes en communication avec le sujet, la sensation devrait être aussi rapidement perçue par lui si l'hypothèse de la suggestion mentale était exacte. La suggestion mentale est directe, elle serait donc instantanée dans un cas comme dans l'autre et ne pourrait présenter le retard régulier que nous avons constaté dans certaines circonstances.

Ce phénomène si curieux de l'extériorisation de la sensibilité ne peut donc pas être expliqué maintenant par la suggestion mentale, pas plus que par les autres hypothèses que nous avons examinées. Le fait bien constaté par un certain nombre d'expériences, faites devant de nombreux témoins, ne peut plus maintenant être révoqué en doute, mais nous devons reconnaitre que dans l'état actuel de nos connaissances il reste actuellement encore totalement inexplicable.

ESPRITS TAPAGEURS[1]

PAR F. PODMORE

(*Suite.*)

VII. — CAS DE DURWESTON

En janvier 1895, nous reçûmes les nouvelles d'une manifestation dans l'Ouest. L'extrait suivant est pris de la « Western Gazette » du 11 janvier 1895.

Le petit village de Durweston, situé à peu près à trois milles de Blandford, a été durant quelques semaines le théâtre d'une grande excitation due à des phénomènes de hantise que l'on supposait se produire dans un de ses *cottages*. Le cottage en question forme deux habitations, il est situé à Norton, lieu isolé du reste du village, à une distance assez considérable de la grand'route et sur la lisière d'un bois. Les deux demeures appartiennent au vicomte Portman. Son garde (nommé Newman) occupe l'une, et l'autre, jusqu'à ces derniers temps, était occupée par une veuve (nommée Mrs Best), sa fille et deux petites orphelines mises en pension chez Mrs Best par les honorables misses Pitt, de Steepleton. C'est dans cette dernière maison que les faits qui ont produit dans le village une si grande épouvante se sont passés. Il y a plus d'un mois, Mrs Best, une femme des plus respectables, d'une nature tranquille, inoffensive et en bons termes avec tous ses voisins du village, commença à être surprise par de faibles coups et des grattements dans différentes parties de la maison

1. Tiré des *Proceedings* S.F.P.R. part XXX, vol. XII par Mme de Rhodia.

sans pouvoir en découvrir la cause. Comme les jours s'écoulaient, ces bruits étranges se répétèrent, augmentant graduellement de force, au point de pouvoir être entendus par le gardien Newman, dans sa propre maison. Une quinzaine de jours environ après que ces bruits eurent commencé, — bruits que le forgeron du village, qui les avait entendus, décrit comme étant aussi forts que ceux que produirait un très gros marteau, — ils furent remplacés par des événements encore plus effrayants, car, suivant la version de Mrs Best, des pierres vinrent violemment dans les chambres à travers les croisées, brisant les vitres, puis s'en retournèrent par les mêmes croisées. Les voisins s'organisèrent pour faire une recherche minutieuse dans tous les environs et pour voir s'il n'y avait pas quelqu'un de caché s'amusant à jouer cette mauvaise plaisanterie à la pauvre femme, mais on ne découvrit pas la plus légère trace d'être humain, ni même de pas.

Dans la dernière partie du mois de janvier, M. Westlake se rendit à Durweston et écrivit les dépositions de quelques-uns des principaux témoins, une vingtaine environ.

Les manifestations, paraît-il, ont commencé le 13 décembre 1894. Le 18 décembre, M. Newman fut témoin de quelques-uns des phénomènes.

Voici un extrait des notes que M. Westlake a prises sur le récit que lui a fait M. Newman du 23 janvier 1895.

Le mardi (18 décembre) entre 10 et 11 heures du matin, Mrs Best m'envoya chercher et me dit qu'Annie, l'aînée des petites filles, âgée d'environ 13 ans, avait vu une bottine sortir du petit jardin et frapper la porte de derrière y laissant une marque de boue. J'entrai chez Mrs Best et je vis une perle frappant contre la croisée, puis bientôt après une autre grosse perle bleue fit de même, brisa la vitre, et retomba en arrière. Ensuite ce fut un petit sifflet d'enfant qui vint frapper la fenêtre, mais sans rien briser. Alors je m'assis sur une chaise et je dis : « Vous êtes un lâche, vous êtes un lâche. Pourquoi ne jetez-vous pas de l'argent? Je regardais la porte ouvrant sur le jardin, elle était grande ouverte, laissant un espace de 15 pouces entre elle et le mur intérieur, et je vis alors une quantité de petites coquilles venant de derrière la porte. Elles

venaient autour de la porte d'une hauteur d'environ 5 pieds. Une par une, à un intervalle variant d'une demi-minute à une minute. Elles venaient très lentement et lorsqu'elles me frappaient je les sentais à peine. Avec les coquilles vinrent deux dés, s'avançant si lentement qu'ils auraient dû tomber bien avant de m'atteindre. Tout cela venait d'un point tantôt un peu plus haut, tantôt à la même hauteur que ma tête. Les deux dés atteignirent mon chapeau; quelques coquilles ne purent toucher ma tête et la dépassant un peu tombèrent non pas verticalement, mais suivant une direction oblique. Celles qui me frappèrent tombèrent verticalement.

Les deux enfants, durant tout ce temps, étaient dans le même appartement que moi. Alors, juste de derrière moi, il arriva un crayon d'ardoise semblant venir du côté où était la batterie de cuisine. Ce crayon était d'environ 2 pouces et demi de longueur, il alla lentement et en biaisant jusqu'à un bol qui se trouvait par terre dans l'office. Un autre morceau d'ardoise alla exactement dans la même direction, passant juste au-dessus du bol, et tomba dans un pot d'eau sale.

Un anneau ou agrafe, semblable à l'agrafe d'un gant, fut jeté sur mes genoux d'un point au-dessus du niveau de ma tête.

Je ne vis jamais aucun de ces objets commencer à se mouvoir, mais j'en vis quelques-uns aussitôt après qu'ils venaient de se mettre en mouvement.

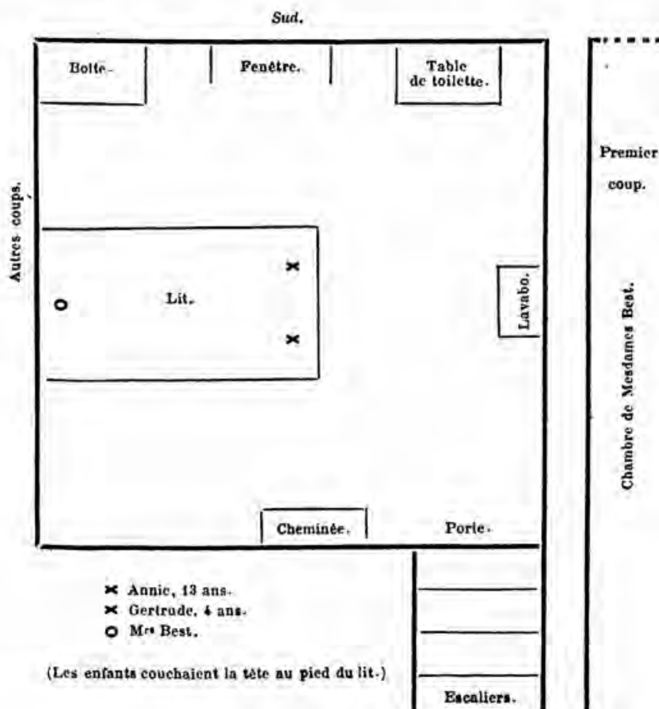
Il devait être 10 ou 11 heures du matin, le jour était beau et bien clair. Je ne me rappelle pas s'il y avait du soleil.

Une bottine vint alors du dehors. Elle se mouvait à la hauteur d'un pied au-dessus du sol, puis elle tomba à terre. La bottine était couchée sur le sol juste en face de la porte, où elle était précédemment tombée. Elle vint vers moi et tomba juste à mon côté. Mrs Best la prit et la jeta dehors, — c'était une vieille bottine sale, laissée dans le petit jardin (une bottine de femme). Je crois que la bottine se mouvait aussi lentement que les autres objets, mais je ne m'en souviens pas bien. Finalement, elle tomba doucement.

Après que la bottine eut été rejetée dans le jardin, je sortis et mettant mon pied dessus, je dis : « Je défie quoi que ce

soit de mouvoir cette bottine. » Juste comme je m'éloignais, elle se releva derrière moi et vint frapper mon chapeau qu'elle fit tomber. Il n'y avait personne derrière moi. La bottine et le chapeau tombèrent ensemble.

Quelques jours plus tard, les deux enfants avec leur mère adoptive, Mrs Best, — une femme d'environ 60 ans, — allèrent s'installer pour quelques jours dans le cottage de M. Newman. Pendant qu'elles étaient là, M. le Recteur de Durweston, le Rev. W. Anderson, vint pour être témoin des phénomènes. Le jour de sa première visite (vendredi 4 janvier 1895) rien ne se produisit. Le jeudi 10 janvier, il revint de nouveau accompagné de M. Seppard, le maître d'école. Mrs Best prit les deux enfants, monta avec elles, les coucher, et se coucha elle-même dans le même lit. Le plan ci-joint montre la disposition du mobilier et de la chambre.



De forts coups furent entendus et semblaient venir des murs, dans différentes parties de la chambre. M. Sheppard sortit de la maison pour voir s'il n'y avait personne dehors s'amusant à jouer de mauvais tours. Le Recteur pendant ce temps demeura à l'intérieur et les bruits continuèrent de même. Ci-joint un extrait du récit des événements de cette soirée écrit par M. Anderson, le 25 janvier 1895.

« Je posai mon oreille et ma main sur le mur et ne pus percevoir aucune vibration. Mais quand j'appuyai ma main sur les barreaux du pied du lit, je sentis très distinctement une vibration qui variait suivant la force des coups. Il est peut-être inutile de dire que je visitai avec le plus grand soin toute la chambre et la maison, j'en fis de même pour la maison de Mrs Best. Parfois il y avait un bruit dans le mur comme si quelqu'un eût gratté avec ses ongles. Le grattement aussi semblait se produire sur les matelas du lit, quoique je sois absolument certain qu'il n'était produit par aucune des trois occupantes, dont je voyais les mains et que je surveillai de très près tout le temps. Il y avait une lampe allumée sur le lavabo, une petite lampe à main qui répandait une bonne lumière et qui a brûlé là tout le temps. Lorsque les coups commencèrent, je remarquai qu'ils cessaient souvent lorsque j'entrais dans la chambre, mais après un temps court, il n'en fut plus ainsi et les coups restaient forts et continus, quand tous les habitants de la maison étaient dans la chambre. Vers 2 h. 15 du matin, quelqu'un, M. Sheppard, je crois, suggéra de demander à la cause inconnue, si elle ne voudrait pas écrire quelque communication sur une ardoise! Le nombre de coups requis pour une affirmation fut donné. Il n'y avait pas d'ardoise dans la maison de Newman, mais Mrs Best nous dit où nous pourrions en trouver une chez elle. Nous y allâmes, M. Sheppard, Newman et moi, et après avoir trouvé l'ardoise et un bout de crayon nous revînmes. En réponse à plusieurs questions adressées pour savoir où l'ardoise devait être placée, le nombre de coups requis ne fut donné que pour l'appui de la fenêtre (l'intérieur, cela va sans dire), l'appui devait avoir une largeur de 9 à 10 pouces. Je dois dire que toutes les places concevables avaient été

inutilement suggérées l'une après l'autre. Le nombre exact de coups n'était jamais frappé, mais seulement un coup sec et court semblant toujours répondre négativement. Nous étions presque sur le point d'abandonner la chose, lorsque, par une pensée tardive, je proposai l'appui de la fenêtre, ce qui fut à l'instant accepté. La question suivante fut pour demander qui devait demeurer dans la chambre, et d'après les coups donnés comme réponse, tout le monde devait sortir excepté les deux enfants et Mrs Best. La lumière dut être emportée aussi.

Le signal pour annoncer que l'écriture était faite, était quatre coups. Nous nous retirâmes tous en bas de l'escalier qui est tout droit et qui se compose d'une dizaine de marches. Je demeurai là laissant la porte de la chambre toute grande ouverte. Il faisait absolument noir à ce moment-là. Une quinzaine de secondes s'écoulèrent et au milieu d'un silence absolu, nous entendîmes tous le grattement du crayon sur l'ardoise. Mrs Best poussa un gémissement étouffé que je pus entendre distinctement. Presque simultanément, le crayon tomba sur l'ardoise, le signal des quatre coups fut donné et Mrs Best dans un cri perçant nous appela : « Venez. » A l'instant, je fus dans la chambre, tout cela avait pris moins de temps qu'il n'en faudrait pour lire cette description. La lumière nous montra sur l'ardoise quelques griffonnages qui ne signifiaient rien. Nous demandâmes quelque chose de lisible, ce qui nous fut promis par le moyen ordinaire. Nous eûmes la plus grande difficulté à décider Mrs Best à demeurer dans la chambre une fois de plus, elle n'y consentit que lorsque je lui promis de demeurer sur l'escalier. La seconde fois il y avait un parafe sur l'ardoise, quelque chose dans ce genre :

Seulement, les courbes étaient superbement tracées, d'une main ferme et hardie, telles qu'un enfant ne pourrait les produire. Employant le même procédé, une troisième fois nous trouvâmes sur l'ardoise :

M

I

La quatrième fois

MONY

et la cinquième

O
GARDEN
O

(O
jardin
O)

Chaque fois, j'étais plus près de la porte de la chambre, qui était grande ouverte et en face de la croisée. Les deux dernières ou troisième fois j'étais si près, que je pouvais presque entendre respirer Mrs Best, le silence qui régnait étant comme un silence de mort.

Le plus léger mouvement produit par une des trois personnes qui occupaient le lit, n'aurait pu m'échapper. Je l'aurais surpris à l'instant et je suis absolument certain que l'écriture ne pouvait venir d'aucune des personnes restées dans la chambre sans que je m'en aperçusse. Une fois le crayon glissa et tomba sur le plancher, il fut brisé en deux.

Mrs Best ne sait pas écrire ; la plus jeune des enfants ne le sait pas non plus, et elle était endormie. Annie Cleave sait écrire. Je dis à Mrs Best que pour moi j'étais convaincu que personne n'avait bougé dans le lit, et encore moins ne l'avait quitté, mais que sûrement tout le monde croirait le contraire. Elle répondit qu'elle était toute prête à jurer de la manière la plus solennelle qu'aucune d'elles n'avait bougé, ni quitté le lit, lequel se trouvait éloigné de près de quatre pieds de la croisée.

Nous ne pûmes obtenir aucune autre réponse par le moyen des coups et rien de plus ne s'étant produit cette nuit-là, nous partîmes, M. Sheppard et moi à 3 heures moins 10.

J'aimerais redire un mot au sujet de l'*honorabilité* de tous ceux qui ont vu et entendu ces phénomènes anormaux. A l'exception d'un seul (Spinnez), ils me sont tous bien connus personnellement et leur véracité aussi bien que leur honnêteté est hors de doute. Mrs Best est une sincère chrétienne, celle de tout le village qui a peut-être la meilleure réputation.

Quelque temps après, les enfants furent conduites dans une autre maison du village où les coups et d'autres bruits furent entendus et finalement elles furent séparées. On emmena Annie, l'aînée, dans un autre village, Iwerne Minster, chez une femme non mariée. Là, les manifestations continuèrent, des bruits furent entendus, généralement sur les murs extérieurs de la maison. Une grosse pierre fut lancée sur le toit du porche et des perce-neige arrachées du jardin et jetées tout autour. Le 7 mars, miss M. H. Mason, inspectrice du gouvernement pour les enfants assistés, vint à Iwerne Minster et prit avec elle la petite Annie pour la garder une semaine dans le logement qu'elle occupait à Londres. Nulle manifestation digne d'être mentionnée ne se produisit durant ce séjour à Londres.

Miss Mason fit examiner l'enfant par un docteur, qui déclara qu'elle avait une tendance marquée à la consomption et toutes les apparences de l'hystérie. Une sœur de deux ans plus âgée qu'elle est morte, depuis lors, de consomption. D'après un autre témoin, Annie, durant les premiers troubles, vit un étrange animal avec une tête verte, des yeux verts et une grosse queue touffue, posé sur son séant et avec ses pattes mettant en pièces la poupée de l'enfant. Elle ajouta que Gertie la sœur cadette vit la même apparition, lorsque Annie l'appela près d'elle.

On observera que le récit du phénomène donné par le témoin instruit et élevé, M. Anderson, qui l'a étudié lui-même, est tout à fait compatible avec la tricherie de la part d'une des enfants, mais cette supposition impliquerait ou la connivence de Mrs Best, ou, dans l'alternative, un degré de stupidité chez cette femme auquel il est difficile de croire. Ceci est une réelle difficulté, car Mrs Best, une non-conformiste,

était tenue, par tous les habitants du village, y compris le Recteur, pour une femme absolument respectable, et la conséquence de la manifestation fut de toute façon des plus préjudiciables à ses intérêts, elle perdit dans la petite Annie une pensionnaire lucrative qui était avec elle depuis près de quatre ans.

Pour ce qui est de toutes les choses attestées par Newman, il faut observer que le récit n'en fut écrit que près de cinq semaines après les événements.

En résumé, je pense qu'il serait difficile, sur les seules preuves qu'il soit possible de se procurer, d'établir dans ce cas une théorie d'influence surnaturelle.

VIII. — LE CAS DE HAM

Au commencement de février 1895, nous eûmes la nouvelle d'un esprit tapageur à Ham, petit village près de Hungerford dans le Berkshire.

L'extrait suivant d'une lettre écrite par un clergyman de la localité donnera quelque idée de la manière dont on envisageait l'affaire dans le voisinage.

« Froxfield Vicarage, Hungerford, Berks.
31 janvier 1895.

« Il y a un véritable fantôme à Ham. Il a renversé des bottes et des souliers de la plaque du four sur la cheminée, renversé un tabouret et jeté au feu le chat qui était dessus, chaviré tables et toutes sortes de choses. Le nom du locataire est Turner; il travaille pour M. Woodman. Woodman a installé l'homme dans une maison adjacente, mais non attenante, et il a fait enlever le plancher de la maison, mais il n'a pu découvrir la cause de tous ces désordres et maintenant les mêmes tours se continuent dans cette maison, d'où sont partis les habitants. Ce n'est pas une illusion. Cela se produit à la grande lumière du jour et devant les yeux de tout le monde, et, mardi, Édith Woodman a vu une table se renverser. Personne ne peut expliquer cela, c'est un véritable

mystère et cela cause une grande excitation dans tout le pays d'alentour. Des gens de Marlborough, Hungerford et Froxfield viennent visiter le théâtre de ces manifestations. On dit que ces gens ont une fille qui est excentrique et difforme.

« Le fantôme paraît avoir été particulièrement actif le soir du 24 janvier. A la lettre ci-dessus sont joints les extraits de deux lettres racontant en détail les événements de cette remarquable soirée. Le premier témoin qui écrit est le constable de la localité. »

« Du Constable de police H. King.

« Police du comté, Ham, Hungerford.
14 février 1895.

« Au sujet de tout ce que j'ai vu dans le cottage de Turner, le jeudi 24 janvier, j'ai l'honneur de vous informer que ce jour-là vers 11 heures du matin, je me rendis chez Turner. La première chose que je vis fut un fauteuil qui tomba sur le côté; quelques minutes après une des chaises de la cuisine se renversa en avant, puis un tabouret à quatre pieds, qui se trouvait dans le coin de la cheminée, tomba à son tour dans le feu. Personne ne se trouvait assez près de ces objets pour les toucher, lorsqu'ils tombèrent. Je les vis au moment même où ils tombaient et c'était avec une grande force. Polly Turner était à ce moment-là avec son père de l'autre côté de la maison, près du four. Un peu après, Polly Turner revint au milieu de l'appartement, près de l'endroit où je me trouvais. (Il y avait deux chaises de cuisine debout, à deux yards de moi à peu près et du côté de l'office. Sur l'une se trouvaient des livres et une boîte à ouvrage.) Polly se dirigea vers la chaise et étendit sa main pour prendre un livre, mais avant qu'elle ne pût le prendre, la chaise se renversa et tomba presque sur l'enfant. Elle tomba vers elle, mais juste de façon à ne pas la toucher et Polly s'enfuit effrayée en apparence. Le fauteuil se renversa loin d'elle et tomba du côté opposé à elle. Mais les trois chaises de la cuisine tombèrent toutes de son côté. La seule fois où je l'ai vue rapprochée des chaises, c'est, comme je l'ai dit, lorsqu'elle alla pour prendre un livre et la chaise sur laquelle il était tomba

vers l'enfant. Je puis dire que pendant tout le temps que j'ai été là, Polly s'est toujours trouvée à trois yards des chaises au moment de leur chute, excepté la fois que j'ai mentionnée. Je les ai vues se renverser à différentes reprises. Elles tombaient simplement et demeuraient ainsi jusqu'à ce qu'une des personnes présentes les eut relevées. Les personnes présentes dans l'appartement étaient P. C. H. King. M. Thos. Martin, M. F. H. Grist, M. Thos. Frances, Ed. Stockwell, Simon Cooll, W. M. Whiter, Abel Cumnings, Jesse Rolfe, M. Maggs et la famille Turner. »

La lettre suivante écrite par M. J. Rolfe, n'est guère que la répétition de tout ce qui vient d'être dit.

Nous avons reçu d'autres récits semblables de M. Cumnings et de M. Stockwell. Un autre témoin, M. Martin, a vu dans dans deux occasions différentes les meubles se mouvoir. Il ajoute : « Je suis absolument sûr que l'enfant ne les touchait pas, ils semblaient tomber lorsqu'elle passait auprès. » Un autre témoin, M. James Kavanagh, suivit quelques-uns des mouvements qui continuèrent à se produire dans la maison après le départ de la famille Turner et dont il fut témoin. Tables, chaises, tabourets, etc., renversés comme avant et sans qu'il y eût personne à portée de les toucher. Il ajoute : « Je suis certain que personne ne les touchait. J'ai bien examiné les chaises pour voir s'il n'y avait aucune tricherie cachée, car j'ai toujours été ennemi de ces sortes de choses. »

Dans les premiers jours de février M. Westlake, membre délégué de la Société psychique, se rendit à Ham. Le lendemain de son arrivée, dès le matin, il écrivit ce qui suit :

Lettre I.

9 février 1895. Bureau de poste. Ham. Hugerford, Berks. Il n'est pas question d'autre chose dans ce cas que de fréquents mouvements d'objets. (Mme Turner dit en outre qu'elle a vu une fois une figure de femme dans le four.) C'est un de ces cas qui déroutent, dans lequel la force agissante ne produit plus rien en présence des étrangers ou ne produit que

des faits sans importance et qui ne permettent pas de conclure. Au moins, tel est le résultat de mon expérience d'hier soir. Des observateurs de la localité ont, paraît-il, eu plus de de succès. Néanmoins, d'après les cent et une indications qu'on peut recueillir des villageois en causant avec eux au coin de leur feu, je pense que tous ces désordres qui se sont produits et continuent à se produire sont bien conformes à ceux de la séance primitive. Polly, une petite naine aux cheveux noirs, qui a près de douze ans, est assise dans le coin de la cheminée et soigne les chats Tapsy et Titit. — Elle est le centre de la force. — Alors (en l'absence des étrangers), les charbons volent un peu partout et tous les objets pouvant se mouvoir sont renversés *ad libitum* et *ad nauseam*. Tel est le fond du récit de tous.

« Ces événements ont fait l'étonnement du pays durant neuf jours. L'intérêt qu'ils avaient excité parmi ces gens simples commence à s'éteindre. On m'avait dit que les Turner avaient retiré de l'argent de tout cela, mais il paraît que ce n'est pas exact. »

Le même jour, quelques heures plus tard, M. Westlake écrit ce qui suit :

Lettre II.

« Quoique ait pu être le « revenant de Ham », il n'est plus qu'une farce *aujourd'hui*. J'ai lié amitié avec les chats, et leur maîtresse, la pauvre enfant m'a donné une séance privée de deux ou trois heures, durant laquelle elle a fait mouvoir de quarante à cinquante objets, lorsqu'elle pensait que je ne la regardais pas (tout son plan consiste à me surveiller jusqu'à ce que j'aie détourné la vue d'un autre côté). Cependant j'ai pu la surprendre, de la façon la plus évidente, en contact avec les objets et dans sept occasions (au moins), par des ruses très simples, j'ai vu distinctement ses mains toucher les objets et les faire mouvoir rapidement. J'entrai dans l'esprit de la chose, et, tout en me gardant de rien dire à personne, je laissai simplement entendre à la dame de Manor House (miss Woodman), que l'affaire cesserait bientôt

si l'on n'y prêtait plus la moindre attention et si quelqu'un voulait surveiller l'enfant avec soin. C'est une naine de douze ans qui n'a commencé à marcher que tout dernièrement, pâle, avec de longs cheveux noirs et des yeux de même couleur, très malins. Elle vous observe absolument comme un chat observe une souris. On dit que sa mère n'est jamais sortie de la maison et n'a jamais permis à l'enfant d'en sortir.

« Mais il est curieux qu'une enfant aussi jeune puisse réussir à duper tout un village, surtout à duper son père et sa mère (car je ne crois pas qu'ils soient du tout complices : si ils ont des soupçons ils les étouffent; ils paraissent réellement fatigués). La mère demande parfois à l'enfant après un « chavirement » particulièrement truqué si c'est elle qui a fait cela, et elle le nie toujours; M. Westlake a eu la bonté de nous envoyer les détails et les observations additionnelles suivantes :

« Après avoir porté ma lettre à la poste, je m'en allai chez Turner et là m'assis sur le banc en face du feu. Nul autre que l'enfant n'était alors présent. Elle était assise sur un petit tabouret bas dans la cheminée à droite du feu. De l'autre côté du feu se trouvait un four en briques sur lequel, au grand intérêt de Polly, je plaçai un plat de farine, prétendant qu'une force capable de décharger tout le contenu d'un four (une des premières manifestations) devait pouvoir agir sur la farine. Après un moment j'allai vers le four pour voir comment était la farine, me baissant légèrement pour regarder à l'intérieur, mais tenant les yeux fixés sur les mains de l'enfant que je regardais par-dessous mon bras droit. Je vis une de ses mains se baisser à la dérobée vers un morceau de bois dont un bout sortait du feu. Je fis un léger mouvement et la main se retira aussitôt.

« La fois suivante j'eus soin de ne faire aucun mouvement, je vis sa main retirer le tison du feu et le jeter sur le plancher. Elle se mit à rire, j'exprimai de l'intérêt et de l'étonnement. Sa mère entra et enleva tous les débris. Ceci se répéta plusieurs fois et un ou deux gros morceaux de bois à brûler qui se trouvaient près de l'enfant furent jetés de même.

Ensuite un chaudron qui était suspendu à un crochet par une chaîne fut remué au point d'être arraché du crochet et tomba sur le feu. Ceci se renouvela. Comme le chaudron se refusait à demeurer sur son crochet, la mère le plaça à terre, mais il fut bientôt retourné sens dessus dessous et tout fut renversé sur le plancher. Après ceci je m'étais assis sur le banc qui était placé devant le feu, en face de la table. J'avais posé mon chapeau sur la table derrière moi. La petite fille se tenait debout près de moi à ma droite. Tout à coup le chapeau fut jeté à terre. A la première occasion, je ne pus voir les mouvements de l'enfant, mais ensuite, en paraissant regarder d'un autre côté, je vis sa main enlever le chapeau de sur la table et le jeter à terre. Cela je pus le voir au moins deux fois. Une chaise de Windsor qui était près de la petite fille fut ensuite renversée plus d'une fois, tombant toujours assez loin d'elle. Une fois je la vis des deux mains pousser la chaise pour la faire tomber. Comme elle regardait loin de moi, dans une autre direction, je pus la voir très distinctement agir. Après une de ces manifestations la mère entra et demanda à sa fille si elle avait fait cela, mais elle le nia. »

Aux observations de M. Westlake il est intéressant de comparer le récit suivant de M. E. M. Bennett, de Hertford College, Oxford :

Une semaine après la visite de M. Westlake à Ham, je quittai Oxford et me rendis moi-même au cottage de Turner ou je restai depuis 5 heures jusqu'à 9 heures du soir. Pendant ce temps certains phénomènes se produisirent : une table se mit à bouger le long du mur à une distance de 4 pouces environ; un tabouret sur lequel la petite fille (le médium supposé) était assise fut à différentes reprises secoué et une fois il le fut si fortement qu'elle tomba à terre. Une théière pleine de thé, qui se trouvait placée sur un foyer élevé, mais ferme et bien uni, tomba violemment en avant sur le sol : et finalement une chaise que j'avais mise moi-même à 10 ou 12 pouces de l'enfant en question se dirigea vers elle à quatre reprises différentes.

Au sujet des phénomènes ci-dessus j'ai noté : 1° que toutes les fois qu'ils se produisaient l'enfant se trouvait toujours à

proximité des objets matériels affectés; 2° qu'aucun de ces mouvement ne *commençait* lorsque je regardais directement l'enfant et les meubles près d'elle.

Vers la fin de ma visite au cottage, je plaçai l'enfant sur un tabouret, bien à part du reste de la famille.

Je lui fis joindre les mains devant elle et mettre un pied sur un des miens. Deux mouvements de meubles se produisirent alors. Mais je remarquai que pour l'un, ses mains se séparèrent momentanément, et pour l'autre son pied quitta un instant ma botte.

Mon impression personnelle est certainement que les mouvements dont j'ai été témoin sont *truqués*, quoiqu'il m'ait été absolument impossible de découvrir les moyens de fraude employés[1].

Il semble y avoir dans cette enfant une grande somme de ruse unie à une intelligence défectueuse, et le bavardage ainsi que l'exagération des rapports de la mère empêchent d'accorder à son témoignage la moindre valeur.

Dans les trois cas suivants le « médium » ou personne qui sert d'agent physique ou psychique pour produire les manifestations, est d'éducation et de position sociale supérieure à celle des humbles paysans dont jusqu'à présent il a été principalement question.

Il est vraiment inutile de rapporter le premier cas, la tricherie y est trop évidente, elle a été confessée par deux personnes et on ne peut douter que l'ensemble des phénomènes attestés n'ait été produit par le même moyen. Ce sont de purs enfantillages, des espiègleries plus ou moins bien combinées par des enfants ou de tout jeunes gens, personne n'en a été dupe, si ce n'est la pauvre dame trop crédule aux dépens de laquelle ses hôtes ont voulu s'amuser un peu.

1. Les personnes qui ont longuement expérimenté avec Eusapia sont en droit d'être d'un avis contraire, car elles connaissent ces mouvements synergiques du médium, qui précèdent parfois le phénomène, et ne sont pas un truc pour le produire. D.

CORRESPONDANCE

Monsieur le Directeur,

Il est possible après tout que M. Laurent ne se soit pas trompé et n'ait pas été trompé. Tout arrive, et l'invraisemblable est parfois vrai; mais ce n'est peut-être pas assez pour que son opinion puisse avoir quelque poids dans les graves questions qu'il aborde d'un cœur léger.

L'action à distance sur la matière, et l'existence d'une force nouvelle, ce ne sont pas des enfantillages; et, quand il s'agit de prouver des phénomènes aussi étranges, il ne suffit pas de rapporter des observations aussi vagues que celles d'un violon dont les cordes se cassent, quand la femme du violoniste a ses périodes menstruelles. Est-ce de la science qu'une aussi fantastique affirmation ?

Quand je pense aux précautions innombrables, aux mesures prudentes, aux multiples et sages attentions, que vous avez dû mettre en œuvre, lorsque avec M. de Rochas et M. de Gramont, et M. Sabatier, vous avez parlé du mouvement à distance, par Eusapia Paladino, d'un objet matériel, je suis consterné de voir la facilité avec laquelle M. Laurent pense établir des phénomènes analogues. N'a-t-il pas lu vos expériences? Croit-il que, si on lui a raconté l'histoire de pantoufles qui s'éloignent toutes seules, il ait le droit de nous en faire le récit, sans mettre même un point d'interrogation? N'a-t-il pas quelque part une notion critique qui doit lui faire sentir que des commérages n'ont rien de commun avec vos précises et méthodiques expériences.

Oui, vraiment, monsieur le Directeur, je suis consterné. Comment le lecteur pourra-t-il séparer le bon grain de l'ivraie,

si on met dans le même sac des fabliaux du moyen âge et des expérimentations dignes de toute la méthodique prudence des physiciens de notre époque? Voilà le malheur de tels récits. En eux-mêmes, ils paraissent d'abord assez innocents; mais, si innocents qu'ils soient, ils font grand tort à ceux qu'ils côtoient : les fantaisies rapportées par M. Laurent ne prouvent absolument rien contre les faits avancés par M. de Rochas et par vous; mais, pour le lecteur non prévenu, malveillant peut-être, ils contribueront à jeter quelque incertitude et à inspirer quelque méfiance.

Le temps est passé des assertions sans preuves, et des témoignages de quinzième main. En ces terribles problèmes, il ne faut rien avancer qu'on ne puisse prouver par des constatations formelles. Les *à peu près*, les *on dit*, ont déjà fait grand tort aux sciences psychiques et en ont écarté les savants. Ce n'est pas parce qu'une science est obscure et difficile qu'il faut s'abstenir de sévérité. Vous avez fait de si belles expériences que vous avez maintenant le droit d'être très exigeant. Que M. Laurent vous fournisse la preuve de ce qu'il avance, et alors vous pourrez lui accorder tout ce qu'il vous dira, mais s'il ne donne pas d'autres raisons que celles qu'il invoque dans son article, je revendique le droit de contester formellement tout ce qu'il affirme, au grand dommage d'une science qui essaye de sortir des langes de sa longue et pénible enfance.

Croyez, monsieur le Directeur, aux très respectueux sentiments d'un de vos fidèles abonnés.

RAPHAËL CHANDOS.

Les critiques de M. Raphaël Chandos sont évidemment très judicieuses : on comprend que des savants de laboratoire, méthodiques et patients, habitués à chercher toujours la preuve, tiennent en médiocre estime de simples récits, comme ceux du docteur Laurent.

Les faits en cause, tels qu'ils sont rapportés, ne prouvent rien en effet et ne seraient pas à leur place dans un traité sur les phénomènes psychiques ; nous ne les aurions même pas acceptés pour nos *Annales* durant les premières années de ce

recueil, mais aujourd'hui que, depuis bientôt sept ans, nos lecteurs sont entretenus de l'action d'une force à distance, et des mouvements d'objets sans contact, nous avons pensé que leur esprit était plus disposé à ne pas repousser des faits qui, pour n'être pas contrôlés avec la méthode et la rigueur apportées dans l'expérimentation des phénomènes produits par Eusapia, ne sont, en définitive, pas plus invraisemblables que ces derniers phénomènes. Or, une longue et patiente expérimentation, nous ayant conduit — ainsi que nos amis — à admettre comme réels les phénomènes dus à la médiumnité d'Eusapia, nous pensons qu'il nous est permis maintenant de ne plus tenir les *Annales psychiques* aussi rigoureusement fermées, et d'accueillir des faits nouveaux, même lorsqu'ils ne se présentent pas sous la forme scientifique et n'ont pas d'autre valeur que l'intérêt de faits divers, si ces faits peuvent provoquer d'autres observations plus documentées. D'ailleurs ne puisent-ils pas un certain degré de garantie dans la signature qui les abrite et qui est celle d'un homme appartenant au monde scientifique ?

DARIEX.

BIBLIOGRAPHIE

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

PAR A. BLECH

Le mois dernier paraissait chez Chamuel un petit livre fort bien fait : *Essai de Revue générale et d'interprétation synthétique du spiritisme*, par le docteur Gyel.

Ainsi que son titre l'indique ce livre est un abrégé... mais un abrégé très complet. Écrit dans une langue précise et claire il sera précieux pour les personnes désirant, en quelques heures, posséder un aperçu des recherches psychiques.

L'auteur divise son ouvrage en quatre parties : *La Doctrine; les Faits; Preuves indirectes*, et *Conséquences de la doctrine.*

Il nous montre la doctrine spirite s'appuyant d'abord sur les grandes théories de l'évolution et du transformisme; l'évolution des êtres et des mondes; de la matière et de l'esprit; évolution double et connexe, l'une ne pouvant s'accomplir sans l'autre. Les nombreuses renaissances de l'âme s'expliqueraient par le développement de sa partie subconsciente. Car tout individu, outre sa partie consciente, possède une partie subconsciente où se gravent les connaissances acquises. Et cette *subconscience*, enrichie sans cesse de nouveaux éléments, serait la plus développée chez les êtres avancés, chez ceux qui auraient davantage vécu. On pourrait y rattacher différents phénomènes d'ordre psychique, très discutés aujourd'hui, tels que les personnalités doubles, les changements de personnalité, etc.

En nous parlant des faits, des phénomènes que la science consent enfin à étudier, des divers genres de médiumnité, le docteur Gyel a souvent recours à des comparaisons et à des définitions très ingénieuses : Ainsi « la désincarnation », nous dit-il, est « un processus de synthèse organique et de synthèse psychique ».

« L'incarnation, un processus d'analyse. »

Plus loin, à propos des deux phénomènes spirites de la maté-

rialisation et de l'incarnation entre lesquels il trouve des analogies frappantes, nous lisons :

« On peut décrire la matérialisation une incarnation anormale, relative, rapide, momentanée. On peut décrire la réincarnation une matérialisation normale, complète, lente, durable. » Puis viennent les analogies, frappantes en effet, et auxquelles, faute de place, nous renvoyons le lecteur.

L'auteur nous démontre ensuite l'accord de la théorie spirite avec les sciences et les différents systèmes philosophiques contemporains. Accord avec l'astronomie qui nous parle de la pluralité des mondes habités; accord avec la physique et la chimie qui ont contribué au contrôle de tant de phénomènes psychiques; accord avec la psychologie, l'étude des instincts, des caractères; accord avec la pathologie : certains cas de folie et d'hystérie pourraient trouver une explication rationnelle dans cette théorie, l'hystérie si diverse dans ses caractères, par exemple. « Les névropathes supérieurs seraient les êtres relativement avancés, dont l'âme s'accommoderait mal d'un organisme trop grossier. Les névropathes vulgaires seraient au contraire des individualités encore primitives unies à un corps trop perfectionné. »

Après avoir établi la portée scientifique et morale de la théorie spirite, l'auteur conclut en nous faisant entrevoir un avenir de bien, de progrès et de liberté.

Plus de dogmes barbares, plus d'injustice sociale; mais partout la tolérance, la fraternité et la solidarité entre les individus; plus de séparation entre les classes, entre les peuples, mais la marche de l'Humanité *une* dans un idéal sublime d'amour et de liberté.

Magnétisme vital, par Ed. Gasc-Desfossés, avec une préface, par le professeur Boirac, édité par la Société d'éditions scientifiques, 4, rue Antoine-Dubois, Paris. Prix, 6 francs.

La question du magnétisme vital semble entrer depuis quelques années dans une phase nouvelle. S'il rencontre souvent une défiance de parti pris, une bonne partie du public intelligent, que n'effraient pas les nouveautés, commence à l'étudier curieusement.

L'auteur du nouveau livre que nous présentons aux lecteurs sans idées préconçues, s'adresse non seulement à ce public intelligent, mais aussi et surtout aux savants eux-mêmes, les adjurant de prendre en considération les *faits* qui se groupent en masse plus compacte de jour en jour.

Tous ses efforts — et c'est là l'originalité de son travail — tendent à « organiser » ces faits, en les groupant et les coordonnant autour d'un fait central dont l'importance semble ici considérable : l'enregistrement par un galvanomètre spécialement construit pour cet objet, de courants magnétiques extra-corporels.

Il rapproche ces expériences fondamentales, auxquelles il a assisté et participé lui-même, de quelques autres expériences tentées récemment dans le même sens, et qui s'éclairent, grâce à cette comparaison, d'un jour nouveau. Comme le dit M. le professeur Boirac, dans la belle et sympathique préface qu'il a donnée à cet ouvrage, M. Gasc-Desfossés « a fait une œuvre utile et courageuse, en tirant du boisseau pour la mettre en pleine lumière, une grande et précieuse vérité ».

Les faits se trouvent ainsi liés en des rapports plus étroits, et semblent bien vraiment se constituer en une base, modeste et étroite encore, il est vrai, pour préparer la science future. — Dans la seconde partie de son travail, M. Gasc-Desfossés a essayé de montrer comment on peut mettre l'hypothèse du magnétisme vital, et les faits qu'il croit pouvoir expliquer par elle, d'accord avec les résultats généraux les mieux établis de la physiologie et de la physique, et avec les vérités les plus fondamentales de la philosophie; ou pour mieux dire, il a groupé seulement un certain nombre de considérations, qui lui semblent pouvoir servir de directions proposées aux recherches des savants spéciaux. La Science s'occupe de l'hypnotisme, le moment semble enfin venu et plus opportun maintenant que jamais, de poser en termes scientifiques la question du magnétisme vital.

Studies in psychical research by Frank Podmore, author of « apparitions and thought transference », éditeurs Kegan Paul, Trench, Trübner et Cie, Paternoster House, Charing Cross Road, London.

M. Podmore, un des collaborateurs les plus actifs de la S. F. P. R. traite dans cet important volume : Du spiritualisme[1] comme mouvement populaire. Des phénomènes physiques du spiritualisme. Le spiritualisme et les recherches psychiques. Mme Blavatsky et la Théosophie. Les expériences de transmission mentale. Les hallucinations télépathiques. Les maisons hantées, etc.

Essai populaire et moderne de synthèse universelle, par P.-N. Mansuy, édité par l'auteur, libraire à Meaux, Seine-et-Marne.

1. Spiritualisme est ici synonyme de spiritisme.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

DOCUMENTS ORIGINAUX :

Expériences de Tremezzo sur Eusapia Paladino 1
Expériences de Choisy-Yvrac sur Eusapia Paladino. 6
Étude sur les matérialisations des formes humaines. 29
Bibliographie 63

DOCUMENTS ORIGINAUX :

Contribution à l'étude des phénomènes psychiques 65
Discours prononcé à la Société des recherches psychiques de Londres 89
Télépathie 114
Psychisme 118
De divers cas de télépathie 123
Bibliographie. 128

DOCUMENTS ORIGINAUX :

Expériences de transmissions mentales. 129
Conférence du professeur Oliver Lodge à l'Alliance spiritualiste de Londres. 139
Esprits tapageurs 161
Remarques sur les expériences de M. A. Lemaître. 176
Réponse de M. A. Lemaître. 181
De divers cas de télépathie. 189
Bibliographie. 192

DOCUMENTS ORIGINAUX :

De la suggestion mentale (expériences nouvelles). 193
Théorie physiologique des images dermographiques produites par la foudre. 213
Esprits tapageurs. 216
Variétés 255
Bibliographie 256

Pages.

DOCUMENTS ORIGINAUX :

Phénomènes remarquables de lucidité obtenus par typtologie. 257
De quelques phénomènes mécaniques, produits par certaines femmes, au moment de la menstruation. 265
Y a-t-il en dehors du langage une communication de pensées? 271
De la conscience subliminale 276
Variétés 302
Phénomènes de hantise. 302
Un cas ancien de hantise 310
Un poète prophète. 311
De divers cas de télépathie. 316
Bibliographie. 320

DOCUMENTS ORIGINAUX 321

Expériences de lecture à travers les corps opaques. 321
Télépathie 328
Rêve télépathique 334
Un cas de télépathie 339
De l'extériorisation de la sensibilité. 341
Esprits tapageurs. 353
Correspondance 368
Bibliographie. 371

INDEX ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

B

Pages.

Bibliographie. 63, 128, 192, 256, 320, 371

C

Conférence du professeur Oliver Lodge à l'Alliance spiritualiste de Londres. 139
Conscience subliminale (de la). 276
Contribution à l'étude des phénomènes psychiques 65
Correspondance. 255, 368

D

Discours prononcé à la Société des recherches psychiques de Londres 89
Divers cas de télépathie . 123, 189, 316
Documents originaux. . 1, 65, 129, 193, 257, 321

E

Esprits tapageurs. . 161, 216, 353
Étude sur les matérialisations des formes humaines. . . . 29
Expériences de Choisy-Yvrac sur Eusapia Paladino . . . 6
Expériences de transmission mentale 129
Expériences de Tremezzo sur Eusapia Paladino. 1

Pages.

Extériorisation de la sensibilité (expériences sur l'). 341

H

Hantise (phénomènes de). . . 302
— (Un cas ancien de) . . 310

I

Images dermographiques produites par la foudre (théorie physiologique des) 213

L

Lecture à travers les corps opaques 321
Lucidité (phénomènes de). . . 257

P

Phénomènes mécaniques produits sans contact par certaines femmes au moment de la menstruation 265
Poète prophète (un) 311
Psychisme. 118

R

Remarque sur les expériences de M. Lemaitre 176
Rêve télépathique 334

S

Pages.

Suggestion mentale (de la). . 193

T

Télépathie 89, 114
— (De divers cas de) . 123, 316
— (Cas de) 328
— (Cas de) 339
Théorie physiologique des images dermographiques produites par la foudre 213

Pages.

Transmission mentale (expériences de). 129

V

Variétés. 118, 176, 255, 302

Y

Y a-t-il, en dehors du langage, une communication de pensées? 271

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

A

Pages.

AKSAKOF (Alexandre). — Étude sur les matérialisations des formes humaines. 29

B

BEAUGRAND (Ch.). — Télépathie. 329

BLECH (Mme Z.). — Expériences de Tremezzo 1

BLECH (Mlle A). — Bibliographie 371

C

CROOKES (William). — Discours prononcé à la Société des recherches psychiques de Londres 89

D

DARIEX (docteur Xavier). — Lecture à travers les corps opaques 326

— Correspondance 368

DUGAS (professeur L.). — Y a-t-il en dehors du langage une communication de pensées? 271

E

ELMACORA (docteur G.-B.) — Théorie physiologique des images dermographiques produites par la foudre. . . 213

ERNY (A.) — Psychisme . . . 118

F

Pages.

FLOURNOY (professeur Théodore). — Lettre. 255

G

GOUPIL (ingénieur A.). — Expériences de transmission mentale avec M. Lauriol 129

GRASSET (professeur). — Un cas de lecture à travers les corps opaques 321

J

JOIRE (docteur Paul). — Suggestion mentale (expériences nouvelles sur la). 193

— Extériorisation de la sensibilité (expériences sur l'). 341

L

LAURENT (docteur L.). — Quelques phénomènes mécaniques produits sans contact par certaines femmes au moment de la menstruation. 265

LEFEBVRE (professeur (E.). — Remarque sur les expériences de M. Lemaître. 176

LEMAITRE (professeur (A.). — Contribution à l'étude des phénomènes psychiques . . 65

— Réponse à M. Lefebvre. 181

LODGE (professeur Oliver). — Conférence à l'Alliance spiritualiste de Londres. 139

M

Pages.

MYERS (F.-W.-H.). — De la conscience subliminale. . . 276

P

PODMORE (F.). — Esprits tapageurs. 161, 216, 353

R

RAPHAEL CHANDOS. — Lettre. 368
ROCHAS (colonel A. de). — Expériences de Choisy-Yvrac sur Eusapia Paladino. . . . 6
ROUILLON (professeur M.). — Remarquables phénomènes de lucidité. 257
RUMEL. — Expériences de transmission mentale. 131

S

SAILLARD (ingénieur). — Expériences de transmission mentale 131
SERRIGNY (docteur René). — Un cas de télépathie 339

T

THOMASSY. — Deux cas de télépathie 115

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

Paris. -- Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères — 35931.

Les Annales des Sciences psychiques paraissent tous les deux mois. Chaque livraison forme un cahier de quatre feuilles in-8° carré de 64 pages.

Elles ont pour but de rapporter, avec force preuves à l'appui, toutes les observations sérieuses qui leur sont adressées, relatives aux faits soi-disant occultes, de *télépathie*, de *lucidité*, de *pressentiment*, d'*apparitions objectives*. En dehors de ces recueils de faits, sont publiés des documents et discussions sur les bonnes conditions pour observer et expérimenter; des *Analyses*, *Bibliographies*, *Critiques*, etc.

S'ADRESSER POUR LA RÉDACTION :

A **M. le Dr Dariex**, 6, rue du Bellay, Paris;

POUR L'ADMINISTRATION :

A **M. Félix Alcan**, libraire-éditeur, 108, boulevard St-Germain, Paris.

PRIX D'ABONNEMENT :

Un an (à partir du 15 février) pour tous pays. . . . . 12 fr.

La livraison : 2 fr. 50.

On s'abonne à la librairie FÉLIX ALCAN, *chez tous les libraires et dans tous les bureaux de poste.*

A LA MÊME LIBRAIRIE

REVUE PHILOSOPHIQUE

DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Dirigée par Th. RIBOT, professeur au Collège de France.

23e *année*, 1898

La *Revue philosophique* paraît tous les mois par livraisons de 6 ou 7 feuilles in-8° et forme à la fin de chaque année deux forts volumes d'environ 680 pages chacun.

CHAQUE NUMÉRO DE LA *REVUE PHILOSOPHIQUE* CONTIENT :

1° Plusieurs articles de fond; 2° des analyses et comptes rendus des nouveaux ouvrages philosophiques français et étrangers; 3° un compte rendu aussi complet que possible des *publications périodiques* de l'étranger pour tout ce qui concerne la philosophie; 4° des notes, documents, observations, pouvant servir de matériaux ou donner lieu à des vues nouvelles; 5° le compte rendu des séances de la *Société de psychologie physiologique* de Paris.

Abonnement : Un an, Paris, 30 fr. — Départements et Étranger, 33 fr.

La Livraison : 3 fr.

LES HALLUCINATIONS TÉLÉPATHIQUES

Par MM. GURNEY, MYERS et PODMORE

Traduit et abrégé des « PHANTASMS OF THE LIVING »

Par L. MARILLIER, Maître de Conférences à l'École des Hautes Études.

Avec une préface de M. le Professr CH. RICHET.

1 fort vol. in-8 de la *Bibliothèque des philosophies contemporaines*, 2e édit. revue . . 7 fr. 50

Paris. — Typ Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 35931



